This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Esther Acklom.

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par raport à l'eſprit & au cœur.

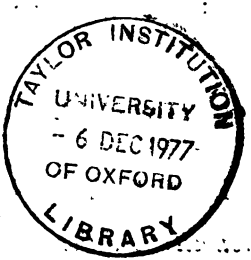
Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, Profeſſeur d'Eloquence au College Roial, & Aſſocié à l'Académie Roiale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.

A PARIS.
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE TROISIÉME.

DE LA RHETORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles ſoient le principal ornement de l'éloquence, & que quelquefois elles ſuffiſent ſeules pour y réuſſir; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puiſſent être d'un grand ſecours à l'orateur; [a] ſoit pour lui ſervir

a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem eſſe arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, ſed ut ea quæ naturâ, quæ ſtudio, quæ exercitatione conſequimur, aut recta eſſe confidamus, aut prava intelligamus, cùm, quo referenda ſint, didicerimus. *Cicer. 2. de Orat. n.* 232.

de guides en lui donnant des régles sures; qui apprennent à discerner le bon du mauvais, soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

[a] Ces préceptes, fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par-là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons Ecrivains, est une science stérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reste, les [b] exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux jeunes gens

a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti; sed, quæ suâ sponte homines eloquentes facerent, ea quosdam observasse, atque id egisse. Sic esse non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *de Orat. n.* 146.

b In omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm experimenta. *Quintil. lib.* 2. *c.* 5.

la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les régles qu'on leur a données, & à imiter les modéles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par raport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des questions très épineuses, & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuieuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture

des [a] auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais, quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

a Ceterùm, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quintil. lib.* 2. *c.* 5.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRÉCEPTES DE RHÉTORIQUE.

LA BONNE maniére d'apprendre la rhétorique, ſeroit de la puiſer dans les ſources mêmes, je veux dire dans Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, ſurtout des Grecs, eſt beaucoup au-deſſus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les profeſſeurs peuvent ſe réſerver le ſoin de leur expliquer de vive voix les ſolides principes qui ſe trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particuliére, & ſe contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où ſeront traitées les matiéres qu'ils leur expliqueront. Car il ſeroit ce me ſemble honteux, qu'on ſortît de rhétorique ſans

avoir quelque idée & quelque connoiſſance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de ſuccès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne conſiſte pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'uſage. On peut connoître le nombre des différentes parties du diſcours, celui des Tropes & des Figures, en ſavoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la compoſition. Cela eſt utile, & néceſſaire même juſqu'à un certain point, mais ne ſuffit pas: ce n'eſt là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les obſervations qui rendent raiſon & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'eſt un corps ſans ame. Quelques exemples éclairciront ma penſée.

C'EST UNE des régles de l'Exorde, que l'orateur, pour ſe concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modeſtement de lui-même, ne point montrer ſon éloquence, & rendre même ſuſpecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte eſt fort bon, & très néceſſaire: mais les réflexions que Quintilien y ajoute, font

d'un bien plus grand prix. [a] » Il eſt na-
» turel, dit-il, qu'on ſe ſente porté d'in-
» clination pour ceux qui ſont les plus
» foibles : & un Juge religieux écoute
» volontiers un avocat qu'il regarde
» comme incapable de ſurprendre ſa re-
» ligion, & dont il ne croit point de-
» voir ſe défier. De là, ajoute-t-il, le ſoin
» qu'avoient les Anciens de cacher leur
» éloquence, bien différent de la vanité
» des orateurs de notre ſiécle, qui ne
» ſongent qu'à l'étaler.

Il en raporte ailleurs une autre raiſon encore plus belle, puiſée dans la nature même, & fondée ſur la connoiſſance du cœur de l'homme. [b] » Il ne ſied jamais
» à perſonne, dit-il, de ſe vanter ſoi-
» même : mais un orateur ſur-tout a mau-
» vaiſe grace de tirer vanité de ſon élo-
» quence. Cela rebute ſes auditeurs, &
» ſouvent même le rend odieux. Car il
» y a naturellement dans le cœur de

a In his quoque commendatio tacita, ſi nos infirmos & impares ingeniis contrà agentium dixerimus.... Eſt enim naturalis favor pro laborantibus; & judex religioſus libentiſſimè patronum audit, quem juſtitiæ ſuæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio, multùm ab hac noſtrorum temporum jactatione diverſa. *Quinctil. lib. 4. c. 1.*

b Omnis ſui vitioſa jactatio eſt, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè; affertque audientibus non faſtidium modò, ſed plerumque etiam odium. Habet enim mens noſtra ſublime quiddam,

» l'homme je ne ſai quoi de grand, de » noble, d'élevé, qui fait qu'il ne peut » rien ſouffrir au-deſſus de lui. C'eſt » pourquoi nous relevons volontiers ceux » que nous trouvons abbatus, ou qui » s'abaiſſent eux-mêmes; parce que cela » nous donne un air de ſupériorité, & » que cet état d'abaiſſement ne laiſſant » plus de lieu à la jalouſie, un ſentiment » naturel de bonté en prend auſſitôt la » place. Au contraire, celui qui ſe fait » trop valoir, bleſſe notre orgueil, en » ce que nous croions qu'il nous rabaiſſe » & nous mépriſe, & qu'il ne ſemble » pas tant s'élever lui-même, que faire » deſcendre les autres au-deſſous de lui.

ON MET ordinairement la briéveté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait conſiſter à ne dire que ce qu'il faut: *quantum opus ſit.* Si ce précepte n'eſt dévelopé, il n'éclaire pas beaucoup l'eſprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout ſon jour. » Quand [a] j'a-

& erectum, & impatiens ſuperioris. Ideòque abjectos, aut ſubmittentes ſe, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; & quoties diſceſſit æmulatio, ſuccedit humanitas. At, qui ſe ſupra modum extollit, premere ac deſpicere creditur: nec tam ſe majorem, quàm minores cæteros facere. *Quintil. lib.* 11. *c.* 1.

a Quantum opus eſt autem, non ita ſolùm accipi volo, quantum ad judican-

» vertis que la briéveté conſiſte à ne dire
» que ce qu'il faut, je ne prétens pas que
» l'orateur doive ſe borner à ce qui ſuffit
» pour expoſer ſimplement le fait. La
» narration, pour être courte, ne doit
» pas manquer de graces : autrement elle
» ſeroit ſans art, & ennuieroit. Car le
» plaiſir trompe & amuſe, & ce qui plait
» paroit moins durer : de même qu'un
» chemin riant & uni, quoique plus long,
» fatigue moins qu'un chemin plus court
» qui ſeroit eſcarpé ou déſagréable.

ON SENT bien [a] que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & ſervent même à former & à nourrir le ſtile, au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une maniére ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſécher l'eſprit, & qu'à décharner le diſcours, en ne laiſſant ni force, ni agrément.

dum ſufficit : quia non inornata debet eſſe brevitas, alioquí ſit indocta. Nam & falli. voluptas, & minùs longa quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molle iter, etiamſi eſt ſpatii amplioris, minùs fatigat quàm durum arduumq e compendium. *Quintil. lib.* 4. *c.* 2.

a His omnibus admiſcebitur dicendi ratio . . . . . quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ poſſit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt. *Quintil. Proœm. lib.* 1.

M. Herſan, ancien Profeſſeur au Collége du Pleſſis, ſous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entiéres, & qui a contribué à former pluſieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Univerſité, avoit compoſé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudroit un tems trop conſidérable pour la dicter, ce qui eſt un grand inconvénient: & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la ſource même.

IL ME ſemble donc que pour ménager le tems, qui eſt fort précieux dans les études, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe ſervît dans l'Univerſité d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, préciſe; qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples; & qui indiquât ſur chaque matiére les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une ſi bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la claſſe une partie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes conſulter les autres.

Je ſens bien qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner aux parens qui ſouhaiteront que leurs enfans faſſent un ſolide progrès dans cette claſſe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reſte de leur vie, quelque profeſſion qu'ils doivent embraſſer, c'eſt de les y faire reſter pendant deux ans. Quel moien en effet que les écoliers, preſque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoiſſance & dans l'uſage de la langue latine, & pour l'ordinaire peu laborieux, puiſſent dans un eſpace ſi court ſaiſir les préceptes d'un art ſi important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la Jeuneſſe dont on prenoit quelque ſoin s'y appliquoit ſérieuſement ; & paſſoit pluſieurs années ſous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un Ancien, on ſe relâchoit quelquefois de cette excellente diſcipline ; & des peres ambitieux, uniquement occupés du ſoin d'a-

vancer leurs enfans, les pouſſoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit auſſi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait paſſer par les différens dégrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laiſſé le tems de ſe mûrir l'eſprit par une lecture ſolide des auteurs, de ſe remplir des principes de la bonne philoſophie, de ſe former un ſtile exact & correct; ils les auroient mis en état de ſoutenir dignement tout le poids & toute la majeſté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA

COMPOSITION.

C'EST ſur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque choſe d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de ſoin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui eſt comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réuſſir, ils doivent avoir fait dans les

autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des maniéres de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revétir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matiéres de Composition.

LES MATIERES de composition sont une espéce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ, & les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer: ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matiére de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux maniéres, la premiére eſt la moins pratiquée, mais elle n'eſt pas la moins utile; & je ſuis perſuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'eſſai, on reconnoîtra par l'expérience que rien n'eſt plus propre à donner aux jeûnes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire compoſer ainſi de tems en tems en ſa préſence, en les interrogeant de vive voix, & leur faiſant trouver ce que l'on peut dire ſur un ſujet. Je donnerai dans la ſuite quelques modéles de ces ſortes de matiéres de compoſition.

IL EST naturel de commencer par les matiéres les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que ſont les fables: & pour cela il ne ſera pas inutile de leur faire lire pendant les premiéres ſemaines celles de Phédre, qui ſont un modéle parfait pour cette ſorte de compoſition.

On y pourra joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de penſées qu'il n'y en a dans celles de Phédre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laiſſée ſur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera ſuccéder à ces fables de petites narrations, d'abord très ſimples,

enſuite plus ornées : des lieux communs : des paralléles, ſoit entre de grands hommes d'un caractére différent dont on leur aura appris l'hiſtoire ; ſoit entre différentes profeſſions, comme on voit que Cicéron dans ſon plaidoier pour Muréna compare enſemble l'art militaire & la juriſprudence ; ſoit entre les différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau diſcours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerriéres de Céſar avec ſa clémence. Ces ſortes de matiéres fourniſſent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des penſées.

Les diſcours, les harangues, ſont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raiſon il eſt juſte de les réſerver pour la fin.

LES MATIERES de compoſition, ſoit latines, ſoit françoiſes, que le maître donnera, doivent être travaillées avec ſoin, & c'eſt de là que dépend principalement le ſuccès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matiéres proportionnées à leurs forces, & qui ſoient preſque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la ſorte, il ne faudra

Quintil. l. 1. c. 7.

plus que les mettre, pour parler ainſi ; ſur la voie, & leur tracer légérement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher ſeuls & ſans ſecours. Enſuite on ne fera pas mal de les abandonner entiérement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une ſorte de pareſſe & d'engourdiſſement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes. [a] C'eſt à peu près ce que nous voions que font les oiſeaux. Tant que leurs petits ſont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils ſont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à ſortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a eſſaié leurs forces, elle leur fait prendre l'eſſor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Profeſſeur de rhétorique, la maniére de corriger les compoſitions des écoliers eſt un des plus importans, & n'eſt pas des moins diffi-

a Cui rei ſimile quiddam facientes aves cernimus ; quæ teneris infirmiſque fœtibus cibos ore ſuo collatos partiuntur : at cùm viſi ſunt adulti, paululum egredi nidis, & circumvolare ſedem illam præcedentes ipſæ docent : tum expertas vires libero cœlo ſuæque ipſorum fiduciæ permittunt. *Quinctil. lib.* 2. *c.* 7.

ciles. Les réflexions que fait Quintilien ſur cette matiére, ſont tout-à-fait judicieuſes, & peuvent beaucoup ſervir aux maîtres. Ils y apprendront ſur-tout à éviter un défaut eſſentiel dans leur profeſſion, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'eſprit & de trop de délicateſſe, qui eſt de pouſſer trop loin l'exactitude & la ſévérité en corrigeant les compoſitions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux ſortes de narrations: l'une ſéche & ſans grace; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens. [a] » C'eſt un défaut, dit-il, de part & d'autre: le premier pourtant, qui marque diſette & ſtérilité, eſt pire que le dernier, qui eſt cauſé par trop d'abondance & de richeſſe. Car il ne faut ni exiger ni attendre un diſcours parfait d'un enfant: mais j'augurerai bien d'un eſprit fécond, d'un eſprit qui ſait produire de lui-même, & faire de nobles efforts, dût-il quelquefois ſe laiſſer emporter. Je ne hai point que dans cet âge il y

a Vitium utrumque: pejus tamen illud quod ex inopia, quàm quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec ſpetari poteſt: melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura juſto concipiens intorim ſpiritus. Nec unquam me in his diſcentis annis offendat, ſi quid ſuperfue-

» ait quelque chose à retrancher. Je veux » même qu'un maître comme une bonne » nourrice, plein d'indulgence pour ses » tendres élèves, leur donne une douce » nourriture, & les laisse se remplir de » ce qu'il y a de plus agréable & de plus » fleuri comme d'un lait délicieux..... » Permettons-leur de s'égaier un peu, » de prendre quelques hardiesses, d'in- » venter, & de se plaire dans ce qu'ils » inventent, quoique leurs productions » ne soient encore ni châtiées, ni justes. » On remédie facilement au trop d'abon- » dance, mais la stérilité est un mal sans » remède.

» [a] Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute » Quintilien, savent bien que je ne fais » ici que suivre son sentiment. Voici » comme il s'en explique au second livre » de l'Orateur : *Je veux*, dit-il, *qu'un* » *jeune homme donne carrière à son esprit*, » *& qu'il montre de la fécondité.* La sé-

rit. Quum ipsis doctoribus hoc esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ lacte patiantur... Audeat hæc ætas plura, & inveniat, & inventis gaudeat, sint licet illa interim non satis sicca & severa. Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur..... *Quintil. lib. 2. c. 4.*

[a] Quod me de his ætatibus sentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit : *Volo enim se efferat in adolescente fœcunditas.* Quapropter in primis evitandus, & in pueris præcipuè, magister aridus,

» chereſſe dans les maîtres n'eſt donc pas
» moins à craindre, ſur-tout pour les
» enfans, que ne le ſont des terres ari-
» des & brulées pour de jeunes plantes.
» Un jeune homme entre leurs mains
» rampe toujours, & n'oſe rien hazarder
» au-deſſus de la portée la plus com-
» mune. Ce qui n'eſt que maigreur, leur
» paroit ſanté; & ce qu'ils appellent juge-
» ment, eſt pure foibleſſe. Ils ſe perſua-
» dent qu'il ſuffit d'être exemt de dé-
» fauts: mais par là même ils tombent
» dans un grand défaut, qui eſt de man-
» quer de perfections.

» Je [a] dois avertir auſſi que rien n'ab-
» bat ſi fort l'eſprit des enfans, que d'a-
» voir un maître trop ſévére & trop
» difficile à contenter. Car ils ſe chagri-
» nent, ils déſeſpérent du ſuccès, & ils
» prennent enfin l'étude en averſion: ou,
» ce qui leur nuit autant, la fraieur qu'ils
» ont de dire mal les glace à tel point,

non minùs quàm teneris adhuc plantis ſiccum & ſine humore ullo ſolum. Inde fiunt humiles ſtatim, & velut terram ſpectantes, qui nihil ſupra quotidianum ſermonem attollere audeant. Macies illis pro ſanitate, & judicii loco infirmitas eſt: & dum ſatis putant vitio carere, in ipſum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Ibid.*

a Ne illud quidem quod admoneamus indignum eſt, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis ſeveritate deficere. Nam & deſperant, & dolent, & noviſſimè oderunt: &, quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Ibid.*

» qu'ils ne tentent pas même de bien
» dire.

» Qu'un [a] maître, sur-tout par raport
» à cet âge, s'applique donc particuliè-
» rement à se rendre agréable, afin d'a-
» doucir par des manières insinuantes
» ce qu'il y a de dur dans la correction.
» Louer un endroit, trouver un autre
» supportable, changer celui-ci, & dire
» pourquoi il le change; raccommoder
» celui-là en y mettant un peu du sien:
» voilà comme il doit s'y prendre.

» La [b] différence de l'âge en doit met-
» tre aussi dans la manière de corriger
» les compositions, & l'on doit de-
» mander plus ou moins, selon que les
» écoliers sont plus ou moins avancés.
» Pour moi, quand je voiois des enfans
» qui égaioient un peu trop leur stile,
» & dont les pensées étoient plus har-
» dies que solides: Quant à présent, leur
» disois-je, cela est bien: mais il vien-

a Jucundus ergo tum maximè debet esse præceptor: ut, quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur: laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddità cur id fiat ratione: Illuminare interponendo aliquid sui. *Ibid.*

b Aliter autem alia ætas emendanda est, & pro modo vitium exigendum & corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc: venturum tempus, quo idem non permitterem. Ista & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

» dra un tems que je ne vous passérai » pas la même chose. Par là ils se trou- » voient flatés du côté de l'esprit, & » n'étoient point trompés du côté du ju- » gement.

Je n'ai rien à ajouter à de si excellentes réflexions, sinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs & des qualités d'un bon maître. [a] » Qu'il ne refuse point » aux jeunes gens, dit-il, la louange » qu'ils méritent; mais aussi qu'il ne la » prodigue pas: car l'un jette dans le dé- » couragement, & l'autre donne une sé- » curité dangereuse. Quand il trouvera » quelque chose à corriger, qu'il ne soit » ni amer, ni offensant. Rien ne leur » donne tant d'aversion pour l'étude, » que de se voir continuellement repris » avec un air chagrin qui semble venir » d'un esprit de haine.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai raporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers,

a In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus; quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à proposito studendi fugat, quod quidam sic objurgant, quasi oderint. *Quinctil. lib. 2. cap. 2.*

eſt de ne ſe pas contenter de blâmer les expreſſions & les penſées qui lui paroîtront mauvaiſes, mais d'en rendre en même tems la raiſon, & d'y en ſubſtituer d'autres; de leur fournir ſur le champ quelques phraſes, quelques périodes, qui relévent & embelliſſent leurs compoſitions; de les leur faire retoucher une ſeconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matiéres corrigées au moins en partie, qui leur ſervent de modéles, & ſur-tout de ne les point rebuter par un air trop ſévére, mais de les animer & de les encourager par l'eſpérance du ſuccès, par des louanges diſpenſées à propos & avec meſure, & par tous les moiens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation eſt un des grands avantages des Colléges : & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raiſons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui ſe fait en particulier.

» Un [a] enfant, dit-il, ne peut appren-

[a] Adde quòd domi ea ſola diſcere poteſt, quæ ipſi præcipientur : in ſchola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidiè probari, multa corrigi : proderit

» dre chez lui que ce qu'on lui enſeigne ;
» mais dans les écoles il apprend encore
» ce qu'on enſeigne aux autres. Il verra
» tous les jours ſon maître approuver une
» choſe, corriger l'autre, blâmer la pa-
» reſſe de celui-ci, louer la diligence de
» celui-là. Tout lui ſervira : l'amour de
» la gloire lui donnera de l'émulation :
» il aura honte de céder à ſes égaux : il
» voudra même ſurpaſſer les plus avan-
» cés. Voila ce qui donne de l'ardeur à
» de jeunes eſprits : & quoique l'ambi-
» tion ſoit un vice, on en peut tirer du
» bien, & la rendre utile.

Il parle enſuite de la coutume de diſtribuer les places dans la claſſe une fois *chaque mois*, & il ne manque pas de jetter à ſon ordinaire de l'agrément & de l'eſprit dans des choſes qui paroiſſent ſi petites & ſi communes.

» On [a] établiſſoit, dit-il, réguliére-
» ment des examens pour juger du pro-
» grès des écoliers ; & quels efforts ne

alicujus objurgata deſidia, proderit laudata induſtria : excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum ſuperaſſe majores. Accendunt omnia hæc animos : & licèt ipſa vitium ſit ambitio, frequenter tamen cauſa virtutum eſt. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

[a] Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò claſſem multo pulcherrimum. Nec de hoc ſemel decretum erat : triceſimus dies reddebat victo certami-

» faisions-nous point pour remporter la » palme ? Mais d'être le premier de la » classe & à la tête des autres, c'étoit » sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre » ambition. Au reste ce n'étoit point une » affaire décidée sans retour & pour tou- » jours. A la fin du mois, celui qui avoit » été vaincu pouvoit prendre sa revan- » che, & renouveller la dispute, qui n'en » devenoit que plus échauffée. Car l'un » dans l'attente d'un nouveau combat » n'oublioit rien pour conserver son avan- » tage, & l'autre trouvoit dans sa honte » & dans sa douleur des forces pour se » relever de sa défaite. Je puis assurer » que cela nous donnoit plus de courage » & d'envie d'apprendre, que ni les ex- » hortations de nos maîtres, ni la vigi- » lance de nos surveillans, ni les vœux » empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois, dont il parle ici,

nis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat ; & dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes doctorum, pædagogorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Ibid.*

&

& qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il faloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniére dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE MOIEN le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matiéres traitées

par de bons auteurs, ſoit latins, ſoit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choiſi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les penſées, les tours, les expreſſions; il lui ſera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes ſur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniére même à peu près dont chaque penſée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort ſur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainſi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matiéres de compoſition, tirées auſſi, s'il ſe peut, des bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loiſir.

J'en propoſerai quelques modéles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un ſeul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera pluſieurs autres dans la ſuite. Le récit de l'avanture arrivée à Canius, cité au nombre VI de l'Article premier, où l'on traite du Genre ſimple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui ſera ra-

porté n. 2. du §. 2. où il s'agit des penſées, pourront ſervir de modéles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de Céſar.*

Marcellus en toute occaſion s'étoit déclaré contre Céſar d'une maniére tout-à-fait injurieuſe, & ſans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la priére du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ſes bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il eſt aſſez naturel de la comparer avec les victoires de Céſar, & de lui donner la préférence. Ce ſera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun ſe raportera: *La clémence que Céſar vient de faire paroitre en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup ſur toutes ſes victoires.*

Mais cette propoſition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicateſſe. On demande aux écoliers s'il n'eſt point à craindre que cette comparaiſon, qui va, ce ſemble, à diminuer l'éclat des victoires, ne bleſſe un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de

prévenir ce mauvais effet, eſt de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerriéres de Céſar. Et c'eſt ce que Cicéron fait d'une maniére merveilleuſe. Cette régle de rhétorique ſera expliquée dans la ſuite ſous le titre de *Précautions oratoires.*

Pro Marcel. n. 4-10. * *Nullius tantum eſt flumen ingenii, nulla dicendi aut ſcribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, ſed enarrare, C. Cæſar, res tuas geſtas poſſit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his eſſe laudem ampliorem, quàm eam, quam hodierno die conſecutus es. Soleo ſæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris uſurpare ſermonibus, omnes noſtrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentiſſimorumque populorum, omnes clariſſimorum*

» * Jamais l'éloquence » avec toutes ſes richeſſes » & toute ſa pompe, ja- » mais les plus beaux gé- » nies ne pourront, Céſar, » ſoutenir la grandeur de » vos exploits, loin d'y » pouvoir ajouter un nou- » veau luſtre par la ma- » niére de les raconter. » J'oſe cependant aſſurer, » & vous me permettrez » de le dire ici en votre » préſence, que parmi tant » d'actions ſi éclatantes il » n'en eſt point qui vous » ſoit plus glorieuſe que » celle dont nous venons » d'être les témoins. Je » penſe ſouvent en moi- » même, & je me fais un » vrai plaiſir de le publier, » que les hauts faits de » nos plus célébres guer- » riers, ceux des plus il- » luſtres Potentats, ceux » des plus belliqueuſes na- » tions de l'univers, ne » peuvent entrer en com- » paraiſon avec les vôtres,

Regum res geſtas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero prœliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec diſſimilitudine bellorum poſſe conferri : nec verò disjunctiſſimas terras citiùs cujuſquam paſſibus potuiſſe peragrari, quàm tuis, non dicam curſibus, ſed victoriis illuſtratæ ſunt, (aliàs, *luſtratæ ſunt.*) *Quæ quidem ego niſi ita magna eſſe fatear, ut ea vix cujuſquam mens aut cogitatio capere poſſit, amens ſim : ſed tamen ſunt alia majora.*

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerriéres de Céſar avec la clémence qu'il a fait paroitre en rétabliſſant Marcellus; & l'on préfére celle-ci aux autres par trois raiſons, qui peuvent aiſément venir dans l'eſprit des jeunes gens, du moins les deux premiéres.

» ſoit qu'on examine la » grandeur des guerres, ou » la multitude des batail- » les, ou la variété des pays, » ou la rapidité du ſuccès, » ou la diverſité des entre- » priſes. Vous avez ſoumis » par vos victoires un grand » nombre de régions ſépa- » rées les unes des autres » par de vaſtes eſpaces; & » vous les avez parcou- » rues en conquérant avec » autant de viteſſe qu'au- » roit pu faire un voiageur. » Il faudroit s'aveugler vo- » lontairement pour ne pas » convenir que de tels ex- » ploits ont une grandeur » qui paſſe preſque tout ce » que nos idées nous en » peuvent repréſenter. Il y » a néanmoins encore quel- » que choſe de plus admi- » rable. «

1. RAISON. Un Général n'a pas ſeul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que Céſar vient de montrer, lui eſt propre & perſonnelle. Voila la propoſition ſimple. L'éloquence conſiſte à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout ſon jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes pluſieurs choſes qui partagent avec le Général la gloire des combats: & ils ajoutent qu'il n'en eſt pas ainſi de celle que Céſar s'eſt acquiſe en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes ſolent quidam extenuare verbis, eaſque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ ſint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia ſociorum, claſſes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem*

» * Car pour ce qui eſt » des actions guerriéres, » il ſe trouve des gens qui » prétendent en diminuer » l'éclat, en ſoutenant que » le ſoldat en partage la » gloire avec le Chef, qui » dès-là ne peut ſe l'appro- » prier. En effet la valeur » des troupes, l'avantage » des lieux, les ſecours des » alliés, les armées navales, » la facilité des convois, » tout cela ſans doute con- » tribue beaucoup à la vic- » toire. La fortune ſurtout » ſe croit en droit de s'en » attribuer la plus grande » partie, & ſe regarde » preſque comme la ſeule » & unique cauſe des heu- » reux ſuccès.

quaſi ſuo jure fortuna ſibi vindicat, & quicquid eſt proſperè geſtum, id penè omne ducit ſuum.

* *At verò hujus gloriæ, C. Cæſar, quam es paulo antè adeptus, ſocium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque eſt, quod certè maximum eſt, totum eſt, inquam, tuum. Nihil ſibi ex iſta laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipſa rerum humanarum domina Fortuna, in iſtius ſe ſocietatem gloriæ non offert. Tibi cedit : tuam eſſe totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum ſapientia commiſcetur, nec ad conſilium caſus admittitur.*

2. RAISON. Il eſt moins difficile de vaincre des ennemis, que de ſurmonter ſes paſſions.

** *Domuiſti gentes immanitate barbaras,*

» * Mais ici vous n'avez point de compagnon » ni de concurrent qui puiſſe vous diſputer la gloire » que votre clémence vient » de vous acquérir. Quelque brillante qu'elle ſoit, » & elle l'eſt infiniment, » vous la poſſédez ſeul toute entiére. Ni le ſoldat, » ni l'officier, ni les troupes de pié, ni celles de » cavalerie n'y peuvent prétendre. La fortune même, » cette fiére maitreſſe des » événemens humains, ne » peut rien vous dérober de » cet honneur : elle vous » le céde entiérement, & » avoue qu'il vous appartient en tout & en propre ; » puiſque la témérité & le » hazard ne ſe trouvérent » jamais où préſident la ſageſſe & la prudence.

» ** Vous avez ſoumis des » peuples innombrables, répandus en beaucoup de

multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes : sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique possit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit &

» pays différens, formida-
» bles par leur férocité,
» pourvus abondamment de
» tout ce qui est nécessaire
» pour se défendre. Mais
» après tout vous n'avez
» vaincu pour lors que ce
» qui étoit de nature & de
» condition à être vaincu :
» car il n'est rien de si
» puissant ni de si redouta-
» ble, dont le fer & la force
» ne puissent enfin venir à
» bout. Mais se domter soi-
» même, étouffer son ress-
» sentiment, mettre un
» frein à la victoire, rele-
» ver un ennemi abbattu,
» un ennemi considérable
» par sa naissance, par
» son esprit, par son cou-
» rage, & non seulement
» le relever, mais le faire
» monter à un plus haut
» point de fortune qu'il n'é-
» toit avant sa chute : en
» user ainsi, c'est se rendre,
» je ne dis pas comparable
» aux plus grands hommes,
» mais presque semblable
» aux dieux.

gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, C. Cæsar, bellicæ tuæ laudes, celebrabuntur illæ quidem non solùm nostris, sed penè omnium gentium literis atque linguis; neque nulla unquam ætas de tuis laudibus conticescet: sed tamen ejusmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obstrepi clamore militum videntur & tubarum sono. At verò cùm aliquid clementer, mansuetè, justè, moderatè, sapienter factum, in iracundia præsertim quæ est inimica consilio, & in victoria quæ naturâ insolens & superba est, aut audimus aut legimus: quo studio incendimur, non modò in gestis rebus, sed*

» * Vos conquêtes, César, se liront à la vé-
» rité dans nos annales,
» & dans celles de pres-
» que tous les peuples, &
» la postérité la plus recu-
» lée ne se taira jamais sur
» vos louanges. Mais lors-
» qu'on lit ou qu'on entend
» le récit des guerres & des
» batailles, il arrive je ne
» sai comment que l'admi-
» ration qu'elles excitent,
» est en quelque sorte trou-
» blée par le cri tumultueux
» des soldats, & par le son
» éclatant des trompettes.
» Au contraire le récit d'une
» action où paroissent la
» clémence, la douceur, la
» justice, la modération,
» la sagesse, principale-
» ment si elle est faite mal-
» gré la colère toujours en-
» nemie des réflexions, &
» dans la victoire naturelle-
» ment superbe & insolente,
» le récit, dis-je, de cette
» action, même dans des
» histoires qui sont fein-
» tes, produit en nous une
» si douce & si vive impres-
» sion d'estime & d'amour
» pour ceux qui en sont
» les auteurs, que nous ne
» pouvons nous empêcher
» de les chérir, quand bien
» même nous ne les aurions
» jamais connus.

etiam in fictis, ut eos sæpe, quos nunquam vidimus, diligamus?

* *Te verò, quem præsentem intuemur, cujus mentem sensusque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? quâ benevolentiâ complectemur? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.*

MATIERE de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroitre de piété & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu

» * Vous donc, que » nous avons le bonheur » de voir de nos yeux, » dont nous connoissons les » dispositions & les senti- » mens les plus intimes; » vous, dont tous les des- » seins ne tendent qu'à con- » server à la République » tout ce que la fureur de » la guerre a épargné: par » quelles louanges, par » quelles démonstrations de » zéle & de respect pour- » rons-nous vous témoi- » gner notre reconnoissan- » ce? Oui, César, tout est » sensible ici à une telle » générosité, même ces mu- » railles, qui voudroient, » ce semble, marquer leur » allégresse de ce que vous » allez leur rendre leur an- » cien éclat, & rétablir le » Sénat dans son ancienne » autorité.

commun, où il montrera combien il eſt difficile à un Général qui ſe trouve à la tête d'une armée nombreuſe, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne ſe pas croire infiniment au-deſſus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il eſt, & ce qu'eſt Dieu. C'eſt pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impiété de ſe regarder comme des divinités. Mais auſſi la religion & l'humilité ne paroiſſent jamais avec plus d'éclat que lorſque dans ces occaſions elles rendent l'homme ſoumis à Dieu.

C'eſt dans ces occaſions que M. de Turenne faiſoit paroître plus de piété. On l'a vû ſouvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue ſe proſterner par terre pour adorer Dieu. Il faiſoit dire la Meſſe tous les jours dans ſon camp, & y aſſiſtoit avec une ſinguliére dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le ſuccès paroiſſoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire aſſurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur diſant : » Si Dieu » ne nous ſoutient, & s'il n'acheve ſon » ouvrage, il y a encore aſſez de tems pour être battus.

En faiſant relire cette matiére ; on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des penſées.

MATIERE précédente traitée par M. Maſcaron dans l'oraiſon funébre de M. de Turenne.

» NE PENSEZ PAS, Meſſieurs, » que notre Héros perdît à la tête des » armées, & au milieu des victoires, ces » ſentimens de religion. Certes, s'il y a » une occaſion au monde où l'ame pleine » d'elle-même ſoit en danger d'oublier » ſon Dieu, c'eſt dans ces poſtes éclatans, » où un homme par la ſageſſe de ſa con- » duite, par la grandeur de ſon courage, » par la force de ſon bras, & par le nom- » bre de ſes ſoldats, devient comme le » Dieu des autres hommes ; & rempli de » gloire en lui-même, remplit tout le » reſte du monde d'amour, d'admira- » tion, ou de fraieur. Les dehors même » de la guerre, le ſon des inſtrumens, » l'éclat des armes, l'ordre des troupes, » le ſilence des ſoldats, l'ardeur de la » mélée, le commencement, le progrès, » & la conſommation de la victoire, les » cris différens des vaincus & des vain-

» queurs, attaquent l'ame par tant d'en-
» droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
» de ſageſſe & de modération, elle ne
» connoit ni Dieu, ni elle-même. C'eſt
» alors que les impies Salmonées oſent
» imiter le tonnerre de Dieu, & répon-
» dre par les foudres de la terre aux fou-
» dres du ciel. C'eſt alors que les ſacri-
» léges Antiochus n'adorent que leurs
» bras & leurs cœurs; & que les inſolens
» Pharaons, enflés de leur puiſſance s'é-
» crient: C'eſt moi qui me ſuis fait moi-
» même. Mais auſſi la religion & l'humi-
» lité paroiſſent-elles jamais plus majeſ-
» tueuſes, que lorſque dans ce point de
» gloire & de grandeur elles retiennent
» le cœur de l'homme dans la ſoumiſſion
» & la dépendance où la créature doit
» être à l'égard de ſon Dieu?

» M. de Turenne n'a jamais plus vive-
» ment ſenti qu'il y avoit un Dieu au
» deſſus de ſa tête, que dans ces occa-
» ſions éclatantes, où preſque tous les
» autres l'oublient. C'étoit alors qu'il
» redoubloit ſes priéres. On l'a vû même
» s'écarter dans les bois, où la pluie ſur
» la tête, & les genoux dans la boue,
» il adoroit en cette humble poſture ce
» Dieu, devant qui les légions des anges
» tremblent & s'humilient. Les Iſraélites,

» pour s'assurer la victoire, faisoient por-
» ter l'Arche d'alliance dans leur camp ;
» & M. de Turenne croioit que le sien
» seroit sans force & sans défense, s'il
» n'étoit tous les jours fortifié par l'obla-
» tion de la divine victime qui a triom-
» phé de toutes les forces de l'enfer. Il y
» assistoit avec une dévotion & une mo-
» destie capable d'inspirer du respect à
» ces ames dures, à qui la vûe des terri-
» bles mystéres n'en inspiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoire,
» & dans ces momens d'amour propre,
» où un Général voit qu'elle se déclare
» pour son parti, sa religion étoit en
» garde, pour l'empécher d'irriter tant
» soit peu le Dieu jaloux par une con-
» fiance trop précipitée de vaincre. En
» vain tout retentissoit des cris de victoire
» autour de lui : en vain les Officiers se
» flatoient & le flatoient lui-même de
» l'assurance d'un heureux succès. Il arré-
» toit tous ces emportemens de joie, où
» l'orgueil humain a tant de part, par ces
» paroles si dignes de sa piété : *si Dieu*
» *ne nous soutient, & s'il n'acheve son*
» *ouvrage, il y a encore assez de tems*
» *pour être battus.*

MÊME MATIERE
tirée de M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Turenne a montré par ſon exemple que la piété attire les bons ſuccès, & qu'un guerrier eſt invincible, quand il a beaucoup de foi. Il raportoit à Dieu ſeul la gloire de ſes victoires, & ne mettoit ſa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire eſt aſſurée. M. de Turenne alors leur dit: *Arrêtez, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe:* & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu ſeul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il eſt difficile d'être victorieux, & d'être humble tout enſemble. Deux penſées, dont chacune ſera tournée en différentes maniéres, & montrée ſous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il eſt ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en

regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de graces, il eſt à craindre qu'il ne retienne en ſecret pour lui-même une partie de la gloire qui n'eſt dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agiſſoit pas ainſi. S'il marche, s'il défend des places, s'il ſe retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui raporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une penſée particuliére.

» M. DE TURENNE a fait voir » que le courage devient plus ferme, » quand il eſt ſoutenu par des principes » de religion; qu'il y a une pieuſe ma» gnanimité, qui attire les bons ſuccès » malgré les périls & les obſtacles; & » qu'un guerrier eſt invincible, quand » il combat avec foi, & quand il préte » des mains pures au Dieu des batailles » qui les conduit.

» Comme il tient de Dieu toute ſa » gloire, auſſi la lui raporte-t-il toute » entiére, & ne conçoit autre confiance » que celle qui eſt fondée ſur le nom » du Seigneur. Que ne puis-je vous re*Combat d'Eintzen.* » préſenter ici une de ces importantes » occaſions où il attaque avec peu de » troupes toutes les forces de l'Allema» gne! Il marche trois jours, paſſe trois

» riviéres, joint les ennemis, les com-
» bat, & les charge. Le nombre d'un
» côté, la valeur de l'autre, la fortune
» eſt lontems douteuſe. Enfin le courage
» arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle,
» & commence à plier. Il s'éleve une
» voix, qui crie : Victoire. Alors ce
» Général ſuſpend toute l'émotion que
» donne l'ardeur du combat; & d'un
» ton ſévére : *Arrêtez*, dit-il, *notre ſort*
» *n'eſt pas en nos mains; & nous ſerons*
» *nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne*
» *nous favoriſe.* A ces mots il leve les
» yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſe-
» cours; & continuant à donner ſes
» ordres il attend avec ſoumiſſion, entre
» l'eſpérance & la crainte, que les ordres
» du Ciel s'exécutent.

» Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être
» victorieux, & d'être humble tout
» enſemble! Les proſpérités militaires
» laiſſent dans l'ame je ne ſai quel plaiſir
» touchant, qui la remplit & l'occupe
» toute entiére. On s'attribue une ſupé-
» riorité de puiſſance & de force : on ſe
» couronne de ſes propres mains : on ſe
» dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même :
» on regarde comme ſon propre bien ces
» lauriers qu'on cueille avec peine, &
» qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang. Et

» lors même qu'on rend à Dieu de ſo-
» lennelles actions de graces, & qu'on
» pend aux voutes ſacrées de ſes temples
» des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on
» a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dan-
» gereux que la vanité n'étouffe une par-
» tie de la reconnoiſſance, qu'on ne
» méle aux vœux qu'on rend au Seigneur
» des applaudiſſemens qu'on croit ſe de-
» voir à ſoi-même, & qu'on ne retienne
» au moins quelques grains de cet en-
» cens qu'on va bruler ſur ſes autels!

» C'eſt en ces occaſions que M. de
» Turenne, ſe dépouillant de lui-même,
» renvoioit toute la gloire à celui à qui
» ſeul elle appartient légitimement. S'il
» marche, il reconnoit que c'eſt Dieu
» qui le conduit & qui le guide. S'il dé-
» fend des places, il ſait qu'on les dé-
» fend en vain, ſi Dieu ne les garde.
» S'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt
» Dieu qui lui fait un rempart, pour le
» mettre à couvert de toute inſulte. S'il
» combat, il ſait d'où il tire toute ſa
» force; & s'il triomphe, il croit voir
» dans le ciel une main inviſible qui le
» couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques en-droits tirés des meilleurs auteurs, & qui me paroiſſent fort propres à former

le goût des jeunes gens, ſoit pour la lecture, ſoit pour la compoſition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des diſcours compoſés dans le genre démonſtratif, ſont les deſcriptions, les paralléles, les lieux communs. Pour en connoître tout l'art & toute la délicateſſe, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une maniére commune & ordinaire: c'eſt ce que j'appelle réduire les choſes à une propoſition ſimple. J'eſſaierai d'en donner quelques modéles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVÉE de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je ſouhaiterois pouvoir vous le repréſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après les travaux du Palais, il alloit paſſer les vacations à Baſville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture: tantôt méditant les diſcours qu'il devoit prononcer à la rentrée du palais: tantôt accommodant dans quelque allée de ſon jardin les différens des payſans.

Oraison funébre de M. de Lamoignon par M. Fléchier.

» QUE ne puis-je vous le représenter
» tel qu'il étoit, lorsqu'après un long
» & pénible travail, loin du bruit de la
» ville, & du tumulte des affaires, il
» alloit se décharger du poids de sa di-
» gnité, & jouir d'un noble repos dans
» sa retraite de Basville? Vous le verriez,
» tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens
» de l'agriculture, élevant son esprit aux
» choses invisibles de Dieu par les mer-
» veilles visibles de la nature. Tantôt
» méditant ces éloquens & graves dis-
» cours, qui enseignoient & inspiroient
» tous les ans la justice, & dans lesquels
» formant l'idée d'un homme de bien,
» il se décrivoit lui-même sans y penser.
» Tantôt accommodant les différens que
» la discorde, la jalousie, ou le mauvais
» conseil font naître parmi les habitans
» de la campagne; plus content en lui-
» même, & peut être plus grand aux
» yeux de Dieu, lorsque dans le fond
» d'une sombre allée & sur un tribunal
» de gazon, il avoit assuré le repos d'une
» pauvre famille, que lorsqu'il décidoit
» des fortunes les plus éclatantes sur le
» premier trône de la Justice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne : ſa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Perſonne n'a parlé de lui-même plus modeſtement que M. de Turenne. Il racontoit ſes victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ſes campagnes les plus glorieuſes, il fuioit les applaudiſſemens, & craignoit de paroitre devant le Roi de peur d'en être loué. C'eſt alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il ſe cache, il marche ſans ſuite & ſans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

» QUI FIT jamais de ſi grandes choſes ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage : à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu ſi célébre : on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, *Oraiſon funèbre de M. de Turenne, par M. Fléchier.*

» ou la renommée. Revenoit-il de ces
» glorieuſes campagnes qui rendront ſon
» nom immortel : il fuioit les acclama-
» tions populaires ; il rougiſſoit de ſes
» victoires ; il venoit recevoir des éloges
» comme on vient faire des apologies,
» & n'oſoit preſque aborder le Roi,
» parce qu'il étoit obligé par reſpect de
» ſouffrir patiemment les louanges dont
» Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'ho-
» norer.

» C'eſt alors que dans le doux repos
» d'une condition privée, ce Prince ſe
» dépouillant de toute la gloire qu'il
» avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe
» renfermant dans une ſociété peu nom-
» breuſe de quelques amis choiſis, s'e-
» xerçoit ſans bruit aux vertus civiles :
» ſincére dans ſes diſcours, ſimple dans
» ſes actions, fidéle dans ſes amitiés,
» exact dans ſes devoirs, réglé dans ſes
» deſirs, grand même dans les moindres
» choſes. Il ſe cache : mais ſa réputation
» le découvre. Il marche ſans ſuite &
» ſans équipage : mais chacun dans ſon
» eſprit le met ſur un char de triomphe.
» On compte, en le voiant, les enne-
» mis qu'il a vaincus, non pas les ſervi-
» teurs qui le ſuivent. Tout ſeul qu'il
» eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus

» & ſes victoires qui l'accompagnent. Il » y a je ne ſai quoi de noble dans cette » honnête ſimplicité ; & moins il eſt ſu- » perbe, plus il devient vénérable.

3. *RÉCEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi au retour de ſes campagnes. Sa modeſtie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, ſous les Empereurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs campagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de bleſſer la jalouſie du Prince, qui les recevoit très froidement, après quoi *ils* demeuroient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre ſous un Roi qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu ſouffrir. Il revenoit de ſes campagnes comme un ſimple particulier qui retournoit d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudiſſemens de tout un peuple, ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui.

» PERMETTEZ-MOI de rappeller » dans votre mémoire ces ſiécles funeſtes » de l'empire Romain, où il n'étoit » pas permis aux particuliers d'être ver-

Oraiſon funébre de M. de Turenne, par M. Maſcaron.

» tueux & illuſtres, parce que les vices
» des Princes ne laiſſoient ni vertu ni
» gloire impunies. Après avoir conquis
» des provinces & des roiaumes, bien
» loin d'aſpirer à l'honneur du triom-
» phe, il faloit à ſon retour éviter la
» rencontre de ſes amis, prendre la nuit
» de peur de trop arréter les yeux du pu-
» blic. Une embraſſade froide, ſans en-
» tretien, & ſans diſcours, étoit tout
» l'accueil que le Prince faiſoit à un
» homme qui venoit de ſauver l'Empire.
» Du cabinet de l'Empereur où il ne fai-
» ſoit que paſſer, il étoit rejetté & con-
» fondu dans la foule des autres eſclaves:
Tacit. » *Exceptuſque brevi oſculo, nullo ſer-*
» *mone, turbæ ſervientium immixtus eſt.*
» M. de Turenne a eu le bonheur de
» vivre & de ſervir ſous un Monarque
» dont la vertu ne laiſſe rien à craindre
» à celle de ſes ſujets. Il n'y a point de
» grandeur ni de gloire qui puiſſe faire
» ombre à celle du ſoleil qui nous éclaire;
» & l'importance des ſervices n'eſt jamais
» à charge à un Prince convaincu par ſa
» propre magnanimité qu'il les mérite.
» Ainſi les diſtinctions d'eſtime & de
» confiance de la part du Roi, valoient
» à M. de Turenne la gloire d'un triom-
» phe. Les récompenſes fuſſent allées auſſi
» loin

» loin que ces distinctions, si le Roi eût
» trouvé en lui un sujet docile à rece-
» voir des graces. Mais ce qui étoit l'effet
» d'une sage politique dans ces tems
» malheureux où la vertu n'avoit rien
» tant à craindre que son éclat, étoit en
» lui l'effet d'une modestie naturelle &
» sans art.

» Il revenoit de ses campagnes triom-
» phantes avec la même froideur & la
» même tranquillité que s'il fût revenu
» d'une promenade, plus vuide de sa
» propre gloire, que le public n'en étoit
» occupé. En vain les peuples s'empres-
» soient pour le voir. En vain dans les
» assemblées ceux qui avoient l'honneur
» de le connoître le montroient des
» yeux, du geste & de la voix à ceux
» qui ne le connoissoient pas. En vain
» sa seule présence, sans train & sans
» suite, faisoit sur les ames cette im-
» pression presque divine, qui attire tant
» de respect, & qui est le fruit le plus
» doux & le plus innocent de la vertu
» héroïque. Toutes ces choses, si pro-
» pres à faire rentrer un homme en lui-
» même par une vanité rafinée, ou à le
» faire répandre au dehors par l'agitation
» d'une vanité moins réglée, n'altéroient
» en aucune maniére la situation tran-

» quille de ſon ame ; & il ne tenoit pas
» à lui qu'on oubliât ſes victoires & ſes
» triomphes. « (Je crois qu'il faut, *qu'on n'oubliât.* Ce peut être une faute d'impreſſion.)

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre ſur mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à ſe retirer de ſon roiaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaiſſeaux rebelles qui la pourſuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſqu'elle alloit prendre poſſeſſion du ſceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui eſt contraire.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Boſſuet.

» LA REINE fut obligée à ſe retirer de ſon roiaume. En effet elle partit
» des ports d'Angleterre à la vûe des
» vaiſſeaux rebelles, qui la pourſuivoient
» de ſi près, qu'elle entendoit preſque
» leurs cris & leurs menaces inſolentes.
» O voiage bien différent de celui qu'elle
» avoit fait ſur la même mer, lorſque
» venant prendre poſſeſſion du ſceptre
» de la Grande Bretagne, elle voioit
» pour ainſi dire les ondes ſe courber
» ſous elle, & ſoumettre toutes leurs

» vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chaſſée, pourſuivie par » ſes ennemis implacables qui avoient » eu l'audace de lui faire ſon procès, » tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, » changeant de fortune à chaque quart » d'heure, n'aiant pour elle que Dieu & » ſon courage inébranlable, elle n'avoit » ni aſſez de vents ni aſſez de voiles pour » favoriſer ſa fuite précipitée.

PARALLELES.

J'appelle ainſi les endroits où l'orateur raproche & compare enſemble des objets contraires ou différens. Ces ſortes de peintures plaiſent extrêmement à l'eſprit par la variété des images qu'elles lui préſentent, & donnent beaucoup d'agrément au diſcours. On en a déja remarqué dans les deſcriptions précédentes : j'en raporterai encore quelques exemples.

1. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis ; M. le

Cardinal de Bouillon convertiſſoit les hérétiques, & rétabliſſoit les temples.

Oraiſon funébre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

» QUELLE étoit ſa joie, lorſqu'après avoir forcé des villes, il voioit » ſon illuſtre Neveu, plus éclatant par » ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir » & réconcilier des Egliſes ? Sous les » ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſ» ſant, l'un faiſoit proſpérer les armes, » l'autre étendoit la religion : l'un abbat» toit des remparts, l'autre redreſſoit des » autels : l'un ravageoit les terres des » Philiſtins, l'autre portoit l'Arche au» tour des pavillons d'Iſraël. Puis uniſ» ſant enſemble leurs vœux, comme leurs » cœurs étoient unis, le Neveu avoit part » aux ſervices que l'Oncle rendoit à » l'Etat, & l'Oncle avoit part à ceux » que le Neveu rendoit à l'Egliſe.

2. *PARALLELE des maux violens & des maladies de langueur.*

Oraiſon funébre de M. de Montauſier, par M. Fléchier.

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas » ſouffert de ces cruelles pointes de dou» leur qui percent le corps, qui déchi» rent l'ame, & qui épuiſent en un » moment toute la conſtance d'un ma» lade.... Mais ſi la miſéricorde de Dieu » a adouci la rigueur de ſa pénitence, ſa » juſtice en a augmenté la durée ; & il

» n'a pas fallu moins de force à soutenir » cette longue épreuve, que si elle avoit » été plus courte & plus rigoureuse.

» En effet dans les maux violens la » nature se recueille toute entiére, le » cœur se munit de toute sa constance. » On sent beaucoup moins, à force de » trop sentir; & si l'on souffre beau- » coup, on a toujours la consolation » d'espérer qu'on ne souffrira pas lon- » tems. Mais les maladies de langueur » sont d'autant plus rudes, que l'on n'en- » prévoit pas la fin. Il faut supporter & » les maux, & les remédes aussi fâcheux » que les maux mêmes. La nature en est » tous les jours plus accablée: les forces » diminuent à tous momens, & la pa- » tience s'affoiblit aussi bien que celui » qui souffre.

3. *PARALLELE. LA REINE servant les pauvres à l'Hôpital, & prenant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

» COMPAGNES fidéles de sa piété » qui la pleurez aujourd'hui, vous la sui- » viez quand elle marchoit dans cette » pompe chrétienne; plus grande dans » ce dépouillement de sa grandeur, & » plus glorieuse lorsqu'entre deux rangs

Oraison funébre de la Reine, par M. Fléchier.

» de pauvres, de malades, ou de mou-
» rans, elle participoit à l'humilité & à
» la patience de JESUS-CHRIST;
» que lorſqu'entre deux haies de troupes
» victorieuſes, dans un char brillant &
» pompeux, elle prenoit part à la gloire
» & aux triomphes de ſon Epoux.

4. *PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

Oraiſon funébre de M. de Lamoignon, par M. Fléchier.

» IL AUROIT cru manquer à la
» partie la plus eſſentielle de ſon état,
» ſi, comme il ſentoit ſes intentions droi-
» tes, il ne les rendoit éclairées. Auſſi
» diſoit-il ordinairement, qu'il y avoit
» peu de différence entre un Juge mé-
» chant, & un Juge ignorant. L'un au
» moins a devant ſes yeux les régles de
» ſon devoir, & l'image de ſon injuſtice:
» l'autre ne voit ni le bien ni le mal
» qu'il fait. L'un péche avec connoiſ-
» ſance; & il eſt plus inexcuſable: mais
» l'autre péche ſans remords, & il eſt
» plus incorrigible. Mais ils ſont égale-
» ment criminels à l'égard de ceux qu'ils
» condamnent ou par erreur, ou par ma-
» lice. Qu'on ſoit bleſſé par un furieux,
» ou par un aveugle, on ne ſent pas
» moins ſa bleſſure: & pour ceux qui
» ſont ruinés, il importe peu que ce ſoit

» ou par un homme qui les trompe, ou » par un homme qui s'eſt trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déja cité pluſieurs, je n'en raporterai ici qu'un ſeul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris eſt important & difficile.

» LES citoiens d'une ville bien po- *M. de Fontenelle.*
» licée jouiſſent de l'ordre qui y eſt éta-
» bli, ſans ſonger combien il en coute
» de peines à ceux qui l'établiſſent ou le
» conſervent ; à peu près comme tous
» les hommes jouiſſent de la régularité
» des mouvemens céleſtes ſans en avoir
» aucune connoiſſance : & même, plus
» l'ordre d'une Police reſſemble par ſon
» uniformité à celui des corps céleſtes,
» plus il eſt inſenſible ; & par conſequent
» il eſt toujours d'autant plus ignoré,
» qu'il eſt plus parfait. Mais qui vou-
» droit le connoitre & l'approfondir,
» en ſeroit effraié. Entretenir perpétuel-
» lement dans une ville telle que Paris
» une conſommation immenſe, dont
» une infinité d'accidens peuvent tou-
» jours tarir quelques ſources ; réprimer
» la tyrannie des marchands à l'égard
» du public, & en même tems animer

» leur commerce ; empêcher les uſurpa-
» tions mutuelles des uns ſur les autres,
» ſouvent difficiles à démêler ; reconnoi-
» tre dans une foule infinie tous ceux
» qui peuvent ſi aiſément y cacher une
» induſtrie pernicieuſe, en purger la ſo-
» ciété, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils
» peuvent lui être utiles par des emplois
» dont d'autres qu'eux ne ſe charge-
» roient pas, ou ne s'acquitteroient pas
» ſi bien ; tenir les abus néceſſaires dans
» les bornes préciſes de la néceſſité qu'ils
» ſont toujours prêts à franchir, les ren-
» fermer dans l'obſcurité à laquelle ils
» doivent être condannés, & ne les en
» tirer pas même par des châtimens trop
» éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux
» ignorer que punir, & ne punir que
» rarement & utilement ; pénétrer par
» des conduits ſouterrains dans l'inté-
» rieur des familles, & leur garder les
» ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant
» qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire
» uſage ; être préſent par tout ſans être
» vû ; enfin mouvoir ou arrêter à ſon gré
» une multitude immenſe & tumultueuſe,
» & être l'ame toujours agiſſante & preſ-
» que inconnue de ce grand corps ; voila
» quelles ſont en général les fonctions
» du Magiſtrat de la Police. Il ne ſemble

» pas qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, » ni par la quantité des choſes dont il » faut être inſtruit, ni par celle des vûes » qu'il faut ſuivre, ni par l'application » qu'il faut apporter, ni par la variété » des conduites qu'il faut tenir, & des » caractéres qu'il faut prendre. Mais la » voix publique répondra ſi M. d'Argen- » ſon a ſuffi à tout.

ON ſent bien que des modéles ſi beaux, ſi parfaits dans leur genre, propoſés aux jeunes gens, ſoit pour objet de leur lecture, ſoit pour matiére de leurs compoſitions, ſur tout quand ils ſont expliqués & dévelopés par un maître habile, ſont fort capables de leur élever l'eſprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'eſt une des raiſons qui m'a porté à choiſir ces exemples dans le genre démonſtratif, qui eſt le plus ſuſceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre aſſez conſidérable de ces endroits choiſis des bons auteurs, il ſera utile de leur y faire remarquer la différence des ſtiles & des caractéres, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, ſoit pour le langage, ſoit pour le ſtile.

Je n'ai cité juſqu'ici que quatre auteurs;

non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples : mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens : mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractére particulier qui les distingue; & peutêtre ne sont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élégance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes maniéres. L'antithése saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse.* Quand elle roule sur un

Oraison funébre de M. le Tellier.

jeu de mots, elle eſt moins eſtimable: *Heureux qui n'alla pas après les richeſſes! Plus heureux qui les refuſa quand elles allérent à lui!* Elle peut même devenir ennuieuſe, quelque ſolide qu'elle ſoit, quand elle eſt trop ſouvent répétée: *Qui ne ſait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connues: qu'elle eut de la ſageſſe en un tems où l'on n'a preſque pas encore de la raiſon..... & qu'elle fut capable de donner des conſeils en un tems où les autres ſont à peine capables d'en recevoir!* *Oraiſon funébre de M. de Lamoig.* *Oraiſon funébre de M. de Montauſier.*

M. BOSSUET écrit d'une maniére toute différente. Peu occupé des graces légéres du diſcours, & quelquefois même négligeant les régles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au ſublime, au pathétique. Il eſt vrai qu'il eſt moins égal, & ſe ſoutient moins; & c'eſt le caractére du ſtile ſublime: mais en récompenſe il enléve, il ravit, il tranſporte. Les figures les plus vives lui ſont ordinaires & comme naturelles.

» O mere, ô femme, ô reine admi-
» rable, & digne d'une meilleure for-
» tune, ſi les fortunes de la terre étoient
» quelque choſe! Enfin il faut céder à
» votre ſort. *Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.*

» Elle vit avec étonnement, que quand

» l'heure fut arrivée, Dieu alla prendre
» comme par la main le Roi ſon fils pour
» le conduire à ſon trône. Elle ſe ſoumit
» plus que jamais à cette main ſouve-
» raine, qui tient du plus haut des cieux
» les rênes de tous les empires; & dé-
» daignant les trônes qui peuvent être
» uſurpés, elle attacha ſon affection au
» roiaume où l'on ne craint point d'avoir
» des égaux [a], & où l'on voit ſans jalouſie
» ſes concurrens.

Il fait ainſi le portrait de Cromwel.
» Un homme s'eſt rencontré d'une pro-
» fondeur d'eſprit incroiable, hypocrite
» rafiné autant qu'habile politique, capa-
» ble de tout entreprendre & de tout
» cacher, également actif & infatigable
» dans la paix & dans la guerre, qui ne
» laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il
» pouvoit lui ôter par conſeil & par pré-
» voiance; mais au reſte vigilant, & ſi
» prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué
» les occaſions qu'elle lui a préſentées:
» enfin un de ces eſprits remuans & au-
» dacieux, qui ſemblent être nés pour
» changer le monde.

Il décrit dans un autre endroit la maniére dont la Princeſſe Henriette-Anne

a Plus amant illud regnum, in quo non timent habere conſortes. S. Auguſtin.

d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

» Malgré les tempêtes de l'océan, & » les agitations encore plus violentes de » la terre, Dieu la prenant ſur ſes aîles, » comme l'aigle prend ſes petits, la porta » lui-même dans ce roiaume; lui-même » la poſa dans le ſein de la Reine ſa » mere, ou plutôt dans le ſein de l'Egliſe » Catholique.

Oraiſon funèbre de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

» Que dirai-je davantage? Ecoutez » tout en un mot. Fille, Femme, Mere, » Maitreſſe, Reine, telle que nos vœux » l'auroient pu faire, plus que tout cela » Chrétienne, elle accomplit tous ſes » devoirs ſans préſomption, & fut hum- » ble non ſeulement parmi toutes les » grandeurs, mais encore parmi toutes » les vertus.

Oraiſon funèbre de Marie Thérèſe d'Autriche.

» Glaive du Seigneur, quel coup vous » venez de fraper! Toute la terre en eſt » étonnée.

Il emploie quelquefois les antithéſes, mais elles deviennent ſublimes dans ſon diſcours. » Malgré le mauvais ſuccès de » ſes armes infortunées, (il s'agit de » Charles I. Roi d'Angleterre) ſi on a pu » le vaincre, on n'a pu le forcer: & » comme il n'a jamais refuſé ce qui étoit » raiſonnable étant vainqueur, il a tou-

Oraiſon funèbre de la Reine d'Angleterre.

» jours rejetté ce qui étoit foible & in-
» juſte étant captif.

M. MASCARON tient quelque choſe du caractére des deux auteurs dont je viens de parler, ſans pourtant leur reſſembler entiérement. Il a en même tems beaucoup d'élégance, & beaucoup de nobleſſe : mais il eſt, ce me ſemble, moins orné que l'un, & moins ſublime que l'autre. L'art ſe montre chez lui avec moins d'oſtentation que dans le premier, ce qui eſt un grand art ; peutêtre auſſi la nature y eſt-elle moins riche & moins hardie que dans le ſecond.

Oraiſon funébre de M. de Turenne.

» Rome profane lui eût dreſſé des » ſtatues ſous l'empire des Céſars ; & » Rome ſainte trouve de quoi l'admirer » ſous les Pontifes de la Religion de » Jeſus-Chriſt.

» M. de Turenne vainqueur des enne- » mis de l'Etat, ne cauſa jamais à la » France une joie ſi univerſelle & ſi ſen- » ſible, que M. de Turenne vaincu par » la vérité, & ſoumis au joug de la foi.

» Anges du premier ordre, Eſprits » deſtinés par la Providence à la garde » de cette grande Ame, dites-nous quelle » fut la joie de l'Egliſe du ciel à la con- » verſion de ce Prince, & avec quelles » réjouiſſances furent reçus les premiers

» parfums des oraiſons de ce nouveau » Catholique, lorſque du pié des autels » de l'Agneau ſacrifié vous les portâtes » au pié de l'autel de l'Agneau régnant » dans la gloire.

» Jamais homme ne fût plus propre » à donner de grands ſpectacles à l'uni- » vers : mais jamais homme ne ſongea » moins aux applaudiſſemens des ſpecta- » teurs.

» Sa maniére, ſans avoir rien de dur ; » mettoit pourtant ſur ſon viſage tout » le reſſentiment d'une modeſtie indi- » gnée.

» Auſſi éloigné dans ſes récits du faſte » de la modeſtie, que de celui de l'or- » gueil.

» Que ne peut pas un grand Maître ; » lorſqu'il trouve un génie du premier » ordre à former ? A peine M. de Turenne » a-t-il donné ſes premiers conſeils, qu'il » ſe voit hors d'état d'en donner d'au- » tres, prévenu par les lumiéres, par la » pénétration, & par l'heureuſe & ſage » impétuoſité du courage de ce grand » Monarque. (Louis XIV.) Comme on » voit la foudre conçue preſque en un » moment dans le ſein de la nue ; briller, » éclater, fraper, abbattre ; ces premiers » feux d'une ardeur militaire ſont à peine

» allumés dans le cœur du Roi, qu'ils » brillent, éclatent, frapent par tout.

L'AUTEUR du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractére tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai raporté est d'un goût exquis, & doit paroitre d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matiére fût fort susceptible de ces tours brillans & fleuris, auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les Eloges Académiques, composés par le même Auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & subtile*, le stile en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoitre, pour me servir des termes mêmes que l'Auteur emploie en parlant de l'un de ses confréres, que » tout ce qu'il » dit lui appartient «: j'ajouterois volontiers, & la maniére dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

» M. Dodart, dit-il dans l'éloge de

» cet illuſtre Académicien, étoit né d'un
» caractére ſérieux; & l'attention chré-
» tienne avec laquelle il veilloit perpé-
» tuellement ſur lui-même, n'étoit pas
» propre à l'en faire ſortir. Mais ce ſé-
» rieux, loin d'avoir rien d'auſtére ni de
» ſombre, laiſſoit paroître aſſez à décou-
» vert un fonds de cette joie ſage & du-
» rable, qui eſt le fruit d'une raiſon
» épurée, & d'une conſcience tranquille.
» Cette diſpoſition ne produit pas les
» emportemens de la gaieté, mais une
» douceur égale, qui cependant peut
» devenir gaieté pour quelques momens,
» & par une eſpéce de ſurpriſe, & de
» tout cela enſemble ſe forme un air de
» dignité qui n'appartient qu'à la vertu,
» & que les dignités mêmes ne donnent
» point.

» M. DE VAUBAN mépriſoit cette
» politeſſe ſuperficielle dont le monde
» ſe contente, & qui couvre ſouvent
» tant de barbarie: mais ſa bonté, ſon
» humanité, ſa libéralité, lui compo-
» ſoient une autre politeſſe plus rare, qui
» étoit toute dans ſon cœur. Il ſeïoit bien
» à tant de vertus de négliger des dehors,
» qui, à la vérité, lui appartiennent na-
» turellement, mais que le vice emprunte
» avec trop de facilité.

» A LA FORME de dialogue, & à » cette maniére de traiter la philoſophie, » on reconnoit que Cicéron a ſervi de » modéle : (il s'agit de la philoſophie » de M. du Hamel.) Mais on le recon- » noit encore à une latinité pure & ex- » quiſe ; &, ce qui eſt plus important, à » un grand nombre d'expreſſions ingé- » nieuſes & fines, dont ces ouvrages ſont » ſemés. Ce ſont des raiſonnemens phi- » loſophiques, qui ont dépouillé leur » ſéchereſſe naturelle, ou du moins ordi- » naire, en paſſant au travers d'une ima- » gination fleurie & ornée, & qui n'y » ont pris cependant que la juſte doſe » d'agrément qui leur convenoit. Ce qui » ne doit être embelli que juſqu'à une » meſure préciſe, eſt ce qui coute le plus » à embellir.

» IL REGNE en cet ouvrage (la recherche de la vérité du Pere Malle- branche) » un grand art de mettre des » vérités abſtraites dans leur jour, de les » lier enſemble, de les fortifier par leur » liaiſon..... La diction, outre qu'elle » eſt pure & châtiée, a toute la dignité » que les matiéres demandent, & toute » la grace qu'elles peuvent ſouffrir. Ce » n'eſt pas qu'il eût apporté aucun ſoin » à cultiver les talens de l'imagination :

» au contraire il s'eſt toujours fort atta-
» ché à les décrier. Mais il en avoit natu-
» rellement une fort noble & fort vive,
» qui travailloit pour un ingrat malgré
» lui, & qui ornoit la raiſon en ſe ca-
» chant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'eſt pas une
» ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui
» ſe puiſſe acquérir dans le repos & dans
» l'ombre d'un cabinet.... Elle veut que
» l'on coure les montagnes & les forêts,
» que l'on graviſſe contre des rochers
» eſcarpés, que l'on s'expoſe aux bords
» des précipices. Les ſeuls livres qui peu-
» vent nous inſtruire à fond dans cette
» matiére, ont été jettés au hazard ſur
» toute la ſurface de la terre; & il faut
» ſe réſoudre à la fatigue & au péril de
» les chercher & de les ramaſſer.....
» Son inclination dominante (de M. de
» Tournefort) lui faiſoit tout ſurmonter.
» Ces rochers affreux & preſque inac-
» ceſſibles qui l'environnoient de toutes
» parts *dans les Pyrénées*, s'étoient chan-
» gés pour lui en une magnifique biblio-
» théque où il avoit le plaiſir de trouver
» tout ce que ſa curioſité demandoit, &
» où il paſſoit des journées délicieuſes.

L'Auteur des Eloges ſait emploier à propos certains traits d'hiſtoire & d'an-

tiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'uſage ſobre & raiſonnable qu'on en doit faire dans la compoſition.

» On lui a reproché (à M. Parent) » d'être obſcur dans ſes écrits. Car nous » ne diſſimulons rien, & nous ſuivons » en quelque ſorte une loi de l'ancienne » Egypte, où l'on diſcutoit devant des » Juges les actions & le caractére des » morts, pour régler ce qu'on devoit à » leur mémoire.

» Un Roi d'Arménie demanda à Néron » un acteur excellent, & propre à toutes » ſortes de perſonnages, pour avoir, » diſoit-il, en lui ſeul une Troupe entiére. On eût pu dire de même avoir » en M. de la Hire ſeul une Académie » entiére de ſciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embraſſé preſque toutes les ſciences: » Nous ſommes obligés de le partager » ici, & pour parler philoſophiquement, » de le décompoſer. De pluſieurs Hercules l'antiquité n'en a fait qu'un: & » du ſeul M. Leibnitz, nous ferons pluſieurs ſavans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne, » en Languedoc, en Provence, ſur les » Alpes & ſur les Pyrénées, & n'en revint qu'avec de nombreuſes colonies

» de plantes deſtinées à repeupler ce dé-
» ſert : « c'eſt-à-dire, le Jardin Royal, qui étoit ſi dénué de plantes, que ce n'étoit preſque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut-être en ſoupçonner quelqu'une dans un certain tour de penſées un peu trop uniforme, quoique les penſées ſoient fort diverſifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.

Ce qui éleve l'eſprit, devroit toujours auſſi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Égliſe, l'en éloignoit.

La même cauſe qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vû, plus la raiſon voit elle-même.

Ce qu'il croioit, il le voioit ; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient. &c.

Je craindrois qu'un modéle ſi autoriſé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces ſortes de traits, appellés dans Sénéque, *ſtimuli quidam & ſubiti ictus ſententiarum* ; qui, ſelon le même au- *Epiſt.* 100.

teur, ſemblent par leur affectation étudiée, mandier l'applaudiſſement, & qui étoient inconnus à la ſaine antiquité. *Epiſt. 159. Apud antiquos nondum captabatur plauſibilis oratio.*

Il ne s'enſuit pas pour cela qu'ils doivent être entiérement rejettés : ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, comme on le voit ſouvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire eſt à craindre, & c'eſt cette raiſon qui m'oblige à inſiſter ſouvent & fortement ſur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'Ai déja remarqué en parlant des différens devoirs du Profeſſeur de rhétorique par raport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus eſſentielles, & qu'on pouvoit dire en un ſens qu'elle renfer-

moit toutes les autres. En effet c'eſt en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes uſage dans la compoſition.

Les régles qui regardent l'explication des auteurs conviennent ſans doute juſqu'à un certain point à toutes les claſſes: mais cependant elles appartiennent d'une maniére plus particuliére à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'eſprit plus formé, ſont auſſi plus en état d'en profiter. Juſques-là on s'eſt plus appliqué à leur apprendre les régles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. [a] Mais le devoir propre du Rhéteur, c'eſt de leur faire ſentir l'économie d'un diſcours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

» [b] Il fera obſerver comment dans l'exorde on ſe rend les auditeurs favora» bles: quelle clarté il y a dans la narra-

a Demonſtrare virtutes, vel, ſi quando ita incidat, vitia, id profeſſionis ejus atque promiſſi, qui ſe magiſtrum eloquentiæ pollicetur maximè proprium eſt. *Quintil. lib. 2. cap. 5.*

b Quæ in proœmio conciliandi Judicis ratio: quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando conſilium & quàm occulta calliditas; (namque ea ſola in hoc ars eſt quæ intelligi niſi ab artifice non poſſit:) quanta deinceps in divi-

» tion, quelle briéveté, quel air de sin-
» cérité, quel dessein caché quelquefois,
» & quel artifice; car ici le secret de
» l'art n'est gueres connu que des maîtres
» de l'art: quel ordre ensuite & quelle
» justesse dans la division: comment l'o-
» rateur sait trouver avec esprit & en-
» tasser les uns sur les autres un grand
» nombre de moiens & de raisonnemens;
» comment il est tantôt véhément & su-
» blime, tantôt au contraire doux &
» insinuant; quelle force & quelle vio-
» lence il met dans ses invectives, quel
» sel & quel agrément dans les railleries:
» enfin comment il remue les passions,
» comment il se rend maître des cœurs,
» & tourne les esprits selon qu'il lui plaît.
» De là passant à l'élocution, il leur fera
» remarquer la propriété, l'élégance, la
» noblesse des expressions: en quelle occa-
» sion l'amplification est louable, &
» quelle est la vertu opposée: la beauté

dendo prudentia: quàm subtilis & crebra argumentatio; quibus viribus inspiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in jocis urbanitas: ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum similem sui quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, sublime: ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria: quid speciosè translatum: quæ figura verborum: quæ lenis & quadrata, virilis tamen compositio. *Quintil. lib.* 2. *cap.* 5.

» des métaphores, & les différentes figu-
» res : ce que c'eſt qu'un ſtile coulant
» & périodique, mais pourtant mâle &
» nerveux.

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de Rhétorique, & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la ſuite ne ſervira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractéres d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques régles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui eſt proprément le but que je me propoſe dans cet ouvrage. Je paſſerai enſuite aux obſervations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions ſur l'éloquence du barreau, de la chaire, & ſur celle de l'Ecriture ſainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être ſuperficielle & rapide. [a] Il

a Optimus quiſque legendus eſt, ſed diligenter, ac penè ad ſcribendi ſolicitudinem. . . . Rep. tamus

faut revoir ſouvent les mêmes endroits ; ſur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le ſens & les beautés : ſe les rendre familiers preſque juſqu'à les ſavoir par cœur. Le moien le plus aſſuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'eſprit, eſt de la digérer à loiſir, & de la convertir par là, pour ainſi dire, en ſa propre ſubſtance.

Pour cela [a] il ne faut pas ſe piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui ſont les plus eſtimés. On peut dire d'une trop grande lecture ce que [b] Sénéque dit d'une vaſte bibliothéque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'eſprit, elle ne ſert le plus ſouvent qu'à y jetter le déſordre & la confuſion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choiſis, & les étudier

autem, & tractemus : & ut cibos manſos ac prope liquefactos dimittimus, quo faciliùs digerantur ; ita lectio non cruda, ſed multa iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

a Tu memineris ſui cujuſque generis auctores diligenter eligere. Ajunt enim multùm legendum eſſe, non multa. *Plin. Epiſt.* 3, *l.* 7.

b Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas ? . . . Onerat diſcentem turba, non inſtruit : multoque ſatius eſt paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos. *Seneq. de Tranq. an. c.* 9.

à fond, que de promener ſa curioſité ſur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER.

DES TROIS DIFFÉRENS genres ou caractéres d'éloquence.

COMME [a] il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui ſont d'inſtruire, de plaire, & de toucher; il y a auſſi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement *le genre ſimple*, le genre ſublime, & le genre tempéré.

Le premier [b] paroit convenir plus particuliérement à la Narration & à la

a Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare neceſſitatis eſt; delectare, ſuavitatis; flectere, victoriæ... ſed quot officia oratoris, tot ſunt genera dicendi: ſubtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 69.*

b Illo ſubtili præcipuè ratio narrandi probandique conſiſtet. *Quint. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres eſſe dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipſum deceat, ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum: nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur: elegantia modò & munditia

Preuve. Son caractére principal eſt la clarté, la ſimplicité, la préciſion. Il n'eſt pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut ſouffrir que de ſimples, & rejette ceux qui ſentent l'affectation & le fard. Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeſte, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en releve encore le prix. La naïveté des penſées, la pureté du langage, & je ne ſai quelle élégance qui ſe fait plus ſentir qu'elle ne paroit, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui ſemblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en eſt de ce genre d'écrire comme de ces tables ſervies proprement & ſimplement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicateſſe étudiée, tout ragoût recherché.

remanebit. Sermo purus & latinus : dilucidè planéque dicetur. *Orat. n.* 78. 79.

Verecundus erit uſus oratoriæ quaſi ſupellectilis. *n.* 80.

Figuras adhibet quidem hic ſubtilis, ſed paulo parciùs. Nam ſic, ut in epularum apparatu, à magnificentia recedens, non ſe parcum ſolùm, ſed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur. . . Aberunt quæſitæ venuſtates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtè deprehenſum appareat. *Ibid. n.* 84.

[a] Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier ; noble, riche, abondant, magnifique : c'eſt ce qu'on appelle le grand, le ſublime. Il met en uſage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de fraper les eſprits : la nobleſſe des penſées, la richeſſe des expreſſions, la hardieſſe des figures, la vivacité des mouvemens. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui dominoit autrefois ſouverainement à Athénes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maitreſſe abſolue des délibérations publiques. C'eſt elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudiſſemens. C'eſt elle qui tonne, qui foudroie, & qui [b], ſemblable à un fleuve rapide & impétueux, entraine & renverſe tout ce qui lui réſiſte.

a Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus : in quo profecto vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt, ſed hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſonituque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt ſtare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n.* 97.

Nam & grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum; vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos; inſtructi & parati. *Orat. n.* 20.

b At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat,

Enfin il y a un troiſiéme [a] genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres : qui n'a ni la ſimplicité du premier, ni la force du ſecond : qui en approche, mais ſans leur reſſembler ; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le ſecond. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des penſées, l'agrément des digreſſions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, ſemblable à une belle riviére, dont l'eau eſt claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

multus & torrens, judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quà rapit. *Quinct. lib.* 12. *cap.* 10.

[a] Eſt quidam interjectus intermedius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum, nec fulmine utens ſuperiorum ; vicinus amborum, in neutro excellens ; utriuſque particeps, vel utriuſque, ſi verum quærimus, potiùs expers. Iſque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n.* 20.

Uberius eſt aliquantoque robuſtius quàm hoc humile, ſummiſſius autem quàm illud ampliſſimum... Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque eſt in hac orationis forma ſuavitatis. *Ibid. n.* 91.

Medius hic modus & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior ; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus ; ſententiis dulcis ; lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & viridibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quinct. lib.* 12. *cap.* 10.

§. I.

Du Genre ſimple.

I. DE ces trois genres d'écrire, le premier[a], qui eſt le ſimple, n'eſt pas le plus facile, quoiqu'il le paroiſſe. Comme le ſtile qu'on y emploie eſt fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniére commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réuſſir; & quand on lit ou qu'on entend un diſcours de ce genre, les moins éloquens ſe croient capables de l'imiter. On le croit, mais on ſe trompe; & pour s'en[b] convaincre, il ne faut qu'en faire l'eſſai: car après bien des efforts, on ſera contraint ſouvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. [c] Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y ſont le plus verſés, reconnoiſſent

a Summiſſus eſt & humilis, conſuetudinem imitans, ab indiſertis re plus quàm opinione differens. Itaque cum qui audiunt, quamvis ipſi infantes ſint, tamen illo modo confidunt ſe poſſe dicere. Nam orationis ſubtilitas, imitabilis quidem illa videtur eſſe exiſtimanti, ſed nihil eſt experienti minùs. *Orat. n. 76.*

b Ut ſibi quivis Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret Auſus idem. *Horat.*

c Rem indicare ſermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis eſſe exiſtimant: cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, neſcias præſtare minùs velint, an poſſint. Neque enim aliud in eloquentia

qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une maniére si simple & si naturelle, que chacun se flate d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer [a] que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la maniére ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui régne dans les conversations : mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & inintelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte

cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquàm audierunt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

[a] In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum est, à vulgari genere orationis atque à consuetudine communis sensûs abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. [a] Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur préter une grace & une élégance toute particuliére, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. *Quintilien*, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matiére que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. » Cicéron, [b] » dit-il, a écrit quelque part que la per» fection consiste à dire de ces choses

a Non sunt alia sermonis, alia contentionis, verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 1-7.

b Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cùm te facile credideris consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse consideret, sed quomodo

» qu'il ſemble que tout le monde pour-
» roit aiſément dire de même, à quoi
» néanmoins on trouve plus de difficulté
» qu'on ne penſoit quand on vient à le
» tenter. Et dans un autre endroit il dit
» qu'il ne s'eſt point étudié à parler comme
» chacun s'imagineroit pouvoir le faire,
» mais comme perſonne n'oſeroit l'eſpé-
» rer : en quoi il ſemble ſe contredire.
» Cependant l'un & l'autre eſt fort juſte :
» car de l'un à l'autre il n'y a de diſtance
» que le ſujet que l'on traite. En effet
» cette ſimplicité, & cet air négligé d'un
» ſtile naturel où il n'y a rien d'affecté,
» ſied admirablement bien aux petites
» cauſes ; & le grand, le merveilleux
» convient fort aux grandes. Cicéron ex-
» celle en ces deux qualités : dont l'une,
» à ce qu'il ſemble aux ignorans, eſt
» fort aiſée à attraper ; mais au jugement
» des connoiſſeurs ni l'une ni l'autre ne
» l'eſt. « On voit par là que le ſtile ſim-
ple doit être emploié quand on parle de
choſes ſimples & communes ; & qu'il

nemo. Quod poteſt pugnare inter ſe videri. Verum utrumque, ac meritò laudatur. Cauſâ enim modoque diſtat : quia ſimplicitas illa & velut ſecuritas inaffectatæ orationis, *mitè* tenues cauſas decet : majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti ſe poſſe conſequi credent, neutrum qui intelligunt. *Quintil. l.* 12. *c.* 2.

convient ſurtout aux récits, & aux parties du diſcours où l'orateur ne ſonge qu'à inſtruire ſes auditeurs, ou à s'inſinuer doucement dans leurs eſprits.

IV. [a] De là venoit cette attention des Anciens à cacher l'art, qui ceſſe en effet de l'être s'il eſt viſible, bien différente de l'oſtentation & du faſte de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur eſprit. [b] De là certaines négligences qui ne choquent point, & ne déplaiſent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choſes que des mots. [c] De là enfin cet air de modeſtie & de retenue que les Anciens avoient ſoin ordinairement de faire paroitre dans l'exorde & dans la narration, pour le ſtile, pour l'expreſſion, pour les pen-

a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio : multum ab hac temporum noſtrorum jactatione diverſa. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

b Habet ille ſtilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis. *Orat. n.* 77.

c Frequentiſſimè proœmium decebit & ſententiarum, & compoſitionis, & vultûs modeſtia... Diligenter ne ſuſpecti ſimus, in illa parte vitandum : propter quod minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi. . . Nondum recepti ſumus, & cuſtodit nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas feretur. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

ſées, pour le ton même & le geſte. L'orateur n'eſt pas encore admis dans les eſprits. On l'obſerve avec attention. Alors tout ce qui ſent l'art eſt ſuſpect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faiſant craindre qu'on ne veuille lui dreſſer des embuches. Dans la ſuite il eſt moins ſur ſes gardes, & laiſſe plus de liberté.

[a] Cicéron remarque que Démoſthéne a ſuivi cette régle dans ſon beau plaidoier pour Ctéſiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeſte, & ne paſſe à ce ſtile vif & véhément qui régne dans la ſuite, qu'après s'être inſinué peu à peu & comme par degrés dans les eſprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raiſon que l'on marque quelque timidité en commençant, & [b] il releve dans Craſſus ce caractére de modeſtie & de retenue, qui bien loin de nuire à ſon diſcours, rendoit l'ora-

a Demoſthenes in illa pro Cteſiphonte oratione longè optima, ſummiſſus à principio; deinde, dum de legibus diſputat, preſſus: poſt ſenſim incedens, judices ut vidit ardentes, ip reliquis exultavit audaciùs. *Orat. n.* 26.

Principia verecunda, non elatis intenſa verbis. *Ibid. n.* 124

b Fuit mirificus quidam in Craſſo pudor, qui tamen non modò non obeſſet ejus orationi, ſed etiam probitatis commendatione prodeſſet. 1. *de Orat.* n. 122.

teur même plus aimable & plus eſtimable par l'idée avantageuſe qu'il donnoit de ſa perſonne.

Homére & Virgile, dont la poéſie eſt ſi noble & ſi ſublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poémes par un début fort ſimple, & très éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raiſon dans un poéte de ſon tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

[a] Il eſt ridicule en effet de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être ſimple & ſans affectation. [b] Ce feu, cet éclat ſi vif, dégénérent ſouvent en fumée; au lieu qu'un ſtile plus ſimple d'abord & moins éclatant plait extrêmement, quand il eſt ſuivi d'une grande lumiére.

Cette régle, Que l'exorde doit être ſimple & modeſte, n'eſt point générale, ni pour la proſe, ni pour la poéſie. Il y a des harangues dont le ſujet ſouffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble & grand; & le début le plus ſublime convient parfaite-

a Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu? *Horat. de art. poet.*

b Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem Cogitat. *Ibid.*

ment à l'Ode, au lieu qu'il pourroit bleſſer ailleurs. M. de la Mothe, dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes, apporte une bonne raiſon de cette différence, pour ce qui regarde la poéſie. » C'eſt, dit-il, que le Poéme étant un » ouvrage de longue haleine, il eſt dan- » gereux de commencer d'un ton difficile » à ſoutenir : au lieu que l'Ode étant reſ- » ſerrée dans d'étroites bornes, on ne » court aucun riſque à échauffer d'abord » le lecteur, qui n'aura pas le tems de » ſe réfroidir par la longueur de l'ou- » vrage. Ainſi un homme qui auroit à » faire une longue courſe, devroit ſe » ménager d'abord, pour ne pas épuiſer » trop tôt ſes forces : & au contraire, » celui qui n'auroit à fournir qu'une pe- » tite carriére, pourroit par un premier » effort augmenter ſa légéreté naturelle, » & en achever plus rapidement ſa courſe.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractére de ſimplicité qui régne dans les Anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter ſouvent que la meilleure éloquence eſt celle qui eſt la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici conſiſte dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plaît

extrêmement par cette raiſon là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent [a] un nom qui eſt fort expreſſif: c'eſt ἀφέλεια. Ἀφελὴς, ſe dit d'un genre de vie ſimple, frugale, modeſte, honnête, ſans luxe, ſans faſte, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien auſſi de ſuperflu. C'eſt à peu près ce qu'Horace appelle *ſimplex munditiis*: une élégante ſimplicité.

VI. Le récit de l'avanture arrivée à Canius eſt de ce genre. Il ſe trouve dans le troiſiéme livre des Offices de Cicéron: je le raporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* *C. Canius, eques Romanus nec infacetus, & ſatis literatus, cùm ſe Syracuſas, otiandi, ut ipſe dicere ſolebat, non negotiandi cauſâ, contuliſſet; dictitabat hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi ſe oblectare ſine interpellatoribus poſſet.* Quelle élégance dans ces

a Ipſa illa ἀφέλεια ſimplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

» * C. Canius, Chevalier » Romain, homme agréable & de bon eſprit, & » qui n'étoit point ſans » étude, étant allé à Syra- » cuſe, non pour affaire, » mais *pour ne rien faire*, » comme il avoit accoutumé de dire, ſi ſavoit » qu'il ſeroit bien aiſe d'a » cheter une maiſon de » plaiſance proche de la » ville pour y aller quelquefois ſe divertir avec » ſes amis, & ſe dérober » aux viſites.

mots, *nec infacetus*, & *satis literatus*. Le françois en rend très bien le sens, mais n'eſt ni ſi court ni ſi vif. Il y a un agrément dans cette eſpéce de jeu de mots, *otiandi*, *negotiandi*, & dans ces diminutifs, *dictitabat*, *hortulos*, qui ne peut ſe tranſporter dans une langue étrangére.

* *Quod cùm percrebuiſſet, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracuſis, dixit venales quidem ſe hortos non habere, ſed licere uti Canio, ſi vellet, ut ſuis; & ſimul ad cœnam hominem in hortos invitavit in poſterum diem. Cùm ille promiſiſſet, tùm Pythius, qui eſſet ut argentarius, apud omnes ordines gratioſus, piſcatores ad ſe convocavit, & ab his petivit ut ante ſuos hortulos poſtridie piſcarentur, dixitque quid eos facere vellet.* Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui eſſet, ut argentarius, apud omnes ordines gratioſus.* Elle n'eſt pas ſi

» * Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un » certain Pythius, qui faiſoit la banque à Syracuſe, lui dit qu'il en avoit » une, qui à la vérité n'étoit point à vendre, mais » qu'il la lui offroit pour » en uſer comme ſi elle » étoit à lui, & le pria » d'y venir manger le lendemain. Canius l'aiant » promis, l'autre qui par » ſon commerce s'étoit acquis toutes ſortes de » gens, fit venir les pêcheurs, les pria de venir » le lendemain pêcher devant ſa maiſon, & leur » donna quelques autres » ordres qui convenoient » à ſon deſſein.

bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit mis *illum*.

* *Ad cœnam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est rarement susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empressoient de jetter aux piés de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sai pourquoi le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

» * Canius ne manqua » pas au rendez-vous. Il » trouva un festin magnifique, & toute la mer » couverte de barques de » pêcheurs, qui venoient » l'un après l'autre apporter à Pythius une grande » quantité de poissons, » comme s'ils fussent venus de les prendre devant » lui.

* *Tum Canius : Quæso, inquit, quid eſt hoc, Pythi ? Tantumne piſcium, tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum, inquit ? Hoc loco eſt, Syracuſis quidquid eſt piſcium : hîc aquatio : hæc villa iſti carere non poſſunt.*

** *Incenſus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti, quanti Pythius voluit, & emit inſtructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'eſt plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots, *homo cupidus & locuples :* ſont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raiſons qui déterminérent Canius à acheter ſi cher cette petite maiſon : c'eſt qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort

» * Canius tout ſurpris » de ce qu'il voioit : Quoi, » dit-il à Pythius, y a-t-il » donc ici tant de poiſ- » ſons, & y voit-on tous » les jours tant de barques » de pêcheurs ! Tous les » jours, dit Pythius. Il » n'y a que ce ſeul endroit » autour de Syracuſe où » l'on trouve du poiſſon, » & où les pêcheurs puiſ- » ſent même venir prendre » de l'eau, & tous ces gens » là ne ſauroient ſe paſſer » de cette maiſon.

» ** Voila Canius amou- » reux de la maiſon. Il » preſſe Pythius de la lui » vendre. Pythius paroit » avoir bien de la peine à » s'y réſoudre : il s'en fait » beaucoup prier ; enfin » il y conſent. Canius, » homme riche, qui ai- » moit ſon plaiſir, l'a- » chete tout ce que l'autre » voulut, & l'achete même » toute meublée. On fait » le contrat : voila l'affaire » conſommée.

riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir.* Ce n'est pas ce que signifie, *homo cupidus.*

* *Invitat Canius postridie familiares suos : venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ quod sciam, inquit ille : sed hîc piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? Nondum enim Aquillius, collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat, cùm esset aliud simulatum, aliud actum.*

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de pensées & d'expressions, on ne changera rien au fonds,

» * Canius prie de ses » amis de l'y venir voir » dès le lendemain. Il s'y » rend lui-même de fort » bonne heure. Mais il ne » voit ni pêcheurs, ni bar- » ques. Il demande à quel- » que voisin s'il étoit fête » ce jour-là pour les pê- » cheurs. Nulle fête, que » je sache, dit le voisin. » Jamais on ne pêche ici : » & hier je ne savois ce que » tout cet appareil vouloit » dire. Voilà Canius en » grande colère. Mais que » faire ? Car Aquillius, » mon collegue & mon » ami, n'avoit pas encore » établi ses formules contre » le dol & la mauvaise » foi. Or ce qu'on appelle » *dol, mauvaise foi*, c'est, » disoit le même Aquillius, » donner lieu à quelqu'un » de s'attendre à une chose, » & en faire une autre.

& l'on n'aura omis aucune des circonſtances néceſſaires, [a] mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicateſſe, c'eſt-à-dire, tout ce qui rend le diſcours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de raporter encore ici une petite hiſtoire que Pline le naturaliſte nous a conſervée, où l'on verra dans un ſeul mot, ce que c'eſt que cet ornement ſimple & naturel dont nous parlons. Un eſclave, qui s'étoit tiré de ſervitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de ſoin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel ſuccès lui attira la jalouſie de tous ſes voiſins, qui l'accuſérent d'uſer de magie, & d'emploier des ſortiléges, pour procurer à ſon petit champ une ſi étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres ſtériles. Il fut appellé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'aſſignation étant venu, il comparut. On ſait que l'aſſemblée du peuple ſe tenoit dans la place publique. [b] Il amena avec lui ſa fille, qui étoit une groſſe payſanne

Plin. lib. 18. cap. 6.

a Caret cete is lenociniis expoſitio; & niſi commendetur hac venuſtate, jaceat neceſſe eſt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

b Inſtrumentum ruſticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piſo) bene curatam ac veſtitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderoſos, boves ſaturos.

très laborieuſe, bien nourrie & bien vêtue, dit l'hiſtorien de qui ce fait eſt tiré. Il fit apporter tous ſes inſtrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des boiaux très peſans, une charrue bien équippée & bien entretenue, & fit auſſi venir ſes bœufs qui étoient gros & gras. Puis ſe tournant vers ſes Juges: Voila, dit-il, mes ſortiléges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc ſunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes ſueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit: *Nec poſſum vobis oſtendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliaſque & ſudores.* Les ſuffrages ne furent point partagés, & il fut abſous d'une commune voix.

Il n'y a perſonne qui à la ſimple lecture de ce récit ne ſoit frapé de la beauté de cette réponſe, *veneficia mea, Quirites, hæc ſunt*: voila mes ſortiléges. Mais en quoi donc conſiſte cette beauté? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque penſée extraordinaire, quelque expreſſion brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure ſublime? Rien de tout cela. C'eſt la naïveté ſeule de cette réponſe & une ingénieuſe ſimplicité, puiſée dans la nature même, qui plait & qui charme.

Qu'on ſubſtitue à ce peu de paroles ſi ſimples & ſi peu recherchées le diſcours le plus ſpirituel & le plus orné qu'il ſoit poſſible d'imaginer, on ôte à la réponſe du payſan toute ſa grace. C'eſt ainſi, comme le raporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faiſoit préférer le brillant à la ſimplicité, gâta une des plus belles ſtatues de Lyſippe, en la faiſant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cùm pretio periſſet gratia artis, detractum eſt aurum :* & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la ſtatue recouvra ſon ancien prix.

Plin. lib. 34. cap. 8.

§. II.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, eſt ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainſi dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes : *Je croi*, dit-il, *que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion.* Il rend enſuite raiſon de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu,

& renferme des réflexions fort judicieuſes. Je ne ſai pourtant ſi la derniére partie de cette définition eſt bien juſte : *exprimés avec élégance & préciſion.* Ces deux qualités ſont-elles donc ſi eſſentielles au ſublime, que ſans elles il ne puiſſe ſubſiſter ? Je croiois que l'*élégance*, bien loin de faire le caractére propre du ſublime, ſouvent lui étoit oppoſée, & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un eſt de Moyſe : *Dieu dit, que la lumiére ſe faſſe, & la lumiére ſe fit ;* l'autre d'Homére : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.* Pour *la préciſion*, ou *briéveté*, elle convient quelquefois au ſublime, lorſqu'il conſiſte dans une penſée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me ſemble qu'elle n'en fait pas l'eſſence. * Il y a dans Démoſthéne & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui ſont pourtant très ſublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'uſe de la liberté que M. de la Mothe donne à ſes lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expoſe ſimplement mes doutes, mais en les ſou-

* *Ce n'eſt point apparemment cette eſpéce de ſublime qu'on définit ici.*

mettant à ſes lumiéres. L'admirable traité de Longin ſur cette matiére ſeroit ſeul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai preſque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui ſeront pour eux comme autant de régles & de principes.

M. Deſpréaux prétend que par ſublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtile ſublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frape dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime, dit-il, veut toujours de grands mots: mais le ſublime peut ſe trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui ſouffre pluſieurs difficultés, je me contente d'avertir que par ſublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & ſe trouve dans la ſuite du diſcours; & celui qui eſt plus court, & conſiſte dans des traits vifs & frapans: parce que dans l'une & dans l'autre eſpéce, j'y trouve également une maniére de penſer & de s'exprimer avec nobleſſe & grandeur, ce qui fait proprement le ſublime.

I. Le ſtile ſimple dont j'ai d'abord parlé,

parlé, quoique parfait dans son genre, & rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, sans lesquels [a] Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute... Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnent, il enleve l'auditeur, & le laisse comme abbattu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

Longin. chap. 1.

Chap. 28.

[a] Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epist. ad Brut.*

II. C'eſt ce que [a] Quintilien remarque au ſujet d'un endroit ſublime & éclatant du plaidoier de Cicéron pour Cornélius Balbus, où il avoit inſéré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non ſeulement par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui ſembloient peu convenir à la majeſté du lieu: ce qui ne ſeroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vûe que d'inſtruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un ſtile ſimple & élégant. Ce fut ſans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de ſon éloquence qui arrachérent à tout ſon auditoire ces cris & ces applaudiſſemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la ſuite des réflexions, mais l'effet ſubit d'une eſpéce de raviſſement & d'enthouſiaſme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, ſans leur laiſſer le

Pro Cornel. Balbo. n. 9, 16.

a Nec fortibus modò, ſed etiam fulgentibus armis præliatus in cauſa eſt Cicero Cornelii: qui non aſſecutus eſſet docendo judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perſpicuéque dicendo, ut populus Romanus admirationem ſuam non acclamatione tantùm, ſed etiam plauſu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expreſſit illum fragorem. Nec tam inſolita laus eſſet proſecuta dicentem, ſi uſitata & ceteris ſimilis fuiſſet oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec ſenſiſſe quid facerent, nec ſponte judicioque plauſiſſe, ſed velut mente captos, & quo eſſent in loco ignaros, erupiſſe in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

tems de ſonger, ni à ce qu'ils faiſoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre ſublime. Celui-ci remue, agite, éleve l'ame au-deſſus d'elle-même, & fait d'abord ſur les lecteurs ou ſur les auditeurs une impreſſion, à laquelle il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter, & dont le ſouvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine: au lieu que le ſtile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche, pour ainſi dire, que la ſurface de l'ame, & la laiſſe dans ſa ſituation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plait & flate, l'autre ravit & tranſporte. C'eſt ainſi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile même pour notre uſage: mais nous ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin & l'Ocean ſur tout. *Longin. c. 5.* *Chap. 29.*

IV. On diſtingue pluſieurs ſortes de ſublime. Il n'eſt pas toujours véhément & impétueux. Le ſtile de Platon ne laiſſe pas d'être élevé, bien qu'il coule

Ici il ſavoit pardonner nos fautes, ſupporter nos foibleſſes, deſcendre du plus haut de ſa gloire dans nos moindres intérêts; tout à ſes peuples, Général, Légiſlateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Pere, c'eſt-à-dire, véritablement Roi.

Boſſuet Hiſt. Univ. *Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un temple d'idoles.*

Il reſtoit environ cinq cens ans juſques aux jours du Meſſie. Dieu donna à la majeſté de ſon Fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir ſon peuple en attente de celui qui devoit être l'accompliſſement de tous leurs oracles.

. . . . . .

Rac. Eſth. Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les Rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers enſemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,

Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poéte n'eſt pas moins grand, quoiqu'en un ſeul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le ſublime vient de la nobleſſe & de la grandeur des *penſées*. Mais il faut avouer que ce qui eſt dit de Dieu efface tout le reſte. Auſſi eſt-il juſte que devant lui tout diſparoiſſe & s'anéantiſſe.

VI. La nobleſſe des penſées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour ſervent beaucoup à relever les penſées. Mais il faut bien ſe donner de garde de prendre pour ſublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblés au hazard, & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide... Ce défaut n'eſt pas facile à éviter. Car comme en toutes choſes natu-

Longin. c. 3. chap. 2.

rellement nous cherchons le grand ; & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

Le P. Bouhours.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui au raport [a] de Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins dont Sénéque le pere raporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au delà de l'Océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent, [b] qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; [c] qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : [d] les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites, que la nature met

a Non supra modum elatus Tullius. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

b Satis sit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere satis est.

c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole desinere.

d Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.

au monde ; qu'Alexandre [a] eſt grand pour le monde, & que le monde eſt petit pour Alexandre ; [b] qu'il n'y a rien au dela d'Alexandre, non plus qu'au dela de l'Océan.

Ce que dit un Hiſtorien au ſujet de Pompée n'eſt guéres moins outré. [c] *Telle fut*, dit-il, *la fin de Pompée, après trois Conſulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir domté l'univers ; la fortune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſépulture.*

L'endroit ſuivant de Malherbe l'eſt encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclatent :
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent ;

a Alexander orbi magnus eſt, Alexandro orbis auguſtus eſt.

b Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra Oceanum. *Suaſor 1.*

c Hic poſt tres conſulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus : in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra deſuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Velleï. Paterc. lib. 2.*

Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noïant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

Cet excellent Poëte ſort ici viſiblement de ſon caractére, & nous montre combien il eſt aiſé que l'enflure prenne la place du grand & du ſublime. Cette piéce étoit ſans doute un ouvrage de la jeuneſſe de Malherbe, que ſes autres compoſitions ſemblent déſavouer.

Longin. ch. 14. VII. Les figures ne ſont pas une des moindres parties du ſublime, & ce ſont elles qui donnent le plus de vivacité au diſcours. Démoſthéne, après la perte de la bataille de Chéronée, veut juſtifier ſa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non, Meſſieurs*, leur dit-il, *non, vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes, qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire ſimplement que l'exemple de ces grands hommes

juſtifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires & ſi nouveaux, il éleve ces anciens citoiens au deſſus de la condition humaine, il inſpire à ſes auditeurs l'eſprit & le ſentiment de ces illuſtres morts, & il égale en quelque ſorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juſte colére des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniére fort ſublime, en apoſtrophant & les autels & les dieux, & emploiant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor, voſque Albanorum obrutæ aræ, ſacrorum populi Romani ſociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæſis proſtratiſque ſanctiſſimis lucis, ſubſtructionum* *Pro Mil. n. 85.*

» * Je vous atteſte & » vous implore, ſaintes » Collines d'Albe, que » Clodius a profanées: Bois » reſpectables, qu'il a ab» battus: ſacrés Autels, lieu » de notre union & auſſi » anciens que Rome même, » ſur les ruines deſquels cet » impie avoit élevé ces maſ» ſes énormes de bâtimens: » votre religion violée, vo-

insanis molibus oppresserat : vestræ tum aræ, vestræ religiones viguerunt, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro & scelere maculârat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illæ, vobis, vestro in conspectu, feræ, sed justæ tamen & debitæ pœnæ solutæ sunt.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

M. Fléchier décrit une mort bien différente d'une maniére fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frapez, quand il vous plait, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois cou-*

» tre culte aboli, vos mys-
» téres pollués, vos dieux
» outragés, ont enfin fait
» éclater leur pouvoir &
» leur vengeance. Et vous,
» divin Jupiter Latial,
» dont il avoit souillé les
» lacs & les bois par tant
» de crimes & d'impure-
» tés, du sommet de votre
» sainte montagne vous
» avez enfin ouvert les yeux
» sur ce scélérat pour le
» punir. C'est à vous, &
» sous vos yeux, c'est à
» vous qu'une lente, mais
» juste vengeance a immolé
» cette victime, dont le
» sang vous étoit dû.

données. Cet endroit eſt grand certainement, & le ſeroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheſes.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcéne tragique; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

§. III.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé juſqu'ici, ſavoir le ſimple & le ſublime, il y en a un troiſiéme, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'eſt celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reſte à faire ſur cette ſorte de ſtile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à diſcerner les ornemens ſolides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-de-

vant en parlant de la compoſition, & pluſieurs de ceux que je citerai encore dans la ſuite, ſont dans le genre fleuri, & peuvent ſervir pour la matiére que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiére d'éloquence, certains tours, certaines maniéres, qui contribuent à rendre le diſcours plus agréable, plus inſinuant, & même plus perſuaſif. L'orateur ne parle pas ſeulement pour ſe faire entendre, auquel cas il ſuffiroit de dire les choſes d'une maniére toute ſimple, pourvû qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but eſt de convaincre & de toucher: à quoi il ne peut réuſſir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'eſprit & au cœur: mais il ne le peut faire qu'en paſſant par l'imagination, à laquelle par conſéquent il faut parler ſon langage, qui eſt celui des figures & des images, parce qu'elle n'eſt frapée & remuée que par les choſes ſenſibles. C'eſt ce qui fait dire à Quintilien [a] que le plaiſir aide à la perſuaſion, & que l'auditeur eſt tout diſpoſé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne ſuffit donc

a Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. l. 5. c. 14.* Neſcio quomodo etiam credit faciliùs quæ audienti jucunda ſunt, & voluptate ad fidem ducitur. *lib. 4. cap. 2.*

pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat: & c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours, qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. [a] Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangére, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la

a Quidàm nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima.... contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & elaborati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectionis, & ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philoſophes, ou devant des perſonnes exemtes de toute paſſion & de toute prévention, peut-être ce ſentiment pourroit-il paroître raiſonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit ainſi; & ſi l'orateur ne ſavoit gagner ſes auditeurs par le plaiſir, & les entraîner par une douce violence, la juſtice & la vérité ſuccomberoient ſouvent ſous les efforts des méchans. [a] C'eſt ce qu'autrefois Rutilius, le plus juſte & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui, parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on emploiât d'autres armes pour ſa défenſe que celles de la ſimple vérité. Il n'en auroit pas été ainſi, dit Antoine à Craſſus dans un des dialogues de Cicéron, ſi vous l'aviez défendu, non à la maniére des philoſo-

a Cùm eſſet ille vir (Rutilius) exemplum, ut ſcitis innocentiæ.... noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs cauſam dici ſuam, quàm ſimplex ratio veritatis ferebat.... Quòd ſi tibi, Craſſe, pro P. Rutilio, non philoſophorum more, ſed tuo licuiſſet dicere; quamvis ſcelerati illi fuiſſent, ſicuti fuerunt pernitiſi cives ſupplicioſque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evelliſſet vis orationis tuæ. Nunc talis vir amiſſus eſt, dum cauſa ita dicitur, ut ſi in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. L. *de Orat.* n. 229. 230.

phes, mais à la vôtre : & quelque corrompus que fussent les Juges, votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoien, si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours, qui met de la différence entre un homme disert, & un homme éloquent. [a] Le premier se contente de dire sur une matiére ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert, c'est-à-dire, qui s'explique seulement avec clarté & solidité, laisse son auditoire froid & tranquille ; & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise, qui, [b] selon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, soit pour les pensées, soit pour les expressions.

a M. Antonius ait (*l.* 1. *de Orat. n.* 94.) à se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat, ornatè autem dicere, proprium esse eloquentissimi. *Quint. Procm. l.* 8.

b In quo igitur homines exhorrescunt ? Quem stupefacti dicentem audiunt ?.. qui distinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id est, quod dico ornatè. *Lib.* 3. *de Orat. num.* 53.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui eſt uniquement pour l'oſtentation, & qui n'a d'autre but que le plaiſir de l'auditeur, comme les diſcours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puiſſances, certains panégyriques, & d'autres piéces ſemblables ; [a] où il eſt permis de déploier toutes les richeſſes de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Penſées ingénieuſes, expreſſions frapantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique ; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur [b] peut non ſeulement le montrer, mais même en quelque ſorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours, & dont on ne peut enlever les ſuffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

a Illud genus oſtentationi compoſitum ſolam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit... Quare quicquid erit ſententiis pŏpulare, verbis nitidum, figuris jucundum, tranſlationibus magnificum, compoſitione elaboratum, velut inſtitor quidam eloquentiæ intuendum & penè pertractandum dabit. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem; quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, ſed oſtentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quint, l.* 2. *c.* 12.

V. [a] Il eſt pourtant néceſſaire, même dans ce genre, que les ornemens ſoient diſpenſés avec une ſorte de ſobriété & de ſageſſe, & l'on doit ſurtout y jetter une grande variété. Cicéron inſiſte beaucoup ſur ce principe, comme ſur une des régles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choiſir un genre d'écrire, qui ſoit agréable & qui plaiſe à l'auditeur, de ſorte néanmoins que cet agrément & ce plaiſir ne viennent point enfin à lui cauſer du dégoût. Car c'eſt l'effet que produiſent ordinairement les choſes qui frapent d'abord les ſens par un vif ſentiment de plaiſir, ſans

a Ut conſperſa ſit quaſi verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem rationem, ſed ita diſtinctum, ut ſint quaſi in ornatu diſpoſita quædam inſignia & lumina. Genus dicendi eſt eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, & quod non ſolùm delectet, ſed etiam ſine ſatietate delectet... Difficile enim dictu eſt, quænam cauſa ſit, cur ea, quæ maximè ſenſus noſtros impellunt voluptate, & ſpecie prima acerrimè commovent, ab iis celerrimè faſtidio quodam & ſatietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maximis faſtidium finitimum eſt: quo hoc minus in oratione miremur in qua vel ex poëtis, vel ex oratoribus, poſſumus judicare, concinnam, diſtinctam, ornatam, feſtivam, ſine intermiſſione, ſine reprehenſione, ſine varietate, quamvis claris ſit coloribus picta vel poëſis vel oratio, non poſſe in delectatione eſſe diuturna.... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam & neceſſum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. *De Orat. n.* 96. 97. 98. 100. 101.

qu'on puiſſe trop en rendre la raiſon. Il en apporte pluſieurs exemples, tirés de la peinture, de la muſique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le raſſaſiement ſuivent de près les grands plaiſirs, & que c'eſt ce qu'il y a de plus doux qui devient le plus tôt fade & inſipide, il en conclut qu'il n'eſt pas étonnant que ſoit en proſe, ſoit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il eſt trop uniforme, & toujours ſur le même ton, ne ſe faſſe pas lontems gouter. Un diſcours qui eſt par tout ajuſté & peigné, ſans mélange & ſans variété, où tout frape, tout brille; un tel diſcours cauſe plutôt une eſpéce d'éblouiſſement, qu'une véritable admiration: il laſſe & il fatigue par trop de beautés, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner un relief, & tout ne doit pas être lumiére.

VI. Si cela eſt vrai, même dans ces ſortes de diſcours qui ne ſont que pour l'apparat & pour la cérémonie; combien plus ce précepte doit-il être obſervé dans ceux où l'on traite d'affaires ſérieuſes & importantes, telles que ſont celles dont

ſe charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, &, ce qui eſt bien plus conſidérable, du ſalut éternel, eſt-il permis à un orateur de s'occuper du ſoin de ſa réputation, & de chercher à faire paroitre de l'eſprit ? [a] Ce n'eſt pas qu'on prétende bannir des diſcours les graces & la beauté du ſtile. Mais les ornemens qu'il eſt permis d'y emploier, doivent être plus graves, plus modeſtes, plus ſévéres, [b] & partir plutôt du fonds de la matiére même, que du génie de l'orateur. J'aurai occaſion de traiter ce ſujet avec plus d'étendue. [c] On ne peut trop le répéter : il faut que cette parure ſoit mâle, noble, & chaſte. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afféterie ; qui brille pourtant, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qui ne doive ſa beauté qu'à ſes forces. [d] Car il en doit être du diſcours, comme du corps humain, qui

a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus ſit ornatus, ſed uti preſſior, & ſeverior. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b Omnia potiùs à cauſa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quintil. lib.* 4. *cap.* 2.

c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & ſanctus ſit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

d Corpora ſana, & integri ſanguinis, & exercitatione firmata ex iiſdem his ſpeciem accipiunt, ex quibus vires : namque &

tire ſes véritables agrémens de ſa bonne conſtitution : au lieu que le fard & l'artifice ne ſervent qu'à gâter le viſage par le ſoin même qu'on prend de l'embellir.

VII. [a] C'eſt un grand principe, qui ſe vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choſes qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont auſſi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. [b] Qu'on faſſe quelque attention ſur la ſymétrie & l'arrangement des différentes parties qui compoſent un édifice ou un vaiſſeau, qui entrent dans la ſtructure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer ; on reconnoitra que chacune de ces parties, dont l'utilité ſeule ou la né-

colorata, & adſtricta, & lacertis expreſſa ſunt. Sed eadem ſi quis vulſa atque fucata muliebriter comat, fœdiſſima ſint ipſo formæ labore. *Quintil. Proœm. lib.* 8.

a Ut in pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt ipſa fabricata, ſic in oratione, ut ea, quæ maximam in ſe utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel ſæpe etiam venuſtatis. 3. *de Orat. n.* 178.

b Singula hanc habent in ſpecie venuſtatem, ut non ſolùm ſalutis, ſed etiam voluptatis causâ inventa eſſe videantur..... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis..... Capitolii faſtigium illud, & cæterarum ædium, non venuſtas, ſed neceſſitas ipſa fabricata eſt. *n.* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè neceſſitatem, ſuavitas quædam ac lepos conſequatur. *n.* 181.

ceſſité ſembleroit avoir fait naître l'idée, contribue auſſi beaucoup à la beauté du tout. Il en eſt ainſi du diſcours, dont la [a] vraie beauté n'eſt jamais ſéparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup ſervir pour diſtinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui ſont faux & étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils ſont utiles ou néceſſaires au ſujet que l'on traite. [b] Il y a un ſtile éblouiſſant, qui impoſe par le vain éclat de l'expreſſion, ou qui court ſans ceſſe après de petites penſées froides & puériles, ou qui eſt toujours monté ſur des échaſſes, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de ſens, ou qui brille de je ne ſai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les ſecouer, ou qui ſe guinde enfin juſqu'aux nues pour attraper le ſublime. Tout cela n'eſt point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure : & pour le bien faire ſentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à

a Nunquam vera ſpecies ab utilitate dividitur. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b Vitioſum eſt & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ reſultat, aut puerilibus ſententiolis laſcivit, aut immodico tumore turgeſſit, aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris ſi leviter excutiantur floſculis nitet, aut præcipitia pro ſublimibus habet. *Quincil. l.* 12. *cap.* 10.

cette exacte ſévérité des bons écrivains ; ſoit anciens, ſoit modernes, qui ne ſortent point de leur ſujet, & n'outrent rien. [a] Car ces fauſſes graces & ces fauſſes beautés diſparoiſſent, quand on leur en oppoſe de ſolides.

IX. Je dirois volontiers des graces du ſtile fleuri par raport aux beautés d'un ſtile plus ſolide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. [b] La nature, dit-il, ſemble avoir voulu ſe jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins : variété incompréhenſible, & que nulle deſcription ne peut exprimer ; parce que la nature eſt bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaiſir, auſſi ne leur donne-t-elle ſouvent pour

a Evaneſcunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram placet.... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas ; jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate palleſcat. *Ibid.*

b Inenarrabilis florum varietas ; quando nulli poteſt facilius eſſe loqui, quàm rerum naturæ pingere, laſcivienti præſertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua uſus alimentique gratia genuit, ideoque ſæcula annoſque tribuit iis. Flores verò odoreſque in diem gignit : magna (ut palam eſt) admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celerrimè marceſcere. *Plin. hiſt. nat. l.* 21. *c.* 1.

durée

durée que le court eſpace d'un jour : au lieu que pour les arbres deſtinés à la nourriture de l'homme & aux uſages de la vie, elle leur accorde pluſieurs années, & quelquefois des ſiécles entiers ; ſans doute pour nous avertir que ce qui eſt fort brillant paſſe bien vîte, & perd bientôt ſa vivacité & ſon éclat. Il eſt aiſé de faire l'application de cette penſée aux beautés du ſtile dont nous parlons ici, auxquelles on ſait que les orateurs donnent ordinairement le nom de [a] fleurs.

§. IV.

Réflexions générales ſur les trois Genres d'Eloquence.

IL SEROIT inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puiſqu'il doit les embraſſer tous, [b] & que ſon habileté conſiſte à ſavoir les emploier à propos ſelon la différence des matiéres qu'il traite, de ſorte qu'il puiſſe les tempérer

a Ut conſperſa ſit verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat.* n. 96.

b Magni judicii, ſummæ etiam facultatis eſſe debebit moderator ille & quaſi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus ſit, & poterit, quocumque modo poſtulabit cauſa, dicere. *Orat.* n. 70.

l'un par l'autre, & méler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. [a] D'ailleurs ces trois genres, dans la diverſité de ſtiles qui les diſtingue, ont pourtant quelque choſe de commun qui les réunit, ſavoir un certain goût de beauté ſolide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie & brillante, qui, pour ainſi dire, pétille par tout d'eſprit, qui prodigue ſans meſure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne aſſez ſouvent la préférence ſur toutes les autres, qui paroit ſi fort du goût de notre ſiécle, & qui étoit preſque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, eſt pourtant d'un très médiocre uſage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette ſorte d'éloquence n'eſt point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'eſt pas propre non plus pour les écrits de piété

a Si habitum etiam orationis & quaſi colorem aliquem requiritis, eſt plena quædam, & tamen teres; & tenuis, & non ſine nervis ac viribus: & ea, quæ particeps utriuſque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris inſidere quidam venuſtatis non fuco illitus, ſed ſanguine diffuſus debet color. 3. *de Orat. n.* 199.

& de morale, pour les livres de controverſe, pour les diſſertations ſavantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de litérature. L'hiſtoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un ſtile ſi affecté; & il paroitroit encore plus inſupportable dans les lettres, dont la ſimplicité fait le principal caractére. A quoi ſe trouvera donc réduite cette éloquence ſi vantée? Je laiſſe au lecteur le ſoin de parcourir les endroits & les occaſions où elle peut être raiſonnablement admiſe, & de juger ſi elle mérite tous nos ſoins & toute notre eſtime.

Ce n'eſt pas que tous ces autres ouvrages ſoient ennemis de l'ornement. Cicéron en eſt une grande preuve, & il peut ſeul nous ſuffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juſte idée du ſtile épiſtolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remercîment, de louange. Quelques-unes ſont gaies & enjouées, où il badine avec eſprit; d'autres graves & ſérieuſes, où il examine des queſtions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne ſont pas à mon ſens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte,

Epiſt. 2. & 4. lib. XV. ad Famil. d'abord au Sénat & au peuple Romain ; puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de ſa province, ſont un parfait modéle de la netteté, de l'ordre, & de la préciſion qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations ; & l'on doit ſur tout y remarquer la maniére adroite & inſinuante qu'il emploie pour ſe concilier les bonnes graces de Caton, & pour ſe le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuſe lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, ſera toujours regardée avec raiſon comme un monument éclatant de ſon éloquence, auſſi bien que de ſa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à ſon frere Quintus, où toutes les graces & toutes les fineſſes de l'art ſont miſes en uſage. Ses traités de Rhétorique & de Philoſophie ſont des chef-d'œuvres dans leur genre ; & les derniers montrent comment les matiéres les plus ſubtiles & les plus épineuſes peuvent être traitées avec élégance & délicateſſe. Pour ſes harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes ſortes de ſtiles, le ſimple, l'orné, le ſublime.

Epiſt. 12. lib. V. ad Famil.

Que dirai-je des Auteurs Grecs ? Le

caractére propre d'Homére n'eſt-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choſes, & de joindre à une ſublimité merveilleuſe une ſimplicité qui n'eſt pas moins admirable? Y a-t-il un ſtile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé que celui de Platon? Eſt-ce ſans raiſon que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems à Athénes, Démoſthéne a eu le premier rang, & a été regardé preſque comme la régle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens hiſtoriens, eſt-il un homme ſenſé qui ſe laſſe de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs ſi anciennement & ſi généralement eſtimés, y en a-t-il un ſeul qui ait donné dans ce goût de pointes, de penſées brillantes, de figures recherchées, de beautés entaſſées les unes ſur les autres? Et combien ce ſtile, qui eſt banni de preſque tous les diſcours ſérieux, doit-il paroître quelque choſe de petit, de mince, de puérile, en comparaiſon de cette noble ſimplicité, ou de cette ſage grandeur, qui ſont le caractére de tous les bons ouvrages, & qui ſont d'uſage

a Quorum longe princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

pour toutes les matiéres, pour tous les tems, & pour toutes les conditions?

MAIS pour en juger ainſi, il ne faut que conſulter la nature. On ne peut nier que ces jardins ſi peignés, ſi ajuſtés, ſi enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût ſi délicat, ces jets-d'eau, ces caſcades, ces boſquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oſeroit-on comparer tout cela au magnifique ſpectacle que préſente une belle campagne, où l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer: ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ſes eaux avec majeſté; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paiſſent ſans ceſſe rendent comme vivantes & animées; ou ces gazons naturels qui ſemblent inviter au repos, [b] & dont l'éclatante verdure n'eſt point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches coteaux ſi merveilleuſement diverſifiés par

a Terra veſtita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo infatiabili varietate diſtinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum veſtitus viridiſſimos, ſpeluncarum concavas altitudines, ſaxorum aſperitates, impendentium montium altitudines, immenſitateſque camporum. *Lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

b Viridi ſi margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum. *Juven. l. 12. Satyr. 3.*

des maiſons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte; ou ces hautes montagnes qui ſemblent ſe perdre dans les nues; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, preſqu'auſſi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui qui en eſt le créateur! Voila ce qu'eſt le ſtile le plus fleuri auprès de la grande & ſublime éloquence.

Le célébre Atticus, ſi connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, ſe promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maiſons de campagne que ce fameux Orateur [a] aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de ſa naiſſance; lui diſoit, en admirant la beauté du payſage, que la magnificence des plus ſuperbes maiſons de campagne, ces ſales pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vaſtes piéces d'eau qui faiſoient l'admiration des autres, que tout cela lui

a Hoc ipſo in loco.... ſcito me eſſe natum. Quare id eſt neſcio quid, & latet in animo ac ſenſu meo, quo me plus hic locus fortaſſe delectet. 2. *de leg. n.* 3.

Equidem, qui nunc primum huc venerim, ſatiari non queo: magnificaſque villas, & pavimenta marmorea, & laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos iſti tubos & euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriſerit. Itaque, ut tu paulo antè de lege & jure diſſerens, ad naturam referebas omnia; ſic in his ipſis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. *Ibid. n.* 2.

paroiſſoit petit & mépriſable, quand il le comparoit avec cette île, ce ruiſſeau, cette campagne ſi riante qu'il avoit pour lors devant les yeux : & il remarque judicieuſement que ce ſentiment n'eſt point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il eſt dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'eſprit ; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de penſées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui ſemble vouloir prendre le deſſus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien [a] avoit raiſon de dire que s'il faloit néceſſairement choiſir entre la ſimplicité encore groſſiére des anciens écrivains, & la licence démeſurée des nouveaux, il préféreroit ſans héſiter les premiers aux ſeconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un diſcours, que l'on peut, ce me ſemble, propoſer comme un modéle achevé de cette éloquence noble & ſublime, & en même tems naturelle & ſans affectation, dont j'ai tâché de marquer

[a] Si neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. *Quintil. l. 8. c. 5.*

ici les caractéres. Ce discours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Françoise à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célébre Pierre Corneille son frere. M. Racine, après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athénes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainsi :

» Oui, Monsieur, que l'ignorance ra-
» baisse tant qu'elle voudra l'éloquence &
» la poésie, & traite les habiles écrivains
» de gens inutiles dans les Etats; nous ne
» craindrons point de le dire à l'avantage
» des lettres, & de ce corps fameux dont
» vous faites maintenant partie : du mo-
» ment que des esprits sublimes, passant
» de bien loin les bornes communes, se
» distinguent, s'immortalisent par des
» chef-d'œuvres comme ceux de Monsieur
» votre frere; quelque étrange inégalité
» que durant leur vie la fortune mette
» entre eux & les plus grands Héros, après
» leur mort cette différence cesse. La pos-
» térité, qui se plait, qui s'instruit dans
» les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne
» fait point de difficulté de les égaler à

» tout ce qu'il y a de plus considérable
» parmi les hommes, & fait marcher de pair
» l'excellent Poéte & le grand Capitaine.
» Le même siécle qui se glorifie aujour-
» d'hui d'avoir produit Auguste, ne se
» glorifie guéres moins d'avoir produit
» Horace & Virgile. Ainsi, lorsque dans
» les âges suivans on parlera avec étonne-
» ment des victoires prodigieuses, & de
» toutes les grandes choses, qui rendront
» notre siécle l'admiration de tous les sié-
» cles à venir, Corneille, n'en doutons
» point, Corneille tiendra sa place par-
» mi toutes ces merveilles. La France se
» souviendra avec plaisir, que sous le
» régne du plus grand de ses Rois a fleuri
» le plus grand de ses poétes. On croira
» même ajouter quelque chose à la gloire
» de notre auguste Monarque, lorsqu'on
» dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de
» ses bienfaits cet excellent génie : que
» même deux jours avant sa mort, & lors-
» qu'il ne lui restoit plus qu'un raion de
» connoissance, il lui envoia encore des
» marques de sa libéralité ; & qu'enfin
» les derniéres paroles de Corneille ont
» été des remercimens pour LOUIS
» LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret, Secretaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour

à l'Académie Françoiſe, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV, dont j'inférerai ici une partie.

» Qui l'eût dit au commencement de » l'année derniére, & dans cette même » ſaiſon où nous ſommes, lorſqu'on voioit » de toutes parts tant de haines éclater, » tant de ligues ſe former, & cet eſprit » de diſcorde & de défiance qui ſouffloit » la guerre aux quatre coins de l'Europe: » qui l'eût dit, qu'avant la fin du prin- » tems tout ſeroit calme? Quelle appa- » rence de pouvoir diſſiper ſitôt tant de » ligues? Comment accorder tant d'in- » térêts ſi contraires? Comment cal- » mer cette foule d'Etats & de Princes, » bien plus irrités de notre puiſſance, que » des mauvais traitemens qu'ils préten- » doient avoir reçus? N'eût-on pas cru » que vingt années de conférences ne ſuf- » fiſoient pas pour terminer toutes ces » querelles? La diéte d'Allemagne, qui » n'en devoit examiner qu'une partie, de- » puis trois ans qu'elle y étoit appliquée, » n'en étoit encore qu'aux préliminaires. » Le Roi cependant, pour le bien de la » chrétienté, avoit réſolu dans ſon cabi- » net qu'il n'y eût plus de guerre. La veille » qu'il dût partir pour ſe mettre à la » tête d'une de ſes armées, il trace ſix

» lignes, & les envoie à ſon ambaſſadeur
» à la Haie. Là-deſſus les Provinces déli-
» bérent, les Miniſtres des Hauts-Alliés
» s'aſſemblent: tout s'agite, tout ſe re-
» mue. Les uns ne veulent rien céder de
» ce qu'on leur demande: les autres rede-
» mandent ce qu'on leur a pris: mais tous
» ont réſolu de ne point poſer les armes....
» Le Roi cependant d'un côté fait pren-
» dre Luxembourg, de l'autre s'avance
» lui-même aux portes de Mons: ici il
» envoie des Généraux à ſes alliés, là il
» fait foudroier Gênes: il force Alger à
» lui demander pardon: il s'applique
» même à régler le dedans de ſon roiau-
» me, ſoulage les peuples, & les fait
» jouir par avance des fruits de la paix:
» & enfin, comme il l'avoit prévû, voit
» ſes ennemis, après bien des conférences,
» bien des projets, bien des plaintes inu-
» tiles, contraints d'accepter ces mêmes
» conditions qu'il leur a offertes, ſans
» avoir pu en rien retrancher, y rien
» ajouter; ou pour mieux dire, ſans avoir
» pu, avec tous leurs efforts, s'écarter
» d'un ſeul pas du cercle étroit qu'il lui
» avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du ſublime. Tout y plait, tout y frape; & ce n'eſt

point par des graces affectées, par des antitheſes bien meſurées, par des penſées éblouiſſantes : rien de tout cela ne s'y trouve. C'eſt la ſolidité & la grandeur des choſes mêmes & des idées qui enleve ; ce qui fait le caractére de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démoſthéne. L'éloge du Roi eſt terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une alluſion délicate à un fait célébre de l'hiſtoire Romaine, & laiſſe beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu s'écarter d'un ſeul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine aſſiſter à l'entrevûe où le fier Romain Popilius aiant preſcrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma [a] dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponſe poſitive avant que d'en ſortir. Ce trait d'hiſtoire, dont on laiſſe au lecteur le ſoin & le plaiſir de faire lui-

a Popilius virga quam in manu gerebat circumſcripſit regem, ac : *Priuſquam hoc circulo excedas*, inquit, *redde reſponſum, Senatui quod referam.* Obſtupefactus tam violento imperio, parumper cùm hæſitaſſet : *Faciam*, inquit, *quod cenſet Senatus.* *Liv. lib. 45. n. 12.*

même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE SECOND.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.

JE RÉDUIRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les passions. Je mélerai quelquefois à ces observations des exemples tirés des meilleurs auteurs, qui serviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de composer.

§. I.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se raportent. Car les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans

la ſuite, viennent au ſecours des preuves, & ne ſont emploiées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. [a] Elles ſont au diſcours ce que ſont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la ſolidité; qui couvrent & embelliſſent les os & les nerfs, mais qui les ſuppoſent, & n'en peuvent tenir lieu. [b] Je ne diſconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher: mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de ſuccès, lorſqu'on aura inſtruit & convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raiſonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un diſcours, une harangue, un ouvrage, ſe rendent ſur tout attentifs aux preuves & aux raiſons; qu'ils les ſéparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient ſe laiſſer éblouir; qu'ils les peſent & les conſi-

a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nerviſque illis, quibus cauſa continetur, adjiciunt ſuperinducti corporis ſpeciem. *Quintil. l. 5. c. 8.*

b Nec abnuerim eſſe aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipſa plus valent, cùm ſe didiciſſe judex putat: quod conſequi niſi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non poſſumus. *Ibid.*

dérent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit: Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

[a] PARMI les preuves il y en a de fortes & de convainquantes, sur chacune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légéres, qu'il faut entasser ensemble ; afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces derniéres. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un des ses proches pour recueillir sa succession : & voici les preuves qu'on en apportoit: *Hereditatem sperabas, & magnam here-*

a Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla naturâ, mutuo auxilio sustinentur. Itaque si non possunt valere quia magna sunt, valebunt quia multa sunt. *Quintil. l. 5. c. 11.*

ditatem ; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas sciebas. C'eſt-à-dire : » Vous eſpé-» riez une ſucceſſion, & une grande ſuc-» ceſſion : vous étiez pauvre, & actuel-» lement preſſé par vos créanciers : vous » aviez offenſé celui qui vous avoit nom-» mé ſon héritier ; & vous ſaviez qu'il » devoit changer ſon teſtament. « [a] Ces preuves, conſidérées ſéparément, ſont légéres & communes, mais jointes enſemble elles ne laiſſent pas de fraper, non comme la foudre qui renverſe, mais comme la grêle dont les coups redoublés ſe font ſentir.

Il faut éviter de trop inſiſter ſur des choſes qui ne le méritent pas : [b] car alors nos preuves, outre qu'elles ſont ennuieuſes, deviennent encore ſuſpectes par le ſoin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui ſemble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

On demande s'il faut placer les meil-

a Singula levia ſunt & communia, univerſa verò nocent, etiamſi non ut fulmine, tamen ut grandine. *Ibid.*

b Nec tamen omnibus ſemper quæ invenerimus argumentis onerandus eſt judex : quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *Ibid.*

Quintil. l. 5. c. 12. leures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits ; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression ; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille *Iliad. l. 4. v. 297.* que nous voions dans Homére ; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent tou- *Cic. l. 2. de Orat. n. 314. & in Orat. n. 50.* jours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort, & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible : mais dans ses partitions Oratoires il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & prévoiant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matiéres que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a emploié d'abord de fortes.

a Semper ordinem collocandi, quem volumus, tenere possumus ? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido, & quod respuunt immutandum est. *In Partition. Orat. n. 15.*

LA liaiſon des preuves entr'elles n'eſt pas une choſe indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du diſcours. Elle dépend de la juſteſſe & de la délicateſſe des tranſitions, [a] qui ſont comme un nœud dont on ſe ſert pour unir des parties & des propoſitions, qui ſouvent paroiſſent n'avoir aucun raport, qui ſont indépendantes & comme étrangéres à l'égard des unes des autres, & qui ſans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer enſemble. L'art de l'orateur conſiſte donc alors à ſavoir par de certains tours, & de certaines penſées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union ſi naturelle, qu'elles ſemblent faites les unes pour les autres, & que toutes enſemble elle forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne,

a Ita res diverſæ diſtantibus ex locis, quaſi invicem ignotæ, non collidentur, ſed aliqua ſocietate cum prioribus ac ſequentibus ſe copulaque tenebunt.... Ita ut corpus ſit, non membra.... Ac videbitur non ſolùm compoſita oratio, ſed etiam continua. *Quint. lib. 7. c. 1.*

qui a mêlé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut enſuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'héréſie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une tranſition toute naturelle. » Mais » que dis-je ! Il ne faut pas l'en louer ici, » il faut l'en plaindre. Quelque glorieuſe » que fût la ſource dont il ſortoit, l'hé- » réſie des derniers tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une obſervation plus importante. [a] Il ne ſuffit pas d'avoir trouvé des preuves ſolides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies enſemble : il faut ſavoir les développer, & leur donner une juſte étendue pour en faire ſentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage poſſible. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'eſt en cela que conſiſte principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur : & c'eſt en quoi Cicéron a ſur tout réuſſi. J'en ra-

[a] Quædam argumenta ponere ſatis non eſt, adjuvanda ſunt *Quintil. lib. 5. cap. 12.*

porterai un seul exemple, tiré de son plaidoier pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon, qui songeoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cùm honoris amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée: mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, *sans lui prêter* le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une maniére merveilleuse, en montrant comme dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes graces & les suffrages des citoiens. » Je sai, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux » qui briguent les charges, & combien » la demande du Consulat entraîne avec » elle de soins & d'inquiétudes. Nous » craignons, non-seulement ce qu'on *Pro Mil. n. 42. & 43.*

» peut nous reprocher ouvertement, mais » ce qu'on peut penſer de nous en ſecret » & dans le fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & la moins » fondée nous allarme & nous déconcer- » te. Nous étudions avec inquiétude les » yeux, les regards, les paroles de tout » le monde. Car rien n'eſt ſi délicat, ſi » fragile, ſi incertain, ni ſi variable que » la volonté des citoiens à l'égard de qui- » conque prétend aux charges publiques. » Non ſeulement ils s'irritent & s'offen- » ſent de la faute la plus légére: ils con- » çoivent même ſouvent de capricieux » & d'injuſtes dégoûts pour les plus bel- » les actions. *Quo quidem tempore (ſcio enim quàm timida ſit ambitio, quantaque & quàm ſolicita cupiditas Conſulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, ſed etiam quæ obſcurè cogitari poſſunt, timemus: rumorem, fabulam fictam, falſam perhorreſcimus: ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim eſt tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos ſenſuſque civium, qui non modò improbitati irafcuntur candidatorum, ſed etiam in rectè factis ſæpe faſtidiunt.* Eſt-il poſſible de mieux peindre, d'un côté la bizare légéreté du peuple, de l'autre les craintes &

les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ſes ſuffrages ? Il conclud ce raiſonnement d'une maniére encore plus vive, en demandant, s'il y a la moindre vraiſemblance que Milon, uniquement occupé depuis ſi lontems de l'attente de ce grand jour, eût oſé ſe préſenter devant l'auguſte aſſemblée du peuple les mains encore fumantes du ſang de Clodius, & portant ſur ſon front & dans toute ſa contenance l'orgueilleux aveu de ſon crime. *Hunc diem igitur campi ſperatum atque exoptatum ſibi proponens Milo, cruentis manibus ſcelus & facinus præ ſe ferens & confitens, ad illa auguſta centuriarum auſpicia veniebat ? Quàm hoc non credibile in hoc ! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui ſe, interfecto Milone, regnaturum putaret !*

Il faut avouer que ce ſont ces ſortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlevent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pouſſer trop loin, & ſe défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ſes ſaillies, s'arrête mal à propos ſur des choſes étrangéres au ſujet, ou de peu de conſéquence, ou qui inſiſte trop lontems ſur les choſes mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de

bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut.* En plaidant pour Roſcius, il fait de longues réflexions ſur le ſupplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un ſac, & enſuite jettés dans la mer. [a] L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ſes applaudiſſemens. En effet il eſt difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. [b] Cependant Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long uſage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une eſpéce de maturité, reconnut dans la ſuite que ſi cet endroit avoit été ſi fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés ſolides & réelles, que dans l'eſpérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

Pro Roſc. Amer. n. 70-72.

C'EST, comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter

a Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum! *Cic. in Orat. n.* 107.

b Cùm ipſa oratio jam noſtra caneſceret, haberetque ſuam quandam maturitatem, & quaſi ſenectutem. *Brut. n.* 8.

Quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe pòſt aliquando ſentire cœpimus. . . Sunt enim omnia ſicut adoleſcentis, non tam re & maturitate, quàm ſpe & expectatione laudati. *Orat. n.* 107.

Illa pro Roſcio juvenilis redundantia. *Ibid. n.* 108.

aux

aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on peut dire sur ce sujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaida, étoit accusé d'avoir tué son pere, & l'accusateur n'apportoit aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait inconteſtables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere: montrer dans sa vie précédente des déréglemens & des desordres qui préparent à croire un tel crime: & quand tout cela seroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait si incroiable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices; sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire, qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de

deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoiérent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniére

dont il faut lire les auteurs, & celle dont ils doivent composer.

EXPLICATION d'une harangue de Tite-Live.

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matiére de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentiment, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres, qui étoient les plus considérables de la ville, donnérent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas ; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la priére de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de sceller par son *Tit Liv. l. 23. n. 9.*

ſang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner ſon fils d'une ſi funeſte réſolution. Ce diſcours, dans de telles circonſtances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en ſoi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en préſente trois aſſez naturellement. Le premier ſe tire du danger où il s'expoſe en attaquant Annibal au milieu de ſes gardes. Le ſecond regarde le pere même, qui eſt réſolu de ſe mettre entre Annibal & ſon fils, & qu'il faudra par conſéquent percer le premier. Un troiſiéme ſe tire de ce que la religion a de plus ſacré, la foi des traités, l'hoſpitalité, la reconnoiſſance. Voila le premier pas qu'il faut faire en compoſant, qui eſt de trouver des preuves & des moiens: & c'eſt ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en eſt la premiére partie.

Après qu'on a trouvé des raiſons, on ſonge à l'ordre qu'il faut leur donner: & cet ordre demande, dans une harangue auſſi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croiſſant, & que les plus fortes ſoient miſes à la fin. La religion n'eſt

pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractére de celui dont il s'agit : c'eſt donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, ſon danger perſonnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la ſeconde place. Le reſpect & la tendreſſe pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, paſſent tout ce qu'on peut imaginer : c'eſt donc par où il faudra finir. Voila ce qui s'appelle en Rhétorique *Diſpoſition*, & qui en eſt la ſeconde partie.

Reſte l'*Elocution*, qui fournit les expreſſions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du diſcours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, eſt courte, mais vive & touchante. * *Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæſoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangemens confus,

* » Mon fils, je vous » prie & vous conjure par » tous les droits les plus ſa» crés de la nature & du » ſang, de ne point entre» prendre de commettre » ſous les yeux de votre pe» re une action également » criminelle en elle-même, » & funeſte par les ſuites » qu'elle aura pour vous. »

per ego te, convient fort au trouble d'un pere qui eſt tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette propoſition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui repréſente le crime & les ſuites funeſtes d'un tel meurtre, eſt comme l'abrégé de tout le diſcours. Il pouvoit dire ſimplement, *ne occidere Annibalem in conſpectu meo velis.* Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il ſe ſubdiviſe en trois autres, qui ne ſont preſque que montrés, mais d'une maniére fort vive & fort éloquente, ſans qu'il y ait aucune circonſtance omiſe, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le ſerment & les ſacrifices. 2 Les droits ſacrés & inviolables de l'hoſpitalité. 3. L'autorité d'un pere ſur ſon fils. * *Paucæ horæ ſunt, intra quas jurantes quicquid deorum eſt, dextræ dex-*

* » Il n'y a que peu de » momens que nous nous » ſommes liés par les ſer » mens les plus ſolennels, » que nous avons donné à » Annibal les marques les » plus ſaintes d'une amitié » inviolable : & ſortis à » peine de cet entretien, » nous armerions contre » lui cette propre main, » que nous lui avons pré» ſentée pour gage de notre » fidélité ! Cette table où » préſident les dieux ven» geurs des droits de l'hoſ-

eras jungentes, fidem obſtrinximus, ut ſacratas fide manus digreſſi ab colloquio extemplo in eum armaremus? Surgis ab hoſpitali menſa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipſam menſam cruentares hoſpitis ſanguine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non poſſum?

II. MOTIF. * *Sed ſit nihil ſancti; non fides, non religio, non pietas: audeantur infanda, ſi non perniciem nobis cum ſcelere afferunt.* Ce n'eſt là qu'une tranſition: mais combien eſt-elle ornée! Quelle juſteſſe & quelle élégance dans cette diſtribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif! *fides*, pour le traité: *religio*, pour l'hoſpitalité: *pietas*, pour le reſpect qu'un fils doit à ſon pere. *Audeantur infanda, ſi non perniciem nobis cum ſcelere affe-*

» pitalité, où vous avez été » admis par une faveur que » deux ſeuls Campaniens » partagent avec vous, » vous ne la quittez cette » table ſacrée que pour la » ſouiller un moment après du ſang de votre » hôte? Hélas! après avoir » obtenu d'Annibal la grace de mon fils, ſeroit-il » bien poſſible que je ne » puſſe obtenir de mon fils » celle d'Annibal?

* » Mais ne reſpectons » rien, j'y conſens, de » tout ce qu'il y a de plus » ſacré entre les hommes: » violons tout enſemble » la foi, la religion, la » piété: rendons-nous » coupables de l'action du » monde la plus noire, » ſi notre perte ne ſe » trouve pas ici infailliblement jointe avec le » crime.

runt. Cette penſée eſt fort belle, & conduit naturellement du premier motif au ſecond.

* *Unus aggreſſurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum ſervorumque? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpeſcent-ne in amentia illa? Vultum ipſius Annibalis, quem armati exercitus ſuſtinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu ſuſtinebis?* Quelle foule de penſées, de figures, d'images! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, ſans s'expoſer à un danger certain de mourir. Quelle admirable oppoſition entre des armées entiéres qui ne peuvent ſoutenir le viſage d'Annibal, le peuple Romain même que ſes regards font trembler, & un foible particulier! *tu.*

III. MOTIF. ** *Et alia auxilia deſint, me ipſum ferire, corpus meum opponen-*

* » Seul vous prétendez » attaquer Annibal? Mais » quoi! Cette foule d'hom» mes libres & d'eſclaves » qui l'environnent; tous » ces yeux attachés ſur lui » pour veiller ſans ceſſe à » ſa ſureté; tant de bras » toujours prêts à s'em» ployer à ſa défenſe: eſpé» rez-vous qu'ils demeurent » glacés & immobiles au » moment que vous vous » porterez à cet excès de » fureur? ſoutiendrez-vous » le regard d'Annibal, ce » regard redoutable, que » ne peuvent ſoutenir les » armées entiéres, & qui » fait trembler le peuple » Romain?

** » Et quand même tout » autre ſecours lui manque» roit, aurez-vous le cou» rage de me fraper moi» même lorſque je le cou-

tem pro corpore Annibalis ſuſtinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigenduſque eſt.

Je n'admire pas moins la ſimplicité & la briéveté de ce derniere motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme ſeroit bien tenté d'ajouter ici quelques penſées, & d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le ſang d'un pere? arrachér la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live ſent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'eſt l'affoiblir.

PERORAISON. * *Deterreri hic ſine te potius, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, ſicut pro te hodie valuerunt.* Juſqu'ici Pacuvius avoit emploié les figures les plus vives & les plus preſſantes: tout étoit animé & plein de feu: ſes yeux, ſon viſage, ſes mains en diſoient ſans doute encore plus que ſa langue. Tout d'un coup il s'adoucit: il prend un ton

» vrirai de mon corps; & » que je me préſenterai en- » tre lui & vos coups? Car, » je vous le déclare, ce » n'eſt qu'en me perçant » le flanc que vous pou- » vez allér juſqu'à lui.

* » Laiſſez-vous fléchir » en ce moment plutôt, » que de vouloir périr » dans une entrepriſe ſi » mal concertée. Souffrez » que mes priéres aient » ſur vous quelque pou- » voir, après qu'elles ont » été aujourd'hui ſi puiſ- » ſantes en votre faveur.

plus tranquille, & finit par les priéres; qui dans la bouche d'un pere ſont plus fortes que toutes les raiſons. Auſſi le fils ne peut-il tenir contre cette derniére attaque. Les larmes, qui commencérent à couler de ſes yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baiſers du pere, qui le tint lontems tendrement embraſſé, & ſes priéres redoublées avec inſtance, achevérent de le perſuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque oſculo hærens, non antè precibus abſtitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II.

Des Penſées.

PENSÉE eſt un mot fort vague & fort général, qui a pluſieurs ſignifications bien différentes, auſſi bien que le mot latin *ſententia*. On voit aſſez que ce que nous examinons ici ſont les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, & qui en ſont une des principales beautés.

C'eſt ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du diſcours: [a]

a Quorumdam elocutiones ipſas effeminat, quæ illo verborum habitu veſtiuntur. *Quintil. Proœm. l. 8.*

car l'élocution n'en eſt que le vétement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, ſi ſouvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, [a] que les mots ne ſont que pour les choſes : qu'ils ne ſont deſtinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos penſées, [b] que les expreſſions les plus choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvues de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſon vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'inſenſé. Qu'au contraire il faut faire cas des penſées & des raiſons ſolides, quoique deſtituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque maniére qu'elle ſe montre, eſt toujours eſtimable : en un mot que [c] l'orateur peut donner quelque ſoin aux mots, mais qu'il doit la principale attention aux choſes.

a Sit cura elocutionis quàm maxima, dum ſciamus tamen nihil verborum cauſâ eſſe faciendum, cùm verba ipſa rerum gratiâ ſint reperta. *Quint. Proœm. l.* 8.

Quibus (verbis) ſolum à natura ſit officium attributum, ſervire ſenſibus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

b Quid eſt tam furioſum quàm verborum vel optimorum atque ornatiſſimorum ſonitus inanis, nulla ſubjecta ſententia nec ſcientia. 1. *de Orat. n.* 51.

c Curam ergo verborum, rerum volo eſſe ſolicitudinem. *Quintil. Proœm. l.* 8.

On fera remarquer auſſi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les penſées dont ils embelliſſent leurs diſcours ſont ſimples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne ſont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'eſprit, mais qu'elles naiſſent toujours du fonds même de la matiére qui eſt traitée, dont elles paroiſſent ſi inſéparables, qu'on ne voit pas comment les choſes auroient pu ſe dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même maniére. Un exemple rendra ces obſervations plus ſenſibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat eſt, ſans conteſtation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des penſées naturelles & ingénieuſes. Pour en bien connoître l'art & la délicateſſe, il ne faut que la réduire à un récit tout ſimple, en n'omettant aucune des circonſtances eſſentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les

Lib. 1. n. 25.

mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

Fœdere icto trigemini, sicut convenerat, 1.
arma capiunt. Statim in medium inter 2.
duas acies procedunt. Considerant utrin- 3.
que pro castris duo exercitus, in hoc spe-
ctaculum totis animis intenti. Datur si- 4.
gnum, infestisque armis terni juvenes
concurrunt. Cùm aliquandiu inter se 5.
æquis viribus pugnassent, duo Romani,
super alium alius, vulneratis tribus
Albanis, expirantes corruerunt. Illi su- 6.
perstitem Romanum circumsistunt. For-
tè is integer fuit. Ergo, ut segregaret
pugnam eorum, capessit fugam, ita ra-
tus secuturos, ut quemque vulnere affe-
ctum corpus sineret. Jam aliquantum 7.
spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, au-
fugerat, cùm respiciens videt magnis
intervallis sequentes: unum haud pro-
cul ab sese abesse; in eum magno impetu
redit, eumque interficit. Mox properat 8.
ad secundum, eumque pariter neci dat.
Jam æquato marte singuli supererant, 9.
numero pares, sed longè viribus diversi.
Romanus exultans, DUOS, *inquit,* 10.
FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Tum*

11. *gladium ſupernè illius jugulo defigit : ja-*
12. *centem ſpoliat. Romani ovantes ac gra-*
tulantes Horatium accipiunt. Inde ex
utraque parte ſuos ſepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de penſées & d'images qui intéreſſent & qui frapent vivement le lecteur, & lui rendent cette action ſi préſente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ſes propres yeux, en quoi conſiſte la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que conſulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû ſe paſſer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonſtance avec des couleurs ſi vives, mais ſi naturelles, qu'on s'imagine aſſiſter à ce combat. C'eſt ce que Tite-Live fait d'une maniére merveilleuſe.

1. *Fœdere icto trigemini, ſicut convene-*
2. *rat, arma capiunt. Cùm ſui utroſque ad-*
hortarentur, Deos patrios, patriam, ac
parentes, quicquid civium domi, quic-

» 1. Le traité conclu, les » trois freres de côté & » d'autre prennent les ar- » mes comme on en étoit » convenu.

» 2. Pendant que cha- » que parti exhorte les » ſiens à bien faire leur » devoir, en leur repré- » ſentant que les dieux, » la patrie, leurs peres & » leurs meres, tout ce » qu'il y avoit de ci- » toiens dans la ville & » dans l'armée, ont les » yeux attachés ſur leurs » armes & ſur leurs bras; » ces généreux Athletes,

quid in exercitu ſit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & ſuopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les ſiens, & leur repréſentât que la patrie entiére étoit attentive à leur combat. Cette penſée eſt fort belle, mais le devient bien plus par la maniére dont elle eſt tournée. Une exhortation plus longue ſeroit froide & languiſſante. En liſant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

Conſederant utrinque pro caſtris duo exercitus, periculi magis præſentis quàm curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna poſitum. Itaque ergo erecti ſuſpenſique 3.

» pleins de courage par » eux-mêmes, & animés » encore par de ſi puiſ- » ſantes exhortations, » s'avancent au milieu » des deux armées.

» 3. Elles étoient ran- » gées de côté & d'autre » autour du champ de » bataille, exemtes à la » vérité du péril préſent, » mais non pas d'inquié- » tude, parce qu'il s'agiſ- » ſoit de ſavoir lequel » des deux peuples com- » manderoit à l'autre, » & que la valeur d'un » ſi petit nombre de com- » battans alloit décider » de leur ſort. Occupés » de ces penſées & dans » l'attente inquiette de » ce qui alloit arriver, » ils donnent donc toute » leur attention à un » ſpectacle qui ne pou- » voit pas ne point les » allarmer.

in minimè gratum ſpectaculum animo intenduntur. Rien ne convenoit mieux ici que cette penſée, *periculi magis præſentis quàm curæ expertes :* & Tite-Live en apporte auſſitôt la raiſon. Quelle image ces deux mots, *erecti ſuſpenſique*, peignent à l'eſprit !

4. *Datur ſignum, infeſtiſque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum ſuum, publicum imperium ſervitiumque obverſatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipſi feciſſent. Ut primo ſtatim concurſu increpuere arma, micanteſque fulſere gladii, horror ingens ſpectantes perſtringit ; & neutro inclinata ſpe, torpebat vox ſpirituſque.* On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live

» 4. On donne le » ſignal : & ces braves » héros marchent trois » à trois les uns contre les autres, portant entre eux ſix le » courage de deux grandes armées. Inſenſibles » de part & d'autre à » leur propre péril, ils » n'ont devant les yeux » que la ſervitude ou la » liberté de leur patrie, » dont le ſort déſormais » dépend uniquement de » leur courage. Dès qu'on » entendit le choc de » leurs armes, & qu'on » vit briller leurs épées, » les ſpectateurs ſaiſis de » crainte & d'allarme, » ſans que l'eſpérance » penchât encore de part » ou d'autre, reſtèrent » tellement immobiles, » qu'on eût dit qu'ils » avoient perdu l'uſage » de la voix & de la reſ» piration.

des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entiéres, & en avoient le courage: insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poétiques; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appellées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaler par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurérent sans espérance, mais non sans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains;

& le tableau qu'en fait Tite-Live n'eſt-il pas copié d'après nature ?

5. *Conſertis deinde manibus, cùm jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent ; duo Romani ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cùm conclamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nondum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumſteterant.*

Je raporterai le reſte de ce récit ſans preſque y faire aucune réflexion, pour évit r une ennuieuſe longueur. Je dois ſeulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, auſſi bien que de l'hiſtoire en général, ſelon la judicieuſe remarque de [a] Cicéron, c'eſt

» 5. Enſuite, lorſqu'en » étant venus aux mains, » ce ne fut plus ſeule- » ment le mouvement des » bras & l'agitation des » armes qui ſervirent de » ſpectacle ; mais qu'on » aperçut des bleſſures, & » qu'on vit couler le ſang, » deux Romains tombe- » rent morts aux piés des » Albains, qui tous trois » avoient été bleſſés. A » leur chute, l'armée enne- » mie pouſſa de grands cris » de joie, pendant que de » l'autre côté les légions » Romaines demeurérent » ſans eſpérance, mais non » ſans inquiétude, trem- » blant pour le Romain » qui étoit reſté ſeul, & » que les trois Albains » avoient entouré.

a Multam caſus noſtri tibi varietatem in ſcribendo ſuppeditabunt, plenam cujuſdam voluptatis,

la merveilleuſe variété qui y régne par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'eſpérance, de joie, de déſeſpoir, de douleur, cauſés par des changemens ſubits & des viciſſitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable ſurpriſe, qui tiennent juſqu'à la fin l'eſprit du lecteur comme en ſuſpens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaiſir incroiable, ſur-tout quand le récit ſe termine par un événement intéreſſant & ſingulier. Il ſera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui ſuit.

Fortè is integer fuit: ut univerſis ſolus 6. *inequaquam par, ſic adverſùs ſingulos ferox. Ergò, ut ſegregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret.*

quæ vehementer animos hominum in legendo ſcripto retinere poſſit. Nihil eſt enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque viciſſitudines.... Ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si verò exitu notabili concludunrur, expletur animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. *Cic. Epiſt.* 12. *lib.* 5. *ad Famil.*

» 6. Heureuſement il » étoit ſans bleſſure; ainſi » trop foible contre tous » enſemble, mais plus » fort que chacun d'eux, » il uſe d'un ſtratagême » qui lui réuſſit. Pour di» viſer ſes ennemis, il » prend la fuite, perſuadé » qu'ils le ſuivroient plus » ou moins vîte, ſelon qu'il » leur reſtoit plus ou moins » de force.

7. *Jam aliquantum ſpatii ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat, cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſequentes: unum haud procul ab ſeſe abeſſe. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat.*

8. *Tum clamore, qualis ex inſperato faventium ſolet, Romani adjuvant militem ſuum: & ille defungi prælio feſtinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit.*

9. *Jamque æquato marte ſinguli ſupererant, ſed nec ſpe nec viribus pares. Al-*

» 7. Déja il étoit aſſez » loin de l'endroit où » l'on avoit combattu, » lorſque tournant la tête, » il voit les Curiaces à » une aſſez grande di- » ſtance les uns des au- » tres, & l'un d'eux tout » proche de lui. Il revient » ſur celui-ci de toute ſa » force: tandis que l'ar- » mée d'Albe crie à ſes fre- » res de le ſecourir, déja » Horace, vainqueur de » ce premier ennemi, court » à une ſeconde victoi- » re.

» 8. Alors les Romains » animent leur guerrier » par des cris, tels que » le mouvement ſubit d'u- » ne joie ineſpérée en fait » pouſſer, & lui de ſon » côté ſe hâte de mettre » fin au ſecond combat. » Avant donc que l'autre » qui n'étoit pas fort éloi- » gné, eût pu l'atteindre, » il couche ſon ennemi » par terre.

» 9. Il ne reſtoit plus » de chaque côté qu'un » combattant: mais ſi le » nombre étoit égal, les » forces & l'eſpérance ne » l'étoient pas. Le Romain » ſans bleſſure, & fier d'u- » ne double victoire, mar- » che plein de confiance à » ce troiſiéme combat.

terum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant : alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit.

Quelle beauté d'expression & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

Romanus exultans, DUOS, *inquit*, 10. FRATRUM MANIBUS DEDI : TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit : jacentem spoliat.*

Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat. 11.

» L'autre au contraire, affoibli par le sang qu'il a perdu, & épuisé par la course, se traîne à peine, & déja vaincu par la mort de ses freres, comme une victime sans défense, présente la gorge à son vainqueur. Aussi ne fut-ce point un combat.

» 10. Horace, triomphant déja par avance : J'ai immolé, dit-il, les deux premiers aux manes de mes freres, j'immolerai le troisiéme à ma patrie, afin que Rome devienne maitresse d'Albe, & lui fasse la loi. A peine Curiace pouvoit-il soutenir ses armes : il lui enfonce son épée dans la gorge, & ensuite le dépouille.

» 11. Les Romains reçoivent Horace dans leur camp avec une joie & une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été plus près du danger.

12. *Ad ſepulturam inde ſuorum nequaquam paribus animis verſuntur ; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti.*

Je ne ſai s'il y a rien de plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la compoſition, que de leur propoſer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduiſant, comme nous avons fait ici, à des propoſitions ſimples. On leur apprend par là comment il faut trouver des penſées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici pluſieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui ſont tirées de ſon livre ſur la maniére de bien penſer.

DIFFÉRENTES RÉFLEXIONS ſur les Penſées.

I. LA VERITÉ eſt la premiére qualité, & comme le fondement des pen-

» 12. Après cela, chaque » parti ſonge à enſevelir » les ſiens, mais avec des » diſpoſitions bien diffé » rentes; les Romains étant » devenus maîtres de leurs » ennemis, & les Albains » ſe voiant ſoumis à une » domination étrangére.

sées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne le sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *pag.* 9.

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées: & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidélement; & elle est fausse, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appellons la justesse de la pensée. C'est-à-dire, que comme les habits sont justes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils sont tout-à-fait proportionnés à la personne qui les porte; les pensées sont justes aussi, quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent; de sorte qu'une pensée juste est,

à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine de Didon, qui a été traduite ſi heureuſement en notre langue. Pour la bien entendre il faut ſuppoſer ce que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes après que Sichée eut été tué; & ce que feint la poéſie, qu'elle ſe tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Auſon. Infelix Dido, nulli bene nupta marito:
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a * réduite,
De tes maris le triſte ſort?
L'un, en mourant, cauſe ta fuite:
L'autre, en fuiant, cauſe ta mort.

* *On a remarqué icy une faute contre la langue, qui demande* réduit *au maſculin parce que le nominatif eſt après le verbe.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe. Elle ne demande pas toujours tant de ſymétrie, ni tant de jeu: il ſuffit que la penſée ſoit vraie dans toute ſon étendue, & que rien ne s'y dément de quelque côté qu'on la prenne.

Plutarque, qui étoit un eſprit ſolide, condanne la penſée fameuſe d'un hiſtorien

rien sur l'incendie du temple d'Ephése: *Qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde : parce que la déesse aiant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que [a] Cicéron trouve cette pensée jolie, lui qui pense & juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austére, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. *pages* 49. & 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques Orateurs qui disoient comme quelque chose de beau : *Que les grands fleuves étoient navigables à leur source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant.* (Ces [b] comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort

a Concinnè, ut multa, Timæus: qui cùm in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse: adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De natura deorum l.* 2. *n.* 69.

b Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant: Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt: &, generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quintil. l.* 8. *c.* 4.

vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.) *page* 72.

II. Pour penſer bien, il ne ſuffit pas que les penſées n'aient rien de faux. Les penſées, à force d'être vraies, ſont quelquefois triviales : & pour ce ſujet Cicéron louant celles de Craſſus, après avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vraies, ajoute qu'elles ſont ſi nouvelles & ſi peu communes : *Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'eſt-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frape & qui le ſurprenne... La vérité eſt à la penſée ce que les fondemens ſont aux édifices ; elle la ſoutient, & la rend ſolide. Mais un bâtiment qui ne ſeroit que ſolide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui ſe connoiſſent en architecture. Outre la ſolidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties : & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité, qui plait tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

De orat. lib. 2. n. 188.

La mort n'épargne perſonne. Voilà une penſée fort vraie : mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez :

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. *Carm. lib.* 1. *Od.* 4.

» La mort renverſe également les palais » des Rois, & les cabanes des pauvres. «
Le ſecond prend un autre tour.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poéte latin eſt plus figuré, & plus vif ; celui du poéte françois eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre. *pages* 75. 78. 79.

1. (Ce qui releve surtout un discours,) ce sont les pensées qui ont de l'élévation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement [a] ce qui emporte & ce qui ravit, pourvû que la pensée convienne au sujet. Car c'est une régle générale, qu'il faut penser selon la matiére qu'on traite; & rien n'est moins raisonnable [b] que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. *page* 80.

[c] *Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire.* C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain; & voici comme un historien parle de ce dernier; [d] *Il n'a*

a Non ad persuasiones, sed ad stuporem rapiunt grandia. *Long. de sublim. sect.* 1.

b A sermone tenui sublime discordat, sicque corruptum, quia in plano tumet. *Quint. l.* 8. *c.* 3.

c Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut possis, nec natura tua melius quàm ut velis conservare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

d Omnia incrementa sua sibi debuit: vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius Paterc. lib.* 2.

dû son élévation qu'à lui-même ; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur. Mais le vieux Sénéque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que [a] *Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire.* pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César, [b] en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans ; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec, l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page* 87.

Pompée aiant défait Tigrane roi d'Arménie, ne le souffrit pas lontems à ses piés, & lui remit sa couronne sur la tête. [c] *Il le rétablit en sa première fortune,*

a Illud ingenium quod solum populus Romanus par imperio suo habuit. *Controv. lib.* 1.

b Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam haberemus. *Contra Pis. n.* 82.

c In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè pulchrum esse judicans, & vincere reges, & facere. *Val. Max lib.* 5. *c.* 1.

dit un historien, *jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette-Anne d'Angleterre (par M. Bossuet,) sont pleines de ces pensées qu'Hermogéne nomme majestueuses.

» Son grand cœur a surpassé sa naissance: toute autre place qu'un trône » eût été indigne d'elle.

» Douce, familiére, agréable autant » que ferme & vigoureuse, elle savoit » persuader & convaincre aussi bien que » commander, & faire valoir la raison » non moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais succès de ses » armes infortunées, (*c'est de Charles I. » Roi d'Angleterre dont parle l'auteur*) » si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le » forcer; & comme il n'a jamais refusé » ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejetté ce qui étoit » foible & injuste étant captif, *p.* 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'éguillon dans l'ame.

2. Voila donc une premiére eſpéce de penſées, qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpéce ſont les agréables, qui ſurprennent & qui frapent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité.... Les penſées ſublimes ſont auſſi agréables, mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractére. Elles plaiſent parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'eſprit; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, eſt comme en certaines peintures, quelque choſe de doux, de tendre, & de gracieux. C'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant, mais dans je ne ſai quelle grace qu'on ne ſauroit définir en général, & dont il y a plus d'une ſorte. *pages* 131. & 132. *Satyr.* 10 *lib.* 1.

Les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agréables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles. » Il me paroit, dit Coſtar, que c'eſt un

» grand avantage d'être porté au bien » ſans nulle peine ; & il me ſemble que » c'eſt un ruiſſeau tranquille, qui ſuivant » ſa pente naturelle coule ſans obſtacle » entre deux rives fleuries. Je trouve au » contraire que ces gens vertueux par rai- » ſon, qui ſont quelquefois de plus bel- » les choſes que les autres, ſont de ces » jets-d'eau où l'art fait violence à la na- » ture, & qui après avoir jailli juſqu'au » ciel, s'arrêtent bien ſouvent par le moin- » dre obſtacle. « C'eſt encore penſer jo- liment que de dire, avec Balzac, d'une petite riviére : « Cette belle eau aime tel- » lement ce pays, qu'elle ſe diviſe en » mille branches, & fait une infinité » d'îles & de tours afin de s'y amuſer da- » vantage. *pag.* 137. 138.

Les fictions ingénieuſes ne ſont point un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées... Pline le jeune exhortant par ſon exemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, lui dit, [a] que l'exercice du corps

a Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique ſylvæ, & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt... Expetieris

réveille l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voila une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord [a] qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, révant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ses tablettes pleines. Cela est penser joliment : mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. *pages* 139. 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces : car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparen-

non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *Lib.* 1. *ep.* 6.

[a] Ad retia sedebam, erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

ce, est très élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere : Sénéque, [a] qu'une grande fortune est une grande servitude : Tacite, [b] qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. Horace [c] parle d'une folle sagesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les Rois sont esclaves sur le trône ; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce : Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois de ses lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du

a Magna servitus est magna fortuna. *De Conf. ad Polyb.*

b Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. lib.* 1.

c Insanientis dum sapientiæ Consultus erro... Stultitia nos exercet inertia... Rerum concordia discors. *Horat.*

jeu : la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *page* 150.

3. Il y a une troisiéme espéce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles sont délicates. . . On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit. Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par raport à celle des ouvrages naturels. [a] Les plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matiére presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vûe, selon l'auteur de l'histoire naturelle. *pages* 158 & 160.

a Rerum natura nusquam magis, quàm in minimis, tota. *Plin. lib.* II. c. 2.

[b] In arctum cogita rerum naturæ majestas multis nulla sui parte mirabilior. *Idem. l.* 37. *Prœm.*

Disons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué. [a] Il semble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & emploier même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature: il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystére est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent tout entiéres à la premiére vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples

[a] Auditoribus grata sunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l. 8. c. 2.*

rendront la choſe plus claire. *pages* 160. 161.

Pline le Panégyriſte dit à ſon Prince, qui avoit refuſé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : [a] *Vous êtes le ſeul à qui il eſt arrivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir.* pag. 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des blés en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. [b] *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* pag. 163.

Le même auteur dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome : [c] *Les uns publioient après vous avoir vû, qu'ils avoient aſſez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* pag. 165.

Il y a beaucoup de délicateſſe dans la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant

a Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ eſſes, antequam fieres.

b Nilus Ægypto quidem ſæpe, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit.

c Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto : alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

DES PENSÉES BRILLANTES.

Il y a une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siécle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une maniére de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait surtout par une certaine pointe d'esprit, qui frape par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénéque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : [a] & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fit que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. [b] Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force,

a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat autem. Turpe autem ac prope nefas ducent, respirare ullo loco, qui acclamationem non peperit. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

b Quòd tantum in sententia bona crimen est? Non causæ prodest? non judicem movet? non dicentem commendat? *Ib.*

de la grace, & de l'élévation : il en condanne seulement l'abus & la trop grande affectation. [a] Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. [b] Il consent qu'on ajoute à la maniére d'écrire des Anciens cette nouvelle grace, comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne maniére de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condanner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. [c] Car, après tout, l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

[d] *En effet*, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entrenuisent & s'étoufent mutuellement, comme

a Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

b Patet media quædam via : sicut in cultu victuque accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus, adjiciamus virtutibus. *Ib.*

c Si necesse sit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm istam novam licentiam.

d Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adolescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet : ideòque artifices etiam, cùm plura in unum tabulam opera contulerunt, spatiis distingunt . . . ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

il arrive à des arbres qui ſont plantés trop près les uns des autres: & elles cauſent la même obſcurité & la même confuſion dans le diſcours, que la trop grande multitude de perſonnages dans un tableau.

[a] D'ailleurs, comme ces ſortes de penſées, dont la beauté conſiſte à être courtes & vives, ſont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un ſens complet, il arrive de là que le diſcours eſt extrêmement coupé & concis, ſans liaiſon & comme découſu; compoſé plutôt de piéces & de morceaux, que de membres & de parties qui faſſent un tout. Or une telle compoſition paroit entiérement oppoſée au nombre & à l'harmonie du diſcours, qui demande plus de ſuite & plus d'étendue.

[b] On peut dire auſſi que ces penſées brillantes reſſemblent moins à une flamme lumineuſe, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

a Facit res eadem conciſam quoque orationem. Subſiſtit enim omnis ſententia, ideòque poſt eam utique aliud eſt initium. Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris, ſed fruſtis collata, ſtructura caret; cùm illæ rotunda & undique circumciſa inſiſtere invicem nequeant. *Ibid.*

b Lumina illa non flammæ, ſed ſcintillis inter fumum emicantibus, ſimilia dixeris. *Ibid.*

[a] Enfin, comme on n'eſt attentif qu'à les entaſſer, on devient peu délicat dans le diſcernement & le choix, & il ne ſe peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénéque, on ſent bien que ce que je viens de dire eſt ſon portrait, & le caractére propre de ſes ouvrages: & Quintilien le marque clairement daus un autre endroit, [b] où après avoir rendu juſtice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ſes écrits beaucoup de belles penſées & de maximes ſolides pour les mœurs, il ajoute que par raport à l'éloquence ils ſont d'un goût dépravé & corrompu preſque en tout,

a Hoc quoque accidit, quòd ſolas captanti ſententias, multas neceſſe eſt dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

b Multæ in eo claræque ſententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda: ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam... ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt, eligere modò curaſſit: quod utinam ipſe feciſſet! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. l.* 10, *c.* 1.

& d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il auroit été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche & si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un discernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions; qu'il eût su en faire le choix, & surtout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matiéres qu'il traite par un amas de petites pensées, [a] qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je raporterai quelque endroit de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son stile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, où s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénéque.

a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quintil. l. 8. c. 5.*

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

* *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nunciùm belli, & ad primam adventûs famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere: angusta esse classibus* Senec. de Benef. lib. 6. cap. 31.

* » Dans le tems que » Xerxès, enflé d'orgueil, » & aveuglé par une vaine confiance en ses forces songeoit à porter » la guerre contre la Gréce, tous les courtisans » qui l'environnoient travaillérent à l'envi à le » pousser par des flateries » outrées dans le précipice » où son ambition l'entraînoit. L'un disoit que » la nouvelle seule de la » guerre jetteroit le trouble parmi les Grecs, » & qu'au premier bruit » de sa marche ils prendroient la fuite; un » autre, qu'avec une armée si nombreuse il » étoit sûr, non seulement » de vaincre la Gréce, » mais de l'accabler: & » que tout ce qu'il avoit » à craindre étoit de trouver à son arrivée les » villes désertes, & les » campagnes réduites en » solitudes par la retraite » précipitée des habitans; » & de n'avoir plus de » quoi employer de si » grandes forces. D'un » autre côté on lui faisoit » entendre qu'à peine la » nature entiére lui suffi» roit-elle: que les mers » étoient trop étroites » pour contenir ses flotes; » que nul camp ne pour» roit renfermer ses trou-

maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria: vix patere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

* *Cùm in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimia æstimatione sui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam & gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere: immodica nunquam regi posse; nec diu durare, quicquid regi non potest.*

** *In primo, inquit, statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in vestigio fixi, &*

» pes de pié; qu'il n'y » avoit point de plaine » assez étendue pour sa » cavalerie; & qu'à peine » l'air suffiroit-il pour les » traits qu'on auroit à » lancer.

* » Parmi tous ces dis- » cours, si capables de » faire tourner la tête à » un Prince déja enivré » de l'idée de sa gran- » deur, Démarate Lacé- » démonien fut le seul » qui osât représenter au » Roi, que ce qui faisoit » le sujet de sa confiance » étoit ce qui devoit lui » inspirer le plus de crain- » te. » Que ce vaste corps » d'armée, cette masse » énorme & monstrueu- » se n'avoit que de la » pésanteur, & non de » la force: Qu'il n'est » pas possible de gouver- » ner ce qui n'a ni borne » ni mesure, & que ce » qui ne peut être gou- » verné, ne peut subsister » long-tems.

** » Une poignée de » gens que vous rencon- » trerez d'abord à une » premiére montagne, » vous fera connoître ce » que sont les citoiens de » Sparte. Trois cens Spar- » tiates arrêteront ces mil- » lions d'hommes que

commissas sibi angustias tuebuntur, & corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, & penè totius humani generis ruinam paucissimi sustinebunt. Cùm te mutatis legibus suis natura transmiserit, in semita hærebis, & æstimabis futura damna, cùm putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, cùm scieris posse retineri.

* *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit : deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

» vous traînez avec vous. » Inébranlables dans le » poste qu'on leur aura » confié, ils le défen- » dront jusqu'au dernier » soupir, & feront une » barriére & un rempart » de leurs corps. Toutes » les forces de l'Asie ne » leur feront pas faire un » pas en arriére. Seuls ils » soutiendront le choc » formidable de presque » tout l'univers réuni » contre eux. Après avoir » forcé la nature à chan- » ger toutes ses loix pour » vous ouvrir un passage, » vous demeurerez tout » court à un défilé. Vous » pourrez juger des per- » tes que vous ferez dans » la suite, par ce que » vous aura couté le pas- » sage des Thermopyles. » En voiant qu'on peut » vous arrêter, vous com- » prendrez qu'on pourra » aussi vous mettre en » fuite.

* » Vos armées, com- » me un torrent impé- » tueux dont rien ne peut » soutenir le premier ef- » fort, pourront d'abord » tout dissiper : mais bien- » tôt vos ennemis se ral- » lieront, & vous atta- » quant de divers côtés, » vous détruiront par vos » propres forces.

* *Verum eſt quod dicitur, majorem belli apparatum eſſe, quàm qui recipi ab his regionibus poſſit, quas oppugnare conſtituis. Sed hæc res contra nos eſt. Ob hoc ipſum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

** *Præterea, quæ una rebus ſalus eſt, occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum eſſe te ſentias.*

*** *Ceterùm, non eſt quòd exercitum ob hoc ſuſtineri putes non poſſe, quia numerus ejus Duci quoque ignotus eſt. Nihil tam magnum eſt, quod perire non poſſit,*

* » On dit vrai, quand » on avance que le pays » que vous voulez atta- » quer n'a pas un eſpace » ſuffiſant pour un appa- » reil de guerre ſi im- » menſe : mais c'eſt pré- » ciſément ce qui fait » contre nous. La Gréce » vous vaincra, parce » qu'elle ne peut vous » contenir. Vous ne pou- » vez faire uſage que » d'une partie de vous- » même.

** » D'ailleurs, ce qui » fait la ſureté & la reſ- » ſource d'une armée, vous » devient abſolument im- » praticable. Vous ne pour- » rez ni donner les ordres » à propos, ni vous trou- » ver à tems au premier » mouvement, ni ſoute- » nir ceux qui plient, ni » raſſurer ceux qui com- » mencent à s'ébranler. » Vous ſerez vaincu lon- » tems avant que d'être à » portée de vous en apper- » cevoir.

*** » Au reſte, ne vous » flatez pas que vos trou- » pes ne puiſſent rien » trouver qui leur réſiſte, » parce que le nombre pro- » digieux en eſt inconnu » même à leur Chef. Il » n'y a rien de ſi grand » qui ne puiſſe périr : puiſ- » qu'au défaut de tout au- » tre obſtacle, ſa gran-

cui

cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.

* *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt: stratusque per tota passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba distaret.*

** *Itaque Xerxes, pudore quàm damno mœrior, Demarato gratias egit, quòd solus sibi verum dixisset, & permisit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru rectus intraret, rectam capite tiaram gerens: id*

» deur même, est une cause » de ruine.

* » Tout ce que Dé» marate avoit prédit à » Xerxès, arriva. Ce » Prince, qui se piquoit » de surmonter tous les » obstacles que les dieux » & les hommes met» toient à ses entrepri» ses, qui changeoit & » renversoit tout ce qui » s'opposoit à son passa» ge, fut arrêté par trois » cens hommes: & bien» tôt Xerxès, voïant les » débris de ses formi» dables armées répan» dus dans toutes les par» ties de la Gréce, com» prit quelle différence » il y avoit entre une » foule d'hommes, & » une armée.

** » Alors ce Prince, » plus malheureux encore par la honte d'une » si folle expédition, que » par la perte qu'il y fit, » remercia Démarate de » ce que seul il lui avoit » dit la vérité, & lui per» mit de lui demander » telle grace qu'il vou» droit. Celui-ci demanda » d'entrer à Sardes, l'une » des plus grandes villes » d'Asie, monté sur un » char, portant la tiare » droite sur la tête, pri» vilége qui n'étoit ac» cordé qu'aux rois. Il au» roit mérité cette ré» compense, s'il ne l'a-

solis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miserabilis gens, in quâ nemo fuit qui verum dicere regi, nisi qui non dicebat sibi!

Il faut avouer que ce morceau de Sénéque est fort beau, & que le discours de Démarate est plein de sens & de réflexions solides: mais il me semble que le stile en est trop uniforme, & que l'antithése s'y montre trop souvent. Les pensées sont trop serrées & trop entassées. [a] Elles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. [b] Une espéce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cùm sceveris posse retineri..... Ob hoc ipsum te Græcia vincet, quia non capit..... Multò antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu

» voit pas demandée. » Mais que doit-on penser d'une nation, où il ne se trouve personne » pour dire la vérité au » Roi, qu'un homme qui » ne se la disoit pas à lui-» même. »

a Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem.

longue & ſuivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un ſtile ſi coupé & ſi bruſque peut-il être emploié dans les diſcours où il s'agit d'inſtruire & de toucher les auditeurs ; & par cette raiſon convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire ?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces ſortes de penſées qui terminent la période d'une maniére courte & vive ; mais il ſait emploier avec diſcrétion & ſobriété ces graces du diſcours, qui en ſont le ſel & l'aſſaiſonnement, & qui par cette raiſon ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia eſt, inſuſurrantiſque alteri : Hic eſt ille Demoſthenes. Quid hoc levius ? at quantus orator ! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipſe ſecum.* Cette penſée a beaucoup de raport avec celle *Lib. 5. Tuſc. n. 103.*

* » Il faloit que Démoſthéne, que nous » admirons tant, fût » bien vain, d'être auſſi » ſenſible qu'il avoue lui-» même qu'il l'étoit à » ce petit mot flateur » d'une porteuſe d'eau, » qui le montrant au » doigt, diſoit à ſa voiſine : Vois-tu bien ? C'eſt » là ce Démoſthéne. Quelle petiteſſe ! Et cependant quel grand orateur » que Démoſthéne ? Mais » c'eſt qu'il avoit appris à » parler aux autres, & » qu'il ſe parloit rarement » à lui même.

de Sénéque : *Quàm miſerabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi !*

2. *Réflexion de Sénéque ſur une parole d'Auguſte.*

De Benef. lib. 6 cap. 32. Sénéque raporte une parole d'Auguſte, qui ſe repentant extrémement d'avoir lui-même divulgué les déſordres de ſa fille, diſoit que cette imprudence ne lui ſeroit pas échapée, ſi Agrippa ou Mécéne euſſent vécu : *Horum nihil mihi accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecenas vixiſſet.* Sénéque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très ſenſée : * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile eſt ! Cæſæ ſunt legiones, & protinus ſcriptæ : fracta claſſis, & intra paucos dies nata vit nova : ſævitum eſt in opera publica ignibus, ſurrexerunt meliora conſumptis. Tota vita,*

* » Tant il eſt difficile » de trouver parmi tant » de millions d'hommes » de quoi en remplacer » deux ! Des légions ont » été taillées en piéces, » on en a bientôt levé » d'autres : une flote a » été briſée, en peu de » jours on en bâtit une » nouvelle : le feu a » conſumé des édifices » publics, on en voit » d'autres plus ſomptueux » que les premiers ſortir » preſque auſſitôt de ter- » re. Mais, tant que vé- » cut Auguſte, la place

Agrippæ & Mecenatis vacavit locus. Rien n'eſt plus beau ni plus ſolide que cette penſée, *Toutes les pertes ſe réparent excepté celle d'un ami :* mais il faloit en demeurer là.

* *Quid putem ?* ajoute Sénéque. *Dignus fuiſſe ſimiles qui aſſumerentur, an ipſius vitium fuiſſe, qui maluit queri quàm quærere ? Non eſt quod exiſtimemus Agrippam & Mecenatem ſolitos illi vera dicere : qui, ſi vixiſſent, inter diſſimulantes fuiſſent. Regalis ingenii mos eſt, in præſentium contumeliam amiſſa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non eſt.*

Outre que rien n'eſt plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere ;* la ſeconde réflexion ruine abſolument la premiére. Celle-ci ſuppoſe qu'il

» d'Agrippa & de Mécéne demeura toujours » vacante.

* » Que penſerai-je de » cette parole d'Auguſte ? » Dois-je croire qu'en » effet il ne reſtoit plus » dans tout l'Empire de » tels hommes qu'il pût » choiſir pour amis, » ou ſi c'étoit la faute » du Prince, qui aimoit » mieux ſe plaindre, que » d'en chercher ? Il n'y » a pas d'apparence qu'Agrippa & Mécéne euſſent coutume de lui » dire la vérité ; & s'ils » avoient vécu, ils auroient dans cette occaſion gardé le ſilence » comme les autres. Mais » le caractére des Princes » eſt d'aimer à dire du » bien des morts pour » faire honte & peine » aux vivans ; & de louer » dans les premiers une » liberté courageuſe de » dire la vérité, dont » ils n'ont plus rien à » craindre. «

eſt fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre, dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénéque fait-il cette injure à Auguſte, ou plutôt à ſes deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas oſé le faire dans l'occaſion dont il s'agit? Mécéne étoit de tout tems en poſſeſſion de lui parler librement; & l'on ſait que dans un jugement où Auguſte paroiſſoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cauſe de la preſſe, lui jetta un billet où il avoit écrit: *Levez-vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorſqu'Auguſte, maître de l'Empire, délibéra ſur le parti qu'il devoit prendre, il oſa bien lui conſeiller de rétablir la République dans ſon ancienne liberté.

Surge tandem carnifex.

On voit par là que Sénéque manquoit d'une qualité eſſentielle à l'orateur, qui eſt de ſavoir ſe tenir dans les bornes du vrai & du beau; & de retrancher impitoiablement tout ce qui eſt au dela du parfait, ſelon cette belle régle d'Horace: *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.* [a] Il étoit trop amateur de ſon

Satyr. 10. lib. 1.

a Si aliqua contempſiſſet . . . . Si non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum

génie : il ne pouvoit se résoudre à perdre ni à sacrifier aucune de ses productions : & souvent par de petites & minces pensées il affoiblissoit la force & avilissoit la noblesse des choses dont il parloit.

3. *Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.*

On trouve dans le même endroit une autre pensée au sujet des amis qui est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcumque istorum veneris*, dit-il, *quorum salutatio urbem concutit, scito, etiam si animal verearis obsessos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur.* *Senec. de Benef. l. 6. c. 34.*

quàm puerorum amore comprobârerur. *Quintil. l. 10. c. 1.*

* » Si vous allez chez » quelqu'un de ces grands » Seigneurs chez qui tou- » te la Ville abonde pour » leur faire la cour, sa- » chez que bien que vous » trouviez les rues as- » siégées & les chemins » bouchés par une foule » innombrable de person- » nes qui vont & qui re- » tournent, cependant » vous venez dans un » lieu rempli d'hommes, » & vuide d'amis. C'est » dans le cœur qu'il » faut chercher l'ami, » & non dans l'anti- » chambre. C'est là où

Illò recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus. On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire, te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cause dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empressent d'aller chez les Grands, & qui rempliſſent leur maiſon, cette oppoſition eſt fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtiſans, ſolitude d'amis. Mais que ſignifie ce qui ſuit : *in pectore amicus, non in atrio quæritur?* » Il faut chercher » l'ami dans le cœur, & non dans l'an» tichambre. « J'y vois une antithéſe, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le ſens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faloit porter de cet auteur. » De tous les écri» vains ingénieux, dit-il, celui qui ſait » le moins réduire ſes penſées à la meſure » que demande le bon ſens, c'eſt Sénèque. » Il veut toujours plaire, & il a ſi peur » qu'une penſée belle d'elle-même ne

» il faut le recevoir & le retenir, & l'y mettre

» comme en dépôt & en ſureté.

» frape pas, qu'il la propoſe dans tous les » jours où elle peut être vûe, & qu'il la » pare de toutes les couleurs qui peuvent » la rendre agréable : de ſorte qu'on peut » dire de lui ce que ſon pere diſoit d'un » orateur de leur tems : [a] *En répétant* » *la même penſée, & la tournant de plu-* » *ſieurs façons, il la gâte : n'étant pas* » *content d'avoir bien dit une choſe une* » *fois, il fait en ſorte qu'il ne l'a pas bien* » *dite.* « Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui ſent bien le ſtile Italien, mais qui a du ſens. » *Sénéque*, dit ce » Cardinal, *parfume ſes penſées avec un* » *ambre & une civette qui à la longue* » *donnent dans la tête : elles plaiſent au* » *commencement, & laſſent fort dans la* » *ſuite.*

Un autre auteur fort célébre porte le même jugement de Sénéque ; & donne en peu de mots d'excellentes régles ſur les penſées. *M. Nicole dans l'éducat. d'un Prince, 2. part. n. 39 & 40.*

» Il y a, dit-il, deux ſortes de beau- » tés dans l'éloquence, auſquelles il faut » tâcher de rendre les enfans ſenſibles. » L'une conſiſte dans les penſées belles &

a Habet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit : dum non eſt contentus unam rem ſemel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controverſ. 5. lib. 9.*

» ſolides, mais extraordinaires & ſur-
» prenantes. Lucain, Sénéque, & Ta-
» cite ſont remplis de ces ſortes de beau-
» tés. L'autre, au contraire, ne conſiſte
» nullement dans les penſées rares; mais
» dans un certain air naturel, dans une
» ſimplicité facile, élégante, & délicate,
» qui ne bande point l'eſprit, qui ne lui
» préſente que des images communes,
» mais vives & agréables, & qui ſait ſi
» bien le ſuivre dans ſes mouvemens,
» qu'elle ne manque jamais de lui propo-
» ſer ſur chaque ſujet les objets dont il
» peut être touché, & d'exprimer toutes
» les paſſions & les mouvemens, que les
» choſes qu'elle repréſente y doivent pro-
» duire. Cette beauté eſt celle de Té-
» rence & de Virgile. Et l'on voit par
» là qu'elle eſt encore plus difficile que
» l'autre, puiſqu'il n'y a point d'auteurs
» dont on ait moins approché que de
» ces deux là.

» Si l'on ne ſait méler cette beauté na-
» turelle & ſimple avec celle des grandes
» penſées, on eſt en danger d'écrire & de
» parler d'autant plus mal, que l'on s'é-
» tudiera davantage à bien écrire & à
» bien parler: & plus on aura d'eſprit,
» plus on tombera dans un genre vicieux.
» Car c'eſt ce qui fait qu'on ſe jette dans

» le ſtile de pointes ; qui eſt un très mau-
» vais caractére. Quand même les pen-
» ſées ſeroient ſolides & belles en elles-
» mêmes, néanmoins elles laſſent & ac-
» cablent l'eſprit, ſi elles ſont en trop
» grand nombre, & ſi on les emploie en
» des ſujets qui ne les demandent point.
» Sénéque, qui eſt admirable étant con-
» ſidéré par parties, laſſe l'eſprit quand
» on le lit tout de ſuite ; & je croi que
» ſi Quintilien a dit de lui avec raiſon,
» qu'il eſt rempli de défauts agréables,
» *abundat dulcibus vitiis*, on en pour-
» roit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt
» rempli de beautés déſagréables par leur
» multitude, & par ce deſſein qu'il pa-
» roit avoir eu de ne rien dire ſimple-
» ment, & de tourner tout en forme de
» pointe. Il n'y a point de défaut qu'il
» faille plus faire ſentir aux enfans, lorſ-
» qu'ils ſont un peu avancés, que celui-
» là : parce qu'il n'y en a point qui faſſe
» plus perdre le fruit des études en ce qui
» regarde le langage & l'éloquence.

[a] Cela n'empéche pas que la lecture de Sénéque ne puiſſe être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à

[a] Verùm ſic quoque jam robuſtis, & ſeveriore genere ſatis firmatis, legendus ; vel ideo, quòd exercere poteſt utrinque judicium. *Quinct. l.* 10. *c.* 1.

[illegible]

expreſſions qui donnent aux choſes une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif coloris ſi propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans, de ſorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement ſeul des expreſſions, preſque toute la beauté du diſcours diſparoit & s'évanouit.

Il ſemble que le principal uſage que l'homme devroit faire de ſa raiſon, ſeroit de n'être attentif qu'aux choſes mêmes qu'on lui dit, ſans ſe mettre en peine de la maniére dont elles lui ſont préſentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire: & c'eſt peut-être une des ſuites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les ſens nous ne ſommes preſque touchés que de ce qui les frape & les remue, & que ſouvent nous ne jugeons des penſées auſſi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'eſt pas que je regarde comme un défaut en ſoi-même de préférer ce qui eſt orné & embelli à ce qui ne l'eſt pas. Nous portons en nous un attrait, non ſeulement pour le bon & le vrai, mais auſſi pour le beau. Et cet attrait, ce ſentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a preſque rien offert à

nos yeux qui ne ſoit gracieux & aimable. Le déſordre conſiſte en ce que l'on eſt plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on eſt uniquement touché des embelliſſemens, ſans faire attention aux choſes mêmes. Mais il eſt dans l'ordre, & c'eſt le premier deſſein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur ſervent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs eſt bon & vrai.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'orateur de donner un ſoin particulier à l'élocution, [a] qui le met en état de produire ſes penſées au dehors, ſans quoi tous ſes autres talens, quelque grands qu'ils fuſſent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie ſoit bien eſſentielle à l'éloquence, puiſqu'elle lui a donné ſon nom. [b] Auſſi voions-nous que c'eſt elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des ſtiles, d'où dépend pour l'ordinaire le

a Eloqui, hoc eſt omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : ſine quo ſupervacua ſunt priora, & ſimillia gladio condito, atque intra vaginam ſuam hærenti. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

b Hoc maximè docetur : hoc nullus niſi arte aſſequi poteſt : hoc maximè orator oratore præſtantior : hoc genera ipſa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem eſſe dicendi. *Ibid.*

ſuccès d'un diſcours, & qui eſt à proprement parler ce que nous enſeigne l'art: car le reſte dépend plus du génie & de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots: il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'eſt une choſe merveilleuſe comment des mots qui ſont entre les mains de tout le monde & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particuliére, maniés avec art, & appliqués à certains uſages, acquiérent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il ſignifie *bâtir une maiſon*, eſt un mot ſimple. Quand le poéte l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leurs têtes:

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput: *Juvenal. Satyr. 7. v. 500.*

c'eſt comme un diamant qui brille d'une vive lumiére. M. Deſpreaux a bien ſu profiter de la penſée & de l'expreſſion de Juvenal:

Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'eſt l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils doivent naître : [a] car les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. C'eſt une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de ſon ſujet, comme ſi elles ſe déroboient à nous & qu'il falût leur faire une eſpéce de violence pour les emploier. Les plus naturelles ſont les meilleures. [b] Je ſuppoſe, comme je l'ai dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle

a Res & ſententiæ vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 146.

Rerum copia, verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat. n.* 125.

Cùm de rebus grandioribus dicas, ipſæ res verba rapiunt. *Lib.* 3. *de fin. n.* 19.

Verba erunt in officio . . . ſic ut ſemper ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, & cernuntur ſuo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant ſemper, ſeque ſubducant . . . Optima ſunt minimè accerſita, & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimillia. *Ibid.*

b Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multa & idonea copioſam ſibi verborum ſupellectilem comparatit . . . ei res cum nominibus ſuis occurrent. Sed opus eſt ſtudio præcedente, & acquiſita facultate & quaſi repoſita. *Ibid.*

on écrit, que par une lecture exacte & ſérieuſe des bons auteurs on s'eſt fait un amas de riches expreſſions, mais ſur tout qu'on s'eſt rempli l'eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à l'orateur : pour lors la diction ne coute preſque rien. Quand on compoſe, il en eſt des mots comme des domeſtiques dans une maiſon bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & ſont toujours prêts au beſoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de ſavoir les emploier chacun dans leur place.

Ce choix coute d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peſer, comparer : mais dans la ſuite il devient ſi facile & ſi naturel, que [a] les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naiſſent ſous la plume, preſque ſans qu'on y penſe. [b] Un ſoin ſcrupuleux & exact eſt bon

Onerandum compleudumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia, varietate. *Lib. 3. de Orat. n. 121.*

Celeritatem dabit conſuetudo. Paulatim res facilius ſe oſtendent, verba reſpondebunt, compoſitio ſequetur : cuncta denique, ut in familia bene inſtituta in officio erunt... ſic ut non requiſita reſpondere, ſed ut ſemper ſenſibus inhærere videantur. *Quintil. l. 10. c. 3. & l. 8. in Proœm.*

a Verba omnia, quæ ſunt cujuſque generis maximè illuſtria, ſub acumen ſtyli ſubeant & ſuccedant neceſſe eſt. *Lib. 1. de Orat. n. 151.*

b Iſta quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum diſcimus

pour les commencemens : mais il doit diminuer & disparoître à mesure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontens d'eux-mêmes & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires ; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. [a] Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux ! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable, s'il cou-

adhibenda est, non cùm dicimus . . . : Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi : qui, etiam cùm optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum . . . . increduli quidam, & de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quintil. in Proœm. l.* 8.

[a] Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & cursum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix, usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac oratorem macerat & coquit, segnè verba vertentem, & pertendendis cogmentandisque eis intabescentem. Nitidus ille, & sublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

toit toujours tant de peine, & s'il faloit être condanné toute ſa vie à l'ennuieuſe occupation de chercher, de peſer, d'ajuſter des mots. L'orateur, s'il eſt digne de ce nom, poſſédera tous les tréſors de l'éloquence, & les manierá en maître qui diſpoſe de ſon bien comme il lui plait.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicateſſe du latin, pluſieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le ſiége de Veies pendant l'hiver, ſe ſert d'une comparaiſon tirée de la chaſſe, & il dit que le plaiſir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des ſaiſons dans les lieux les plus âpres & les plus eſcarpés. *Obſecro vos, venandi ſtudium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes ſylvaſque rapit: belli neceſſitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel luſus ac voluptas elicere ſolet?* Quelle force n'a point cette expreſſion *rapit?* Pour la bien ſentir, il ne faut que la comparer avec une autre expreſſion que Sénéque emploie dans une penſée à peu près ſemblable. Il s'agit des *Liv. lib. 5. n. 5.*

marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voiages par terre & par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit.* Ce mot *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *præceps cupiditas.*

De brevit. vitæ, c. 2.

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundæ res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant.* Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité ? Elle les attaque, elles les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni tréve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu : & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secundæ res sapientium animos fatigant.*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'est pas moins éner-

Annal. l. 6. 6, 48.

gique. *An cùm Tiberius, post tantam rerum experientiam, vi dominationis convulsus & mutatus sit, C. Cæsarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. » Si Tibere, après une longue expérience, » s'étoit laissé corrompre à sa fortune, » que deviendroit Caligula, &c. Cette traduction énerve toute la force de la pensée, qui consiste dans ces deux mots, *convulsus, & vi dominationis. Convellere*, signifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y résister, en sorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus.*

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste, mais sous une autre idée. *Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet* *Histor. l. 1. c. 15.*

adulatio, blanditiæ peſſimum veri affectûs venenum, ſua cuique utilitas. Cet endroit eſt tiré du diſcours que Galba fit à Piſon en l'adoptant & l'aſſociant à l'Empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune juſqu'ici t'a été » contraire, maintenant elle ſe change. » Prens garde de pouvoir auſſi bien ſupporter ſes faveurs que ſes injures. Car » la proſpérité a des éguillons bien plus » puiſſans, que l'adverſité : parce que nous » cédons aux uns, & que nous réſiſtons » aux autres. Quand tu conſerverois ta » vertu, ceux qui approcheront de toi » perdront la leur. La flaterie prendra la » place de la vérité, l'intérêt celle de » l'affection, dont il eſt le poiſon & le » venin. « Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette traduction : mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Je remarque ſeulement qu'elle n'a point conſervé la beauté de cette expreſſion, *irrumpet adulatio.* Elle ſignifie que quelque meſure, quelque précaution que prenne Piſon pour fermer tout accès à la flaterie, elle ſaura bien, malgré toutes les barriéres qu'on lui oppoſera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les paſſages pour arriver juſqu'à lui. Le françois ne préſente point cette idée : *La flaterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliſte attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenſes énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleuſement cette penſée par un ſeul mot qui eſt tout-à-fait énergique. *Cujus neſcio an ædilitas maxime proſtraverit mores.* » Son édilité » acheva d'abattre & de renverſer les » mœurs. Lib. 36. c. 15.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expreſſions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

Cet homme (Machabée) *que Dieu avoit mis autour d'Iſrael comme un mur d'airain où ſe briſérent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, après avoir défait de nombreuſes armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraélites, réparer avec ſes mains triomphantes les ruines du ſanctuaire.* M. Fléchier.

On l'a vû (M. de Turenne) *dans la fameuſe bataille des Dunes, arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus.*

Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices.

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essaia-t-il d'une main impuissante d'arracher le fatal bandeau qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples qu'on vient de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet, selon la remarque de Quintilien, lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Discamus spes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere.....* *Vide quantum rerum per unam gulam transituarum permisceat luxuria, terrarum mariſque vastatrix.* Le même Sénéque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un Gouverneur de Province, parle ainsi: *Loquax & ingeniosa in contumelias præfectorum provinciæ, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron dit quelque chose de pareil de son frere. *Quæ cùm honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provinciâ, divina videantur necesse est.*

Senec. de tranq. anim.

Idem, Ep. 95.

De consol. ad Helv. c. 17.

Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

[a] Sans

[a] Sans les épithétes le discours languit & paroit presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithétes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embarrasser, si chaque soldat avoit le sien: parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

§. IV.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois même à la force du discours. [b] Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence: & pour

a Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nuda sit, & incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa & impedita, ut.... eam judices similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque: in quo & numerus est duplex, nec duplum vtrium. *Quint. lib.* 8. c. 6.

b Natura ducimur ad modos. *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in se continet vocum omnium mensionem... Animadversum est eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat.* n. 177, 178.

introduire dans les langues cette eſpéce d'harmonie & de concert, il n'a falu que conſulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que ſonder & interroger, pour ainſi dire, les oreilles, que [a] Cicéron appelle avec raiſon un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que ſoit une penſée en elle-même, ſi les mots qui l'expriment ſont mal arrangés, la délicateſſe de l'oreille en eſt choquée. [b] Une compoſition dure & rude la bleſſe, au lieu qu'elle eſt agréablement flatée de celle qui eſt douce & coulante. Si le nombre eſt mal ſoutenu, & que la chute en ſoit trop promte, elle ſent qu'il y manque quelque choſe, & n'eſt point ſatisfaite. Si au contraire il y a quelque choſe de traînant & de ſuperflu, elle

a Graves ſententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum. *Orat. n.* 150.

Aurium ſenſus faſtidioſiſſimus. *Lib. 4. ad Haren. n.* 32.

b Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata ſemper expectat. Mutila ſentit quædam, & quaſi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, & quaſi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiam aſpernantur aures. *Orat. n.* 177. 178.

Optimè de illa (compoſitione) judicant aures, quæ & plena ſentiunt, & parum expleta deſiderant, & fragoſis offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & ſtabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia faſtidiunt. *Quinſtil. l. 9. c. 4.*

le rejette & ne le peut ſouffrir. En un mot il n'y a qu'un diſcours plein & nombreux qui puiſſe la contenter.

Une preuve que ce goût eſt naturel, [a] c'eſt qu'il eſt commun au ſavant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que [b] le premier en connoit les raiſons, & que l'autre n'en juge que par le ſentiment. Auſſi [c] Cicéron ne comprend-il pas qu'on puiſſe être homme, & ne pas ſentir le nombre & l'harmonie du diſcours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit ſouvent à tout un peuple, qui charmé par des chutes nombreuſes de périodes, témoignoit ſon contentement & ſon goût par des acclamations publiques & générales.

Il eſt donc très important que les jeunes gens ſoient formés de bonne heure à diſcerner dans les auteurs cet arrangement. [d] Il faut leur faire admirer comment les

a Unum eſt & ſimplex aurium judicium, & promiſcuè ac communiter ſtultis ac ſapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n.* 12.

b Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l.* 9. *c.* 4.

c Quod qui non ſentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis ſimile ſit, neſcio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas? Cónciones ſæpe exclamare vidi, cùm aptè verba cecidiſſent. *Orat. n.* 168.

d Nihil eſt tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè ſequatur quocumque ducas,

mots ſont dans la main de l'Orateur comme une cire molle & flexible, qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plait : comment par la différente ſtructure qu'il leur donne, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une promte & légére rapidité : tantôt charme & enleve l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénétre d'horreur & de ſaiſiſſement par une cadence dure & âpre, ſelon la différence des ſujets qu'il traite. On leur fera obſerver que cet arrangement a une vertu merveilleuſe non ſeulement pour plaire, mais encore pour faire impreſſion ſur les eſprits. [a] Car comme le remarque Quintilien, il n'eſt guéres poſſible qu'une choſe aille au cœur quand elle commence

quàm oratio, ... Ea nos (verba) cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tùm ſubtiles, tum medium quiddam tenemus : ſic inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus. *Lib.* 3. *de Ora*, *n.* 176 177.

Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æquè audientem exhorreſcere. *Quintil. l.* 9. *cap.* 4.

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

[a] Nihil intrare poteſt in affectum, quod in aure velut quodam veſtibulo ſtatim offendit. *Ibid.*

par choquer l'oreille, qui en eſt comme le veſtibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plait, [a] & il eſt conduit par le plaiſir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la meſure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainſi dire tout taillés, [b] ſon habileté conſiſte à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger enſemble de telle ſorte, que leur concours & leur union, ſans laiſſer aucun vuide, ni cauſer aucune rudeſſe, rendent le diſcours doux, coulant, agréable. Et il n'eſt point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours: [c] comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irréguliéres y trouvent leur place. Iſocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence: &

a Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

b Collocationis eſt componere & ſtruere verba ſic, ut neve aſper eorum concurſus, neve hiulcus ſit, ſed quodammodo coagmentatus & levis. . . Hæc eſt collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. 5. *de Orat. n.* 171. 172.

c Sicut in ſtructura ſaxorum rudium etiam ipſa enormitas invenit cui applicari, & in quo poſſit inſiſtere. *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

nour verrons bientôt que Cicéron rendit le même ſervice à la langue de ſon pays.

Les régles que Cicéron & Quintilien ont données ſur cette matiére, en marquant la nature des différens piés qu'on doit emploier dans le diſcours, peuvent ſervir aux jeunes gens, pourvû qu'on en faſſe un choix judicieux. Les obſervations de Sylvius, intitulées *progymnaſmata*, qui ſont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent auſſi leur être d'un grand uſage. Mais le meilleur maître qu'ils puiſſent conſulter & étudier ſur cette matiére, eſt Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient abſolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de ſa patrie, il entreprit, en donnant au diſcours latin du ſon, de la cadence, & de l'harmonie, d'égaler, s'il ſe pouvoit, la langue de ſon pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il eſt étonnant de voir comment en peu d'années il amena ſur ce point la langue latine à une ſouveraine perfection, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une longue expé-

rience, & qui s'avance peu à peu par des accroiſſemens fort lents. C'eſt donc lui que les jeunes gens doivent ſe propoſer pour modéle en ceci comme dans tout le reſte. Ils trouveront dans les hiſtoriens de belles penſées, & de riches expreſſions: mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques. [a] Le ſtile de l'Hiſtoire, qui doit être aiſé, naturel, coulant, ne s'accommode point de ces cadences graves & meſurées que demande la majeſté d'un diſcours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus ſûr de faire ſentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, eſt de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiére: [b] c'eſt-à-dire de choiſir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la ſtructure. Les mêmes penſées, les mêmes

a Hiſtoriæ, quæ currere debet ac ferri, minùs conveniunt interſiſtentes clauſulæ. *Quintil. l. 9. c. 4.*

b Quod cuique viſum erit vehementer, dulciter, ſpecioſè dictum, ſolvat & turbet: aberit omnis vis, jucunditas, decor... Illud notaſſe ſatis habeo, quo pulcriora & ſenſu & elocutione diſſolveris, orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipſa verborùm luce deprehenditur. *Ibid.*

expreſſions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force : & plus ces endroits brilleront par le ſens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots la rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette ſorte par une lecture aſſidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuſe de ſes périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter ; &, comme il le dit de lui-même [a], elles diſcerneront parfaitement une période pleine & nombreuſe, & elles ſentiront auſſi ſi quelque choſe y manque ou eſt de trop.

[b] Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu de la période, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que

a Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta ſentiunt, nec amant redundantia. *Orat. n.* 168.

b In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inſerta eſt (compoſitio.) Magis tamen deſideratur in clauſulis, & apparet. Aures continuam vocem ſecutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cùm ille impetus ſtetit, & intuendi tempus dedit. Hæc eſt ſedes orationis : hoc auditor expectat : hîc laus omnis declamat. *Quintil. lib.* 9. *cap.* 4.

réſulte l'harmonie dont nous parlons, cependant on convient que c'eſt à la fin ſurtout qu'il paroit & ſe fait ſentir. Les oreilles, entraînées dans le reſte par la continuité des paroles, comme par un torrent, ne ſont en état de bien juger des ſons, que lorſque le cours rapide du diſcours s'arrêtant pour un moment leur laiſſe un eſpéce d'entrepos. Auſſi eſt-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur, ſuſpendue juſques-là par un plaiſir enchanteur, éclate tout à coup par des cris & des applaudiſſemens publics.

[a] Le commencement demande auſſi un ſoin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

C'eſt donc ſur le commencement & ſur la fin de la période, que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens: & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuſe variété que Cicéron a répandue dans ſes nombres, pour éviter l'ennuieuſe uniformité des mêmes cadences, qui laſſent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue ſi triviale, *eſſe videatur*, dont on lui a juſtement

a Proximam clauſulis diligentiam poſtulant initia: nam & ad hæc intentus auditor eſt. *Ibid.*

reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ſes phraſes. Elle ſe trouve plus de dix fois dans la ſeule harangue *pro lege Manilia.*

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux diſcours d'appareil & de cérémonie, tels que ſont ceux du genre démonſtratif, [a] où l'auditeur n'étant point ſur ſes gardes contre les ſurpriſes de l'art, ne craint point qu'on tende des piéges à ſa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences meſurées & nombreuſes, il ſait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaiſir. Il n'en eſt pas ainſi quand il s'agit de matiéres graves & ſérieuſes, où l'on ne cherche qu'à inſtruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir auſſi quelque choſe de grave & de ſérieux, [b] & il faut que cette amorce du plaiſir qu'on prépare aux

a Cùm is eſt auditor, qui non vereatur ne compoſitæ orationis inſidiis ſua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium ſervienti. *Orat. n.* 208.

b Sic minimè animadvertetur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis induſtria: quæ latebit eò magis, ſi & verborum & ſententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda ſibi cenſent, verba dico & ſententias: eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus, qui tamen ſi abeſſet, illa ipſa delectarent. *Ibid. n.* 197.

auditeurs ſoit comme envelopée & cachée ſous la ſolidité des penſées & ſous la beauté des expreſſions, dont ils ſoient tellement occupés, qu'ils paroiſſent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour ſe convaincre par ſes propres yeux, ou plutôt par ſes oreilles, de tout ce qui a été dit juſqu'ici.

Quod ſi è portu ſolventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere ſummo ſtudio ſolent & tempeſtatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti ſumus, ingrediuntur: quo tandem me animo eſſe oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempeſtates eſſe ſubeundas? Rien n'eſt plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement. *Pro Mur. n. 4.*

Omnes urbanæ res, omnia hæc noſtra præclara ſtudia, & hæc forenſis laus & induſtria, latent in tutela ac præſidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit ſuſpi- *Ibid. n. 12.*

cio tumultûs, artes illico noſtræ conticeſcunt. Cette cadence finale, qui eſt un dichorée, eſt extrêmement nombreuſe: & c'eſt par cette raiſon même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'emploier trop ſouvent dans le diſcours, parce que l'affectation, même dans les meilleures choſes, devient vicieuſe. *Animadverti, Judices, omnem accuſatoris orationem in duas diviſam eſſe partes.* L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes diviſam eſſe.* Quelle différence! *Rectum erat, ſed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faiſant remarquer cet arrangement.

Pro Cluent. n. 1.

Lib. 1. de Orat. n. 2. *Quam ſpem cogitationum & conſiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii noſtri caſus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis pleniſſimus fore videbatur, in eo maximæ moleſtiarum & turbulentiſſimæ tempeſtates extiterunt.* La muſique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuſe que l'eſt celle de ces périodes?

Verrin. 7. n. 87. *Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis... Evolarat jam è conſpectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam tunc ceteræ naves in ſuo loco moliebantur.* Tout contribue ici à la rapidité: le choix des mots, auſſi bien que leur ar-

rangement, & le choix des lettres mêmes preſque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* eſt auſſi prompte & légére que le vaiſſeau même : au lieu que celle de la fin, compoſée d'un ſeul mot fort long & peſant, repréſente merveilleuſement les efforts d'une flote mal équipée : *moliebantur.*

Reſpice celeritatem rapidiſſimi temporis : cogita brevitatem hujus ſpatii, per quod citatiſſimi currimus. Il eſt viſible que Sénéque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres. *Epiſt. 99.*

Servius agitat rem militarem : inſectatur totam hanc legationem : aſſiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat eſſe conſulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels aſſez longs & de même terminaiſon, qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus mépriſable & plus dégoutante la profeſſion que ſon adverſaire prenoit à tâche de relever. Il paroit avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulcram! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.* *Pro Mur. n. 11.* *Eunuch. Act. 2. ſc. 3.*

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le deſſein d'attaquer Clodius, décrit ainſi ſon équipage. *Cùm hic inſidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparaſſet, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne ſent pas à la ſimple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'emploier ici de longs mots, compoſés de pluſieurs ſyllabes, & qu'il les a exprès entaſſés les uns ſur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarraſſer qu'à ſervir dans un combat?

D'une ſeconde ſorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé juſqu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaiſir de l'oreille, & ſe termine à rendre le diſcours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ſes penſées de la grace, que de la force. Cet arrangement conſiſte à diſpoſer de telle ſorte certaines expreſſions, que le diſcours aille toujours en croiſſant, & que les derniéres ſoient toujours les plus fortes, &

ajoutent quelque choſe à celles qui ont précédé. Quelquefois auſſi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particuliére, & qui ſont la principale force d'une penſée ou d'une deſcription, afin que ſéparés, pour ainſi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produiſent ſur l'eſprit tout leur effet. Cette ſorte d'arrangement n'eſt pas moins remarquable que la premiére, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés auſſi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui ſeules ſeroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

1. *Tu iſtis faucibus, iſtis lateribus, iſta gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauſeras, ut tibi neceſſe eſſet in populi Romani conſpectu vomere poſtridie.* Quintilien peſe tous les mots de cette deſcription. *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè ſunt otioſa. Nam reſpicientes ad hæc poſſumus æſtimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauſerit, quod ferre & coquere non poſſet illa gladiatoria corporis firmitate.* Philip. 2. n. 63.

On ſent aſſez l'effet que produit l'ar-

rangemet de ces mots, *faucibus*, *lateribus*, *gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croiſſant. On remarqueroit peutêtre moins la raiſon qui a porté Cicéron à rejetter à la fin ce mot *poſtridie*, ſi Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sæpe eſt vehemens aliquis ſenſus in verbo : quod ſi in media parte ſententiæ latet, tranſiri intentione, & obſcurari circumjacentibus ſolet, in clauſula poſitum aſſignatur auditori & infigitur, quale eſt illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. Transfer hoc ultimum, minus valebit. Nam totius ductûs hic eſt quaſi mucro, ut per ſe fœdæ vomendi neceſſitati, jam nihil ultra exſpectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non poſſet POSTRIDIE.*

Quintil. l. 9. c. 4.

Mais écoutons Cicéron qui dévelope lui-même ſa penſée, & nous fait toucher au doit tout ce qui y eſt renfermé. *O rem non modò viſu fœdam, ſed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidiſſet, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum gerens, magiſter equitum, cui ructare turpe eſſet, is vomens fruſtis eſculentis, vinum redo-*

Philip. 2. n. 63.

lentibus, gremium ſuum & totum tribunal implevit. Il eſt viſible que les derniéres expreſſions enchériſſent toujours ſur les premiéres. *Singula incrementum habent. Per ſe deforme, vel non in cœtu vomere: in cœtu etiam non populi: populi etiam non Romani: vel ſi nullum negotium ageret, vel ſi non publicum, vel ſi non magiſter Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa ſingulos gradus moraretur: hic in ſublime etiam currit, & ad ſummum pervenit non nixu, ſed impetu.* Quintil. lib. 8. c. 4. Voila un beau modéle d'explication pour les maîtres.

Au reſte quelque belle que ſoit la deſcription que fait ici l'orateur Romain du vomiſſement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertiſſant d'abord de l'effet qu'elle doit produire: *O rem non modò viſu fœdam, ſed etiam auditu:* je ne croi pas que notre langue, délicate comme elle eſt ſur les bienſéances, pût ſouffrir ce détail de circonſtances qui bleſſent & révoltent l'imagination; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, fruſtis eſculentis.* * C'eſt une occaſion de faire ſentir

* *Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomiſſement après le repas, fort ordinaire pour lors, rendoit-elle ces expreſſions moins choquantes.*

aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage inconteſtable que la nôtre a en cela ſur la grecque & ſur la latine.

Verrin. 7. n. 85. 2. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la penſée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raiſon, lorſque je tâcherai de développer la beauté de cette deſcription, & je raporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Verrin. 7. n. 117. 3. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium Romanorum, lictor Sextius.* Qui mettroit *lictor Sextius* au commencement, gâteroit tout: il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du diſcours, [a] qui doit, ſelon les régles de la Rhétorique & du bon ſens, aller toujours en croiſſant. Cette régle cependant céde ici à la délicateſſe de l'oreille, qui auroit été bleſſée, ſi l'on eût mis *terror*

a Creſcere ſolet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs inſurgentibus. *Quinctil. l. 8. c. 4.*

morſque ſociorum, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque choſe de la maniére commune & ſimple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au diſcours. Elles conſiſtent ou dans les mots, ou dans les penſées. Je renferme dans les premiéres ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque différence.

Il eſt bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'uſage que la bonne éloquence fait faire des figures, le ſecours qu'elle en tire, non ſeulement pour plaire, mais auſſi pour perſuader & pour toucher; & comment ſans elles le diſcours languit, tombe dans une eſpéce de monotonie, & eſt preſque comme un corps ſans ame. Quintilien nous en donne une juſte idée par une comparaiſon qui eſt

fort naturelle. [a] Une ſtatue, dit-il; toute unie & toute d'une piéce depuis le haut juſqu'en bas, la tête droite ſur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce ſont les différentes attitudes des piés, des mains, du viſage, de la tête, qui variées en une infinité de maniéres ſelon la diverſité des ſujets, communiquent aux ouvrages de l'art une eſpéce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

[b] LA METAPHORE eſt une figure, qui à la place de mots propres qui manquent, ou ne ſont pas aſſez énergiques, ſubſtitue des termes figurés qu'elle em-

a Recti corporis - vel minima gratia eſt. Neque enim adverſa ſit facies, & demiſſa brachia, & juncti pedes, & à ſummis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut ſic dixerim motus, dat actum quemdam efficiis. Ideo nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille ſpecies. . . Quam quidem gratiam & delectationem affe-runt figuræ, quæque in ſenſibus, quæque in verbis ſunt. *Quintil. lib.* 2. *c.* 14.

b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem neceſſitas genuit inopiâ coacta primò & anguſtiis, pòſt autem delectatio jucunditaſque celebravit. Nam ut veſtis frigoris depellendi causâ reperta primò, pòſt adhiberi cœ-

prunte d'ailleurs par une eſpéce d'échange. Ainſi l'on a appellé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incenſus iræ*, *inflammatus furore*, au lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces paſſions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par néceſſité, à cauſe du défaut & de la diſette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du diſcours : de même à peu près que les vétemens ont été emploiés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & enſuite ont ſervi à l'embellir & à l'orner. [a] Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle ſe ſaiſit, ou du moins, ſi elle en chaſſe un mot propré, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée.

Cette figure eſt une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de

pta eſt ad ornatum etiam corporis & dignitatem, ſic verbi tranſlatio inſtituta eſt inopiæ cauſa, frequentata delectationis... Ergo hæ tranſlationes quaſi mutuationes ſunt, cùm, quod non habeas, aliunde ſumas. Illæ paulo audaciores, quæ non inopiam indicant, ſed orationi ſplendoris aliquid acceſſunt. 3. *de Orat.* n. 155. 156.

[a] Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, ſi in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quintil.* l. 8. c. 6.

nobleſſe au diſcours ; & l'on a pu remarquer dans tous les paſſages que j'ai cités, que les expreſſions les plus exquiſes ſont preſque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet [a] elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de ſa propre lumiére dans le diſcours le plus éclatant, & de s'y faire diſtinguer. En ſubſtituant le figuré au ſimple, elle enrichit en quelque ſorte la langue d'une infinité d'expreſſions : elle jette une grande variété dans le diſcours : elle releve & annoblit les choſes les plus petites & les plus communes : [b] elle plait extrêmement par l'ingénieuſe hardieſſe qu'il y a d'aller au loin chercher des expreſſions étrangéres à la place des naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe, & lui en ſignifiant une autre : enfin elle

a Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Quintil. lib. 8. c. 6.*

b In ſuorum verborum maxima copia, tamen homines aliena multo magis, ſi ſunt ratione tranſlata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii ſpecimen eſt quoddam tranſilire ante pedes poſita, & alia longè repetita ſumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione ; neque tamen aberrat, quæ maxima eſt delectatio ... vel quòd omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos

donne du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doit & à l'œil par les images ſenſibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand ſoin de commencer toujours par l'explication du ſens ſimple & naturel, ſur lequel eſt fondé le ſens figuré, & ſans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus ſûr auſſi & le plus facile de faire ſentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, eſt de ſubſtituer le ſimple au figuré, & de dépouiller une phraſe fort brillante de tous ſes ornemens, en la réduiſant à une propoſition toute ſimple. C'eſt la méthode que Cicéron lui-même a pratiquée: & quel meilleur modéle pouvons-nous ſuivre? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expreſſion métaphorique qui ſe trouve dans ces vers d'un ancien poéte;

Vive, Ulyſſes, dum licet;
Oculis poſtremum lumen radiatum rape,

admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Lib.* 3, *de Orat.* n. 159. 160.

Lib. 3. de Orat. n. 162. Voici comme il s'y prend : *Non dixit* CAPE, *non* PETE ; *haberet enim moram ſperantis diutius eſſe ſeſe victurum : ſed* RAPE. *Hoc verbum eſt ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet,* Horace emploie la même penſée :

Od. 8, l. 3. Dona præſentis cape lætus horæ.

Un habile Interpréte prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raiſon. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout ſoin & de toute inquiétude, & ſe flatant de l'eſpérance d'une longue vie, jouit paiſiblement des plaiſirs que chaque jour lui préſente ; & le mot *cape*, convient fort à une telle ſituation : au lieu que chez l'ancien poéte on exhorte Ulyſſe à ſaiſir le moment préſent, de peur qu'il ne lui échape, & ne lui ſoit enlevé par une mort promte & imprévûe : *Poſtremum lumen radiatum rape.* Cicéron s'eſt ſervi d'un mot pareil, & non avec moins de grace.

Pro Quint. Roſc. n. 31. *Quo quiſque eſt ſolertior & ingenioſior, hôc docet iracundiùs & laborioſiùs. Quod enim ipſe celeriter arripuit, id cùm tardè percipi videt, diſcruciatur.* Il ſuffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit :* on en ſent bien la différence.

Quand

Quand la métaphore eſt continuée, & qu'elle ne conſiſte pas en un ſeul mot, on l'appelle ALLÉGORIE. *Equidem ceteras tempeſtates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum ſemper Miloni putavi eſſe ſubeundas.* On pouvoit dire ſimplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus ſemper Miloni putavi eſſe ſubeunda.*

Souvenez-vous du commencement & des ſuites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe. Fléchier.

Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produiſirent cette première fleur de réputation qui répand ſon odeur [a] *plus agréable que les parfums ſur tout le reſte d'une belle vie.*

[b] Il faut, quand on emploie cette figure, avoir ſoin de demeurer toujours dans la même ſimilitude, & ne pas ſauter bruſquement d'une image à une au-

a Melius eſt nomen bonum, quàm unguenta pretioſa. *Eccleſ.* 7. 2.

b Id imprimis eſt cuſtodiendum, ut quo ex genere cœperis tranſlationis, hoc deſinas. Multi enim, cùm initium à tempeſtate ſumpſerunt, incendio aut ruina finiunt : quæ eſt inconſequentia rerum fœdiſſima. *Quintil. lib.* 8, *cap.* 6.

tre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques interprétes l'excusent. Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur:

Lib. 2. de Orat. n. 60. *Ut cùm in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer: sic, cùm istos libros ad Misenum studiosiùs legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* & *colorari*? & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit?

LA PERIPHRASE, ou CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leur nom, *ad Sallust. requisita naturæ.* Souvent elle n'est employée que pour l'ornement : & cela est assez ordinaire aux poétes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroitroit basse,

ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement.

1. *Pour l'ornement.*

Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) *donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au lieu de dire simplement: *donne une place à ses cendres dans le tombeau des Rois.* *Mascaron.*

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où nait l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore. *Despr.*

2. *Pour relever des choses communes ou basses.*

Déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraié nos provinces. C'est-à-dire, l'armée des Allemans. *Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés.* C'est-à-dire, les canons. *Fléchier.*

3. Pour adoucir des propoſitions dures.

Cicéron, dans le plaidoier pour Milon, forcé d'avouer que ſes gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainſi: *interfecerunt, jugularunt Clodium:* mais en uſant de périphraſe il cache l'horreur de ce meurtre ſous une idée qui ne pouvoit déplaire aux juges, & qui ſembloit même les intéreſſer. *Fecerunt id ſervi Milonis (dicam enim non derivandi criminis cauſâ, ſed ut factum eſt) neque imperante, neque ſciente, neque preſente domino, quod ſuos quiſque ſervos in tali re facere voluiſſet.*

Pro Mil. n. 29.

Vibius Virius, lorſqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poiſon pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au lieu de dire que ce poiſon leur procurera une promte mort, décrit par une élégante périphraſe les malheurs dont ce breuvage les délivrera, & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino cibo-que poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures, à videndis audiendiſque omnibus acerbis indigniſque quæ manent victos, vindicabit.*

Liv. lib. 26. n. 13.

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains, & capable de les revolter: il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une maniére adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur, mais en leur insinuant que celui de Roi, qu'il se donne bien de garde de nommer, le mettroit plus en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos, si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.* Liv. lib. 6. n. 18.

On a remarqué avec raison [a] certains tours dont les Anciens se sont servi pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux: *Ut urbem apud deos deponerent; quia durum erat dicere, ut relinquerent.* Un autre étoit d'avis qu'on fît fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités

a Celebrata apud Græcos schemata, per quæ res asperas molliùs significant. *Quintil. l. 9. c. 2.*

de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il faloit faire uſage des victoires. *Et qui victorias aureas in uſum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum eſſe.*

LA RÉPÉTITION eſt une figure aſſez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes ſortes. Elle eſt fort propre à exprimer le caractére des paſſions vives & impétueuſes, telles que ſont par exemple la colére & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même choſe, qui ne voient que cet objet, & qui par cette raiſon répétent ſouvent les termes qui les repréſentent. C'eſt ainſi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Georg. v. 465. TE dulcis conjux, TE ſolo in littore ſecum, TE veniente die, TE decedente canebat.

Lib. 2. ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avoit été ſon tuteur, & qu'il regardoit comme ſon pere. *Volui tibi multa alia ſcribere, ſed totus animus in hac una contemplatione defixus eſt. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miſerum me! (conſumptis enim lacrymis tamen infixus animo hæret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii acerbiſſimæ voci ſubjecta præconis.. Vivis, & vivis non ad deponendam, ſed ad confirmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices..... Cùm ille imploraret ſæpius, uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & arumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.* 2. *Philip.* n. 64. 1. *Catil.* n. 1. 7. *Verr.* n. 161.

Cette figure eſt excellente auſſi pour inſiſter fortement ſur quelque preuve, ſur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire ſentir la folie des hommes qui ſe donnent tant de peines pour s'aſſurer ici un établiſſement, & qui ſouvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir repréſenté la terre entiére comme un petit point preſque indiviſible en comparaiſon de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de ſi violentes ſecouſſes : voila ce qui eſt l'objet de notre ambition, *Lib.* 2. *c.* 58.

la matiére de nos diſputes, la cauſe de tant de guerres ſanglantes même entre des concitoiens & des freres. *Hæc eſt materia gloriæ noſtræ, hæc ſedes: hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus: hîc inſtauramus bella etiam civilia, mutuiſque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit conſiſte dans la répétition qui ſemble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes ſe donnent tant de tourmens, juſqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reſte-t-il après leur mort qu'ils puiſſent occuper ? *Quota terrarum parte gaudeat? vel, cùm ad menſuram ſuæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat.*

Racine. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété..
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan
& ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeſte avant-coureur...
Dieu des Juifs, tu l'emportes!..

David, David triomphe. Achab ſeul eſt détruit. . . .

L'argent, l'argent, dit-on : ſans lui tout eſt ſtérile. *Deſpreaux.*
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat.
L'argent ſeul au palais peut faire un magiſtrat. . .

Quel carnage de toutes parts ! *Racine.*
On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;
Et la ſœur, & le frere ;
Et la fille, & la mere :
Le fils dans les bras de ſon pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'eſt en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux paſſions le langage qui leur eſt naturel.

ANTITHESE, DISTRIBUTION, & autres figures pareilles.

» LES ANTITHESES bien ménagées, » dit le pere Bouhours, plaiſent infini» ment dans les ouvrages d'eſprit. Elles

» y font à peu près le même effet que » dans la peinture les ombres & les jours » qu'un bon peintre a l'art de diſpenſer à » propos ; ou dans la muſique les voix » hautes & les voix baſſes qu'un habile » maître ſait méler enſemble. *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia. . . Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit. . . . . Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.*

Pro Cluent. n. 15. *Pro Mur. n. 76.* *Fléchier.*

IL Y A d'autres figures qui conſiſtent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placées avec art & juſteſſe & comme avec ſymétrie dans un certain ordre, ſe répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette eſpéce de concert étudié & meſuré flatent agréablement l'oreille & l'eſprit.

[a] Cicéron n'a pas négligé cette grace du diſcours, à laquelle quelques Anciens,

[a] Deleſtatus eſt his etiam M. Tullius : verùm & modum adhibuit non ingratæ, niſi copiâ redundet, voluptati : & rem alioqui levem, ſententiarum pondere implevit. *Quintil. l. 9. c. 2.*

comme Iſocrate, s'étoient livrés ſans réſerve : & il nous a montré l'uſage qu'on devoit faire de ces figures, en les emploiant rarement & avec ſobriété, & aiant toujours pris ſoin de les relever par la force & la ſolidité des penſées, ſans quoi elles ſeroient d'un léger mérite.

Eſt enim hæc, Judices, non ſcripta, ſed nata lex ; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex natura ipſa arripuimus, hauſimus, expreſſimus ; ad quam non docti ſed facti, non inſtituti ſed imbuti ſumus : ut, ſi vita noſtra in aliquas inſidias, ſi in vim, ſi in tela aut latronum aut inimicorum incidiſſet, omnis honeſta ratio eſſet expediendæ ſalutis... Et ſine invidia culpa plectatur, & ſine culpa invidia ponatur. *Pro Mil. n. 10.* *Pro Cluent n. 5.*

Sénéque eſt plein de ces ſortes de figures. *Magnus eſt ille qui fictilibus ſic utitur, quemadmodum argento ; nec ille minor eſt, qui ſic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi eſt, pati non poſſe divitias... Tu quidem orbis terrarum rationes adminiſtras, tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt.* *Senec. Ep. 5.* *De Brev. vitæ, c. 18.*

Fléchier. *Un homme grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſpérité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la religion par ſa piété.*

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe.

Fonten. *On imagine aiſément avec quelle ardeur & quelle perſévérance s'attache à une étude un homme d'eſprit, dont elle eſt le plus grand plaiſir; & un homme de bien, dont elle eſt devenue le devoir eſſentiel.*

Il avoit cette innocence & cette ſimplicité de mœurs que l'on conſerve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudeſſe, & une certaine fierté ſauvage que donne aſſez ſouvent le commerce des livres ſans celui des hommes.

Boſſuet. *Un ſeul eſt frapé, & tous ſont délivrés. Dieu frape ſon fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de ſon fils innocent.*

Toutes ces penſées ſont fort belles & fort ſolides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour & la maniére dont elles ſont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux ſentir, il n'y a qu'à les réduire à une maniére de parler ſimple & commune. C'eſt ce que je vais tâcher de faire obſerver dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroit ſur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à Céſar, que les Princes n'ont rien par où ils puiſſent approcher de plus près des dieux, qu'en faiſant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter ſimplement que ſa fortune & ſon bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'eſt là le fonds de la penſée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de nobleſſe & d'élégance, en marquant ſéparément par une eſpéce de diſtribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à ſon bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'eſt en cela que conſiſte la grandeur de ſa fortune, & l'excellence de ſon naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut* *Pro Lig. n. 38.*

TAYLOR INST. OXFORD

velis conservare quàm plurimos. Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura: majus, melius: possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, & d'une manière plus ornée ?

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim cùm artifex ejusmodi sit* (Q. Roscius) *ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat; tum vir ejusmodi est, ut solus videatur dignus, qui eò non accedat.* Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières. *Qui medius fidius* (*audacter dico*) *plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm disciplinæ possidet in se: quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur: qui ita dignissimus est scena propter artificium, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roscius est un si ex-

Pro Quint. n. 78.

Pro Quint. Rosc. com. n. 37.

» cellent acteur, qu'il paroit ſeul digne » de monter ſur le théatre : mais d'un » autre côté il eſt ſi homme de bien, » qu'il paroit ſeul digne de n'y monter ja- » mais. » Il n'y a pas moins de délicateſſe dans le ſecond éloge. Le dernier membre auroit eu peutêtre plus de grace, ſi au mot d'*artificium* on en eût ſubſtitué un qui ſe terminât comme *abſtinentiam.* Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici, qui conſiſtent dans un arrangement étudié & meſuré, eſt que les mots ſe répondent non ſeulement pour le ſens, mais, s'il ſe peut, pour le ſon & la cadence. *Ita digniſſimus eſt ſcena propter artis peritiam, ut digniſſimus ſit curia propter abſtinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du ſens par une expreſſion moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien ſur l'uſage qu'il faut faire de ces ſortes de figures.

[a] Comme elles ne conſiſtent que dans certains tours & certain arrangement de

a ſunt qui neglecto rerum pondere & viribus ſententiarum, ſi vel inania verba in hos modos depravarint, ſummos ſe judicent artifices, ideòque non deſinunt eas nectere : quas ſine ſententia ſectari tam eſt ridiculum, quàm quærere habitum geſtum-

paroles, & que les paroles ne doivent ſervir qu'à exprimer les penſées; on ſent aſſez qu'il ſeroit abſurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fonds même des penſées & des choſes. Mais quelque ſolide qu'on le ſuppoſe, ces figures doivent être emploiées rarement, parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation ſe fait ſentir, & devient vicieuſe. [a] Enfin il faut que la nature des choſes qu'on traite ſoit ſuſceptible de ces ſortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils ſont menacés, d'exciter en eux une juſte indignation contre le crime, d'emploier des ſupplications vives & empreſſées, un orateur ne ſe rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes meſurées, par des antithéſes, & de pareilles figures qui ne ſont

que ſine corpore. *Quintil. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæ quidem denſandæ ſunt nimis. *Ibid.*

a Sciendum imprimis quid quiſque in orando poſtulet locus, quid perſona, quid tempus... Ubi enim atrocitate, invidia, miſeratione pugnandum eſt, quis ferat contrapoſitis, & pariter cadentibus, & conſimilibus, iraſcentem, flentem, rogantem: cùm in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, & ubicumque ars oſtentatur, veritas abeſſe videatur. *Ibid.*

propres qu'à éteindre le feu des passions, & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit, lorsqu'il ne devroit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs, & à les remplir des sentimens de crainte, de colére, ou de douleur qu'il veut leur inspirer?

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, & dans une espéce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si curetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le seul nom de Verrès, qui en latin signifie *un porc*, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse,* JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM: *alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cùm* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM *reliquisset.* (Le Préteur à qui Verrès avoit succédé s'appelloit *Sacerdos.*) *Quæ ego non commemorarem (neque enim* *Verr.* 3. n. 121.

perfacetè dicta, neque porro hac severitate
Verr. 4. n. 18. & 19 *digna sunt) nisi*, &c. *Ex nomine istius quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur ... ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujusmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit ?* Cicéron, en raportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & puériles; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condanner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours : & elles doivent paroitre telles, quand elles sont pleines de sens, & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle. Cicéron avoit raporté la maniére juste & desintéressée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire.
Verr. 1. n. 57. Il ajoute cette réflexion. *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem ? æquius ad levandam mulieris*

calamitatem ? vehementius ad Quæstoris libidinem coercendam ? summè hæc omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repentè è vestigio EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo*, FACTUS EST VERRES. *Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit : mulieri reddit quantulum visum est.* Il me semble que cette allusion fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux (& c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr.* C'étoit un nom supposé sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette piéce dans le procès ; *ut omnes mortales*, dit-il, *istius avaritiæ non jam vestigia, sed ipsa cubilia videre possint. Videtis Verrutium ? videtis primas litteras integras ? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura ?* Peut-on con-

Verr. 4. n. 186. &c.

n. 190.

n. 191.

danner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & mépriſable?

Quelquefois la reſſemblance des mots, ou le ſimple changement de prépoſition, ou le même mot pris en différens ſens, produit une ſorte d'agrément, qui n'eſt point à rejetter. *Hanc reipublicæ peſtem pauliſper reprimi, non in perpetuum comprimi poſſe..... Non emiſſus ex urbe, ſed immiſſus in urbem eſſe videatur... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien diſoit d'un eſclave qui voloit dans la maiſon, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui: *Solum eſſe cui domi nihil ſit nec obſignatum, nec occluſum:* ce qui convient auſſi à un fidéle ſerviteur, à qui l'on ſe fie pleinement.

1. *Catil. n.* 30.
n. 27.
Pro Cæl. n. 77.
2. *de Orat. n.* 248.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en raporter ſeulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, ſont des figures fort communes, mais qui peuvent ſervir infiniment à rendre le diſcours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. *v.* 646. *Uſque adeo-ne mori miſerum eſt?* C'eſt de ce ton que parle un homme près d'aller

au combat : au lieu qu'un vieillard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non eſt uſque adeo miſerum mori.*

Enée dans un récit remarque que ſi on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été priſe :

Trojaque nunc ſtares, Priamique arx alta maneres, *Æn. l. 2. v. 56.*

L'apoſtrophe fait ſentir toute la tendreſſe d'un bon citoien pour ſa patrie. Changez une lettre, *ſtaret*, *maneret*, ce ſentiment diſparoit.

Cicéron termine ainſi le récit qu'il avoit fait du ſupplice d'un citoien Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium noſtræ civitatis ! O lex Porcia, legeſque Semproniæ ! O graviter deſiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia poteſtas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. faſces & ſecures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur !* Voila le vrai langage de la douleur & de l'indignation. *Verr. 7. n. 161. & 162.*

Cicéron réunit preſque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans

Pro Ligar. n. 9. un endroit qui eſt fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille diſtrictus in acie Pharſalica gladius agebat? cujus lætus ille mucro petebat? qui ſenſus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?* Tout cela ſe réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharſale, & qu'il avoit porté les armes contre Céſar. Mais quelle force ne donnent point à cette penſée tant & de ſi vives figures, entaſſées les unes ſur les autres? ne ſemblent-elles pas inſinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mêlée chercher Céſar? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant: *Contra ipſum Cæſarem eſt congreſſus armatus.*

Boſſuet. *Princeſſe dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre maiſon? O Eternel, veillez ſur elle. Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi délaiſſée.*

Fléchier. *Retraites ſombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t elle fait couler juſqu'à vous ſes conſolations & ſes aumônes, inquiéte de vos beſoins & de*

vos chagrins, & plus ſoigneuſe de cacher ſes charités, que vous ne l'étiez de cacher votre miſère!

O fortuné ſéjour! O champs aimés des cieux! *Deſpreaux.*
Que pour jamais foulant vos prés délicieux
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeul, oublier tout le monde!

O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux! *Racine.*
Sacrés monts, fertiles valées
Par cent miracles ſignalées:
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joad plein d'une ſainte indignation lui répond ainſi;

Et quel tems fut jamais ſi fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles?

LA PROSOPOPÉE eſt une figure qui préte de l'action & du mouvement aux choſes inſenſibles ; qui fait parler les perſonnes ſoit abſentes ſoit préſentes, les choſes inanimées, & quelquefois même les morts.

Il eſt ordinaire aux poétes de donner de l'indignation, & de l'admiration aux fleuves, aux arbres ; de la triſteſſe aux bêtes, &c.

Virgile. Atque indignatum magnis ſtridoribus æquor:
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
It triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Deſpreaux. Sous les fougueux courſiers l'onde écume & ſe plaint...
J'entens déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.

Pline l'ancien dans ſes deſcriptions approche ſouvent de la hardieſſe poétique. Il peint merveilleuſement par deux traits la douleur & la honte d'un pan, qui aiant perdu ſa queue ne cherche plus qu'à ſe cacher : *Caudâ amiſſâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* Dans

Lib. 10. c. 20.

un

un autre endroit il donne un ſentiment de joie à la terre qui ſe voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un ſoc chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore.* Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatues des héros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes après avoir changé de maîtres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu conſacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipſæ domus; & erat hæc ſtimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui eſt du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuſe briéveté de la derniére penſée *intrare in alienum triumphum*, y a ſubſtitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raiſon moins vif.

Lib. 18. c. 3.

Lib. 35. c. 2.

Cicéron emploie la même penſée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'eſt en parlant de la maiſon du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier ſi en entrant dans ce veſtibule orné des dé-

pouilles des ennemis, & des becs des vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vû ni entendu sous Pompée que de sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, & hostium spolia cùm aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina?... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popinæ sunt.*

2. Philip. n. 68. 69.

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion: *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cùm videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?*

Pro Mil. n. 9.

Il pouvoit dire ſimplement: *cùm videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il perſonifie les loix; & nous les repréſente comme ſi elles accouroient au ſecours d'un homme qui ſe trouve attaqué par des voleurs, & comme ſi elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour ſe défendre. Cela eſt tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après: *Silent enim leges inter arma, nec ſe expectari jubent: cùm ei, qui expectare velit, antè injuſta pœna luenda ſit, quàm juſta repetenda.* n. 10.

A ces cris Jéruſalem redoubla ſes pleurs; les voutes du temple s'ébranlérent; le Jourdain ſe troubla, & tous ſes rivages retentirent du ſon de ces lugubres paroles: COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL? Fléchier.

Vous ſavez que naturellement la victoire eſt cruelle, inſolente, impie. Monſieur de Turenne la rendoit douce, raiſonnable, & religieuſe.

Depuis que la juſtice gémit ſous un amas de loix & de formalités embarraſſées, & qu'on s'eſt fait un art de ſe ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu ſuffire à cette fonction.

Bossuet. *Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ?*

Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises, (de Cromwel) *ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.*

Fontem. *La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment supérieure.*

IL EST une autre espéce de prosopopée, encore plus vive & plus hardie que la premiére. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes ; ou qu'au lieu de raporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

1. *Apostropher des choses insensibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particuliére, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été

ſenſibles, & leur adreſſe enſuite ſon diſcours. *Religiones mehercule ipſæ, aræque, cùm illam belluam cadere viderunt, commoviſſe ſe videntur, & jus in illo ſuum retinuiſſe. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor, voſque Albanorum obrutæ aræ, &c.* *Pro Mil. n. 85.*

Sans cette paix, Flandre, théâtre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcenes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires. *Flechier.*

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper ? *Boſſuet.*

2. *Faire parler des choſes inanimées.*

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius, dans le beau diſcours qu'il fait au ſujet de la continuation du ſiége de Veies, introduit de même la République, qui repréſente aux ſoldats, que puiſqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le ſervice pour toute l'année. *An ſi ad calculos eum Reſpublica vocet, non meritò dicat : Annua æra habes, annuam operam ede ? An tu æquum cenſes* *1. Catil. n. 18. & 27.* *Tit. Liv. lib. 5. n. 4.*

militia ſemeſtri ſolidum te ſtipendium accipere?

3. Les diſcours mis dans la bouche même des perſonnes font tout un autre effet, que ſi on ſe contentoit de les raporter par un ſimple récit ; & ils ſont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compaſſion.

C'eſt par cette figure que Cicéron dans le dernier de ſes plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faiſoit acheter chérement la triſte conſolation de voir & d'embraſſer leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un ſeul coup ces malheureuſes victimes de la cruauté de Verrès.

Verr. 7. n. 117. 118. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis : ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recuſabat. Quid, ut uno ictu ſecuris afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne ſæpius feriatur? ne cum ſenſu doloris aliquo aut cruciatu ſpiritus auferatur? Etiam ob hanc cauſam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intè-*

lerandum dolorem ! O gravem acerbamque fortunam ! Non vitam liberûm, ſed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.

Milon n'étoit pas d'un caractére qui lui permît de deſcendre à de baſſes ſupplications. Cicéron lui met dans la bouche un diſcours plein de grandeur & de nobleſſe, & en même tems extrémement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, ſint florentes, ſint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria cariſſima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Respublica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) ſine me ipſi, ſed per me tamen, perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c.* [a] L'effet de cette figure eſt de rendre comme préſentes les perſonnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes. *Pro Mil. n. 93.*

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait ſortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure *Pro Cal. n. 33-36.*

a Non audire judex videtur aliena mala deflentes, ſed ſenſum ac vocem auribus accipere miſerorum, quorum etiam mutus aſpectus lacrymas movet. *Quintil. lib. 6. cap. 1.*

dans le plaidoier de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter.

Bossuet. D'autres fois il adresse son discours aux morts. *Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célébre ce Monarque: & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.*

[a] Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroiables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

[b] L'HYPOTYPOSE est une figure qui

a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. l. 9. c. 2.*

b ὑποτύπωσις dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potiùs videatur, quàm audiri. *Quintil. l. 9. c. 2.*

Magna virtus est, res, de quibus loquimur clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi judex, de

peint l'image des choſes dont on parle avec des couleurs ſi vives, qu'on s'imagine les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit. Et c'eſt en quoi conſiſte principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point aſſez pleinement, & qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frape ſimplement les oreilles, ſans remuer l'imagination, & ſans aller juſqu'au cœur.

1. Ces images ſe font quelquefois en peu de mots, & ce ne ſont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la conſternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit ſa mort.

Miſeræ calor oſſa reliquit: *Æn. l. 9.*
Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa. *v. 475.*

Cicéron peint en deux lignes la colére, ou plutôt la fureur de Verrès. *Ipſe inflammatus ſcelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi: toto ex ore crudelitas eminebat.* *Verr. 7. n. 160.*

Il fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frape moins d'abord: comme

quibus cognoſcit, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis oſtendi. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt aperçue que par les connoiſſeurs. *Verr.7.n.85.* *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, mulierculâ nixus in littore.* Quintilien développe d'une maniére admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte deſcription. J'en raporterai les paroles mêmes, parce qu'elles peuvent ſervir de modéle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs. *Quintil. l. 8. c. 3.* *An quiſquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abeſt, ut cùm illâ in Verrem legit,* STETIT SOLEATUS, &c. *non ſolùm ipſum os intueri videatur, & locum, & habitum, ſed quædam etiam ex iis, quæ dicta non ſunt, ſibi ipſe aſtruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriuſque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averſationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la deſcription de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *ſtetit Verres in littore . . . cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de ſa vivacité & de ſes couleurs. La principale beauté conſiſte à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le repréſente Cicéron, appuié

nonchalamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.

Nos poétes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son courtier écumant sous son maître intrépide, *Despreaux.*
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs:

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit:

La Molesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les deſcriptions que j'ai raportées juſqu'ici ſont courtes, & ne peignent qu'un ſimple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui reſſemblent à ces tableaux où l'on repréſente pluſieurs perſonnages, dont toutes les attitudes frapent, & ſe font remarquer. Telle eſt cette deſcription d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim heſterna potatione oſcitantes. Verſabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & ſpinis cooperta piſcium.* Quintilien, qui nous a conſervé ce beau morceau, nous en fait ſentir la beauté & le prix par un ſeul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout: *Quid plus videret, qui intraſſet?* Il fait lui-même une excellente deſcription d'une ville priſe d'aſſaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois, ſoit poétes ſoit orateurs, en peuvent fournir auſſi un grand nombre.

Quint. lib. 8. cap. 3.

Joſabet dans Athalie décrit merveilleuſement la maniére dont elle ſauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, *Racine.*
Revient à tout moment effraier mon eſprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frapa ſoudain ma vûe.
Je me figure encore ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage:
Et ſoit fraieur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut ſervir de modéle dans ce genre : c'eſt dans l'oraiſon funébre de la Reine : *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ſes miſéricordes publiques ; dans ces lieux où ſe ramaſſent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémiſſemens & les plain-*

tes de ceux qui souffrent, rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languiſſans, porte dans le cœur de ceux qui les ſervent le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeſte empire, & où l'image de la miſére & de la mort entre preſque par tous les ſens : c'eſt-là que s'élevant au deſſus des craintes & des délicateſſes de la nature pour ſatisfaire à ſa charité au péril de ſa ſanté même, on la vit toutes les ſemaines eſſuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux beſoins de celui-là, procurer aux uns des remédes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit & des ſecours pour la conſcience.

Ces endroits ſont fort propres à former le goût des jeunes gens. [a] On doit les avertir que le moien le plus ſûr de réuſſir dans ces ſortes de deſcriptions eſt de conſulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en ſorte que chacun ſente en ſoi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans ſon propre fonds les ſentimens qui ſont exprimés dans le diſ-

a Naturam intueamur, hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt : ad ſe refert quiſque quæ audit ; & id facilliſmè accipiunt animi, quod cognoſcunt. *Quintil. l. 8. c. 3.*

cours. [a] Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. [b] Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées, d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espéces de songes & de douces réveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modéle de cette

a Per quas (φαντασίας) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidem dicunt ἐνθουσιαστὴν, qui sibi res, voces, actus secundùm verum optimè finget. *Quintil. l. 6. cap. 2.*

b Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

maniére de faire une deſcription, que je raporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien compoſer. *Ut hominem occiſum querar, non omnia, quæ in re præſenti acciditſſe credibile eſt, in oculis habebo? Non percuſſor ille ſubitus erumpet? non expaveſcet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo ſanguis, & palor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus inſidet?* Cet endroit paroit copié d'après Cicéron, qui décrit ainſi une pareille action: *Nonne vobis hæc, quæ auditſtis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miſerum ignarum caſûs ſui, redeuntem à cœna videtis? non poſitas inſidias? non impetum repentinum? Non verſatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adeſt iſte Roſcius? non ſuis manibus in curru collocat Automedontem illum, ſui ſceleris acerbiſſimi nefariæque victoriæ nuncium?*

Quint. l. 6. c. 2.

Pro Roſc. Amer. n. 98.

IMAGES.

Les derniers mots de la deſcription que je viens de citer, m'avertiſſent d'indiquer ici aux jeunes gens une des ſources des plus ordinaires des beautés du

discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frapent les sens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette maniére a quelque raport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de maniéres de peindre ainsi les objets qu'on décrit : j'en raporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la régle que j'ai indiquée.

Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit..... Prospicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vestæ lacrymis extinctus esse dicatur. Pro M. Fonteio n. 37. 38.

Pro Rosc. Amer. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit..... Penè dicam respersas manus sanguine paterno judices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum crediturí sint?*

Fléchier. *Quel peuple n'a pas ressenti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontiéres n'a pas servi de théatre à sa gloire?*

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & secrettes espérances de sa solitude. D'une main il foudroioit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquétes, & que marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroier, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pié de ses autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de méler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, & je prens sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

Qu'eſt-il beſoin de lever le voile qu'elle a jetté ſur ſes actions ?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Eſt-ce dans la Cour, eſt-ce dans les armées, eſt-ce ſous le caſque & ſous la cuiraſſe que s'apprennent de telles vérités ? Maſcar.

Vous croiez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un roiaume eſt un remède univerſel à tous les maux ? Boſſuet.

Il me ſemble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croioient voir partir de ſon oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Sous un air ſerain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) *il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui ſont encore ſur le point d'éclater.* Peliſſon.

Pour comble de proſpérité Racine.

Il eſpere (*l'impie*) revivre en ſa poſtérité.

Et d'enfans à ſa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général, que l'uſage des figures demande beaucoup de diſcernement & de prudence. Elles ſervent comme de ſel & d'aſſaiſonnement au diſcours, pour relever le ſtile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que cauſeroit une ennuieuſe uniformité; & dès lors elles doivent être emploiées avec meſure & diſcrétion. Car ſi l'uſage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite; & plus elles ſont brillantes, plus elles choquent & laſſent par une affectation vicieuſe, qui marque qu'elles ne ſont point naturelles, mais recherchées avec trop de ſoin, & comme amenées par force.

a Una in re maximè utilis, ut quotidiani & ſemper eodem modo formati ſermonis faſtidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo ſi quis parcè, & cùm res poſcet, utetur, velut aſperſo quodam condimento, jucundior erit. At qui nimiùm affectaverit, ipſam illam gratiam varietatis amittet... Nam & ſecretæ, & extra vulgarem uſum poſitæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ ſatiant: ne ſe ob vias fuiſſe dicenti, ſed conquiſitas, & ex omnibus latebris extractas congeſtaſque declarant. *Quintil. l. 9. c. 3.*

Il n'eſt pas néceſſaire de faire obſerver qu'il y a des figures qui ſont devenues ſi communes & ſi triviales, qu'elles ont perdu toutes leurs graces, ſur-tout lorſqu'elles ſont trop longues. *Miſerum eſt exturbari fortunis omnibus : miſerius eſt injuriâ. Acerbum eſt... acerbius. Calamitoſum eſt... calamitoſius. Funeſtum eſt... funeſtius. Indignum eſt... indignius. Luctuoſum eſt... luctuoſius. Horribile eſt... horribilius.* L'auditeur prévient la réponſe, & eſt fatigué par cette eſpéce de refrein qui eſt toujours ſur le même ton. Il en eſt de même de cette autre figure, qui eſt encore plus ennuieuſe : *Qui ſunt qui fœdera ſæpe ruperunt ? Carthaginienſes. Qui ſunt qui in Italia crudele bellum geſſerunt ? Carthaginienſes. Qui ſunt, &c. ?* *Pro Quinct. n. 95.* *Cornif. l. 4.*

§. VI.

Des Précautions Oratoires.

JE DONNE ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point bleſſer la délicateſſe de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il ſe ſert pour dire de certaines choſes qui autrement paroitroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*,

parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chrysogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin dans toute la suite de son plaidoier d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort appliqué à les lui cacher: qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla, chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

Pro Rosc. Amer. n. 21. & 22. 25. 91. 110. 127. *n.* 131.

Cicéron, dans le plaidoier intitulé; *Divinatio in Verrem*, est obligé de mon-

trer qu'il eſt plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. [a] Une telle cauſe, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adreſſe & d'habileté : car les louanges qu'on ſe donne à ſoi-même ſont toujours odieuſes ; ſur-tout quand elles roulent ſur l'eſprit & ſur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités néceſſaires pour ſoutenir un plaidoier ſi important, n'a garde de ſe les attribuer à lui-même : une vanité ſi groſſiére auroit révolté tous les eſprits. [b] Il dit ſeulement qu'il a travaillé toute ſa vie pour les acquérir, & que ſi malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'eſt pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profeſſion, en ſoit abſolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de pluſieurs Grecs qui avoient dépoſé contre ſa partie. Pour le faire avec plus de ſuccès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate ſur ce qui regarde la bonne foi

a Intelligo quàm ſcopuloſo difficiliquè in loco verſer. Nam cùm omnis arrogantia odioſa eſt, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo moleſtiſſima. *n.* 36.

b Fortaſſe dices : Quid ? Ergo hæc in te ſunt omnia ? Utinam quidem eſſent ! Verumtamen ut eſſe poſſent magno ſtudio mihi à pueritia eſt elaboratum. *n.* 40.

& la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il releve extrémement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les témoignages. *Veruntamen hoc dico de toto genere Græcorum : tribuo illis litteras ; do multarum artium disciplinam ; non adimo sermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam ; denique etiam, si qua sibi alia sumunt, non repugno : testimoniorum religionem & fidem nunquam ista natio coluit, totiusque hujusce rei quæ sit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.*

Pro Flacco, n. 9.

On sait que Cicéron excelloit surtout à émouvoir les passions, & que par les discours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ses parties, en finissant ses plaidoiers, il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame, & la noble fierté dont se piquoit Milon, ôtoient

ôtoient à son avocat cette ressource si puissante. [a] Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges, & il prit sur lui le caractère & le personnage de Suppliant, qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres, lors même qu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice, rend très difficiles certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contr'eux; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. [b] Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte

a Ergo & ille captavit ex illa præstantia animi favorem, & in locum lacrymarum ejus ipse successit. *Quintil. lib. 6. c. 1.*

b Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, sed etiam caritas: præterea causa sit nobis justa sic dicendi; neque id moderatè tantùm faciamus, sed etiam necessariò. *Quintil. l. 11. c. 1.*

n. 12. & 17. dans le plaidoier pour Cluentius, que sa mere avoit traité avec une cruauté inouïe.

La régle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions, où des raisons d'intérêt ou de bienséance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, [a] & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son procès sans découvrir un crime dont son pere est coupable. Il [b] faut, dit Quintilien, que les choses mêmes conduisent insensiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire ; que tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu, entrecoupé, & interrompu de

a In quo per quamdam suspicionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quintil. l. 9. c. 2.*

b Res ipsæ perducant judicem ad suspicionem, & amoliamur cetera, ut hoc solum supersit ; in quo multum etiam affectus juvant, & interrupta silentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud nescio quid, quod ipse fortasse non crederet, si audiret : & ei, quod à se inventum existimat, credat. *Ibid.*

tems en tems comme par un ſilence forcé & par de vifs ſentimens de tendreſſe, faſſe connoitre la violence qu'il ſe fait pour ne pas laiſſer échaper des paroles que la force de la vérité ſemble vouloir arracher de ſa bouche. Par là le Juge eſt porté à chercher ce je ne ſai quoi qu'il ne croiroit peutêtre pas, ſi on le lui avoit découvert, mais dont il eſt pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a auſſi des perſonnes d'un caractére ſi reſpectable, & d'une réputation ſi univerſelle, que leur nom ſeul eſt un poids qui accable leurs adverſaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel [a] Cicéron, ſans toucher à la perſonne même de Caton, qui devoit être pour lui comme ſacrée, & qui certainement étoit inacceſſible & invulnérable à la cenſure la plus maligne, ſut pourtant lui ôter une partie de ſon autorité & de ſon crédit par le portrait qu'il fit de la ſecte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'eſprit

a Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam ſummè admiratus, non ipſius vitio, ſed Stoicæ ſectæ, quibuſdam in rebus factam duriorem videri volebat! *Quinctil. l. 11. c. 1.*

& d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainsi la loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejetter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune maniére le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il em-

ploie d'abord tous les traits de ſon éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoiſſance dont il étoit pénétré pour le bienfait ſignalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en releve avec ſoin toutes les circonſtances que lui étoient ſi honorables. Il marque enſuite les devoirs & les obligations que lui impoſe un conſentement ſi unanime du peuple à lui donner le Conſulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il eſt, il prétend bien & dans l'exercice de ſa charge & pendant toute ſa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a beſoin d'explication: & après en avoir démêlé les différens ſens; après avoir découvert les ſecrettes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce ſpécieux nom leurs deſſeins ambitieux; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenſeurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raiſon étoit ſi chére au Peuple Romain; après s'être ainſi inſinué peu à peu & par dégrés dans l'eſprit de ſes auditeurs, & s'en être enfin rendu maître abſolu, il n'oſe pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agiſſoit, mais il ſe contente de proteſter qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoiſſe pas que cette loi, ſous un dehors flateur, donne

en effet atteinte à ſon repos & à ſa liberté, il ſe joindra à lui, & ſe rendra à ſon ſentiment. C'eſt ici un modéle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par inſinuation*, & il me ſemble qu'un ſeul endroit comme celui-ci eſt bien capable de former l'eſprit des jeunes gens, & de leur apprendre la maniére adroite & reſpectueuſe avec laquelle ils doivent combattre le ſentiment de ceux à qui la reconnoiſſance & la ſoumiſſion ne leur permettent pas de réſiſter directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple, détrompé par l'éloquent diſcours de ſon Conſul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il faloit penſer du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicateſſe. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre Céſar. Cicéron releve & condanne la dureté de cette expreſſion; & après avoir raporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, paſſion, prévention, entêtement, témérité : » Pour moi, dit-» il, ſi l'on me demande quel eſt le pro-

» pre & véritable nom que l'on doit donner à notre malheur, il me semble que » c'est une fatale influence qui a aveuglé » les hommes, & les a entraînés comme » malgré eux ; en sorte qu'on ne doit » pas s'étonner que la volonté insurmontable des Dieux l'ait emporté sur les » conseils des hommes. « *Ac mihi quidem, si proprium & verum nomen nostri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidisse videtur, & improvidas hominum mentes occupavisse : ut nemo mirari debeat humana consilia divinâ necessitate esse superata.* Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée ; & loin de devoir choquer César, elle étoit très flateuse pour lui. *Pro Ligar. n. 17.*

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernières guerres civiles qui troublèrent la France, semblent avoir eu en vûe l'endroit de Cicéron que je viens de rapporter : mais ils ont bien enchéri sur leur modèle.

Hélas, malheureuse France ! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres sans tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang ? . . . . Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, & les dérober à *Miscaron, dans l'Oraiſ. funèbre de M. de Turenne.*

la connoissance de nos neveux ! Mais, puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumiére, & cette nuit funeste, qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Fléchier dans l'Oraison funébre de M. de Turenne.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fidéles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu ; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi ; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une espéce de pénitence plus glorieuse que l'in-

nocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon; & les plus ſages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouvérent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir. M. Fléchier dans l'Oraiſon funébre de M. le Tellier.

§. VII.

Des Paſſions.

JE SEROIS extrêmement long, ſi j'entreprenois de toucher même légérement tout ce qui regarde cette matiére, l'une des plus importantes qui ſoient dans la Rhétorique. On ſait que les paſſions ſont comme l'ame du diſcours, que c'eſt ce qui lui donne une impétuoſité & une véhémence qui emportent & entraînent tout: & [a] que l'orateur exerce par-là ſur

a Tantam vim habet illa, quæ recte à bono poeta dicta eſt *flexanima atque omnium regina rerum oratio*,

ſes auditeurs un empire abſolu, & leur inſpire tels ſentimens qu'il lui plait, quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la diſpoſition favorable qu'il trouve dans les eſprits, mais d'autres fois en ſurmontant toute leur réſiſtance par la force victorieuſe du diſcours, & les obligeant de ſe rendre comme malgré eux. Céſar ne put s'en défendre lorſqu'il entendit le plaidoier de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il ſe tînt fort ſur ſes gardes contre ſon éloquence, étant ſorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoier les jeunes gens à la lecture des péroraiſons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laiſſés ſur ce ſujet. [a] Le plus important

ut non modò inclinantem erigere, aut ſtantem inclinare, ſed etiam adverſantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere poſſit. *Lib. 2. de Or. n.* 187.

a Summa circa movendos affectus in hoc poſita eſt, ut moveamur ipſi. . . Primum eſt ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur. . . . Ubi miſeratione opus erit, nobis ea de quibus querimur, accidiſſe credamus, atque id animo noſtro perſuadeamus. Nos illi ſimus, quos gravia, indigna, triſtia paſſos queramur. Nec agamus rem quaſi alienam, ſed aſſumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in ſimili noſtro caſu dicturi eſſemus. *Quint. l. 6. c. 2.*

de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché soi-même : & pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sentir toute la vérité & toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes ; & elles seront telles, si l'on a bien soin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. [a] Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes s'exprimer si éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colére, sinon parce que ces sentimens ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité & dans la nature même ?

Un Athénien vint trouver Démosthéne, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il disoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, sans s'émouvoir, sans s'échaufer : Il n'est rien de tout cela, *Plut. in vit. Demosth.*

a Quid enim aliud est causæ, ut lugentes utique in recenti dolore disertissimè quædam exclamare videamur, & ita nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quod illis inest vis mentis, & veritas ipsa morum ? *Ibid.*

dit Démosthéne ; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en haussant la voix & paroissant tout ému ? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé ? A ce ton Démosthéne reconnut la vérité, & se chargea de la cause. [a] Cicéron raporte quelque chose de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi ! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir ? Est-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées ? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer. *Si vis me flere, dolendum est Primùm ipsi tibi.*

Horat.

[a] Hoc ipsum posui pro argumento, quòd ille tam solutè egisset, & tam leniter, tam oscitanter. Tu isthuc, M. Callidi, nisi fingeres, sic ageres ?.. Ubi dolor ? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis eligere voces & querelas solet ? Nulla perturbatio animi, nulla corporis.... Itaque tantum abfuit ut inflammares nostros animos : somnum isto loco vix tenebamus. *Brut.* n. 277. 278.

LA PERORAISON, à proprement parler, eſt le lieu des paſſions. C'eſt là que l'orateur, pour achever d'abbattre les eſprits, & pour enlever leur conſentement, emploie ſans ménagement, ſelon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux. *Quintil. l. 6. c. 1.*

Quelquefois il n'attend pas à la fin du diſcours pour exciter ainſi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cauſe en a pluſieurs; ou après chaque partie du récit, quand il eſt trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'eſt ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fourniſſent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie auſſi les mouvemens dans les autres parties du diſcours,[a] mais d'une maniére plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réſerve. *Omnes hos affectus ... aliæ quoque partes recipiunt, ſed breviores.* Et c'eſt ce qu'Antoine obſerva avec tant de ſuccès dans ſon beau plaidoier pour Norbanus: *Ut tu illa omnia odio, invidia, miſericordiæ miſcuiſti!* dit Sulpicius, après *Ibid.* *Cic. lib. 2. de Orat. n. 203.*

a Deguſtanda hæc (miſeratio) procœmio, non conſumenda. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

Quintil. l. 4. c. 2. » J'admire, dit Quintilien, ceux qui » prétendent que dans le récit on ne doit » point exciter de passions. Si par là ils » entendent seulement qu'on ne doit pas » s'y arrêter lontems, comme on le fait » dans la peroraison, ils ont raison : car » il faut y éviter les longueurs. Mais je » ne voi pas pourquoi en instruisant les » Juges, on ne songeroit point à les tou- » cher, vû que, si on a pu réussir dès- » lors à leur inspirer quelques sentimens » de colére ou de compassion, on les » trouvera bien mieux disposés à recevoir » & à gouter les preuves. C'est ainsi que *Verrin. 7. n. 171.* » Cicéron en a usé en décrivant le sup- » plice d'un citoien Romain, & en ra- » portant dans un autre endroit la cruauté *Verrin. 3. n. 76.* » que Verrès exerça sur Philodamus. *Quid ? Philodami casum nonne* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidia. ?* (paroles qui montrent que cette narration entiére est touchante & pathétique.) » En effet [a] d'attendre à la fin » d'un discours pour attirer la compassion » sur des choses qu'on aura racontées d'un » œil sec, c'est s'y prendre un peu tard. »

[a] Serum est advocare his rebus affectum, quas | securus narraveris.

Un récit de choſes graves & touchantes ſeroit très imparfait, s'il n'étoit vif & paſſionné.

L'ENDROIT du ſupplice de Gavius, dans la derniére Verrine, ſuffit ſeul pour juſtifier les régles qu'on vient d'établir. *n.* 157-178.

Cicéron, après avoir préparé au fait par une eſpéce d'exorde qui eſt fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Meſſine devant Verrès; vient à la deſcription du ſupplice. *n.* 157. 158. *n.* 159. *n.* 160. 161.

Il inſiſte d'abord ſur deux circonſtances; ſur ce qu'un citoien Romain a été frapé de verges au milieu de la place publique de Meſſine, & ſur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonſtances ſont racontées, non froidement & ſans paſſion, mais d'une maniére extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miſeri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, niſi hæc :* CIVIS ROMANUS SUM. *Hac ſe commemoratione civitatis omnia verbera depulſurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur : ſed, cùm imploraret ſæpius uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici &*

ærumnoso, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.

Ce récit, déja fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans
n. 161. 167. laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium nostræ civitatis! &c.*

n. 168. Il raporte une derniére circonstance du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoien Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant: *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & dévelopée. *Italiæ conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguste freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret; Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.*

n. 169. L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171. Enfin Cicéron termine tout cet endroit

par une figure également hardie & pathétique, & par une derniére réflexion qui intéresse tous les citoiens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne; combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tantâ & tam indignâ rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modéle parfait de la maniére dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

[a] UNE espéce de hazard fournit sur le champ à Crassus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Bru-

a Quas tragœdias egit idem (Crassus,) cùm casu in eadem causâ cum funere efferretur anus Junia! Prò dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis? quàm inexpectata? quàm repentina? cùm, conjectis oculis, gestu omni imminenti, summa gravitate & celeritate verborum: Brute, quid sedes? Quid illam

tus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le Barreau. Alors interrompant son discours: » Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à » Brutus, que cette morte aille porter à » votre pere? que souhaitez-vous qu'elle » dise à ces illustres Romains dont on » porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le peuple de la domination des Rois? A » quoi leur dira-t-elle que vous vous » appliquez? de quelle belle action, » de quelle vertu, de quelle sorte de » gloire leur apprendra-t-elle que vous » vous piquez? « Et après avoir fait un » long dénombrement de tous ses défauts: » Pouvez-vous encore après cela, continua-t-il, soutenir la lumiére du jour? » vous montrer dans cette ville? vous » présenter devant vos citoiens? La vûe » même de cette morte & de ces images, » qui semblent vous reprocher tous vos

anum patri nuntiare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid majoribus tuis? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere? Patrimonio ne augendo, &c. Te lucem aspicere audes? tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis? 2. *de Orat. n.* 225. 226.

» déréglemens, ne doit-elle pas vous » remplir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'eſt qu'un trait & un ſentiment jetté dans le diſcours, qui produit cet effet. Cicéron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit, ſelon la remarque de Quintilien, ſe contenter de dire : *Tum Ligarius nullo ſe implicari negotio paſſus eſt.* [a] Mais il y joint une image qui rend ce récit & plus vraiſemblable, & plus touchant. *Tum Ligarius domum ſpectans, & ad ſuos redire cupiens, nullo ſe implicari negotio paſſus eſt.* *Pro Lig. n. 3.*

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une maniére fort tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Argos, lieu de ſa naiſſance, pour s'attacher à Evandre : *Æn. lib. II. v. 782.*

Et dulces moriens reminiſcitur Argos.

Ce [b] tendre regard d'un jeune homme mourant vers ſa patrie qu'il ne reverra plus, & ce triſte ſouvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminiſcitur... moriens.*

a Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile, & affectus quoque implevit. *Quintil. l. 4. c. 2.*

b Quid ? non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS. *Ibid.*

Ces endroits ſont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un ſentiment d'amour & de tendreſſe pour la patrie que chacun porte dans ſon cœur ; & ils ont plus de raport à cette ſorte de mouvemens dont il va être parlé.

[a] OUTRE cette premiére eſpéce de paſſions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de πάθος ; il y en a une autre ſorte, qu'ils appellent ἦθος, qui conſiſte dans des ſentimens plus doux, plus tendres, plus inſinuans, mais qui n'en ſont pas pour cela moins touchans, ni moins vifs: [b] dont l'effet n'eſt pas de renverſer, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéreſſer & d'attendrir, en s'inſinuant doucement juſqu'au fond du cœur. Ces paſſions ont lieu entre des perſonnes liées enſemble par quelque liaiſon étroite ; entre un Prince

[a] Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compoſitos eſſe dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos perſuadere : hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Quintil. l. 6. c. 3.*

[b] Ἦθος id erit, quod antè omnia bonitate commendabitur : non ſolùm mite ac placidum, ſed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo ſumma virtus ea eſt, ut fluere omnia ex natura rerum homi-

& des ſujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles conſiſtent, pour ceux qui ſont ſupérieurs & qu'on a offenſés, dans un certain caractére de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui eſt ſans fiel & ſans aigreur, qui ſait ſouffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut réſiſter aux

numque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoſcantur. Quod eſt ſine dubio inter conjunctas maximè perſonas, quoties perferimus, ignoſcimus, ſatisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poſcit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo ſunt, quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum eſt quod Græci ἠθικὸν vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ conſuetudinem accommodatum: alterum quod iidem παθητικὸν nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud ſuperius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum: hoc, vehemens, incenſum, incitatum, quo cauſæ eripiuntur; quod cùm rapidè fertur, ſuſtineri nullo pacto poteſt. *Orat. n. 128.*

Non ſemper fortis oratio quæritur, ſed ſæpe placida, ſummiſſa, lenis, quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione, juſtos, integros, religioſos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet: & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in peroranda tantam habet vim, ſi eſt ſuaviter & cum ſenſu tractatum, ut ſæpe plus quàm cauſa valeat. Tantum autem efficitur ſenſu quodam ac ratione dicendi, ut quaſi mores oratoris effingat oratio. Genere enim quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibita etiam actione leni facilitateque ſignificandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur. *de Orat. n. 182, 184.*

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi ! vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers ſupplices ? Mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche ; & à chacun de ces bienfaits il ajoute ; » Eſt-ce donc là la reconnoiſ-» ſance que j'en devois attendre ? Quel » ſujet de plainte ces citoiens avoient-ils » contre moi ? Quel mal leur avois-je » fait ? Mais pourquoi porter leur inſo-» lence juſques ſur les morts ? En avoient-» ils reçu quelque injure ? Quelle ten-» dreſſe n'avois-je pas témoigné pour » leur ville ? Ne ſait-on pas que je l'ai-» mois plus que ma patrie même, & » que c'étoit pour moi la joie la plus » douce de penſer que bientôt je ſerois » en état d'y faire un voiage ?

Pour lors le ſaint Evêque ne pouvant ſoutenir plus lontems de ſi tendres reproches : » Il eſt vrai, dit-il, en pouſ-» ſant de profonds ſoupirs, la bonté » dont vous nous avez honorés, Sei-» gneur, ne pouvoit aller plus loin : & » c'eſt

» c'eſt ce qui augmente notre crime & » notre douleur. De quelque maniére » que vous nous traitiez, vous ne pou- » vez nous punir comme nous le méri- » tons. Hélas! l'état où nous ſommes » eſt déja pour nous une cruelle punition. » Quoi! toute la terre ſaura notre in- » gratitude?

» Si les barbares avoient renverſé no- » tre ville, elle ne ſeroit point ſans reſ- » ſource & ſans eſpérance, tant qu'elle » vous auroit pour protecteur. Mais à » qui maintenant aura-t-elle recours, de- » puis qu'elle s'eſt rendue indigne de vo- » tre protection?

» L'envie du démon, jaloux de ſon » bonheur, l'a précipitée dans cet aby- » me de maux dont vous ſeul la pouvez » tirer. J'oſe le dire, Seigneur: c'eſt vo- » tre affection même qui nous les a at- » tirés, en excitant contre nous la jalouſie » de cet eſprit malin. Mais, à l'exemple » de Dieu, vous pouvez tirer un bien » infini du mal qu'il a prétendu nous » faire.

» Votre clémence dans cette occaſion » vous fera plus d'honneur que vos vic- » toires les plus éclatantes. On a renver- » ſé vos ſtatues. Si vous nous pardonnez » ce crime, on vous en élevera d'autres,

» non de marbre ou d'airain, que le tems » fait périr, mais qui subsisteront éter- » nellement dans le cœur de tous ceux » qui entendront parler de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, & leur répondit en souriant qu'il ne se sentoit point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, & le fait souvenir d'une de ses loix, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, & qu'on fît grace aux criminels dans le tems de la solennité de Pâque; il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce tems est venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire. » Tous les Juifs & les » payens, lui dit-il, ont les yeux ouverts » sur vous, & attendent l'arrêt que vous » allez prononcer. S'il nous est favorable, » pleins d'admiration ils s'écrieront : Certes il faut que le Dieu des Chrétiens » soit bien puissant. Il met un frein à la

» colére de ceux qui ne reconnoiſſent » point de maître ſur la terre, & des » hommes il ſait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire ſur les ſuites fâcheuſes qu'il y avoit à craindre ſi ce crime demeuroit impuni; & avoir montré que Théodoſe par un exemple ſi rare de clémence pouvoit édifier toute la terre, & inſtruire tous les ſiécles à venir, il continue ainſi:

» Il vous ſera infiniment glorieux, » Seigneur, d'avoir accordé ce pardon » à la priére d'un miniſtre du Seigneur: » & l'on verra bien que ſans faire attention à l'indignité de l'ambaſſadeur, » vous n'aurez reſpecté en lui que la » puiſſance du Maître de la part de qui » il vient.

» Car ce n'eſt pas ſeulement au nom » des habitans d'Antioche que je parois » ici. J'y viens de la part du ſouverain » Maître des hommes & des anges vous » déclarer, que ſi vous pardonnez » aux hommes leurs fautes, le Pere céleſte vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand Prince, de ce jour » terrible, où vous paroitrez devant le » Rois des rois pour y rendre compte de » vos actions. Vous allez vous-même pro

» noncer votre jugement. Les autres am-
» baſſadeurs ont coutume d'étaler de-
» vant les Princes vers qui on les envoie
» des préſens magnifiques. Pour moi je
» ne préſente à votre majeſté que le ſaint
» livre des Evangiles; & j'oſe vous ex-
» horter à imiter votre Maître qui tous
» les jours ne ceſſe de faire du bien à
» ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout ſon diſcours, en aſſurant le Prince, que s'il refuſe à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais; & ne conſidérera plus comme ſa patrie une ville que le Prince le plus doux qui ſoit ſur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pu ſe réſoudre de pardonner.

Théodoſe ne put réſiſter à la force de ce diſcours. Il eut de la peine à retenir ſes larmes, & diſſimulant autant qu'il pouvoit ſon émotion, il dit ce peu de mots au patriarche: » Si Jeſus-Chriſt,
» tout Dieu qu'il eſt, a bien voulu par-
» donner aux hommes qui le crucifioient;
» dois-je faire difficulté de pardonner à
» mes ſujets qui m'ont offenſé, moi qui
» ne ſuis qu'un homme mortel comme
» eux, & ſerviteur du même Maître! »
Alors Flavien ſe proſterna, & lui ſou-

haita toutes les prospérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de passer la fête de Pâque à Antioche: » Allez, mon Pere, lui dit Théodose en » l'embrassant, & ne différez pas d'un » moment la consolation que votre peu- » ple recevra par votre retour, & par les » assurances que vous lui donnerez de la » grace que je lui accorde. Je sai qu'il » est encore dans la douleur & dans la » crainte. Partez, & portez lui pour la » fête de Pâque l'abolition de son crime. » Priez Dieu qu'il béniſſe mes armes, & » soiez assuré qu'après cette guerre j'irai » moi-même consoler la ville d'Antioche.

Le saint Prélat partit sur le champ, & pour avancer la joie de ses citoiens, il dépécha un courier plus promt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore, en finissant, qu'on me pardonne la longueur de cette espéce de digression. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être aussi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement sur deux caractéres, incompatibles en apparence, & qui se trouvent néanmoins réu-

nis dans le discours de Flavien ; l'humilité & l'abbaissement d'un suppliant, la noblesse & la grandeur d'un Evêque ; mais qui sont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles se prêtent toujours un mutuel secours. On le voit d'abord, tremblant, suppliant, & comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du discours il paroit revétu de tout l'éclat & de toute la majesté du Maître dont il est le ministre. Il commande, il menace, il intimide : toujours grand cependant dans son abbaissement, toujours humble dans son élévation. Mais je me contente de la réflexion qui est naturelle au sujet qui m'a donné lieu de raporter cette histoire. Il me semble que ces deux discours de Flavien & de Théodose peuvent être proposés comme un modéle excellent dans ce genre de passions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les passions fortes & véhémentes qui y sont quelquefois mélées : mais si je ne me trompe, ce sont les premiéres qui y dominent.

LIVRE QUATRIÈME.

DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

CE LIVRE quatrième renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, sur l'éloquence de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ELOQUENCE *du Barreau.*

LES REGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui le destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières qui puissent leur servir comme de

guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modéles on doit se proposer dans le Barreau pour se former un ſtile qui y convienne. Je parlerai enſuite des moiens que les jeunes gens peuvent emploier pour ſe préparer à la plaidoierie. Enfin je ramaſſerai quelque choſe de ce que Quintilien a dit de plus beau ſur les mœurs & ſur le caractére de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modéles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.

SI NOUS avions les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs, qui depuis un certain nombre d'années ont ſi fort illuſtré le Barreau françois, & de ceux qui y paroiſſent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des régles ſûres & des modéles parfaits de l'éloquence qu'on y doit ſuivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces ſortes de piéces nous oblige de recourir à la ſource même, & d'aller chercher dans Athénes & dans Rome ce que la modeſtie de nos orateurs, peut-être excéſſive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démoſthéne & Cicéron modéles d'éloquence les plus parfaits.

DÉMOSTHENE & Cicéron, du conſentement de tous les ſiécles & de tous les ſavans, ſont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau: & l'on peut par conſéquent propoſer leur ſtile aux jeunes gens comme un modéle qu'ils peuvent ſûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractere, & de leur en faire ſentir les différences. Cela ne ſe peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron ſont entre les mains de tout le monde, & par cette raiſon aſſez connus. Il n'en eſt pas ainſi des diſcours de Démoſthéne, & dans un ſiécle auſſi ſavant & auſſi poli qu'eſt le nôtre, il doit paroitre étonnant que la Gréce aiant toujours été conſidérée comme la premiére & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on ſoit ſi peu ſoigneux, ſur tout dans le Barreau, de conſulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce genre; [a] & que ſi l'on ne croit pas

a Ego idem exiſtimavi pecudis eſſe, non homi- | nis, cùm tantas res Græci ſuſciperent, profiterentur,

devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du stile de Démosthéne, je raporterai ici plusieurs endroits de ses harangues: qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peutêtre pour donner des modéles de son éloquence dans tous les genres; mais qui aideront au moins à le faire connoitre en partie, & à faire sentir ses principaux caractéres. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son rival prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil: j'entens la derniére, qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte

agerent... non admovere aurem, nec, si palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauscultando tamen excipere voces eorum, & proculquid narrarent, attendere. *de Orat. n* 153.

que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions * basses & triviales, & que de l'autre le stile en est quelquefois ** trop enflé & empoullé ; défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élo-

* *Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles.... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne cessez de m'assassiner de calomnieuses criailleries... Ils vous écumoteront les dix talens... Vous amuser de fariboles.... Il ménagea un prompt rapatriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cède la Tribune... Mais tout compté, tout rabattu... Non, non, vous crever à force de l'assurer faussement... Vous vomissez des charrettes d'injures....* Je raporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.

** Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisiéme Philippique. *De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flateur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la premiére partie, qui seule souffre quelque difficulté : Διὸ τὰν συμβουλευτὰν ἐν τοῖς μὲν τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς τρόποις ἐ κολακεύεσθαι πάντας πρὸς ἡδονὴν ἀκούειν. Voltius le traduit ainsi : *Unde id consequimini, ut in concionibus fastidiatis, assentationibus deliniti, & omnia quæ voluptati sunt audiatis.* Ce qui est le véritable sens, & M. de Maucroy l'a suivi. *Vous vous rendez difficiles dans vos assemblées : vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des pro-*

cution réunit en même tems beaucoup de ſimplicité, & beaucoup de nobleſſe. M. de Maucroy en a traduit quelques diſcours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroit plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai emploiée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la premiére Philippique.

pos agréables. Cependant cette délicateſſe vous a conduits ſur le bord du précipice. Ce qui a trompé M. de Tourreil eſt le mot τρυφᾶν, qui ſignifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce ſens, il n'auroit pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux : *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté* : qui joints aux précédens, *au bruit flateur d'une adulation continuelle*, forme un ſtile tout oppoſé à celui de Démoſthéne, dont l'éloquence mâle & auſtére ne ſouffre point de ces ſortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractére des Athéniens : & d'ailleurs quel rapport pouvoient-elles avoir aux aſſemblées publiques ? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faiſoient de leur grande puiſſance, de leur mérite ſupérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis lontems à de telles flateries, d'un côté fiſſent les importans dans leurs aſſemblées, & y priſſent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils mépriſoient : & de l'autre fuſſent venus à ce point de délicateſſe de ne pouvoir ſouffrir que leurs orateurs leur diſſent la vérité. Car je croi qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double ſens.

§. II.

EXTRAITS de Démosthéne & d'Eschine.

I. *EXTRAITS de Démosthéne.*

De la premiére Philippique.

M. DE TOURREIL met cette premiére Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthéne anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

» Si vous êtes résolus, MESSIEURS, » d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici vous » n'avez pas fait; si chacun veut s'employer de bonne foi pour le bien public; » les riches en contribuant de leurs biens, » les jeunes en prenant les armes: enfin, » pour tout dire en peu de mots, si vous » voulez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, & renoncer à cette paresse qui » vous lie les mains, en vous entretenant » de l'espérance de quelque secours étranger; avec l'aide des dieux, vous réparerez bientôt vos fautes & vos pertes, & » vous tirerez vengeance de votre ennemi. » Car, MESSIEURS, ne vous imaginez

» pas que cet homme ſoit un dieu qui » jouiſſe d'une félicité fixe & immuable. » Il eſt craint, haï, envié, & par ceux-» là même, qui paroiſſent les plus dé-» voués à ſes intérêts. En effet, l'on doit » préſumer qu'ils ſont remués par les » mêmes paſſions que le reſte des hom-» mes. Mais tous ces ſentimens demeu-» rent maintenant comme étouffés & en-» gourdis, parce que votre lenteur & » votre nonchalance ne leur donnent » point lieu d'éclater : & c'eſt à quoi il » faut que vous remédiez.

» Car voiez, MESSIEURS, où vous en » êtes réduits, & à quel point d'inſolence » cet homme eſt monté. Il ne vous laiſſe » pas le choix de l'action ou du repos. » Il uſe de menaces : il parle, dit-on, » d'un ton fier & arrogant. Il ne ſe con-» tente plus de ſes premières conquêtes, » il y en ajoute tous les jours de nouvel-» les : & pendant que vous temporiſez, » & que vous demeurez tranquilles, il » vous envelope & vous inveſtit de tou-» tes parts.

» En quel tems donc, MESSIEURS, » en quel tems agirez-vous comme vous » le devez ? Quel évènement attendez-» vous ? Quelle néceſſité faut-il qui ſur-» vienne pour vous y contraindre ? Eh!

» l'état où nous ſommes n'en eſt-il pas
» une? Car pour moi je ne connois point
» de néceſſité plus preſſante pour des
» hommes libres, qu'une ſituation d'af-
» faires pleine de honte & d'ignominie.
» Ne voulez-vous jamais faire autre choſe
» qu'aller par la ville vous demander les
» uns aux autres: Que dit-on de nouveau?
» Eh quoi, y a-t-il rien de plus nouveau,
» que de voir un homme de Macédoine
» ſe rendre maître des Athéniens, &
» faire la loi à toute la Gréce? Philippe
» eſt-il mort? dit l'un. Non il n'eſt que
» malade, répond l'autre. Mort ou ma-
» lade, que vous importe, Meſſieurs?
» puiſque, s'il n'étoit plus, vous vous fe-
» riez bientôt un autre Philippe par vo-
» tre mauvaiſe conduite. Car il eſt bien
» plus redevable de ſon agrandiſſement
» à votre négligence qu'à ſa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne eſt ordinaire-
ment la troiſiéme. Démoſthéne compare
l'état préſent des Athéniens avec la gloire
de leurs ancêtres.

» Nos ancêtres, que leurs orateurs ne
» flatoient point & n'aimoient pas comme
» les vôtres vous aiment, commandérent
» l'eſpace de ſoixante-cinq ans à toute la

» Grécé du conſentement unanime de la
» nation, amaſſérent dans le tréſor pu-
» blic plus de dix mille talens, exercé-
» rent ſur le Roi de Macédoine la domi-
» nation qu'il ſied aux Grecs d'exercer
» ſur un Barbare, dreſſérent de nom-
» breux & de magnifiques trophées pour
» des victoires qu'en perſonne ils avoient
» remportées ſur terre & ſur mer : en-
» fin, ſeuls de tous les hommes ils tranſ-
» mirent par leurs exploits aux races fu-
» tures une gloire ſupérieure aux traits
» de l'envie. Tels ils furent ſur ce qui
» concernoit la Gréce. Examinez main-
» tenant quelle étoit dans Athénes leur
» vie, ſoit publique, ſoit privée. Leurs
» magiſtratures nous ont pourvûs de
» beaux édifices, & ont décoré nos tem-
» ples de tant & de ſi riches ornemens,
» qu'à l'avenir nul homme ne pourra ja-
» mais enchérir ſur leur magnificence.
» Pour ce qui regarde leur conduite par-
» ticuliére, ils vivoient ſi modeſtement,
» & perſévéroient avec tant de conſtance
» dans l'ancienne ſimplicité de nos mœurs,
» que ſi par hazard quelqu'un de vous con-
» noit la maiſon qu'habitoient ou Ariſti-
» de, ou Miltiade, ou quelque autre de
» leurs illuſtres contemporains, il voit
» qu'en rien la moindre ſplendeur ne la

» distingue de la maison voisine. Car ils
» croioient que dans la conduite de
» l'Etat, ils devoient se proposer l'agran-
» dissement, non de leur famille, mais
» de leur patrie. C'est ainsi que par une
» fidéle attention au bien général des
» Grecs, par une piété exemplaire en-
» vers les dieux, par une égalité modeste
» avec leurs concitoiens, ils parvin-
» rent, & avec raison, au comble de la
» félicité. Voilà quel fut l'état de vos
» ayeux sous de si dignes Chefs. Quel
» est aujourd'hui le vôtre sous ces ora-
» teurs doucereux qui vous gouvernent?
» Lui ressemble-t-il & en approche-t-il le
» moins du monde? Je ne veux point
» appuier sur ce paralléle, quoique le su-
» jet m'ouvre un vaste champ.....

» Mais vous qui parlez, me répondra-
» t-on, si les choses vont mal au dehors,
» sachez qu'en récompense elles vont
» beaucoup mieux au dedans. Et quelles
» preuves peut-on en alléguer? Des cré-
» neaux reblanchis, des chemins réparés,
» des fontaines construites, & d'autres
» bagatelles semblables? Jettez, de gra-
» ce, les yeux sur les hommes à qui vous
» devez ces rares monumens de leur ad-
» ministration. Les uns ont passé de la
» misére à l'opulence, les autres de l'ob-

» ſcurité à la ſplendeur. Quelques au-
» tres ont bâti des maiſons particuliéres,
» dont la magnificence inſulte aux édifi-
» ces publics : & plus la fortune de
» l'Etat a deſcendu, plus la fortune de
» tels gens a monté. A quoi donc im-
» puter ce total renverſement, & pour-
» quoi enfin cet ordre merveilleux qui
» régnoit autrefois en tout, ſe dément-
» il en tout de notre tems ? Parce qu'en
» premier lieu le peuple, alors aſſez
» courageux pour remplir lui-même les
» fonctions militaires, tenoit ſes Magiſ-
» trats dans ſa dépendance, & diſpoſoit
» ſouverainement de toutes les graces ;
» & que chaque citoien s'eſtimoit heu-
» reux de tenir du peuple & honneurs,
» & charges, & bienfaits. Mais en ce
» jour au contraire, les Magiſtrats diſ-
» penſent les faveurs, & ils exercent un
» pouvoir deſpotique ; tandis que vous,
» pauvre peuple, énervés & dénués ſoit
» de finances, ſoit d'alliances, vous ne
» jouez plus que le perſonnage de valets,
» & de canaille faite ſeulement pour le
» nombre : trop contens de votre ſort,
» ſi nos Magiſtrats ne vous retranchent
» ni les deux oboles pour le théatre, ni
» la vile pâture dont ils vous régalent
» dans vos jours de réjouiſſance. Et pour

» comble de lâcheté encore, vous prodi-
» guez le titre de vos bienfaiteurs à des
» gens qui ne vous donnent que du vôtre,
» & qui après vous avoir comme empri-
» sonnés dans l'enceinte de vos murailles,
» ne vous amorcent & ne vous apprivoi-
» sent de la sorte que pour vous dresser
» au manége de la sujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONNESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit à Athénes ne cessoient de porter le peuple à la paix. Démosthéne découvre leur artifice & leur trahison.

» J'observerai seulement qu'aussitôt *Vers la fin du discours.*
» qu'on entame le discours sur Philippe,
» quelqu'un de ces mercenaires se leve,
» & s'écrie : *Qu'il est doux de vivre en*
» *paix ! Qu'il est dur d'avoir à nourrir*
» *une nombreuse armée ! On en veut à*
» *nos finances :* & ils vous tiennent
» d'autres semblables propos par lesquels
» ils rallentissent votre ardeur, & ména-
» gent à Philippe le tems de faire à son
» aise ce qu'il veut.... Ce n'est point à
» vous qu'il faut persuader de vivre en
» paix : à vous, dis-je, qui pleins de
» cette persuasion demeurez ici les bras
» croisés, mais à cet homme, qui ne

» reſpire que la guerre.... D'ailleurs il
» faut regarder comme dur, non ce que
» nous aurons dépenſé pour notre ſalut,
» mais ce que nous aurons à ſouffrir au
» cas que nous ne voulions pas y pour-
» voir. Quant à la diſſipation de nos fi-
» nances, on doit y remédier en propo-
» ſant les moiens les plus propres à la
» prévenir, non en vous portant à l'a-
» bandon total de vos propres intérêts.

» Pour moi je me ſens rempli d'indi-
» gnation, MESSIEURS, lorſqu'au
» ſujet de la déprédation de vos finances,
» qu'il ne tient qu'à vous de réprimer en
» puniſſant d'une façon exemplaire les
» déprédateurs, quelques-uns de vous
» pouſſent les hauts cris, parce qu'il s'agit
» de leur intérêt particulier; & qu'au ſu-
» jet de Philippe, qui pille ſucceſſive-
» ment la Gréce entiére, & la pille à
» votre préjudice, ils ne proférent pas
» un ſeul mot. D'où peut venir, MES-
» SIEURS, que tandis qu'aux yeux de
» l'univers Philippe déploie ſes étendarts,
» qu'il exerce des violences, & qu'il en-
» vahit des places, nul de ces gens-là
» ne s'aviſe une ſeule fois de dire que cet
» homme commet des injuſtices & des
» hoſtilités; & que ſi on vous conſeille
» de ne pas ſouffrir de pareils outrages,

» & d'arréter le cours de ſemblables en-
» trepriſes, ces mêmes gens crient auſſi-
» tôt qu'on veut rallumer une guerre
» éteinte ?

» Eh quoi! dirons-nous encore, que
» vous conſeiller de vous défendre, c'eſt
» rallumer la guerre ? Si cela eſt, il ne
» vous reſte donc plus que l'eſclavage.
» Car point d'autre milieu, ſi d'un côté
» nous ne voulons point repouſſer la vio-
» lence, & que de l'autre l'ennemi ne
» veuille point nous donner de tréve.
» Or le péril que nous courons eſt fort
» différent de celui que courent les au-
» tres Grecs. Car Philippe ne veut pas
» ſimplement aſſervir Athénes, il veut
» l'anéantir: puiſqu'il ſait ſurement que
» vous ne voulez point vous apprivoiſer
» avec la ſervitude, & que quand vous
» le voudriez, vous ne le pourriez
» pas. Car chez vous le commandement
» a tourné en habitude. Et de plus, à la
» premiére occaſion dont il vous plai-
» ra de vous prévaloir, vous pour-
» rez lui ſuſciter plus de traverſes que
» tous les autres hommes enſemble. Il
» faut donc poſer comme un principe
» certain, qu'il y va de notre ruine to-
» tale; & que vous ne pouvez trop dé-
» teſter ni flétrir les mercénaires qui ſe

» ſont vendus à cet homme. Car il n'eſt » pas poſſible, non il ne l'eſt pas, de » vaincre vos ennemis étrangers, tant » que vous ne châtierez point vos enne- » mis domeſtiques qui ſont à ſes gages: » mais de néceſſité, tant que vous heur- » terez contre ceux-ci comme contre au- » tant d'écueils, vous n'agirez contre » ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIÉME PHILIPPIQUE.

» FAITES, je vous prie, cette réflexion. Vous jugez que le droit de tout » dire appartient ſi fort à quiconque reſ- » pire l'air d'Athénes, que vous ſouf- » frez qu'au milieu de vous les étrangers » & les eſclaves s'expliquent ſans façon » ſur quelque matiére que ce puiſſe être, » en ſorte que les domeſtiques parlent » ici plus librement, que ne font les ci- » toiens dans quelques autres républiques. » Il n'y a que cette Tribune d'où vous » avez totalement banni la liberté de la » parole. De là il arrive que dans vos aſ- » ſemblées vous devenez extraordinaire- » ment fiers & difficiles. Vous voulez y » être flatés, & n'entendre que des choſes » agréables. Et c'eſt cette délicateſſe & » cette fierté qui vous ont conduits ſur le » bord du précipice. Si donc aujourd'hui

» encore vous perſiſtez dans cette diſpoſi-
» tion, je n'ai qu'à me taire. Mais ſi vous
» pouvez vous réſoudre à ſouffrir qu'on
» vous expoſe ſans flaterie ce qui con-
» vient à vos intérêts, me voila prêt à
» parler. Car malgré le train déplorable
» des affaires, & leurs divers dépériſſe-
» mens par notre négligence; tout cela,
» pourvû qu'enfin vous vous déterminiez
» à vous acquitter de vos devoirs, peut
» encore ſe réparer. . . .

» Au reſte vous le ſavez: tout ce que
» les Grecs eurent à ſouffrir ou des Lacé-
» démoniens, ou de nous, au moins le
» ſouffroient-ils de gens qui étoient
» Grecs auſſi bien qu'eux. En ſorte que
» l'on pouvoit comparer nos fautes
» à celles d'un fils, qui né dans le
» ſein d'une opulente famille pécheroit
» contre quelque régle de la bonne &
» ſage économie. Tel fils encourroit juſ-
» tement le reproche & l'accuſation de
» diſſipateur: mais qu'il envahît une
» ſucceſſion étrangére, ou qu'il ne fût
» pas l'héritier légitime, c'eſt ce qu'on
» ne pourroit point avancer. Mais ſi un
» eſclave, ou un enfant ſuppoſé, s'avi-
» ſoit d'engloutir & d'abſorber des biens
» qui ne lui appartiendroient en façon
» quelconque; juſte ciel, l'énormité du

» cas ne révolteroit-elle pas tout le mon-
» de, & ne s'écrieroit-on pas d'une com-
» mune voix, qu'elle mériteroit une pu-
» nition exemplaire ? Ce n'eſt pourtant
» point de cet œil qu'on regarde Phi-
» lippe & ſes actions préſentes ; Philip-
» pe, qui non ſeulement n'eſt point
» Grec, qui non ſeulement ne tient aux
» Grecs par aucun endroit, mais qui en-
» tre les barbares mêmes ne ſe diſtingue
» que par être ſorti d'un lieu indigne
» qu'on le nomme ; mais qui miſérable
» Macédonien par ſa naiſſance, reçut
» le jour dans ce vil coin du monde, où
» juſqu'à préſent ne s'acheta jamais un
» bon eſclave. Que manque-t-il néan-
» moins à l'indignité avec laquelle il
» vous traite ? N'eſt-elle pas montée au
» comble ? Non content, &c.

LES EXTRAITS qui vont ſuivre, étant tirés des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne ſur la Couronne, il eſt néceſſaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le ſujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduiſant, & c'eſt le ſeul morceau qui nous reſte de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démoſthéne le ſoin de réparer les murs d'Athénes. Il s'acquitta

s'acquitta noblement de cette commiſſion, & généreuſement y mit beaucoup du ſien. Ctéſiphon à ce ſujet lui décerna une couronne d'or, propoſa qu'elle lui fût donnée en plein théatre dans l'aſſemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompenſoit le zéle & la probité de cet orateur. Eſchine accuſa Ctéſiphon d'avoir violé les loix par ce décret... [a] » Une cauſe ſi extraordinaire » excita la curioſité de toute la Gréce. » On accourut de toutes parts, & l'on ac» courut avec raiſon. Quel plus beau ſpec» tacle que de voir aux mains deux ora» teurs, excellens chacun en leur genre, » formés par la nature, perfectionnés par » l'art, & de plus animés par une ini» mitié perſonnelle!

II. *Extraits de la harangue d'Eſchine.*

ESCHINE, après avoir expoſé dans le commencement de l'Exorde les déſordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainſi:

a Ad hoc judicium concurſus dicitur è tota Græcia factus eſſe. Quid enim aut tam viſendum, aut tam audiendum fuit, quàm ſummorum oratorum in graviſſimâ causâ, accuratâ & inimicitiis incenſâ contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

» Dans une telle situation, & dans » de pareils désordres, dont vous vous » apercevez vous-mêmes; l'unique moien, » si je ne me trompe, de sauver le débris du gouvernement, c'est de laisser » le champ libre aux accusations contre » les infracteurs de vos Loix. Que si » vous le fermez, ou si vous souffrez que » d'autres le ferment; je vous prédis » qu'imperceptiblement, & dans peu, » vous tomberez sous une domination » tyrannique. Car, MESSIEURS, vous » le savez: les hommes ne distinguent » que trois espéces de gouvernement; » la Monarchie, l'Oligarchie, & la » Démocratie. Quant aux deux premiéres, elles ne se gouvernent qu'au gré » de qui régne dans l'une ou dans l'autre; » au lieu que les Loix établies régnent » seules dans l'Etat populaire. Qu'aucun » de vous n'ignore donc, mais qu'au » contraire chacun sache avec une entiére » certitude, que le jour qu'il monte au » Tribunal pour discuter une accusation » sur le violement des Loix, ce même » jour il va prononcer sur sa propre in- » dépendance. Aussi le Législateur, con- » vaincu qu'un Etat libre ne peut se » maintenir qu'autant que la majesté des » loix y domine, prescrit avant toutes

» choſes aux Juges cette formule de ſer-
» ment : *Je jugerai ſelon les loix.* Il faut
» donc que ce ſouvenir, profondément
» gravé dans vos eſprits, vous inſpire
» une juſte horreur pour quiconque oſe
» par de téméraires décrets les tranſ-
» greſſer ; & que loin de vous figurer ja-
» mais une pareille tranſgreſſion comme
» une faute légére, vous la regardiez
» toujours comme un forfait énorme &
» capital. Ne permettez donc point, que
» ſur un tel principe perſonne vous ébran-
» le.... Mais ainſi qu'à l'armée chacun de
» vous rougiroit de quitter le poſte où
» l'auroit placé le Général ; que pareil-
» lement chacun de vous rougiſſe aujour-
» d'hui d'abandonner dans le ſein de la
» République le poſte où la Loi vous
» place. Quel poſte ? Celui de protec-
» teurs du gouvernement.

Cette comparaiſon, fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particuliére, en ce qu'elle préſente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intéreſſe les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démoſthéne contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroit plus éloigné de toute affectation. On ſait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avoit

abandonné ſon poſte & pris la fuite. Cette judicieuſe obſervation eſt de M. de Tourreil.

» Faut-il en votre perſonne (il s'a-
» dreſſe à Démoſthéne) couronner l'au-
» teur des calamités publiques, ou l'ex-
» terminer? En effet quelles révolutions
» imprévûes, quelles cataſtrophes inopi-
» nées n'avons-nous pas vû arriver de
» notre tems?... Le Roi de Perſe, ce
» Roi qui s'ouvrit un paſſage au travers
» du mont Athos, qui enchaîna l'Helle-
» ſpont, qui manda impérieuſement aux
» Grecs qu'ils euſſent à le reconnoître
» pour Souverain de la terre & de la mer,
» qui dans ſes dépêches oſoit ſe qualifier
» le maître du monde depuis le couchant
» juſqu'à l'aurore, combat aujourd'hui,
» non pour dominer ſur le reſte des hu-
» mains, mais pour ſauver ſa propre per-
» ſonne. Ne voions-nous pas revétus &
» de la gloire dont brilloit autrefois ce
» Roi puiſſant, & du titre de Chefs des
» Grecs contre lui, ceux-là mêmes qui
» ſignalérent leur zéle à ſecourir le
» temple de Delphes? Quant à Thébes,
» qui confine avec l'Attique, ne l'avons-
» nous pas vû en un ſeul jour diſparoitre
» du ſein de la Gréce?... Quant aux mal-
» heureux Lacédémoniens, pour avoir

» d'abord touché légérement au pillage
» du temple, eux, qui s'arrogeoient ja-
» dis la prééminence dans la Gréce, ne
» vont-ils pas maintenant envoier à la
» Cour d'Alexandre des Ambaſſadeurs,
» traîner le nom d'otages à ſa ſuite, &
» devenus un ſpectacle de miſére, fléchir
» les genoux devant le Monarque, ſe
» mettre à ſa diſcrétion eux & leur patrie,
» & ſubir la loi telle qu'un vainqueur, &
» un vainqueur qu'ils ont attaqué les pre-
» miers, voudra leur preſcrire ? Athénes
» elle-même, le commun aſyle des Grecs,
» Athénes autrefois peuplée d'Ambaſſa-
» deurs, qui venoient en foule réclamer
» ſa protection toute-puiſſante, n'eſt-elle
» pas réduite à combattre aujourd'hui,
» non pour la prééminence ſur les Grecs,
» mais pour la conſervation de ſes foiers ?
» Tels ſont les malheurs où nous a plon-
» gé Démoſthéne, depuis qu'il s'eſt mélé
» du gouvernement....

» O vous, de tous les mortels le moins
» propre à vous diſtinguer par de grandes
» & de mémorables actions, mais en
» même tems le plus propre à vous ſigna-
» ler par de téméraires diſcours, oſerez-
» vous bien à la vûe de cette auguſte aſ-
» ſemblée ſoutenir qu'en vous on doive
» paier d'une couronne l'auteur de la dé-

» ſolation publique ? Et cet homme ;
» s'il l'oſe, le ſouffrirez-vous, MES-
» SIEURS, & la mémoire de ces grands
» hommes qui ſont morts en combat-
» tant pour la patrie mourra-t-elle avec
» eux ? Ah, de grace, pour quelques
» momens, tranſportez-vous en idée du
» Tribunal au Théatre, & imaginez-
» vous voir le héraut qui s'avance, &
» qui proclame la couronne décernée à
» Démoſthéne. Sur quoi croiez-vous
» que les proches de ces citoiens, qui
» donnérent leur ſang pour vous, doi-
» vent plus verſer de larmes, ou ſur les
» tragiques avantures des héros qu'enſuite
» l'on repréſentera, ou ſur l'énorme in-
» gratitude d'Athénes ?... Ne r'ouvrez
» pas les plaies profondes & incurables
» des malheureux Thébains, par lui fu-
» gitifs, & recueillis par vous dans Athé-
» nes... Mais puiſque vous n'avez point
» aſſiſté en perſonne à leur cataſtrophe,
» tâchez au moins de vous en former une
» image, & figurez-vous une ville priſe,
» des murailles raſées, des maiſons ré-
» duites en cendre, des meres & des
» enfans traînés en eſclavage, de vieux
» hommes & de vieilles femmes réduits
» ſur la fin de leur vie à ſervir, fondant
» en larmes, implorant votre juſtice,

» éclatant en reproches, non contre les
» exécuteurs, mais contre les auteurs de
» la barbare vengeance qu'ils ont éprou-
» vée, vous demandant avec instance,
» que loin de couronner en aucune façon
» le destructeur de la Gréce, vous vous
» gardiez de la malédiction & de la fata-
» lité inséparablement attachées à sa per-
» sonne....

» Vous donc, MESSIEURS, lors- *Peroraison.*
» qu'à la fin de sa harangue il invitera les
» confidens & les complices de sa lâche
» perfidie à se ranger autour de lui : Vous,
» de votre côté, MESSIEURS, figurez-
» vous voir autour de cette Tribune où
» je parle, les anciens bienfaiteurs de la
» République rangés en ordre de bataille,
» pour repousser cette troupe audacieuse.
» Imaginez-vous entendre Solon, qui
» par tant d'excellentes loix prit soin
» de munir le gouvernement populaire,
» ce Philosophe, ce Législateur im-
» comparable, vous conjurer avec une
» douceur & une modestie dignes de son
» caractére, que vous vous gardiez bien
» d'estimer plus les phrases de Démosthé-
» ne, que vos sermens & vos loix. Ima-
» ginez-vous entendre Aristide, qui fut
» avec tant d'ordre & de justesse répartir
» les contributions imposées aux Grecs

» pour la cauſe commune, ce ſage diſ-
» penſateur, lequel en mourant ne tranſ-
» mit à ſes filles d'autre ſucceſſion que la
» reconnoiſſance publique qui les dota ;
» imaginez-vous, dis-je, l'entendre dé-
» plorer amérement l'outrageuſe façon
» dont nous foulons aux piés la juſtice,
» & vous adreſſer la parole en ces termes :
» Eh quoi ! parce qu'Arthmius de Zélie,
» cet Aſiatique qui paſſoit par Athénes,
» où il jouiſſoit même du droit d'hoſpi-
» talité, avoit apporté de l'or des Médes
» dans la Gréce ; vos peres ſe portérent
» preſque à l'envoier au dernier ſupplice,
» & du moins le bannirent, non de la
» ſeule enceinte de leur ville, mais de
» toute l'étendue des terres de leur obéiſ-
» ſance : & vous à Démoſthéne, qui vé-
» ritablement n'a pas apporté ici de l'or
» des Médes, mais qui de toutes parts a
» touché tant d'or pour vous trahir, &
» qui maintenant jouit encore du fruit de
» ſes forfaits ; vous, dis-je, vous ne
» rougirez point d'adjuger à Démoſthéne
» une couronne d'or ? Penſez-vous que
» Thémiſtocle & les Héros qui moure-
» rent aux batailles de Marathon & de
» Platée, penſez-vous que les tombeaux
» mêmes de vos ancêtres n'éclatent point
» en gémiſſemens, ſi vous couronnez un

» homme, qui de ſon propre aveu n'a
» ceſſé de conſpirer avec les barbares à la
» ruine des Grecs ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil ! ô
» Vertu ! & vous, Sources du juſte diſ-
» cernement, Lumiéres naturelles & ac-
» quiſes, par où nous démélons le bien
» d'avec le mal, je vous en atteſte ; j'ai
» de mon mieux ſecouru l'Etat, & de
» mon mieux plaidé ſa cauſe. J'aurois
» ſouhaité que mon diſcours eût pu ré-
» pondre à la grandeur & à l'importance
» de l'affaire ; du moins je puis me flater
» d'avoir rempli mon miniſtére ſelon mes
» forces, ſi je n'ai pu le faire ſelon mes
» deſirs. Vous, MESSIEURS, & ſur les
» raiſons que vous venez d'entendre, &
» ſur celles que ſuppléera votre ſageſſe,
» prononcez en faveur de la patrie un ju-
» gement, tel que l'exacte juſtice le pre-
» ſcrit, & que l'utilité publique le de-
» mande.

III. *Extraits de la harangue de Démoſthéne pour Ctéſiphon.*

» JE COMMENCE par prier tous les *Exorde.*
» dieux & toutes les déeſſes enſemble que
» dans cette cauſe, MESSIEURS, ils
» vous inſpirent pour moi une bienveil-
» lance proportionnée au zéle conſtant

» que j'ai toujours eu pour la République
» en général, & pour chacun de vous en
» particulier. Enſuite, ce qui vous im-
» porte ſouverainement, à vous, à votre
» conſcience, à votre honneur, je le
» demande auſſi à ces mêmes dieux: ſça-
» voir que ſur la maniére dont vous de-
» vez m'entendre, ils vous fixent dans
» la réſolution de conſulter, non pas
» mon accuſateur, (car vous ne le pour-
» riez ſans une partialité injuſte) mais
» vos loix & votre ſerment, dont la for-
» mule entre autres termes, tous dictés
» par la juſtice, renferme ceux-ci: *Ecou-*
» *tez également les deux parties.* Ce qui
» vous impoſe l'obligation, non ſeule-
» ment d'apporter au Tribunal un eſprit
» & un cœur neutres, mais encore de
» permettre * qu'à ſon choix & qu'à ſon
» gré chacune des deux parties puiſſe li-
» brement arranger ſes raiſons & ſes
» preuves.

* *Eſchine avoit prétendu preſcrire à Démoſthéne l'ordre qu'il devoit garder dans ſon plaidoier.*

» Or, MESSIEURS, entre pluſieurs
» déſavantages que j'ai dans cette cauſe,
» deux ſur-tout, & deux bien terribles,
» rendent ma condition beaucoup plus
» mauvaiſe que la ſienne. L'un, que
» lui & moi nous courons un riſque
» fort inégal. Car maintenant je riſque
» bien plus à décheoir de votre bienveil-

» lance, que lui à succomber dans l'ac-
» cusation : puisqu'il y va pour moi de...
» Mais je ne veux pas que dès l'entrée de
» mon discours il m'échape un seul
» mot, qui présage rien de sinistre. Lui
» au contraire il m'attaque de gaieté
» de cœur, & sans nécessité. L'autre
» désavantage, c'est que tout homme
» naturellement écoute avec plaisir qui-
» conque accuse & invective, tandis
» qu'il n'entend qu'avec indignation qui-
» conque se glorifie & se vante. Lui donc
» il a pour sa part ce qui plait univer-
» sellement; au lieu que ce qui révolte
» presque tout le monde, me reste seul
» en partage. Que si d'un côté la crainte
» d'encourir l'indignation, attachée au
» récit de nos propres louanges, me
» réduit à taire mes actions, je pa-
» roitrai ne pouvoir ni réfuter qui m'im-
» pute des crimes, ni justifier qui me dé-
» cerne des récompenses. D'autre part,
» si je viens à traiter les services que j'ai
» rendus dans mon administration, je
» me verrai contraint à parler souvent
» de moi. Je vais donc dans ce violent
» état essaier de me comporter avec toute
» la modération possible: mais ce qu'exi-
» gera de moi la nécessité de me défen-
» dre, ne doit en bonne justice s'impu-

» ter qu'à l'aggreſſeur qui me l'a volon-
» tairement impoſée...

» Cependant malgré ces faits incon-
» teſtables, & comme certifiés par l'or-
» gane de la vérité elle-même, Eſchine
» a tellement renoncé à toute pudeur,
» que non content de me déclarer l'au-
» teur d'une telle paix, il oſe me taxer en-
» core d'avoir empêché que la République
» ne la concertât avec l'aſſemblée géné-
» rale des Grecs. Mais vous, ô... (de quel
» nom doit-on juſtement vous qualifier?)
» vous, lorſqu'en votre préſence je rom-
» pois les accords de cette harmonie,
» lorſqu'à vos yeux je dépouillois la Ré-
» publique des avantages de cette con-
» fédération, dont aujourd'hui vous exal-
» tez l'importance avec les derniers efforts
» de votre voix de * théatre; laiſſâtes-
» vous alors échaper contre moi le moin-
» dre ſigne d'indignation? Montâtes-
» vous dans la Tribune? Eûtes-vous ſoin
» de dénoncer, de développer une ſeule
» fois ces crimes, dont il vous plait
» maintenant de me charger? Or certai-
» nement, ſi pour exclure les Grecs de
» toute participation à la paix, j'avois
» pu m'oublier au point de me vendre à
» Philippe, le parti qui vous reſtoit à
» prendre, c'étoit, non de vous taire,

* *Eſchine avoit été comédien.*

» mais de crier, de proteſter, de révéler
» mes prévarications à ceux qui m'enten-
» dent. Cependant jamais vous n'agîtes
» de la ſorte, ni jamais perſonne qui
» vive ne vous ouit articuler un ſeul mot,
» qui tendît à cette fin.

» Que ſi ſans nulle exception Philip-
» pe ne ceſſoit de ravir à tous les peu-
» ples honneur, prérogatives, liberté,
» ou plutôt d'abolir autant de Républi-
» ques qu'il fut en ſon pouvoir; vous,
» MESSIEURS, par votre déférence à
» mes conſeils n'embraſſâtes-vous pas le
» parti, ſans contredit, le plus glo-
» rieux? Dites-nous, Eſchine, com-
» ment devoit ſe comporter Athénes à la
» vûe de Philippe, mettant tout en œu-
» vre pour établir ſon empire & ſa tyran-
» nie ſur les Grecs? Ou moi qui rem-
» pliſſois la fonction de miniſtre, quels
» conſeils & quels décrets devois-je pro-
» poſer, ſur-tout dans Athénes? (car la
» circonſtance du lieu mérite une atten-
» tion particuliére.) Moi, dis-je, qui
» dans mon ame ſavois que de tout tems
» juſqu'au jour que je montai la premié-
» re fois dans la Tribune, ma patrie
» avoit perpétuellement combattu pour
» la prééminence, pour l'honneur, &
» pour la gloire; & que par une noble

» émulation, elle ſeule avoit ſacrifié
» plus d'hommes & d'argent à l'avantage
» commun des Grecs, que nul autre des
» Grecs n'en ſacrifia jamais à ſes avan-
» tages particuliers. Moi, qui d'ailleurs
» voiois ce même Philippe, avec qui
» nous diſputions de la ſouveraineté &
» de l'empire, qui le voiois, quoique
» couvert de bleſſures, œil crevé, cla-
» vicule rompue, main & jambe eſtro-
» piées, réſolu pourtant à ſe précipiter
» encore au milieu des hazards, & prêt
» à livrer à la fortune telle autre partie
» de ſon corps qu'elle voudroit, pourvû
» qu'avec ce qui lui reſteroit il pût vivre
» dans la gloire & dans l'honneur. Or
» certainement nul homme n'oſeroit dire
» qu'à un barbare élevé dans Pella, lieu
» alors vil & obſcur, appartenoit d'avoir
» l'ame aſſez haute pour deſirer & pour
» entreprendre de ſubjuguer les Grecs;
» mais qu'à vous, tout Athéniens que
» vous êtes, qu'à vous, auxquels chaque
» jour, ſoit vos orateurs dans la Tribu-
» ne, ſoit ſur la ſcéne vos acteurs, re-
» tracent la vertu de vos ancêtres, il con-
» venoit de pouſſer la baſſeſſe d'ame &
« la lâcheté juſqu'à abandonner & livrer
» volontairement à Philippe la liberté de
» la Gréce. Non, encore une fois, homme

» qui vive n'auroit le front d'avancer une
» propoſition ſi étrange. Attaquez-moi,
» Eſchine, ſur les avis que je donnai;
» mais abſtenez-vous de me calomnier
» ſur ce qui arriva. Car c'eſt au gré de
» l'Intelligence ſuprême que tout ſe dé-
» noue & ſe termine; au lieu que c'eſt
» par la nature des avis mêmes qu'on
» doit juger de l'intention de celui qui les
» donne. Si donc par l'événement Phi-
» lippe a vaincu, ne m'en faites point un
» crime, puiſque c'étoit Dieu qui diſpo-
» ſoit de la victoire, & non moi. Mais
» qu'avec une droiture, qu'avec une vi-
» gilance, qu'avec une activité infatiga-
» ble & ſupérieure à mes forces, je ne
» cherchai pas, je ne mis pas en œuvre
» tous les moiens où la prudence humaine
» peut atteindre, & que je n'inſpirai pas
» des réſolutions & nobles, & dignes
» d'Athénes, & néceſſaires; montrez-le
» moi, & alors donnez carriére à vos
» accuſations. Que ſi un coup de foudre
» ou de tempête ſurvenu vous terraſſa,
» MESSIEURS, & non ſeulement
» vous, mais tous les autres Grecs en-
» ſemble, que faire à cela? Faut-il tom-
» ber ſur l'innocent? Si le propriétaire
» d'un vaiſſeau l'avoit équipé de toutes
» les choſes néceſſaires, & prémuni plei-

» nement contre les hazards de la mer ;
» & qu'enſuite il ſurvînt une tourmente
» qui en rompît & briſât les agrès, l'ac-
» cuſeroit-on en ce cas d'avoir été cauſe
» du naufrage ? Mais je ne gouvernois
» pas le vaiſſeau, diroit-il. Moi non
» plus, je ne commandois pas l'armée,
» je ne diſpoſois pas de la fortune : au
» contraire, c'étoit la fortune qui diſpo-
» ſoit de tout.

» Or puiſqu'il appuie ſi fort ſur les évé-
» nemens, je ne crains pas d'avancer une
» eſpéce de paradoxe. Que nul de vous,
» au nom de Jupiter & des autres dieux,
» ne s'effarouche de l'hyperbole appa-
» rente ; mais qu'il examine équita-
» blement ce que je vais dire. Car,
» ſi par une lumiére plus qu'humaine
» tous les Athéniens avoient démêlé les
» événemens futurs, & que tous les euſ-
» ſent prévûs, & que vous, Eſchine,
» qui ne lâchâtes pas un ſeul mot, vous
» les euſſiez prédits & certifiés avec votre
» voix de tonnerre : Athénes, même en
» ce cas, ne devoit point ſe départir
» d'un tel procédé, pour peu qu'elle reſ-
» pectât ſa gloire, ou ſes ancêtres, ou les
» jugemens de la poſtérité. Car mainte-
» nant, Athénes paroit au plus avoir
» échoué, genre de malheur commun à

» tous les mortels, lorſqu'il plait ainſi au
» Souverain Etre. Mais une République
» qui ſe jugeoit alors digne de la préémi-
» nence ſur tous les autres Grecs, ne pou-
» voit ſe déſiſter d'un pareil droit, ſans
» encourir le juſte reproche de les avoir
» tous livrés à Philippe: puiſqu'en cas
» que ſans coup férir elle eût abandonné
» une prérogative qu'au prix de tout
» danger ſans réſerve nos ancêtres avoient
» acheté, de quelle honte, vous, Eſchi-
» ne, n'auriez-vous pas été couvert? car
» à coup ſûr cette honte n'eût pu retom-
» ber ni ſur la République, ni ſur moi.
» De quel œil, grand Dieu, ſoutien-
» drions-nous la vûe de cette multitude
» innombrable d'hommes qui viennent
» de toutes parts à Athénes, ſi par notre
» faute les affaires avoient dépéri au point
» où l'on les voit; ſi l'on eût élu Philippe
» pour le Chef & pour l'arbitre de la
» Gréce entiére; ſi nous avions ſouffert
» que d'autres ſans nous euſſent hazardé
» le combat pour détourner un tel mal-
» heur; ſurtout nous diſant citoiens
» d'une ville, qui de tout tems aima
» mieux affronter de glorieux hazards,
» que de jouir d'une honteuſe ſûreté. Car
» quel eſt le Grec, quel eſt le Barbare
» qui ne ſache que les Thébains, & de-

» vant eux encore les Lacédémoniens
» parvenus au plus haut degré de puissan-
» ce, & enfin le Roi de Perse, auroient
» accordé volontiers à la République,
» non seulement la possession de ses pro-
» pres Etats, mais encore tout ce qu'elle
» auroit voulu, pourvû qu'elle eût pu se
» résoudre à recevoir la loi, & souffrir
» qu'un autre dominât sur les Grecs?
» Mais par des Athéniens, ainsi qu'il y
» parut, tel sentiment ne pouvoit s'ad-
» mettre, ni comme héréditaire, ni
» comme supportable, ni comme natu-
» rel. Et depuis qu'Athènes existe, per-
» sonne n'a jamais pu l'induire à plier
» lâchement sous des puissances, à la
» vérité supérieures, mais tyranniques;
» ni à s'acquérir par de serviles complai-
» sances une indigne sûreté. Au contraire,
» dans une possession immémoriale de
» combattre pour la principauté, pour
» l'honneur, & pour la gloire, elle a
» persévéré dans tous les tems à braver les
» plus grands périls... Si donc je tentois
» d'insinuer que mes conseils vous déter-
» minérent à penser en dignes fils de vos
» prédécesseurs, je ne sache personne
» qui ne pût légitimement me taxer d'ar-
» rogance. Mais je déclare ici, que si
» vous prîtes de semblables résolutions,

» la gloire vous en appartient ; & je re-
» connois que lontems avant moi la Ré-
» publique penſoit avec cette magnani-
» mité. Je ne me vante uniquement que
» d'avoir auſſi coopéré pour ma part à
» tout ce qui ſe fit alors dans le mi-
» niſtére.

» Au reſte, MESSIEURS, il faut que *Peroraiſon.*
» le citoien naturellement vertueux (car
» en parlant de moi je me reſtrains à ce
» terme, pour moins irriter l'envie)
» poſſéde ces deux qualités : ſçavoir, dans
» les exercices de l'autorité un courage
» ferme & inébranlable, pour mainte-
» nir la République en ſa prééminence ;
» & de plus, dans chaque conjoncture
» & dans chaque action particuliére un
» zéle à tout épreuve. Car ces ſentimens
» * dépendent de nous, & la nature ** C'eſt ainſi*
» nous les donne : mais pour le pouvoir *que penſoient*
» & la force, ils nous viennent d'ailleurs. *les Stoiciens.*
» Or ce zéle, vous trouverez abſolument
» qu'il ne ſe démentit jamais en moi ;
» jugez-en par les œuvres : ni lorſque
» l'on demandoit ma tête, ni lorſque
» l'on me traduiſoit au tribunal des Am-
» phictyons, ni lorſque l'on s'efforçoit
» de m'ébranler par des menaces, ni
» lorſque l'on tentoit de m'amorcer par
» des promeſſes, ni lorſqu'on lâchoit ſur

» moi ces hommes maudits comme autant de bêtes féroces ; jamais en aucune façon je ne me suis départi de mon zéle pour vous. Pour ce qui regarde le gouvernement, dès que je commençai à y avoir part, je suivis la droite & juste voie de conserver les prérogatives, les forces, la gloire de ma patrie ; de les accroitre, & de me consacrer entiérement à ce soin. Aussi, lorsque d'autres Puissances prospérent, on ne me voit point me promener avec un visage content & serein dans la place publique, étendre une main caressante, & d'une voix de congratulation annoncer la bonne nouvelle à gens que je croi qui la manderont en Macédoine ; ni au récit des événemens heureux pour Athénes, on ne me voit point trembler, gémir, baisser les yeux vers la terre, à l'exemple de ces impies, qui diffament la République ; comme si par de telles manœuvres ils ne se diffamoient pas eux-mêmes. Ils ont toujours l'œil au dehors ; & lorsqu'ils voient quelque Potentat profiter de nos malheurs, ils font valoir ses prospérités, & publient qu'on doit mettre tout en œuvre pour éterniser ses succès.

» Dieux immortels, qu'aucun de vous

» n'exauce de ſemblables vœux : mais » rectifiez plutôt l'eſprit & le cœur de » ces hommes pervers. Que ſi leur malice » invétérée eſt incurable, pourſuivez-les » ſur terre & ſur mer, & exterminez-les » totalement. Quant à nous autres, détournez au plutôt de deſſus nos têtes » les malheurs qui nous menacent, & » accordez-nous une pleine ſûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE ſuccomba, & paia de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles. Il commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne ; mais quand ce vint à celle de Démoſthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que ſeroit-ce donc, ſi vous l'aviez entendu lui-même ?* *Val. Max. lib. 8. c. 10.*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne, je

n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours : la force, la liaison, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur fait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Démosthéne avoit portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir se former quelque idée du stile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à faire connoitre leur caractére, & pourront peutêtre inspirer le desir de voir de plus près, & de

connoître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramassé plusieurs ; j'en raporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens sur Démosthène.

QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes. [a] « Une foule d'orateurs vient ensuite, Démosthène à leur tête, le modéle auquel doit * nécessairement s'assujettir quiconque aspire à la véritable éloquence. Son stile a tant de force, il est si serré, si ** nerveux : tout s'y trouve dans une telle justesse & dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine est plus *Lib.* 10. *c.* 1.

a Sequitur oratorum ingens manus . . . quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo, nec quod redundet, invenias. Plenior Æschines, & magis fusus, & grandiori similis, quo minùs strictus est. Carnis tamen plus habet, lacertorum minus.

* *Quintilien n'a pas osé dire absolument que les écrits de Démosthéne fussent la régle de l'éloquence, il a adouci cette pensée :* penè lex orandi fuit.

** Tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt ; » *Il est si serré,* » *si nerveux.* « *Je ne sai si la métaphore ici est tirée des nerfs du corps, ou d'un arc, dont la corde extrémement tendue* (nervi) *pousse les traits avec une force & une impétuosité extraordinaire.*

» étendu & plus diffus. Il paroit plus
» grand, parce qu'il eſt moins ramaſſé ;
» il a plus d'embonpoint, & moins de
» nerfs.

Denys d'Halicarnaſſe dans le livre intitulé Τῶν ἀρχαίων ῥητόρων cap. 5.

» Ce qui caractériſe l'éloquence de
» Démoſthéne, c'eſt la violence des mou-
» vemens, le choix des paroles, & la
» beauté de l'ordonnance, qui ſoutenue
» juſqu'au bout, & juſqu'au bout ac-
» compagnée de force & de douceur, at-
» tache & fixe continuellement l'eſprit des
» Juges. Eſchine véritablement n'a pas tant
» d'énergie : mais néanmoins il ſe ſignale
» par la diction, que tantôt il orne des plus
» nobles & des plus magnifiques figures,
» & que tantôt il aſſaiſonne des traits les
» plus vifs & les plus piquans. L'art &
» le travail ne s'y font point ſentir. Une
» facilité heureuſe, que la nature ſeule
» peut donner, régne par tout. Il eſt
» brillant & ſolide : il étend, & il am-
» plifie, mais ſouvent il ſerre & preſſe ;
» en ſorte que ſon ſtile, qui au premier
» coup d'œil ne paroit que coulant &
» doux, ſe trouve, lorſqu'on vient à le
» regarder de plus près, énergique & vé-
» hément. En quoi le ſeul Démoſthéne
» le ſurpaſſe de façon, que ſans contre-
» dit Eſchine tient le ſecond rang entre
» les orateurs.

» Je

» [a] Je me ſouviens, dit Cicéron, » d'avoir préféré Démoſthéne à tous les » orateurs. Il remplit l'idée que j'ai de » l'éloquence. Il atteint à ce degré de » perfection que j'imagine, mais que je » ne trouve qu'en lui ſeul. On n'a » jamais vû dans aucun orateur ni plus » de grandeur & de force, ni plus d'art » & de fineſſe, ni plus de ſageſſe & » de ſobriété dans les ornemens... Il » excelle dans tous les genres de l'élo- » quence... [b] Pas une des qualités qui » conſtituent l'orateur ne lui manque: » il eſt parfait. Tout ce que la pénétra- » tion d'eſprit, tout ce que le rafine- » ment, tout ce que l'artifice, pour ainſi » dire, & la ruſe peuvent fournir ſur » un ſujet, il le trouve, & il ſait le » mettre en œuvre avec une juſteſſe, une

a Recordor me longè omnibus unum anteferre Demoſthenem, qui vim accommodaric ad eam quam ſentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipſe cognoverim. Hoc nec gravior extitit quiſquam, nec callidior, nec temperatior... Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Orat. n.* 23. & 104.

b Planè quidem perfectum, & cui nihil admodum deſit, Demoſthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis cauſis quas ſcripſit, nihil (ut, ita dicam) ſubdolè. nihil verſutè, nihil ſubtiliter dici, nihil preſſè, nihil enucleatè, quo fieri poſſit aliquid limatius: nihil contrà grande, nihil incitatum, nihil ornatum, vel verborum gravitate, vel ſententiarum, quo quidquam eſſet elatius: &c. *Brut. n.* 35.

» précision, une netteté qui ne laissent » rien à désirer. Faut-il de l'élévation, » de la grandeur, de la véhémence ? » il efface tous les autres par la sublimité » des pensées, & par la magnificence des » expressions. Il prime incontestablement : nul ne l'égale. Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade, n'ont que le mérite d'en avoir » le plus approché.

» [a] Cette harangue (dit-il ailleurs en parlant de la cause pour Ctésiphon) » répond de telle sorte à l'idée que j'ai » dans l'esprit de la parfaite éloquence, » qu'on ne peut rien désirer de plus » achevé.

AVANT que de passer au caractère de l'éloquence de Cicéron, je crois devoir ajouter ici quelques réflexions sur celle de Démosthène.

Il faudroit, ce me semble, renoncer au bon sens & à la droite raison, pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec, après le succès incroiable qu'il a eu de son tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

[a] La profectò oratio in eam formam, quæ est ista in mentibus nostris inclusa sic potest, ut major eloquentiæ nos quærat. *Orat.* n. 132.

Il parloit [a] devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matiére d'éloquence, si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque maniére que ce fût, blesser des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siécle, où le goût du beau, du vrai, du simple régnoit souverainement: siécle heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modéle achevé, si Démosthéne par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siécle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en

a Athenienſium ſemper fuit prudens ſingulorumque judicium, nihil ut poſſet niſi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cùm ſe vitaret orator, nullum verbum inſolens, nullum odioſum ponere audebat. . . . Ad Atticorum aures tenores & religioſas qui ſe accommodant, ii iunt exiſtimandi Attice dicere. *Orat.* n. 25 & 27.

b Sequitur oratorum ingens numerus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demoſthenes, ac pene lex orandi fuit. *Quinctil. lib.* 10. *cap.* 1.

si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au-dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE me saura pas mauvais gré si, pour appuier ce que je viens de dire du stile de Démosthène, je raporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des Anciens.

Le premier est de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ses dialogues sur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène, en le comparant à Isocrate. » On ne voit

» dans celui-ci que des discours fleuris &
» efféminés, que des périodes faites avec
» un travail infini pour amuser l'oreille,
» pendant que Démosthéne émeut, é-
» chauffe, entraîne les cœurs. Il est trop
» vivement touché des intérêts de sa
» patrie, pour s'amuser à tous les jeux
» d'esprit d'Isocrate. C'est un raisonne-
» ment serré & pressant: ce sont des sen-
» timens généreux d'une ame qui ne con-
» çoit rien que de grand: c'est un dis-
» cours qui croît & qui se fortifie à cha-
» que parole par des raisons nouvelles:
» c'est un enchaînement de figures hardies
» & touchantes. Vous ne sauriez le lire,
» sans voir qu'il porte la République
» dans le fond de son cœur. C'est la na-
» ture qui parle elle-même dans ses trans-
» ports. L'art y est si achevé, qu'il n'y
» paroît point. Rien n'égala jamais sa
» rapidité & sa véhémence. » Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare Démosthéne à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Tourreil, qui avoit étudié assez lontems Démosthéne pour en bien connoître le caractére. » Je conviens, dit-il, qu'Eschine n'a pas cet air de droiture, ce » stile impétueux, ce ton de vérité suprê-

» me, qui entraîne l'eſprit par le poids
» de la conviction : talent qui tire Dé-
» moſthéne du pair, & dont il uſe d'une
» façon ſinguliére. Vous calme ou vous
» agite-t-il ? vous ne ſentez rien qui vous
» dérange : vous penſez obéir à la na-
» ture. Vous perſuade ou vous diſſuade-
» t-il ? vous ne ſentez rien qui vous vio-
» lente : vous croiez obéir à la raiſon.
» Car il parle toujours comme la raiſon
» & comme la nature. Il n'a proprement
» que leur ſtile. C'eſt à ce coin qu'il
» marque tout ce qu'il dit. Il écarte juſ-
» qu'à l'ombre du ſuperflu. Point d'orne-
» mens recherchés, point de fleurs. Il
» n'aime que le feu & la lumiére. Il veut
» non des armes brillantes, mais des
» armes ſûres. Voila, ſi je ne me
» trompe, ce qui fonde cette véhé-
» mence victorieuſe qui domtoit les
» Athéniens, & qui place Démoſthéne
» au deſſus de tout ce qu'il y eut ja-
» mais d'orateurs.

» Une énergie qui lui eſt propre le ca-
» ractériſe, & le tire de pair, dit le
» même auteur dans un autre endroit.
» Son diſcours eſt un tiſſu d'inductions,
» de conſéquences, & de démonſtrations,
» formé par le ſens commun. Son rai-
» ſonnement, dont la force augmente

» toujours, monte par degrés & avec préci-
» pitation jusqu'où il veut le pousser..... Il
» attaque à découvert, il presse & réduit en-
» fin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet
» état l'auditeur, loin d'avoir honte de sa
» défaite, fait le plaisir de se rendre à la
» raison. *Isocrate*, disoit Philippe, *s'escrime*
» *avec le fleuret, Démosthène se bat avec l'é-*
» *pée*... On voit un homme qui n'a d'au-
» tres ennemis que ceux de l'Etat, ni
» d'autre passion que l'amour de l'ordre
» & de la justice : un homme qui ne pré-
» tend pas éblouir, mais éclairer ; qui
» ne cherche pas à plaire, mais à servir.
» Point d'ornemens, qui ne naissent de
» son sujet : point de fleurs, s'il ne les
» rencontre sur son chemin. On disoit
» qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, &
» que sans dessein il se fait admirer. Non
» qu'il n'ait des graces, mais il n'en a que
» d'austères ; que de compatibles avec la
» candeur & la franchise dont il faisoit
» profession. La vérité chez lui n'est point
» fardée : il ne l'efféminе point, sous
» prétexte de l'embellir... Nulle sorte
» d'ostentation : nul retour sur lui-même.
» Il ne se montre, ni ne se regarde. Il re-
» garde, il montre uniquement sa cause :
» & sa cause, c'est toujours ou le salut
» ou l'avantage de sa patrie.

§. IV.

De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthène.

IL SE PEUT faire que [a] deux orateurs, quoique très différens pour le ſtile & pour le caractère, ſoient néanmoins également parfaits, enſorte qu'il ſeroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux reſſembler. Peut-être cette régle, que Cicéron nous fournit, pourra nous ſervir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démoſthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils ſavoient, ſelon la diverſité des matiéres, diverſifier leur ſtile: tantôt ſimples & ſubtils * dans les petites cauſes, dans les récits, dans les preuves; tantôt tempérés & ornés, lorſqu'il faloit plaire; tantôt élevés & ſublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'eſt Ci-

a In his oratoribus illud animadvertendum eſt, poſſe eſſe ſummos, qui inter ſe ſint diſſimiles. . . . . Ita diſſimiles erant inter ſe, ſtatuere ut tamen non poſſes utrius te malles ſimilio-rem. *Brut. n.* 204. & 142.

* *Je me ſers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le* ſubtilis *des Latins.*

céron qui fait cette remarque : & il en cite des exemples pour Démosthéne & pour lui-même. *In Orat. n. 02. 103. & 110. 111.*

ON TROUVE dans Quintilien un beau paralléle de ces deux orateurs. » [a] Les qualités, dit-il, qui regardent le » fond de l'éloquence leur étoient com- » munes : le dessein, l'économie du dis- » cours, la division, la maniére de pré- » parer les esprits, de prouver ; en un » mot tout ce qui est de l'invention.

» [b] Quant au stile, il y a quelque » différence. L'un est plus précis, l'autre » plus abondant. L'un serre de plus près » son adversaire : l'autre pour le com- » battre se donne plus de champ. L'un » songe toujours à le percer, pour ainsi » dire, par la vivacité de son stile, l'au- » tre souvent l'accable aussi par le poids » du discours. Il n'y a rien à retrancher » à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit

a Horum ego virtutes pleraſque arbitror ſimiles : conſilium ; ordinem ; dividendi, præparandi, probandi rationem ; omnia denique quæ ſunt inventionis. *Quintil. l. 10. c. 1.*

b In eloquendo eſt aliqua diverſitas, Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille * acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ.

* *Le Traducteur a rendu ainſi cet endroit* : L'un eſt toujours ſubtil dans la diſpute, &c. *Je ne croi pas qu'il s'agiſſe ici de ſubtilité. La Métaphore, ce me ſemble, eſt tirée d'une épée.*

» en Démosthéne plus de soin & d'étude,
» en Cicéron plus de naturel & de génie.

» [a] Pour ce qui est de la maniére de
» railler, & d'exciter la commisération,
» deux choses infiniment puissantes, Ci-
» céron l'emporte sans contredit.

» [b] Mais il lui céde d'un autre côté,
» en ce que Démosthéne a été avant lui,
» & que l'Orateur Romain, tout grand
» qu'il est, doit une partie de son mérite
» à l'Athénien. Car il me paroit que Ci-
» céron, aiant tourné toutes ses pen-
» sées vers les Grecs pour se former sur
» leur modéle, a composé son caractére
» de la force de Démosthéne, de l'abon-
» dance de Platon, & de la douceur
» d'Isocrate. Et non seulement il a extrait
» par son application ce qu'il y avoit de
» meilleur dans ces grands originaux,
» mais la plupart de ces mêmes perfec-
» tions, ou pour mieux dire toutes, il
» les a comme enfantées de lui-même

a Salibus certè & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus

b Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cùm se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantùm, sed plurimas vel potiùs omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissima ubertate. Non enim pluvias (ut

» par l'heureuſe fécondité de ſon divin
» génie. Car, pour me ſervir d'une ex-
» preſſion de Pindare, il ne ramaſſe pas
» le eaux du ciel pour remédier à ſa ſé-
» chereſſe naturelle, mais il trouve dans
» ſon propre fonds une ſource d'eau vive,
» qui coule ſans ceſſe à gros bouillons:
» & vous diriez que les dieux l'ont ac-
» cordé à la terre, afin que l'éloquence
» fît l'eſſai de toutes ſes forces en la per-
» ſonne de ce grand homme.

» [a] Qui eſt-ce en effet qui peut inſ-
» truire avec plus d'exactitude, & tou-
» cher avec plus de véhémence? Et quel
» orateur a jamais eu plus de charmes?
» juſques-là, que ce qu'il vous arrache,
» vous croiez le lui accorder; & que
» les Juges, emportés par ſa violence
» comme par un torrent, s'imaginent
» ſuivre leur mouvement propre, quand

ait Pindarus) aquas colligit, ſed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires ſuas eloquentia experiretur.

a Nam quis docere diligentiùs, movere vehementiùs poteſt? Cui tanta unquam jucunditas affuit? ut ipſa illa quæ extorquet, impetrare eum credas: & cùm tranſverſum vi ſua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, ſed ſequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas ineſt, ut diſſentire pudeat; nec advocati ſtudium, ſed teſtis aut judicis afferat fidem. Cùm interim hæc omnia, quæ vix ſingula quiſquam intentiſſimâ curâ conſequi poſſet, fluunt illaborata: & illa, quâ nihil pulchrius auditu eſt, oratio præ ſe fert tamen feliciſſimam facilitatem.

» ils ſont entraînés. D'ailleurs il parle
» avec tant de raiſon & de poids, que
» vous avez honte d'être de ſentiment con-
» traire. Ce n'eſt pas le zéle d'un avocat
» que vous trouvez en lui, mais la foi
» d'un témoin & d'un Juge. Et toutes
» ces choſes, dont une ſeule couteroit
» des peines infinies à un autre, coulent
» en lui naturellement & comme d'elles-
» mêmes: en ſorte que ſa maniére d'é-
» crire ſi belle & ſi inimitable, a néan-
» moins un air ſi aiſé & ſi naturel, qu'il
» ſemble qu'elle n'ait rien couté à cet
» heureux génie.

» [a] C'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſans
» fondement que les gens de ſon tems
» ont dit qu'il exerçoit une eſpéce d'em-
» pire au Barreau: comme c'eſt avec juſ-
» tice que ceux qui ſont venus depuis
» l'ont tellement eſtimé, que le nom de
» Cicéron eſt moins aujourd'hui le nom
» d'un homme, que celui de l'éloquence
» même. Aions donc les yeux continuel-
» lement ſur lui: qu'il ſoit notre mo-
» déle: & tenons-nous ſûrs d'avoir beau-

a Quare non immeritò ab hominibus ætatis ſuæ regnare in judiciis dictus eſt: apud poſteros verò id conſecutus, ut Cicero jam non hominis ſed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur ſpectemus: hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe profeciſſe ſciat, cui Cicero valdè placebit.

» coup profité, quand nous aurons pris » de l'amour & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'oſe décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il ſemble laiſſer entrevoir quelque prédilection & un penchant ſecret pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la comparaiſon qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout ſon traité, ſi je voulois ici raporter tout ce qu'il dit de beau ſur ce ſujet. Quelques courts extraits ſuffiront pour faire connoitre la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

» Outre cette ſolidité, en parlant de » Cicéron, qui renfermoit tant de ſens » & de prudence, il avoit un certain » agrément, & comme une fleur d'eſprit, » qui lui donnoit l'art d'embellir tout ce » qu'il diſoit: & il ne paſſoit rien par » l'imagination de cet orateur, à quoi » il ne donnât le tour le plus beau & les » couleurs les plus agréables du monde. » Tout ce qu'il traitoit, juſques aux ma» tiéres les plus ſombres de la dialecti» que, tout ce que la phyſique a de plus » ſec, ce que la juriſprudence a de plus » épineux, & ce qu'il y avoit de plus » embarraſſé dans les affaires; tout cela,

» dis-je, prenoit en ſon diſcours cet en-
» jouement d'eſprit & toutes ces graces
» qui lui étoient ſi naturelles. Car il faut
» avouer que jamais perſonne n'a eu le
» talent de parler ſi judicieuſement ni ſi
» agréablement de toutes choſes.

» Démoſthéne, dit-il ailleurs, décou-
» vre dans chaque raiſon qui ſe préſente
» à ſon eſprit tout ce qu'il y a de réel &
» de ſolide, & a l'art de l'expoſer dans
» toute ſa force. Cicéron, outre ce ſolide
» qui ne lui échape pas, voit tout ce
» qu'il y a d'agréable & d'engageant, &
» il en ſuit la trace ſans s'y méprendre.....
» Ainſi pour diſtinguer les caractéres de
» ces deux orateurs par leur véritable dif-
» férence, il me ſemble qu'on peut dire
» que Démoſthéne par l'impétuoſité de
» ſon tempérament, par la force de ſes
» raiſonnemens, & par la véhémence de
» ſa prononciation, étoit plus preſſant
» que Cicéron : de même que Cicéron
» par ſes maniéres tendres & délicates,
» par ſes mouvemens doux, pénétrans,
» paſſionnés, & par toutes ſes graces na-
» turelles, étoit plus touchant que Dé-
» moſthéne. Le Grec frapoit l'eſprit par
» la force de ſon expreſſion, & par l'ar-
» deur & la violence de ſa déclamation:
» le Romain alloit au cœur par de cer-

» tains charmes & de certains agrémens
» imperceptibles qui lui étoient naturels,
» & auſquels il avoit joint tout l'artifice
» dont l'éloquence peut être capable.
» L'un éblouiſſoit l'eſprit par l'éclat de
» ſes lumiéres, & jettoit le trouble dans
» l'ame, qui n'étoit gagnée que par l'en-
» tendement: & le génie inſinuant de
» l'autre pénétroit par des douceurs & des
» complaiſances juſques dans le fond du
» cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les in-
» térêts, dans les inclinations, dans les
» paſſions, & dans les ſentimens de tous
» ceux qui l'écoutoient.

M. DE FÉNELON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, ſe déclare nettement pour Démoſthéne. Cependant ce n'eſt pas un écrivain qu'on puiſſe ſoupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours. Voici comme il s'en explique dans ſa lettre ſur l'éloquence. » Je ne crains
» pas de dire que Démoſthéne me paroit
» ſupérieur à Cicéron. Je proteſte que
» perſonne n'admire Cicéron plus que je
» fais. Il embellit tout ce qu'il touche.
» Il fait honneur à la parole. Il fait des
» mots ce qu'un autre n'en ſauroit faire.
» Il a je ne ſai combien de ſortes d'eſprit.
» Il eſt même court & véhément toutes

» les fois qu'il veut l'être, contre Catili-
» na, contre Verrès, contre Antoine.
» Mais on remarque quelque parure dans
» son discours. L'art y est merveilleux,
» mais on l'entrevoit. L'orateur, en pen-
» sant au salut de la république, ne s'ou-
» blie pas, & ne se laisse point oublier.
» Démosthène paroit sortir de soi, & ne
» voir que la patrie. Il ne cherche point
» le beau : il le fait sans y penser. Il
» est au-dessus de l'admiration. Il se sert
» de la parole, comme un homme mo-
» deste de son habit pour se couvrir. Il
» tonne, il foudroie. C'est un torrent
» qui entraîne tout. On ne peut le criti-
» quer, parce qu'on est saisi. On pense
» aux choses qu'il dit, & non à ses pa-
» roles. On le perd de vûe. On n'est oc-
» cupé que de Philippe qui envahit tout.
» Je suis charmé de ces deux orateurs:
» mais j'avoue que je suis moins touché
» de l'art infini & de la magnifique élo-
» quence de Cicéron, que de la rapide
» simplicité de Démosthène.

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit son sentiment, plus on reconnoit qu'il est fondé dans le bon sens, dans la droite raison, & dans les régles les plus exactes de la

bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron, il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité, de force, & d'élévation d'esprit, qu'il en a fallu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, soit habitude & accoutumance à un stile qui est plus dans nos manières & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante douceur de Cicéron, & nous aimons mieux suivre notre penchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène : il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes régles, peut jusqu'à un certain point former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent ; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu) il ne crut pas que son siécle fût susceptible d'une si rigide

exactitude ; & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie ; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moiens de persuader est de plaire.

LE CONSEIL donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modéle du stile qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthéne orné & embelli par les graces de Cicéron : [b] auxquelles, si nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle

a Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus. . . . Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

b Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi possit, invenio, nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

ſans doute de celles qui étoient fort en uſage alors, & par leſquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit preſque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement; [a] & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On ſent bien que ce que dit ici Quintilien n'eſt qu'une permiſſion & une condeſcendance que ſemble lui arracher malgré lui le mauvais goût de ſon ſiécle, [b] où, comme le remarque l'auteur du dialogue ſur les orateurs, l'auditeur ſe croioit comme en droit d'exiger un ſtile orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque ſorte corrompu par l'amorce du plaiſir & par le brillant des penſées & des deſcriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

» [c] Mais, ajoute Quintilien, qu'on » ne prétende pas abuſer de ma complai- » ſance, ni la pouſſer plus loin. J'ac-

a Cicero primus excoluit orationem . . . locoſque lætiores attentavit, & quaſdam ſententias invenit. *Dial. de Orat. n.* 22.

b Auditor aſſuevit jam exigere lætitiam & pulcritudinem orationis. . . . Judex ipſe, niſi . . . . aut colore ſententiarum, aut nitore & cultu deſcriptionum invitatus & corruptus eſt, averſatur dicentem. *Ibid. n.* 20.

c Sed me hactenus cedentem nemo inſequatur ultrà. Do tempori, ne craſſa toga ſit, non ſerica; ne inconſum caput, non in gradus atque annulos tortum comptum: cùm in eo qui ſe non ad luxuriam ac

» corde au siécle où nous sommes que la
» robe dont on se sert ne soit pas d'une
» étoffe grossiére, mais non pas qu'elle
» soit de soie; que les cheveux soient
» proprement faits & bien entretenus,
» mais non frisés par étages & par bou-
» cles: la parure la plus honnête étant
» aussi la plus belle, quand on ne porte
» pas le desir de plaire jusqu'au déréglé-
» ment & à l'excès.

§. V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athénes & à Rome.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes & dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra à Athénes & à Rome.

A Athénes on peut dire que le beau siécle de l'éloquence fut celui de Démosthéne, [a] où parut tout à la fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractére commun fut une beauté naturelle

lishidinem referat, eadem speciosiora quoque sint, quæ honestiora. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

a Hæc ætas effudit hanc copiam: & ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demosthenes, Hyperides, Lycurgus, Æschines, Dinarchus, aliique complures, etsi inter se pares

& ſans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même ſtile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du ſimple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le ſouvenir s'en étant peu à peu obſcurci, & enfin entiérement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démoſthéne, ſuivit une autre route que lui. Il donna entiérement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air ſombre & auſtére, qui, ſelon lui, la rendoit trop ſérieuſe. Il y jetta beaucoup plus de penſées : il y répandit des fleurs : & pour me ſervir d'une expreſſion de Quintilien, au lieu de ce vêtement majeſtueux, mais modeſte, qu'elle avoit eu ſous Démoſthéne, [a] il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverſes

non fuerunt, tamen ſunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere verſati. Quorum quandiu manſit imitatio, tandiu genus illud dicendi ſtudiumque vixit. Poſteaquam, extinctis his, omnis eorum memoria ſenſim obſcurata eſt & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remiſſiora genera viguerunt. *a. de Orat. n. 94. 95.*

[a] Meminerimus verſicolorem illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quinctil. lib. 10. c. 1.*

couleurs, peu ſéante à la vérité pour la pouſſiére du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

[a] Auſſi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, ſongeoit plus à charmer les eſprits qu'à les vaincre, ſe contentoit d'y laiſſer le ſouvenir agréable d'un diſcours coulant & harmonieux, ſans vouloir, comme Périclès, y laiſſer auſſi des aiguillons perçans mêlés avec les attraits du plaiſir.

Orat. n. 91. Il ne paroit pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans ſon ſtile d'outré & d'exceſſif; puiſqu'il dit

b Phalereus ſucceſſit eis ſenibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus quàm palæſtra. Itaque delectabat magis Athenienſes, quàm inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, ſed ut è Theophraſti, doctiſſimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit, quàm gravis, ſed ſuavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus eſſet auditus. *Brut. n. 37, 38.*

[a] qu'on

[a] qu'on auroit pu l'eſtimer & l'approuver, ſi on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majeſté du ſtile noble & ſublime. [b] Cependant il fût le premier qui fit dégénérer l'éloquence : & peut être que les déclamations, dont l'uſage fut introduit de ſon tems dans les écoles, ſi lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuérent beaucoup à cette funeſte déçadence, comme il eſt certain qu'elles le firent auſſi dans la ſuite chez les Romains. *Quintil. l. 3. c. 4.*

Mais les choſes n'en demeurérent pas dans cet état. Quand l'éloquence, ſortie du Pirée, eut commencé à reſpirer un autre air que celui d'Athénes, elle perdit bientôt cette ſanté & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conſervé : & gâtée par les maniéres étrangéres, elle déſapprit en quelque ſorte à parler, & devint entiérement méconnoiſſable. C'eſt ainſi que par dégrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que

a Et niſi coràm erit comparatus ille fortior, per ſe hic, quem dico, probabitur. *Orat. n. 95.*

b Primus inclinaſſe eloquentiam dicitur. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

c Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peregravit inſulas, atque ita peregrinata totâ Aſiâ eſt, ut ſe externis oblineret moribus ; omnemque illam ſaluberrimam Atticæ dictionis & quaſi ſanitatem perderet, ac loqui penè dediſceret. *Brut. n. 51.*

du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excés & de défauts.

J'ai déja fait observer ailleurs, en parlant de Sénéque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur: d'autant plus que ce changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne sai par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a presque aussitôt dégénéré, & par des déclins imperceptibles, mais quelquefois assez promts, est descendu du plus haut comble au plus bas dégré. J'excepte pourtant la poésie grecque, qui depuis Homére jusqu'à Théocrite & ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siécles, a toujours conservé en tout genre la même pureté, & la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siécle le goût, par raport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la

France, & dont chacun en ſon genre peut être conſidéré comme original, ſe ſont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, & qui ſelon toutes les apparences paſſeront juſqu'à la poſtérité la plus reculée, ſont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là auſſi notre régle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à meſure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon ſujet, & finir cet article, le modéle le plus ſûr que les jeunes gens deſtinés au Barreau puiſſent ſe propoſer, eſt, comme je l'ai déja dit, le ſtile de Démoſthéne adouci & orné par celui de Cicéron; en ſorte que les graces du dernier tempérent l'auſtérité de l'autre, & que la préciſion & la vivacité de Démoſthéne corrigent la trop grande abondance & la maniére d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'eſt celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de ſon tems nommé Calli-

dius, ſans y reconnoître preſque en tout les principaux caractéres de M. Fléchier; & la réflexion qu'il y ajoute me paroit convenir extrémement à la matiére que je traite. [a] » Ce n'eſt point, dit-il, un » orateur du commun, mais d'un mérite » rare & ſingulier. Ses penſées ſont no- » bles & exquiſes, & il ſait les revétir » d'expreſſions fines & délicates. Il fait » du diſcours tout ce qu'il lui plait: il » ſait lui donner telle forme qu'il veut: » jamais orateur n'en fut plus le maître » que lui, & ne le mania avec tant d'art. » Rien de plus pur, rien de plus coulant » que ſon langage. Chaque mot eſt en » ſon lieu, & comme artiſtement en- » chaſſé où il doit. Il n'en admet point » de dur, d'inuſité, de bas, ou qui puiſſe » déranger le diſcours. La métaphore » chez lui eſt ſi fréquente, mais ſi na-

a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potiùs inter multos propè ſingularis fuit: ita reconditas exquiſitaſque ſententias mollis & pollucens veſtiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehenſio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipſius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in poteſtate fuerit. Quæ primùm ita pura erat, ut nihil liquidius: ita liberè fluebat, ut nuſquam adhæreſceret. Nullum niſi loco poſitum, & tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, ſtructum verbum videres. Nec verò ullum aut durum, aut inſolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, ſed pleraque tralata: ſic tamen ut ea, non irruiſſe in alie-

» turelle, qu'elle paroit n'avoir point
» uſurpé la place d'un autre mot, mais
» être entrée dans la ſienne. Tout cela
» eſt accompagné d'un nombre, d'une
» cadence, qui a une merveilleuſe va-
» riété, & ne montre aucune affecta-
» tion. Les plus belles figures ſont em-
» ployées à propos, & y jettent un grand
» éclat. L'ordre & le plan de l'ouvrage
» ſont pleins d'art & de juſteſſe; & par
» tout régne un ſtile doux, tranquille,
» & d'un goût exquis. En un mot, ſi
» l'éloquence conſiſtoit dans l'agrément,
» il n'y auroit rien au deſſus de cet ora-
» teur. Des trois parties qui la compo-
» ſent, il a les deux premiéres dans un
» ſouverain degré, je veux dire celles
» qui tendent à inſtruire & à plaire: mais

num locum, ſed immigraſſe in ſuum diceres. Nec verò hæc ſoluta, nec diffluentia, ſed adſtricta numeris, non apertè nec eodem modo ſemper, ſed variè diſſimulanterque concluſis. Erant autem & verborum & ſententiarum lumina... quibus tanquam inſignibus in ornatu diſtinguebatur omnis oratio... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum & ſanum genus. Quòd ſi eſt optimum ſuaviter dicere, nihil eſt quod melius hoc quærendum putes. Sed, cùm à nobis paulò antè dictum ſit, tria videri eſſe quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo ſummè tenuit, ut & rem illuſtraret differendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimùm pollere diximus. *Brut. n.* 274. 275. 276.

» la troiſiéme, qui eſt la plus impor-
» tante, & qui conſiſte à toucher & à
» émouvoir les eſprits, lui manque ab-
» ſolument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paroître en comparaiſon du grand & du ſublime qui fait le caractére de celle de Démoſthéne ? Cette derniére reſſemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, conſtruits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens ſimples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la diſtribution des parties, ont quelque choſe de grand, de noble, & de majeſtueux, qui frape & ſaiſit les connoiſſeurs. L'autre pourroit être comparée à ces maiſons bâties dans un goût d'élégance & de délicateſſe, où l'art & l'opulence ont amaſſé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre ſe montrent de toutes parts, & où les yeux ne ſauroient tomber ſur aucun endroit qui ne leur préſente quelque choſe de rare & d'exquis.

Il eſt un troiſiéme genre d'éloquence, encore inférieur ce me ſemble au ſecond, & qui pourroit inſenſiblement nous con-

duire à quelque choſe de pis : c'eſt celui où régnent ces jeux d'eſprit, ces penſées brillantes, ces eſpéces de pointes, qui deviennent aſſez à la mode. Elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la ſolidité des choſes, par la force du raiſonnement, par l'ordre & la ſuite du diſcours, & par une beauté de génie qui leur eſt naturelle. Mais comme ces derniéres qualités ſont rares, il eſt à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur ſtile que ce qu'il a de moins eſtimable : comme firent ceux de Sénéque, [a] qui n'aiant copié que ſes défauts, ſe trouvérent autant au deſſous de leur modéle, que Sénéque lui-même étoit au deſſous des Anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce ſtile éblouiſſant & plein d'une affectation vicieuſe, & il l'eſt encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves diſcours de ces judicieux Magiſtrats qui chaque année, en preſcrivant aux Avocats les régles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modéles, ſont de fortes barriéres contre le mauvais goût, & ne contribuent pas

a Amabant eum magis, quàm imitabantur ; tantumque ab illo defluebant, quantum ille ab antiquis deſcenderat. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuſe tradition de bon goût, auſſi bien que de bons ſentimens, qui s'y conſervent depuis ſi lontems.

§. VI.

Courtes réflexions ſur la maniére de faire des Raports.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matiére dont pluſieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour beſoin d'être inſtruits : c'eſt de marquer le ſtile dont il convient de ſe ſervir en faiſant un *Raport*. Cette partie eſt d'un uſage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puiſqu'elle embraſſe tous les emplois de la Robe, qu'elle a lieu dans tous les Cours ſouveraines ou ſubalternes; dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commiſſions. Le ſuccès de ces ſortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoier, & il eſt d'un auſſi grand ſecours pour la défenſe de la juſtice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matiére que très légérement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes ſans les approfondir.

Je ſai que chaque Compagnie, chaque Juriſdiction a ſes uſages particuliers pour la maniére de raporter les procès: mais le fond eſt le même pour toutes, & le ſtile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une ſorte d'éloquence propre à ce genre de diſcours, qui conſiſte, ſi je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que ſe propoſe un Raporteur eſt d'inſtruire les Juges ſes confreres de l'affaire ſur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il eſt chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occaſion, pour ainſi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui préte & lui communique ſes lumiéres & ſes connoiſſances. Or, pour le faire avec ſuccès, il faut que la diſtribution méthodique de la matiére qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une ſi grande netteté, que tous puiſſent ſans peine & ſans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les penſées, les expreſſions, les tours, & même la maniére de prononcer, qui doit être diſtincte, tranquille, & ſans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il faloit joindre quelque agrément, parce que ſouvent pour inſtruire il faut plaire. Les Juges ſont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la juſtice les intéreſſent par elles-mêmes, il eſt bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obſcures pour l'ordinaire & épineuſes, cauſent de l'ennui & du dégoût, ſi celui qui fait le raport n'a ſoin de l'aſſaiſonner d'un ſel fin & délicat, qui ſans chercher à paroitre ſe faſſe ſentir, & qui par un certain point d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui ſont *ailleurs* la plus grande force de l'éloquence, ſont ici abſolument interdits. Le Raporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque choſe de la loi, qui tranquille & paiſible ſe contente de montrer la régle & le devoir : & comme il lui eſt commandé d'être lui-même ſans paſſions, il ne lui eſt pas permis non plus de ſonger à exciter celles des autres.

Cette maniére de s'exprimer, qui n'eſt ſoutenue ni par le brillant des penſées & des expreſſions, ni par la hardieſſe

des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aiſé, ſimple, naturel, eſt la ſeule qui convienne aux Raports, & elle n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Raporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie, mais convenoit extrémement à la gravité d'un Sénateur, qui avoit plus de ſolidité & de dignité, que d'éclat & de pompe; & où l'on remarquoit, avec une prudence conſommée, un fond merveilleux de bonne foi, qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de ſon éloquence, & l'idée qu'on a de ſa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à ſon diſcours. *In Scauri oratione ſapientis hominis & recti, gravitas ſumma & naturalis quædam inerat auctoritas: non ut cauſam, ſed ut teſtimonium dicere putares, cùm pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur; ad ſenatoriam verò ſententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè: ſignificabat enim non prudentiam ſolùm, ſed, quod maximè rem continebat, fidem.* *Brut. n. 111. & 114.*

Ainſi l'on voit que pour réuſſir dans

les *Raports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui eſt le ſimple, en bien prendre le caractére & le goût, & s'en propoſer les plus parfaits modéles : être très réſervé & très ſobre à faire uſage du ſecond genre, qui eſt l'orné & le tempéré ; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une ſage circonſpection, dans des occaſions rares : mais s'interdire très ſévérement le troiſiéme ſtile, qui eſt le ſublime.

Ce qu'on pratique au Collége, en Rhétorique ſurtout & en Philoſophie, peut ſervir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la maniére de bien faire un Raport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en expoſer toutes les parties, d'en diſtinguer les différentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible. De même en Philoſophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Deſcartes, ou du P. Mallebranche, à en faire l'analyſe, à réduire des raiſonnemens, ſouvent fort abſtraits & fort étendus, à quelque choſe de précis & de net ; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les ſolutions qu'on

en apporte. J'ai vû de jeunes Conſeillers avouer que de tous les exercices du Collége c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faiſoient le plus d'uſage en raportant des procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent ſe préparer à la plaidoierie.

DÉMOSTHÉNE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, ſont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver auſſi. Je vais donc raporter en abrégé ce que l'hiſtoire nous apprend de leurs premiéres années, de leur éducation, des différens exercices par leſquels ils ſe ſont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainſi ces deux grands orateurs ſerviront en même tems de modéles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puiſſent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les ſuivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

DÉMOSTHÉNE.

Plut. in vit. Demoſth. DÉMOSTHÉNE aiant perdu ſon pere dès l'âge de ſept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéreſſés & avares, qui ne ſongeoient qu'à profiter de ſon bien, ne fut pas élevé avec autant de ſoin que le demandoit un naturel auſſi excellent que le ſien : outre que la foibleſſe de ſa complexion & la délicateſſe de ſa ſanté, jointes à l'exceſſive tendreſſe d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ſes maîtres de le preſſer beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cauſe célébre qui devoit ſe plaider, & qui faiſoit beaucoup de bruit dans la ville, il les preſſa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût aſſiſter à cette fameuſe plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Calliſtrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un ſuccès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illuſtres qui s'empreſſoient à l'envi à lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du ſouverain pouvoir qu'a l'é-

loquence ſur les eſprits, dont elle diſpoſe en maîtreſſe abſolue. Il en ſentit lui-même l'effet, & ne pouvant réſiſter à ſes charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaiſir.

L'école d'Iſocrate, [a] d'où ſortirent tant de grands orateurs, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais ſoit que la ſordide avarice des tuteurs de Démoſthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faiſoit paier fort * cher, ſoit que l'éloquence douce & paiſible d'Iſocrate ne fût point dès lors de ſon goût, il étudia ſous Iſée, [b] dont le caractére étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démoſthéne : [c] & il eſt aiſé de reconnoitre dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maître.

* *Dix mines, c'eſt-à-dire, cinq cens livres.*

a Iſocrates... cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. 2. *de Orat. n.* 94.

b Sermo promptus, & Iſæo torrentior. *Juven.*

c Illud jusjurandum per cæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reipublicæ ſatis manifeſtò docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

Le premier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſtituer une partie de ſon bien. Animé par cet heureux ſuccès, il ſe hazarda de parler devant le peuple. Il y réuſſit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & une fort courte haleine : & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée, & plein de confuſion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satyrus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans reméde, & que

tout n'étoit pas ſi déſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit ſur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte, & la vivacité avec leſquels il les prononça, en ſorte que Démoſthéne lui-même les trouva tout différens. Il ſentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour ſe perfectionner dans la prononciation, dont ſon ami lui avoit fait connoitre le prix, paroiſſent preſque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre ſurmonte tout. [a] Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui com-

a Orator imitetur illum, cui ſin: dubio ſumma vis dicendi conceditur, Athenienſem Demoſthenem, in quo tantum ſtudium fuiſſe tantuſque labor di citur, ut primùm impedimenta naturæ diligentia induſtriaque ſuperaret : cùmque ita balbus eſſet, ut ejus ipſius artis, cui ſtuderet, primam literam non poſſet dicere, perfecit medikando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deinde cùm ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantùm conti en'a anima in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione verborum (id quod ſcripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remiſſiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum eſt)

mence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiére ſans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés : en ſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient plus ſon haleine. Il fit plus. [a] Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des aſſemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien paié de toutes ſes

conjectis in os calculis, ſumma voce verſus multos uno ſpiritu pronuntiare conſueſcebat : neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans atque adſcenſu ingrediens arduo. 1. *De Orat. n.* 260. & 261.

a Propter quæ idem ille tantus amator ſecreti Demoſthenes, in littore, in quod ſe maximo cum ſono fluctus illideret, meditans conſueſcebat concionum fremitus non expaveſcere. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 3.

peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reſte. Pour être plus éloigné du bruit, & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe mettre hors d'état de ſortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il compoſa ces harangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de ſoin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant couté de peines. Il ſe levoit extrêmement matin, & [a] il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe rendre ſon ſtile plus familier.

a Cui non ſunt auditæ Demoſthenis vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucana victus eſſet induſtria. *Tuſc. Quæſt. n.* 44.

CICÉRON.

CICÉRON apporta en naiſſant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démoſthéne. Son pere en prit un ſoin particulier, & n'épargna rien pour cultiver ſon eſprit. Il paroit que le célébre Craſſus, dont il parloit ſi ſouvent dans ſes ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ſes études, & qu'il lui donna des maîtres capables d'entrer dans ſes vûes. [a] Ce fut le poéte Archias qui jetta dans ſon eſprit encore tendre les premiéres ſemences du goût pour la belle litérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent diſcours qu'il fit pour la défenſe de ſon maître.

1. *de Orat.* n. 2.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que les Grecs qui enſeignaſſent la jeuneſſe : & ils le faiſoient dans leur langue, ce qui eſt digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette

a Quod longiſſimè poteſt mens mea reſpicere ſpatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde uſque repetens, hunc video mihi principem & ad ſuſcipiendam, & ad ingrediendam rationem horum ſtudiorum extitiſſe. *Orat. pro Arch. n.* 1.

coutume, & qui fit ſes leçons en latin. Il étoit de Gaule. [a] Son école devint fort célébre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort ſa maniére. Cicéron brûloit du déſir d'entendre un tel maître : mais ceux qui préſidoient à ſon éducation, & qui régloient ſes études, ne le jugérent pas à propos. C'eſt que cette maniére d'enſeigner, inouie & inuſitée juſques-là, parut aux Magiſtrats une nouveauté dangereuſe ; & les Cenſeurs, dont Craſſus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, ſans en apporter d'autre raiſon ſinon que cette coutume étoit contraire à l'uſage établi par les ancêtres. Craſſus dans le troiſiéme livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron ſous ſon nom, tâche de juſtifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort bleſſé les perſonnes ſenſées, & il laiſſe entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été con-

[a] 3. de Orat. n. 93-95.

[b] Equidem memoria teneo, pueris nobis primùm latinè docere cœpiſſe Lucium Plotium quemdam : ad quem cùm fieret concurſus, quòd ſtudioſiſſimus quiſque apud eum exercereturr, dolebam mihi idem non licere. Continebat autem doctiſſimorum hominum auctoritate, qui exiſtimabant græcis exercitationibus alios melùs ingenia poſſe. *Epiſt. Cicer. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

dannée, que la maniére dont les maîtres s'y prenoient. En effet [a] cette méthode prit enfin le deſſus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suétone, qui nous a conſervé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Cenſeurs, auſſi bien que l'arrêt du Sénat.

Plut. in vita Ciceron.

Cicéron cependant faiſoit de grands progrès ſous ſes maîtres. Auſſi avoit-il un génie tel que Platon le déſire, avide d'apprendre, propre pour toutes les ſciences, & qui embraſſoit tout. La poéſie fut une de ſes premiéres paſſions, & l'on dit qu'il y réuſſiſſoit aſſez. Dès ſes premiéres années il ſe diſtingua parmi ceux de ſon âge d'une maniére ſi marquée, que les parens de ceux qui *étudioient* avec lui, ſur le récit merveilleux qu'on leur faiſoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vû & entendu. Il faloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modeſtie, puiſque ſes compagnons étoient les premiers à le faire valoir, &

[a] Paulatim & ipſa utilis honeſtaque apparuit: multique eam præſidii cauſa & gloriæ appetiverunt. *Sueton. ibid.*

qu'ils lui rendoient des honneurs qui allérent juſqu'à exciter la jalouſie de quelques-uns des parens.

A l'âge de ſeize ans, qui étoit le tems où l'on faiſoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus ſérieuſes. C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on deſtinoit à la plaidoierie, allât le préſenter à quelqu'un des plus célébres orateurs du tems, & le mît ſous ſa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une maniére particuliére, alloit réguliérement l'entendre quand il plaidoit, le conſultoit ſur ſes études, & ne faiſoit rien ſans prendre ſes avis. Accoutumé ainſi de bonne heure à reſpirer l'air du Barreau, qui eſt la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le diſciple des plus grands maî-

a Ergo apud majores noſtros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domeſtica diſciplina, refertus honeſtis ſtudiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc ſectari, hunc proſequi, hujus omnibus dictionibus intereſſe... Atque hercule ſub ejuſmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum diſcipulus, fori auditor, ſectator judiciorum, eruditus & aſſuefactus alienis experimentis... ſolus ſtatim & unus cuicumque cauſæ par erat. *Dial. de Orat. n.* 34.

tres, & formé sur les plus parfaits modèles, il étoit bientôt en état de les imiter.

[a] Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route, & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur génie.

1. *de Orat.* n. 155.

Brut. n. 306. Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singuliére application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, [b] & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique.

a Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque & scribens, & legens, & commentans, oratoris tantùm exercitationibus contentus non eram. *Brut. n.* 305.

b Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis extitisse. *Orat. n.* 12.

Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus ſavans hommes.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-ſix ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plustôt. [a] Ses premiers eſſais furent des coups de maître, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala preſque celle des plus anciens avocats. Son plaidoier pour Roſcius d'Amérie, & ſur-tout l'endroit de ce diſcours qui regarde le ſupplice des parricides, eut un ſuccès extraordinaire, & lui attira de grands applaudiſſemens: d'autant plus que perſonne n'avoit oſé ſe charger de cette affaire, à cauſe du crédit énorme de Chryſogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puiſſant dans la République. *Brut. n.* 306. & 309.

[b] Cette joie ſi ſenſible d'une réputation naiſſante fut troublée par l'inquiétude que lui cauſa ſa ſanté. Il étoit d'une

b Prima cauſa publica pro Sexto Roſcio dicta, tantum commendationis habuit, ut non ulla eſſet, quæ non noſtro digna patrocinio videretur. *Brut. n.* 312.

Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum? *Orat. n.* 107.

a Erat eo tempore in nobis ſumma gracilitas & infirmitas corporis: procerum & tenue collum: qui habitus & quæ figura non procul abeſſe putatur à vitæ periculo ſi accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commove-

complexion fort délicate. Le travail du Barreau, joint à sa maniére d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémente, fit craindre qu'il n'y succombât : & tous ses amis, aussi bien que les médecins, le condannoient au silence & à la retraite. C'eût été pour lui une espéce de mort, que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flateuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de son stile & de sa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire, pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Brut. n. 315. Il passa par Athénes, & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aisément à quoi il emploia ce tems dans une ville,

bar, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cùm me & amici & medici hortarentur, ut causis agere desisterem : quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cùm censerem remissione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare posse, & temperatiùs dicere, ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. *Brut. n.* 313. 314.

qui étoit encore alors regardée comme le siége & le domicile de la plus fine littérature, & de la plus solide philosophie. D'Athénes il alla en Asie, où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célébre Molon. Déja fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple. [a] Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son stile ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit ni borne ni mesure.

Brut. n. 315. & 316.

[b] Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome, non seulement plus

a Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi potuit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate, & licentia reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum meruisset inter patronos qui tum erant nomen .... Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quintil. lib.* 12. *c.* 6.

b Ita recepi me biennio pòst, non modò exercitatior, sed prope mutatus. Nam & contentio nimia

formé qu'auparavant, mais presque entiérement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux : son stile étoit devenu plus châtié & moins étendu : son corps même s'étoit fortifié. [a] Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaler, savoir Cotta & Hortensius : mais le dernier sur tout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la maniére d'écrire avoit plus de raport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlétes, & poussés par une noble émulation se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je raporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

[b] RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude,

vocis reciderat, & quasi deferbuerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n.* 316.

a Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius, ... Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse, quòd & dicendi ardore eram propior, & ætate conjunctior. *Brut. n.* 317.

b Nihil isti, neque à natura, neque à doctrina defuit. ... Etat ingenio peracri, & studio flagranti, & doctrina eximia, & memoria singulari. 3. *de Orat. n* 229. 230.

Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, & une maniére de prononcer si accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

[a] Mais après son Consulat, n'aiant plus rien qui piquât son ambition, & désirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La premiére, la seconde, la troisiéme année apportérent dans sa maniére de

a Post consulatum .... summum illud suum studium remisit, quo à puero fuerat incensus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, & secundus annus, & tertius tantum quasi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, sed existimator doctus & intelligens posset cognoscere. Longiùs autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhærescens, sui dissimilior videbatur fieri quotidie. *Brut. n.* 320.

plaider quelque changement, mais preſque encore imperceptible, & dont les ſeuls connoiſſeurs pouvoient s'apercevoir: comme il arrive à des tableaux, dont le vif éclat diminue & s'amortit inſenſiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à meſure qu'il avançoit en âge; & ſon feu & ſa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoiſſable.

[a] Cicéron cependant redoublant ſes efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il ſe pouvoit, de devancer ſon rival dans cette noble carriére de la gloire, où il eſt permis aux avocats de diſputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence également plein d'agrément & de force qu'il introduiſit dans le Barreau, attiroit ſur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une maniére fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, &

a Nos autem non deſiſtebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè ſtilo, noſtrum illud quod erat augere, quantumcumque erat. . . . Nam cùm propter aſſiduitatem in cauſis & induſtriam, tum propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. n. 321.

laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je raporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

» [a] Il n'y avoit alors personne, dit-il, » qui eût fait une étude particuliére des » belles lettres, sans lesquelles il n'y a » point de parfaite éloquence : personne » qui eût étudié à fond la philosophie, » qui seule enseigne en même tems à bien » vivre & à bien parler : personne qui eût » appris le droit civil, connoissance ab- » solument nécessaire à l'orateur pour le » mettre en état de bien plaider les cau- » ses particuliéres, & de juger saine- » ment des affaires : personne qui possé- » dât bien l'histoire Romaine, ni qui

[a] Nihil de me dicam : dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quàm vulgus hominum studuisse literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur ; nemo, qui philosophiam complexus esset, matrem omnium bene factorum beneque dictorum : nemo, qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, & ad oratoris prudentiam, maximè necessariam : nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, si quando opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret : nemo, qui breviter argutèque incluso adversario, laxaret judicum animos, atque à severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret : nemo, qui dilatare posset, atque à propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem quæstionem universi generis orationem traduceret : nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à

» sût en faire usage dans ses plaidoiers :
» personne qui, après avoir pressé vive-
» ment son adversaire par la force & la
» solidité des argumens, pût égaier l'es-
» prit des Juges & comme les dérider
» par des railleries placées à propos : per-
» sonne qui connût l'art de tirer une af-
» faire des circonstances particuliéres de
» la cause à une question commune &
» générale ; personne qui par de sages
» digressions pût quelquefois sortir de son
» sujet, pour jetter de l'agrément dans sa
» plaidoierie : personne enfin qui sût por-
» ter les Juges tantôt à la colére, tan-
» tôt à la compassion, & leur inspirer
» tels sentimens qu'il lui plairoit, en
» quoi pourtant consiste le principal mé-
» rite de l'orateur.

[a] Le grand succès de Cicéron réveilla Hortensius de son assoupissement, surtout quand il le vit arrivé au Consulat ; craignant sans doute que celui qui l'avoit

causa : nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem, nemo, qui ad fletum posset adducere : nemo, qui animum ejus, (quod unum est oratoris maximè proprium) quocumque res postularet, impelleret. *Brut. n.* 322.

[a] Itaque, cùm jam penè evanuisset Hortensius, & ego consul factus essem, revocare se ad industriam cœpit, ne, cùm pares honore essemus, aliqua re superior videretur. Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Brut. n.* 323.

égalé par les dignités, ne le surpassât par le mérite. Ils plaidérent encore ensemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'estime l'un pour l'autre, & chacun mettant son collégue beaucoup au dessus de lui-même. Mais le public donna sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où régnoit une heureuse richesse d'expressions ; une grande beauté & délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides ; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin & un art in-

a Si quærimus cur adolescens magis floruerit dicendo, quàm senior, Hortensius : causas reperiemus verissimas duas. Primùm, quòd genus erat orationis Asiaticum, adolescentiæ magis concessum, quàm senectuti... Itaque Hortensius hoc genere florens, clamores faciebat adolescens... (Erat in verborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus... Vox canora & suavis : motus & gestus etiam plus artis habebat quàm erat oratori satis.) Habebat illud studium crebrarum venustarumque sententiarum : in quibus erant quædam magis venustæ dulcesque sententiæ, quàm aut necessariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata & vibrans, tum etiam accurata & polita.. Etsi genus illud dicendi auctoritatis habebat pa-

fini, & ſoutenus par un beau ſon de voix, un geſte très agréable, & une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enlevérent d'abord tous les ſuffrages. Mais dans la ſuite, comme le poids des charges par où il avoit paſſé, & la maturité de l'âge demandoient quelque choſe de plus grave & de plus ſérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de ſaiſon. C'étoit toujours le même orateur, & le même ſtile, mais non le même ſuccès. D'ailleurs, comme ſon ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne ſe donnoit plus la même peine qu'autrefois pour compoſer, les penſées qui juſques-là avoient fait briller ſon diſcours, n'aiant plus leur ancienne parure, mais paroiſſant ſous un air négligé, perdirent peſque tout leur éclat, & firent perdre auſſi à l'orateur une grande partie de ſa réputation.

rum, tamen aptum eſſe ætati videbatur. Et certè, quòd ingenii quædam forma lucebat. . . . ſummam hominum admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, & illa ſenior auctoritas, gravius quiddam requireret, remanebat idem, nec decebat idem. Quodque exercitationem ſtudiumque dimiſerat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritaſque ſententiarum priſtina manebat, ſed ea veſtitu illo orationis, quo conſueverat, ornata non erat. *Brut. n.* 325. 326. 327. & 330.

REFLEXIONS

Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus grands orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premiéres places de l'État, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athénes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation ? [a] Y a-t-il rien de plus

a Quid est præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius Apollo, se eum esse, UNDE SIBI, SI NON POPULI ET REGES, at omnes sui Cives CONSILIUM EXPETANT,
SUARUM RERUM INCERTI : QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILI DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS.
Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. *de Orat. n.* 199. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines veteres & senes, & totius urbis gratia sibi nixos, in summa omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum sit se non habere ? *Dialog. de Orat. n.* 6.

TAYLOR IN

flateur pour un ſimple particulier que de voir ſa maiſon fréquentée par les perſonnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes : qui tous dans leurs doutes & dans leurs beſoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à ſa ſcience & à ſes rares talens, & reconnoitre en lui une ſupériorité de lumiéres & de prudence que toutes les richeſſes & toute la grandeur ne peuvent donner ? Eſt-il un plus beau ſpectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme ſuſpendu à la bouche d'un avocat, qui ſait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce ſemble à tous, qu'il charme & enleve les eſprits, & s'en rend abſolument le maître ? Mais indépendamment de cette gloire, qui par ſoi-même pourroit être un motif aſſez frivole, quelle ſolide joie pour un homme de bien de penſer qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'aſyle des malheureux, le protecteur de la juſtice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ſes freres!

2. Une ſuite naturelle de cette prémiére réflexion, eſt de ſe bien préparer à un emploi ſi important, & de ſuivre, au moins de loin, le zéle & l'ardeur infatigable de Démoſthéne & de Cicéron.

[a] Je ſai que le fonds du génie eſt la premiére qualité & la plus néceſſaire pour un avocat : mais je ſai auſſi que le travail peut beaucoup. Il eſt comme une ſeconde nature ; & s'il ne donne pas l'eſprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redreſſe, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir : & ce n'eſt point ſans raiſon que Cicéron inſiſte extrêmement ſur cet article, & déclare qu'en matiére d'éloquence tout dépend du ſoin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoiſſance des loix, des différentes coutumes, de la juriſprudence ancienne & nouvelle, eſt proprement la ſcience de l'avocat. Prétendre être en état de plaider ſans ce ſecours, c'eſt vouloir élever un édifice ſans avoir poſé de fondement.

4. C'eſt le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle eſt comme l'inſtrument

[a] Cùm ad inveniendum in dicendo tria ſint, acumen, ratio, diligentia : non poſſum equidem non ingenio primas concedere : ſed tamen ipſum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat. . . Hæc præcipuè colenda eſt nobis : hæc ſemper adhibenda : hæc nihil eſt quod non aſſequatur. . . Reliqua ſunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, aſſiduitate, labore : complectar uno verbo, quo ſæpe jam uſi ſumus, diligentiâ ; qua una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. *de Orat. n.* 147. 148. 150.

commun qui le met en état de faire uſage de tout le reſte. Il me ſemble qu'on ne s'y applique point aſſez. Soit pareſſe, ſoit confiance en ſoi-même, on croit que pour y exceller il ſuffit d'avoir de l'eſprit. Cicéron ne penſoit pas ainſi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroitroit incroiable, ſi lui-même ne l'atteſtoit en pluſieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre choſe, le modéle des jeunes gens. Puiſer la rhétorique dans les ſources mêmes, conſulter d'habiles maîtres, lire avec grand ſoin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la compoſition & dans la traduction, & faire une étude particuliére de ſa langue; tels furent les exercices que Cicéron crut néceſſaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui eſt le plus négligé, eſt l'action, la prononciation: & cependant c'eſt ce qui contribue davantage au ſuccès de la parole. [a] Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui eſt à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux ſens, a quelque

a Eſt actio quaſi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ ſæpe fructum tulerunt: & diſerti, deformitate agendi multi infantes putati ſunt. *Orat. n.* 55. 56.

choſe de ſi ſéduiſant & de ſi capable d'éblouir, que ſouvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-deſſus des plus habiles. [a] Tout le monde ſait la fameuſe réponſe de Démoſthéne ſur la qualité qu'il jugeoit plus néceſſaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins ſe couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Auſſi fit-il des efforts incroiables pour y réuſſir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reſte : & il s'y trouva en quelque ſorte forcé par le deſir d'atteindre ſon rival Hortenſius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque auſſi, ce me ſemble, à pluſieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'eſprit, & qui répand dans la compoſition une fineſſe, une délicateſſe, & des graces qui ne ſe puiſent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & ſur-tout des Grecs, eſt trop négligée. Combien

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt : mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Hic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum : huic ſecundas, huic tertias. 3, *de Orat. n.* 213.

Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs, poétes, hiſtoriens, philoſophes, tout lui étoit connu, tout lui ſervoit; & les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne ſe livrer pas de ſi bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premiéres années du tems pour amaſſer ce fonds ſi néceſſaire & ſi précieux de connoiſſances, auquel on ne revient point dans la ſuite. J'avoue que l'uſage du Barreau eſt le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former; mais il ne doit pas conſiſter d'abord à plaider ſouvent. On y entend aſſiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on obſerve leurs maniéres, on eſt attentif au jugement qu'en portent les connoiſſeurs; & l'on tâche ainſi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel eſt l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie? C'eſt ſur quoi l'on ne peut point établir de régle fixe; & le conſeil que donne Quintilien ſur ce ſujet, eſt tout-à-fait ſage. » [a] Il faut, dit-il, garder un cer-

a Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præproperè diſtringatur immatura frons, & quicquid eſt illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innaſcitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod eſt ubi-

» tain tempérament, & tenir un certain » milieu, enſorte qu'un jeune homme » n'aille pas s'expoſer au grand jour avant » que d'être capable de le ſoutenir, ni » faire montre de ſes études lorſqu'elles » ſont encore, pour ainſi dire, toutes » crues. Car par là il s'accoutume à mé- » priſer le travail: l'impudence s'enracine » en lui: &, ce qui eſt un grand mal, » la confiance & la hardieſſe devancent » les forces. Il ne faut pas auſſi, d'un » autre côté, qu'il différe ſon appren- » tiſſage à un âge trop avancé: car la ti- » midité augmente tous les jours, & à » meſure qu'on différe, on ſent plus de » peine à ſe hazarder de parler en public. » Ainſi, à force de délibérer s'il eſt tems » de commencer, il ſe trouve qu'il n'en » eſt plus tems.

8. Il ſeroit fort à ſouhaiter que la coutume obſervée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous; & que la maiſon des anciens avocats devînt comme l'école de la jeuneſſe deſtinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un

que pernicioſiſſimum) præ- venit vires fiducia. Nec rurſus differendum eſt ty- rocinium in ſeneſtutem. Nam quotidie metus creſ- cit, majuſque fit ſemper quod auſuri ſumus; &, dum deliberamus quando incipiendum ſit, incipere jam ſerum eſt. *Quintil. l.* 12. *c.* 6.

grand orateur, que de terminer la glorieuse carriére du Barreau par une si *utile* & si honorable fonction? [a] On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, le venir consulter comme un oracle sur la vraie maniére de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence: & semblable à un vieux pilote instruit par une longue expérience, les voiant prêts à sortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIÉME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matiére traitée

a Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, &, ut vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempestatum signa, quid secundis flatibus, quid adversis ratis poscat, docebit. *Quintil. l. 12. c. 11.*

avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douziéme livre des Inſtitutions de Quintilien, qui eſt la partie de ſon ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établiſſent en pluſieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe inconteſtable, que l'éloquence ne doit point être ſéparée de la probité, que le talent de bien parler ſuppoſe & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus.* [a] Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui eſt le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particuliérement diſtingué du reſte des animaux, deviendroit pour lui un préſent bien funeſte ; & la nature en cela, bien loin de

a Si vis illa dicendi malitiam inſtruxerit, nihil ſit publicis privatiſque rebus perniciosius eloquentiâ... Rerum ipſa natura, in eo quod præcipuè indulſiſſe homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus ſeparaſſe, non parens ſed noverca fuerit, ſi facultatem dicendi ſociam ſcelerum, adverſam innocentiæ, hoſtem veritatis invenit. Mutos enim naſci, & egere omni ratione ſatius fuiſſet, quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

le favoriſer, l'auroit plus traité en *marâtre* & en ennemie qu'en mere, en *lui* faiſant part d'un talent qui ne ſerviroit qu'à opprimer l'innocence, à combattre la vérité, en mettant, pour ainſi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût deſtitué de la parole, & même de la raiſon, que de les emploier à un ſi pernicieux uſage.

La plus légére attention ſuffit pour reconnoître combien la probité eſt néceſſaire à un avocat. Tout ſon but eſt de perſuader: & [a] le moien le plus ſûr de le faire, eſt que le Juge ſoit prévenu en ſa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & ſincére, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut ſe fier pleinement, qui eſt ennemi capital du menſonge, & incapable d'uſer de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non ſeulement le zéle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation

a Plurimum ad omnia momenti eſt in hoc poſitum, ſi vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non ſtudium advocati videatur afferre, ſed penè teſtis fidem. *Quintil. lib. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum cauſis, quibus ex ſua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l. 6. c. 2.*

Videtur talis advocatus malæ cauſæ argumentum. *l. 12. c. 1.*

d'intégrité qu'il ſe ſera faite, ajoutera beaucoup de poïds à ſes raiſons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'eſprit des Juges, ou même ſuſpect, eſt un fâcheux préjugé pour la cauſe.

2. *Déſintéreſſement.*

La queſtion que traite Quintilien dans le dernier livre de ſa Rhétorique, ſi l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre uſage : mais les principes qu'il y établit ſont de tous le tems. *Quintil. lib. 12. c. 7.*

[a] Il commence par déclarer qu'il ſeroit infiniment plus beau, & plus digne d'une ſi honorable profeſſion, de ne pas vendre un tel miniſtére, & de ne pas avilir ainſi le mérite d'un ſi grand bienfait ; vû que la plupart des choſes peuvent ſembler viles dès qu'on y met un prix.

[b] Il avoue enſuite que ſi l'avocat n'a pas par lui-même un revenu ſuffiſant, il lui eſt permis, ſelon les loix de tous les

a Quis ignorat quin id longè ſit honeſtiſſimum ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo dignitſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem ? cùm pleraque hoc ipſo poſſint videri vilia, quòd pretium habent.

b At ſi res familiaris amplius aliquid ad uſus neceſſarios exiget, ſecundùm omnes ſapientium leges patietur ſibi gratiam referri.... Neque enim

ſages, de ſouffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque ſa reconnoiſſance, puiſqu'il ne peut y avoir de bien plus juſtement acquis que celui qui vient d'un travail ſi honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de ſi grands ſervices, & qui certainement en ſeroient très indignes s'ils ne ſavoient les reconnoitre: outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de ſonger aux ſiennes, il eſt non ſeulement juſte, mais néceſſaire, que ſa profeſſion ne lui ſoit pas infructueuſe.

a Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes meſures, & qu'il ſoit fort réſervé, en obſervant de qui, combien, & juſqu'à quel tems il recevra. Par où il paroit inſinuer que par raport aux pauvres ſon travail doit être abſolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande ſomme; enfin, qu'après un

videò quæ juſtior acquirendi ratio, quàm ex honeſtiſſimo labore, & ab iis de quibus optimè meruerint, quique, ſi nihil invicem præſtent, indigni fuerint defenſione. Quod quidem non juſtum modò, ſed neceſſarium etiam eſt, cùm hæc ipſa opera temporaque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant.

a Sed tum quoque tenendus eſt modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quouſque. Nec quiſquam, qui ſufficientia ſibi (modica autem hæc ſunt) poſſidebit, hunc quæſtum ſine crimine ſordium fecerit.

certain tems, lorſqu'il aura acquis un bien raiſonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête néceſſaire, l'avocat doit ceſſer de rien recevoir.

[a] Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un ſalaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoiſſance, ſachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui : & il en uſera ainſi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu, ni être perdu.

[b] Pour ce qui eſt de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'eſt, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corſaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne ſe piqueront que

a Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm ſatis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, ſed mutua benevolentia utetur, cùm ſciat ſe tanto plus præſtitiſſe : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

b Paciſcendi quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis pretia procul abominanda negotiatio, etiam à mediocriter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor eſt : nec, quia ſit honeſta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipſa, ſed ad vilem uſum & ſordidum lucrum accingimur. . . Ne velim quidem lectorem dari mihi ; quid ſtudia referant computaturum. *Quint. l. 1. c. 11.*

médiocrement de vertu, ſeront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une ſi glorieuſe profeſſion, inſinue-t-il ailleurs, ces ames baſſes & mercénaires, qui faiſant de l'éloquence une vile marchandiſe, ne s'occupent que d'un gain ſordide. Les préceptes que je donne ſur cet art, ne ſont point, dit-il, pour quiconque ſeroit capable de compter combien ſon travail & ſes études lui pourront raporter.

Si un payen penſe & parle ainſi, combien plus, ſelon les principes du chriſtianiſme, un avocat doit-il apporter à cette profeſſion des vûes pures, nobles, déſintéreſſées! Auſſi eſt-ce là l'eſprit qui régne dans le corps de nos avocats. Ils portent ſur ce point la délicateſſe juſqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires; ce qui va ſi loin, qu'ils déſavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en juſtice, ou qui retiendroit ſeulement les piéces de ſa partie, pour l'engager à reconnoitre les ſecours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux avocats de ſe conſerver dans la poſſeſſion de ce noble déſintéreſſement, qui fait la gloire de leur profeſſion. C'eſt à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau, d'en

d'en donner l'exemple aux autres; & il leur sera facile de le faire, tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste & conforme à leur état, sans se laisser entraîner au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

[a] Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle, mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

[b] Il faut donc, avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il fasse celle de juge: qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pese &

a Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem. . . Neque defendet omnes orator: idemque portum illum eloquentiæ suæ salutarem, non etiam piratis patefaciet, ducetur-que in advocationem maximè causa. *Quintil. l.* 12. *c.* 7.

b Sic causam perscrutatus, propositis ante oculos omnibus quæ prosint nocentive, personam deinde induat judicis, fingatque apud se agi causam. *Ibid. c.* 8.

examine avec soin & sans prévention, les raisons de ses parties, & où il prononce sévérement contre elles s'il est besoin.

Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une discussion plus exacte des piéces, que la cause, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus longtems par de vaines espérances, & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse & modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire. Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté & de bienséance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit

a Neque verò pudor obstat quominus susceptam, quam melior viderer rem, litem, cognitâ interior disceptandam iniquitate, dimittam; quàm pudet litigatori dixerit verum. Nam & in hoc magnanimum, si æqui judices sumus, beneficium est, ut non fallamus vana spe litigantem. Neque est dignus operâ patroni, qui non utilius consilio. *Ibid.* c. 7.

garder inviolablement. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'il y [a] auroit de l'inhumanité d'inſulter à des perſonnes tombées dans la diſgrace, que leur état même rend dignes de compaſſion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuſes ſans être criminelles. [b] Il faut en général avoir ſoin que nos jeux ſoient innocens, & ne bleſſent perſonne; & ſe bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

[c] Il n'y a que la ſobriété avec laquelle on uſe des bons mots, & la ſageſſe des ménagemens qu'on y garde, qui diſtinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & ſans ſujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raiſon eſſentielle à ſa cauſe, & jamais ſimplement pour faire [d] rire, ſatisfaction

a Adversùs miſeros inhumanus eſt jocus.

b * Lædere nunquam velimus, longèque abſit propoſitum illud, potiùs amicum quàm dictum perdidi. *Quintil. l. 6. c. 4.*

* *Je croi qu'il faut lire ainſi, au lieu de* ludere, *qui eſt dans toutes les éditions.*

c Temporis ratio, & ipſius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, diſtinguet oratorem à ſcurra: & quod nos cum cauſa dicimus, non ut ridiculi videamur, ſed ut proficiamus aliquid; illi totum diem, & ſine cauſa. 2. *de Orat. n.* 247.

d Riſum quæſivit : qui eſt, mea ſententia, vel tenuiſſimus ingenii fructus. *Ibid.*

bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

[a] Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. [b] *Pourquoi aboiez-vous ?* dit un jour Philippe à Catulus, en faisant allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je vois un voleur*, répondit Catulus.

a Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, & inclusa brevitèr urbanitate. *Quint. l. 6. c. 4.*

Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari posse videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora sunt, quæ lacessiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Videremur enim quieturi fuisse, nisi essemus lacessiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæsita, nec ex tempore ficta, sed domo allata, plerumque sunt frigida. *Orat. n.* 89.

b Catulus, dicenti Philippo : QUID LATRAS? FURUM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 222.

[a] Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'expliquer ainsi : car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. [b] Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager ? Le moien d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'user de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossiéres doivent-elles lui être interdites ?

a Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præsenti & acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda. *Quintil. l. 6. c. 5.*

b Hominibus facetis & dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm salsissimè dici possint, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

[a] C'eſt un plaiſir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un ſage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à ſe venger bien plus qu'à ſe défendre, exigent de l'orateur cette ſorte d'éloquence, & ne ſont point contens de lui s'il ne trempe ſa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel eſt l'avocat, s'il conſerve encore quelque ſentiment d'honneur & de probité, qui voulût ſervir ainſi aveuglément la colére & le reſſentiment de ſa partie, devenir à ſon gré violent & emporté, & par un vil eſprit d'intérêt, ou par un deſir mal entendu de fauſſe gloire, ſe rendre l'indigne miniſtre de la paſſion d'autrui ?

5. *Sage émulation, éloignée d'une baſſe jalouſie.*

Il n'y a point de lieu, ce me ſemble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & ſage émulation, que le Barreau.

a Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malint quàm defenſionem. . . Hoc quidem quis hominum liberi modò ſanguinis ſuſtineat, petulans eſſe ad alterius arbitrium ? . . . . Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compoſitus, non ad animum judicis, ſed ad ſtomachum litigatoris. *Quintil. l.* 12. *c.* 9.

C'eſt un aſſemblage nombreux de perſonnes en qui ſe trouvent réunies toutes les qualités les plus eſtimables : beauté & force de génie, délicateſſe d'eſprit, ſolidité de jugement, fineſſe de goût, vaſte étendue de connoiſſances, longue expérience des affaires. Là chaque jour ſe renouvellent des combats entre de fameux athlétes, ſous les yeux de ſavans & judicieux Magiſtrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de ſpectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre ſous toutes ſes formes ; grave & ſérieuſe dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre ; quelquefois ſans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute ſa parure & ſes ornemens ; étendue, ou ſerrée ; pleine de douceur, ou de force ; ſublime & majeſtueuſe, ou plus ſimple & plus familiére, ſelon la diverſité des cauſes. Là nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du ſort des particuliers ; d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible

à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui est sans appel.

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du Barreau, que lorsque au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour propre, il y régne dans le corps des avocats un esprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la justice qui lui est dûe, & qui en bannit toute envie & toute jalousie : lorsque les anciens avocats, près de sortir d'une carriére où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essaim de jeunes orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chére, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser : lorsque ceux-ci de leur côté, bien loin de se laisser ébloüir à l'éclat d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les respectent sincérement comme leurs peres & leurs maîtres : enfin lorsqu'entre les jeunes régne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait.

[a] J'étois bien éloigné, dit-il en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il

[a] Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem glorioſi laboris amiſeram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat glorioſius, quàm omnino adversarium non habere? cùm præſertim non modò nunquam ſit, aut illius à me curſus impeditus, aut ab illo meus, ſed contrà ſemper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Ibid. n.* 323.

leur fournira. Ils ſont jeunes & ſans expérience, & par conſéquent ils doivent peu juger, peu décider; mais écouter & conſulter beaucoup. Quelque eſprit & quelque talent qu'ils puiſſent avoir, la modeſtie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroiſſant cacher leur mérite, ne ſervira qu'à le relever. Mais ſur-tout ils doivent éviter une baſſe jalouſie pour qui la gloire & la réputation d'autrui eſt un tourment, au lieu [a] qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union; ils doivent, dis-je, éviter la jalouſie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la ſociété.

[a] Æqualitas veſtra, & artium ſtudiorumque quaſi finitima vicinitas, tantum abeſt ab obtrectatione invidiæ, quæ ſolet lacerare pleroſque, ut ea non modò non exulcerare veſtram gratiam, ſed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINT AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit, & comme il le dit ; le fond des choses mêmes, & la maniére de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Je commencerai par la derniére de ces deux parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la maniére dont un Prédicateur doit parler.

SAINT AUGUSTIN, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher. *Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita* *De doctr. chr. l. 4. n. 27*

dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat. Il répète la même chose en
n. 30. d'autres termes, disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit *écouté intelligenter, libenter, obedienter*: c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois
n. 61. fins: Que la vérité nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le Prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'eſt un mauvais goût de certains orateurs, [a] que de croire qu'ils ont beaucoup d'eſprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout diſcours qui a beſoin d'interprète, eſt un très mauvais diſcours. [b] La ſouveraine perfection du ſtile d'un Prédicateur, ſeroit que, plein de graces pour les ſavans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais ſi l'on ne peut réunir ces deux avantages, S. Auguſtin veut qu'on ſacrifie le premier au ſecond, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, ſi cela eſt néceſſaire pour ſe faire entendre : parce qu'en effet ce n'eſt que pour cela qu'on parle. Cette ſorte de négligence, qui n'eſt pas ſans eſprit & ſans art, comme il le remarque après

a Tunc demum ingeniosi ſcilicet, ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Quintil. in proœm. lib. 8.*

Otioſum (*vox*, vitioſum) ſermonem dixerim, quem auditor ſuo ingenio non intelligit. *Quintil. lib. 8. cap. 2.*

b Ita & ſermo doctis probabilis, & planus imperitis erit. *Ibid.*

c Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene ſonet, ſed quid bene indicet atque intimet quod oſtendere intendit. Unde ait quidam, cùm de tali genere locutionis ageret, eſſe in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen ſic detrahit ornatum, ut ſordes non contrahat. *S. Auguſt. de doctr. chriſt. l. 4. n. 24.*

Melius eſt reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *Id. in Pſal. 138.*

[a] Cicéron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choſes mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins juſqu'à rendre le diſcours bas & rampant, mais ſeulement plus clair & plus intelligible.

Saint Auguſtin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un ſtile plus orné & plus ſublime, qui faiſoit que ceux qui avoient peu de ſcience n'entendoient pas ſes écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. [b] On lui repréſenta que s'il vouloit que ſes ouvrages fuſſent utiles à un plus grand nombre de perſonnes, il devoit demeurer dans le ſtile ſimple & ordinaire, qui a cet avantage au-deſſus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux ſavans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec ſon humilité ordinaire, & il en fit uſage dans les livres qu'il compoſa depuis contre les hérétiques, & dans les diſcours qu'il prononça devant ſon peuple. Son exemple

a Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis, laborantis. . . Quædam etiam negligentia eſt diligens. *Orat. n.* 77. & 78.

b Me benevolentiſſimè monuerunt, ut communem loquendi conſuetudinem non deſererem, ſi errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim ſermonem uſitatum & ſimplicem etiam docti intelligunt; illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. lib.* 1. *cap.* 1.

doit être une régle pour tous ceux qui inſtruiſent.

Comme l'obſcurité eſt le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de ſoin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque choſe d'obſcur : [a] Saint Auguſtin veut qu'il liſe dans les yeux & dans la contenance de ſes auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répéte la même choſe en lui donnant différens tours, juſqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il eſt parvenu à ſe faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui ſervilement attachés à leur mémoire apprennent leurs ſermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

[b] Ce qui cauſe ordinairement l'obſcurité du diſcours, c'eſt de vouloir toujours s'expliquer avec briéveté. Il vaut mieux

a Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quiſque quod non intellexerit, nec moris eſt, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti ſubvenire cura dicentis. Solet autem motu ſuo ſignificare utrum intellexerit cognoſcendi avida multitudo : quod donec ſignificet, verſandum eſt quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in poteſtate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de doctr. chriſt. lib. 4. n. 25.*

b Cavenda, quæ nimium corripientes omnia ſequitur, obſcuritas ; ſatiuſque eſt aliquid (orationi) ſupereſſe, quàm deeſſe. . . Vitanda illa Salluſtiana (quanquam in

pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un ſtile qui ſeroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluſte, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laiſſent au lecteur le loiſir & la liberté de revenir ſur ſes pas, mais non à une prédication, qui par ſa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif. [a] Il ne faut pas même ſuppoſer qu'il le ſoit toujours, & la clarté du diſcours doit être telle qu'elle puiſſe porter la lumiére dans les eſprits les plus inappliqués, comme le ſoleil frape nos yeux ſans que nous y ſongions, & preſque malgré nous. L'effet ſouverain de cette qualité n'eſt pas qu'on puiſſe entendre ce que nous diſons, mais qu'on ne puiſſe pas ne point l'entendre.

ipſo virtutis locum obtinet) brevitas, & abruptum ſermonis genus, quod otioſum fortaſſe lectorem minùs fallit, audientem tranſvolat, nec dum repetatur expectat. *Quintil. l. 4. c. 2.*

a Idipſum in conſilio eſt habendum, non ſemper tam eſſe acrem (auditoris) intentionem, ut obſcuritatem apud ſe ipſe diſcutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ ſuæ lumen: ſed multis eum frequenter cogitationibus avocari, niſi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut ſol in oculos, etiamſi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere poſſit, ſed ne omnino poſſit non intelligere curandum. *Quintil. l. 8. c. 2.*

Combien la clarté eſt néceſſaire dans les Catéchiſtes.

LA NÉCESSITÉ du principe que je viens d'établir paroit dans toute ſon évidence par raport aux premiéres inſtructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une premiére eſpéce de prédication, plus difficile qu'on ne penſe, & ſouvent plus utile que les diſcours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiſte, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune penſée, aucune expreſſion, qui ſoit au-deſſus de leur portée, ne lui doit échaper. Tout doit être meſuré ſur leur force, ou plutôt ſur leur foibleſſe. Il faut leur dire peu de choſes; le dire en termes clairs, & le répéter pluſieurs fois : ne point prononcer rapidement : articuler toutes les ſyllabes : leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités ſenſibles par des exemples connus, & par des comparaiſons familiéres; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Catéchiſte, & des moins pratiqués; & ſurtout ſe ſouvenir,

comme le dit si bien Quintilien, [a] qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite; où rien n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goute à goute. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans : mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foiblesse, & de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui soient dans le ministére ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez estimé ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite; & comme on en connoit peu la difficulté & l'im-

a Magistri hoc opus est, cùm adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discentium, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis descendere. Nàm ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur; sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quint. l.* 1, *c.* 3.

portance, on néglige assez souvent les moiens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin sur la méthode d'instruire les Cathécuménes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes régles sur cette matiére, ne dédaigne pas de proposer un modéle de la maniére dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce seroit une chose fort utile, que dans les différens Catéchismes qui se font dans une paroisse, il y eût un plan général & commun, qui servît de fondement à toutes les instructions, & qui en réglât la matiére & l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la premiére seroit des enfans qui commencent; la seconde de ceux qui ont déja reçu quelque instruction; la troisiéme enfin des plus forts, que l'on prépare à la premiére communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant

lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes) en y joignant toujours le catéchisme du Diocése. D'abord les matiéres sont traitées plus briévement & en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisiéme classes on répéte les mêmes matiéres, mais d'une maniére nouvelle, qui enchérit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissemens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas là un moien d'apprendre la religion à fond ? J'ai vû des enfans, même parmi les pauvres, répondre sur des matiéres très difficiles avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit emploiés, en les enseignant, & ce qui montre que les jeunes gens sont capables de tout, quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuieux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de viva-

cité ; que d'enſeigner ainſi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent aſſez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'eſt agi de nous faire connoître les lettres, épeller les ſyllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchiſme ? [a]. Eſt-ce une choſe bien agréable pour un pere, dit S. Auguſtin, que de balbutier des demi-mots avec ſon fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait ſa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaiſir à verſer dans la bouche de ſon enfant un aliment proportionné à ſa foibleſſe, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient ? Il faut nous rappeller ſans ceſſe dans l'eſprit le ſouvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ſes plumes traînantes ſes petits encore tendres, & qui entendant

[a] Num delectat, niſi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant ? & ſuavius eſt matri minuta manſa inſpuere parvulo filio, quàm ipſam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fœtus operit, & ſuſurrantes pullos confractâ voce advocat, cujus blandas alas refugientes ſuperbi, præda fiunt alitibus. *De catechiſ. rudib.* c. x. & xii.

leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne se réfugient pas
Matth. 23. 37. sous les ailes de leur mere. La charité de Jesus-Christ, qui a bien voulu s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin: & ce n'est qu'à
2. *Cor.* 9. 22. son imitation que S. Paul *se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fidéles
1. *Thess.* 2. 7. *la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere.*

[a] Voila, dit S. Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & à la foiblesse des enfans, & à leur répéter sans cesse des choses fort communes, & cent fois rebattues. Il arrive souvent, continue le même Pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié

[a] Si usitata, & parvulis congruentia sæpe repetere fastidimus... si ad infirmitatem discentium piget descendere... cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo... *qui, cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit, formam servi accipiens.* Ibid. cap. x.

répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroitroient infiniment ennuieuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. [a] Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié : sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoitre aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la maniére de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangére au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

SECOND DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une maniére ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout &

[a] Quanto ergo magis delectari nos oportet, cùm ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter quem discenda sunt, quæcumque discenda sunt? *Ibid. cap.* XII.

sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle a droit d'emploier. [a] Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il sait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. [b] C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche peu de personnes ; [c] qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir ; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des

a Nec doctor verbis seruiat, sed verba doctori. *De doctr. christ. l. 4. n. 61.*

b Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare, non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. *Ibid. n. 26.*

c Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *Ibid.*

hommes,

hommes, & donner quelque choſe à leur goût.

C'eſt pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui ſont appellés au miniſtére de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Auguſtin dit que toutes les vérités qui ſe trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conſéquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injuſtes poſſeſſeurs pour en faire un meilleur uſage. Il [a] veut qu'à l'exemple des Iſraélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillérent l'Egypte de ſon or & de ſes plus précieux vétemens ſans toucher à ſes idoles, nous laiſſions aux auteurs payens leur profane langage & leurs ſuperſtitieuſes fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui

De doctr. chriſt. l. 2. n. 20.

a Sic doctrinæ omnes gentilium, non ſolùm fimulata & ſuperſtitioſa figmenta . . . quæ unuſquiſque noſtrum duce Chriſto de ſocietate gentilium exiens debet abominari atque devitare: ſed etiam liberales diſciplinas uſui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utiliſſima continent . . quæ tanquam aurum & argentum debet ab iis auferre chriſtianus ad uſum juſtum prædicandi evangelii. Veſtem quoque illorum . . . accipere atque habere licuerit in uſum convertenda chriſtianum. *De doct. chr. l 2. n. 60.*

ſont comme de l'or & de l'argent, & les graces du diſcours qui ſont comme les vêtemens des penſées, pour faire ſervir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. [a] Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet uſage, à l'exemple de Moyſe même, qui fut inſtruit avec ſoin dans toute la ſageſſe des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matiére avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, [b] où il ſe défend contre les reproches de ſes adverſaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il employoit dans ſes écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué pluſieurs paſſages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens, il fait un long dénombrement des écrivains eccléſiaſtiques qui en ont auſſi fait valoir les témoignages pour la défenſe de la religion chrétienne. Entre les écrivains ſacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite pluſieurs endroits des poétes grecs. [c] » C'eſt,

a Nonne aſpicimus quanto auro & argento & veſte ſuffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor ſuaviſſimus, & martyr beatiſſimus? *Ibid. n. 61.* Vir eloquentia pollens & martyrio. *S. Hieron.*

b Quæris cur in opuſculis noſtris ſecularium literarum interdum ponamus exempla, & candorem Eccleſiæ Ethnicorum ſordibus polluamus. *S. Hieron. Epiſt. ad Magnum.*

c Dicitur à vero David extorquere de mani-

» dit-il, qu'il avoit appris du véritable » David à arracher d'entre les mains des » ennemis leurs armes pour les combat- » tre, & à couper la tête du ſuperbe Go- » liath de ſa propre épée.

Il eſt donc fort à ſouhaiter que ceux qui ſont deſtinés au miniſtére de la prédication, aient d'abord puiſé l'éloquence dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. [a] L'orateur ſacré doit avoir appris d'eux à diſpenſer à propos les ornemens du diſcours, non pour plaire ſimplement à l'auditeur, & encore moins pour ſe faire de la réputation, motifs que la rhétorique payenne même a jugé indignes de ſon orateur: mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable;

bus hoſtium gladium, & Goliæ ſuperbiſſimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

a Illud quod agitur genere temperato, id eſt ut eloquentia ipſa deleȩtet, non eſt propter ſe ipſum uſurpandum, ſed ut rebus quæ utiliter honeſtèque dicuntur.... aliquanto promptiùs & delectatione ipſa elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreſcat aſſenſus.... Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, ſed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: ſed hoc potiùs agentes, ut etiam ipſo ad bonum, quod perſuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chriſt. l. 4. n. 55.*

& pour les engager par cette espéce d'appas innocent à en gouter plus volontiers la sainte douceur, & à en pratiquer plus fidélement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. [a] Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les auditeurs, comme par une sainte ivresse, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. [b] Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agrémens du discours, & non la solidité des choses : mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bientôt la maitresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la

a Veni ad Ambrosium Episcopum . . . cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui... & sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. lib.* 5. *cap.* 13.

b Cùm non satagerem discere quæ dicebat, sed tantùm quemadmodum dicebat audire . . veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm diserte diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret. *Ibid. c.* 14.

plupart de ſes ſermons, que le peuple ravi en admiration ſe récrioit & applaudiſſoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudiſſemens : ſon humilité ſincére & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faiſoit craindre la contagion ſecrette & ſubtile de cette vapeur empoiſonnée.

[a] Mais d'où peuvent venir de ſi fréquentes acclamations, ſinon de ce que la vérité miſe ainſi en évidence, & placée dans tout ſon jour par un homme ſolidement éloquent, charme & enleve les eſprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à ſe donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions ſur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois ſon ami avoit miſe à la tête de ſa Traduction des ſermons de S. Auguſtin, où il prétendoit montrer que la maniére de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce ſaint Docteur, en ce qu'on y faiſoit trop d'uſage de l'éloquence humaine,

a Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, niſi quia veritas ſic demonſtrata, ſic defenſa, ſic invicta delectat ? *De doctr. chr. l. 4. n. 56.*

qu'il croioit ne devoir pas être emploiée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes, & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entiére fondée sur de faux principes, & sur de faux raisonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide & appuiée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les régles de S. Augustin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être renfermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un est de trop rechercher les ornemens & les graces du discours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du discours.

C'EST une disposition bien condamnable dans un orateur chrétien, que de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire ; de plus s'occuper des mots que des choses ; de trop compter sur son travail & sur sa préparation ; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

Saint Jérôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu, ne pouvoit souffrir que l'orateur chrétien, négligeant de s'instruire lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du soin de plaire ; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensoit comme *Comment. lib. 8.*

[a] Nolo te declamatorem esse & rabulam, garrulumque sine ratione... Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere, indoctorum hominum est. *S. Hieron. Epistol. ad Nepot.*

lui, & vouloit qu'on bannît abſolument de la prédication cette ſorte de parure qui n'eſt propre qu'à affoiblir les penſées. *Auſer mihi lenocinia fucumque verborum, quiâ ſolent enervare ſententias.*

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il déteſtoit la malheureuſe diſpoſition des Iſraélites captifs à Babylone, [a] qui, au lieu de profiter des triſtes prédictions que ſon prophéte leur faiſoit de ſa part, & d'en être utilement effraiés, alloient l'entendre uniquement pour le plaiſir, comme on va à un concert de muſique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophéte même, ſi par ſa faute il eût donné lieu à un ſi indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ſes auditeurs par une douce harmonie & un vain ſon de paroles? C'eſt la peinture naïve de ces ſermons, dont il ne reſte rien que le ſtérile ſouvenir du plaiſir qu'on a eu en les écoutant.

Un payen ſe plaignoit de ce que de ſon tems ces ſortes de délices & d'aménités de ſtile, qui doivent être réſervées pour des matiéres moins graves & moins ſérieuſes, avoient fait une eſpéce de vio-

a Et es eis quaſi carmen muſicum, quod ſuavi dulcique ſono canitur: & audiunt verba tua, & non faciunt. *Ezech.* 33, 32.

lence au bon sens & à la droite raison ; & s'étoient emparé comme par force des causes même, où il s'agissoit des biens & de la vie des hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* Quintil. l. 4. c. 2.

Combien plus ce même abus seroit-il condamnable dans des discours de religion, où l'on traite les matiéres les plus graves en même tems & les plus effraiantes ? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abbattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peutêtre qu'il ne pense, le cri du sang de Jesus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si longtems profané, la colére d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ouvert sous ses piés pour l'engloutir ?

a Au milieu de si grandes vérités, un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse dont il doit être

a An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quàm lætissimis locis sententiisque dicentem ? Quò fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymæ substiterint ? Unde se in medium tam secura observatio artium miserit ? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam

pénétré en parlant de tels sujets, & qui devroient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il se mettoit en peine de montrer de l'esprit, & s'il avoit le loisir de songer à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés?

SECOND DÉFAUT,

Trop négliger les ornemens du discours.

IL Y A un autre défaut en matiére de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses: c'est de trop négliger le talent de la parole; de ne point assez respecter son auditoire; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation; de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses

gemitus, idem tristitiæ vultus servabitur? ... Commoveatur ne quis quam ejus fortuna quem timidum, ac sui jactantem, & ambitiosum injustorem eloquentiæ in anci-piti sorte videat? Non imò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse diserto vacet? *Quintil. l. 12. c. 5.*

auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est si digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes, & qui devroit faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidéles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moiens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une maniére capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossiérement, désagréablement, froidement, *obtusè*, *deformiter*, *frigidè* : les autres le font ingénieusement, agréablement, fortement ; *acutè*, *ornatè*, *vehementer*. *De doctr. chr. l. 4. n. 7.*

Le salut de la plupart des chrétiens, aussi-bien que la foi, est attaché à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moiens propres à produire cet effet ; & la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il

n. 56. l'écoute volontiers : *volumus non solùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'eſt attiré & gagné par l'amorce du plaiſir ? *Quis tenetur ut audiat, ſi non de-*
n. 58. *lectatur ?* n. 56. *... Quis eum (oratorem) velit audire, niſi auditorem nonnulla etiam ſuavitate detineat?* Cet ornement n'exclud point la ſimplicité du diſcours : car il ne faut pas une ſimplicité rude & groſſiére, qui rebute & qui fatigue : *Nolumus faſtidiri etiam quod ſubmiſſè dicimus.* Il y a un milieu entre un ſtile recherché, fleuri, brillant ; & un ſtile bas, rampant, négligé : & ce milieu eſt l'éloquence qui
n. 57. convient à un paſteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Eccleſiaſticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.*

Ibid.

Les fidéles ſeroient tout autrement inſtruits qu'ils ne le ſont, s'ils aſſiſtoient réguliérement aux prônes de leurs paroiſſes, ce qui eſt pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne penſe ; & ſi les prônes ſe faiſoient comme il faut, ce qui n'en eſt pas un moins eſſentiel pour les paſteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce miniſtére, de voir le plus ſouvent leur auditoire vuide, ou très peu

rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur maniére de parler froide, languissante, ennuieuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs ? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la maniére négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs ; & ne font point d'attention qu'un envoié d'un Prince qui en useroit ainsi, seroit regardé avec raison par son maître comme un prévaricateur. *Legatione fungimur.*

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échapât une seule parole qui fût indigne de son auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare [a] qu'il ne *Periclis.*

[a] Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus accedo. *Lib. 1. De Leg. n. 12.*

plaidoit jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se sert a Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession, & qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affaires presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs, leur laisse quelquefois peu de tems pour préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de piéces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zéle pour le salut des fidéles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Ecriture, & qu'il

a Affectet ad dicendum curæ semper quantum plurimum poterit. Neque enim solùm negligentiæ, sed & mali, & in susceptâ causâ perfidi, ac proditoris est, pejus agere quàm possit. *Quintil. lib. 12. c. 9.*

soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministére ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zéle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les Sacremens? Cependant d'un côté nous voions que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidéles, se croient obligés de renoncer à ce ministére, quelque saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préférablement à tout le reste: & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jesus-Christ ne l'a point envoié pour batiser, mais pour prêcher l'Evangile.* Le ministére de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les pasteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce

Act. 6. 2.

1. Cor. 1. 17.

qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands siéges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Orat. 15. Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il *Orat. 3.* le marque en plus d'un endroit. * » Je » ne me suis réservé, dit-il, que l'éloquence; & je ne me repens point des » peines & des fatigues que j'ai souffertes » sur mer & sur terre pour l'acquérir. Je » souhaiterois pour mes amis & pour » moi que nous en possédassions toute la *Orat. 12.* » force.... C'est de tous mes biens le » seul qui me soit resté. Je l'offre, je le » dévoue, je le consacre à mon Dieu. La » voix de son commandement, & le » mouvement de son esprit, m'ont fait

* *Saint Grégoire de Nazianze avoit fait plusieurs voiages, pour aller étudier l'éloquence sous les plus habiles maîtres.*

» abandonner toutes les autres choſes,
» pour faire avec la pierre précieuſe de
» l'Evangile un échange de tout ce que
» je poſſédois. Je ſuis donc ainſi devenu,
» ou, pour mieux dire, je deſire ardem-
» ment de devenir cet heureux marchand,
» qui avec des choſes viles & périſſables,
» en achette d'excellentes & d'éternelles.
» Mais comme miniſtre de la parole, je
» m'attache uniquement à l'art de parler.
» J'en fais mon partage, & je ne l'aban-
» donnerai jamais. . . « Dans un autre *Orat. 27.*
endroit il remercie ſon peuple de ce que par ſon ardeur incroiable pour la parole de Dieu, il le conſoloit des diſcours injurieux & pleins de malignité que la jalouſie de ſes ennemis répandoit contre ſon éloquence, qu'il avoit acquiſe dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres ſacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du ſentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on ſe contentât d'un diſcours ſec, ſimple, ſans ornement, ſans élévation; qui couvroient leur pareſſe ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adverſaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, ſans

considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

[a] Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé
Epist. 73. que S. Augustin, & plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais son zéle non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui faloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidéles. Il paroit que dans les commencemens ses sermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems; & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les passages nécessaires pour les appuier & les

[a] Oratio sit pura, simplex, dilucida, atque manifesta, plena gravitatis & ponderis; non affectatâ, elegantiâ, sed non intermissâ gratiâ. *Offic. lib.* 1. *cap.* 22.

éclaircir: & cette recherche ne laiſſoit pas de lui couter beaucoup, auſſi bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatriéme diſcours qu'il fit ſur le pſeaume 103. *Magno labore quæſita & inventa ſunt, magno labore nuntiata & diſputata ſunt: ſit labor noſter fructuoſus vobis, & benedicat anima noſtra Dominum.* L'ardeur inſatiable de ſes auditeurs pour l'écouter, eſt un garand bien ſûr du talent qu'il avoit pour la parole, & du ſoin qu'il y donnoit.

J'ai réſervé exprès S. Chryſoſtome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il eſt l'un des Peres qui ont le plus inſiſté ſur la matiére que je traite. Dans ſon beau traité ſur le ſacerdoce, qui eſt regardé avec raiſon comme ſon chef-d'œuvre, il établit comme un principe inconteſtable, que la principale partie du devoir des Evêques, & par conſéquent de tous les paſteurs, conſiſte dans l'inſtruction qui ſe donne par la parole: parce que c'eſt par elle ſeule qu'ils ſont en état d'enſeigner aux fidéles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les ſoutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à ſouffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours

contre les ennemis de leur salut. *Sans ce* secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui se trouve sans défenses; ou à un vaisseau battu de la tempête, qui est sans pilote. La parole dans la bouche d'un pasteur, est comme l'épée dans la main d'un Capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adresse: c'est-à-dire, pour parler plus clairement, [a] qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, & qu'il doit emploier tous ses efforts pour acquérir ce talent, puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des ames qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pourquoi S. Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent, & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il est ignorant, & peu instruit pour la parole*: & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisoient tant de cas de l'éloquence?

Imperitus sermone. 2. *Cor.* 11. 6.

Cette parole, dit S. Chrysostome, dont on n'a point pénétré le sens, ni con-

a Χρὴ τὸν ἱερέα πάντα ἕνεκα τῆς ἰσχύος πάντων ὑπὲρ τοῦτο κτήσα-

nu la profondeur, en a trompé plusieurs, & a servi de prétexte & de voile à leur paresse. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas n'aiant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terrassé les Grecs, & pourquoi se retira-t-il à Tarse ? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir ? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embrasser les cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeuroit dans la ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir oui seulement un de ses discours ?... Que fit cet Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, & à Rome même ? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines ? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ?... De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses sermons ; lui que les Lycaoniens pri-

rent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence ?

Il se peut faire que des pasteurs, pleins de zéle & de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valére, évêque d'Hippone, qui pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place & en sa présence, devient pour eux une régle, & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des *plus* grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix ; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, [a] lui qui croit qu'un pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque

M. l'Abbé Lambert.

a Sunt quidam, qui bene pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum, memoriæque commendent, atque ad

maniére que ce ſoit, il eſt d'une indiſpenſable néceſſité que les peuples ſoient inſtruits.

TROISIEME DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du diſcours ceux à qui il parle.

QUOIQU'ON DOIVE fort eſtimer un diſcours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'eſt ni le genre ſimple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le ſublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'inſtruire & de plaire: & il peut ſe contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités ſpéculatives qu'il ſuffit de croire, qui ne demandent que notre conſentement, & qui regardent plutôt l'eſprit que le cœur, ſi pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en eſt pas ainſi quand on propoſe des vérités de pratique, qui doivent être miſes en exécution. Que ſerviroit en effet que

populum proferant; ſi eam perſonam gerunt, non imp obè faciunt. *De doctr. chr. lib. 4. n. 62.*

l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit juſqu'à aimer, embraſſer, pratiquer les maximes qu'on lui prêche ? Si l'orateur n'arrive à ce troiſiéme degré, il demeure en chemin. Il n'a dû ſonger à inſtruire & à plaire, que pour toucher. C'eſt en cela que S. Auguſtin, après Cicéron, fait conſiſter la pleine victoire de l'éloquence. Tout diſcours qui laiſſe l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à le troubler, l'abbattre, le renverſer, & vaincre ſon opiniâtre réſiſtance, quelque beau qu'il paroiſſe, n'eſt point un diſcours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inſpirer de l'horreur de ſes péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu ; de diſſiper le charme ſéducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux ; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïſſoit ; de déraciner de ſon cœur des paſſions vives, ardentes, enflammées, dont il n'eſt plus le maître, & qui ont pris ſur lui un empire abſolu ; en un mot de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ſes deſirs, à ſes joies, à tout ce qui fait ſa vie & ſon bonheur.

Je

Je ſai qu'il n'y a que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt qui ſoit capable de toucher ainſi les cœurs, & d'y faire des changemens ſi merveilleux. Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, [a] anéantir la croix de Jeſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde, pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. [b] C'eſt pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus ſur la priére que ſur ſes talens; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adreſſe à Dieu, qui peut ſeul nous inſpirer & ce qu'il faut dire, & la maniére dont il le faut dire. [c] Mais comme on ne laiſſe pas d'emploier les remédes naturels que preſcrit la mé-

a Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1. Cor. 1. 17.

b Noſter iſte eloquens... hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor... Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IN CUIUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI?...

c Sicut enim corporis medicamenta quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonniſi eis proſunt, quibus Deus opera-

derine, quoiqu'on sache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des malades, sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut & doit mettre en usage tous les moiens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, & étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le stile sublime & pathétique, ce sont les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & enerainent les cœurs. [a] L'instruction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de

tur salutem, qui & sine illis mederi potest; cùm sine ipso illa non possint, & tamen adhibentur... ita & adjumenta doctrinæ tunc prosunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut prosint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doctr. chr. l. 4. c. 15. & 16.*

a Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid quod agendum est, non solùm docere ut instruat, & delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipse quippe jam tenet ad consensionem flectendus eloquentiæ granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitate dictionis. *Ibid. c. 13.*

s'en rendre le maître. C'eſt ce qui eſt réſervé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le ſublime. Je me contenterai de raporter ici quelques extraits des Peres, qui ſeront plus inſtructifs que toutes les réflexion que je pourrois faire ſur ce ſujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

CE GRAND SAINT mit en uſage les préceptes de cette éloquence victorieuſe dans une occaſion importante, dont il nous a lui-même conſervé l'hiſtoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valére le faiſoit parler à ſa place. La fête de S. Léonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouiſſances ordinaires, c'eſt-à-dire, de faire dans l'Egliſe des feſtins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Auguſtin ſachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Aſcenſion, à lui parler ſur ce ſujet à l'occaſion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce paſſage : *Ne donnez pas les choſes ſaintes aux chiens, & ne jettez pas vos perles devant les pourceaux.* *S. Auguſt. Epiſt. 29. ad Alypium.* *Math. 7. 6.*

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zéle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité ; & après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. » Je vous » conjure, leur dit-il, par ses humilia- » tions, ses souffrances, sa couronne » d'épines, sa croix, & son sang, ayez » du moins pitié de nous, & considérez » la charité du vénérable Valére, qui par » sa tendresse pour vous m'a chargé du » redoutable ministére de vous annoncer » la parole de la vérité. Il vous a témoi-

» gné plusieurs fois la joie qu'il avoit de
» ce que j'étois venu ici : mais c'étoit
» dans la vûe que je serois le ministre de
» votre salut, & non le témoin de votre
» perte & de votre damnation. » S. Augustin ajoûta qu'il espéroit que ce malheur n'arriveroit pas ; & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée, ils céderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas damner en l'autre. Il dit cela d'une manière si touchante, qu'il tira des larmes des yeux de ses auditeurs, qui ne purent retenir les leurs. » Ce
» ne fut point, dit-il, moi qui pleurai sur
» eux que je les fis pleurer : mais pendant
» que je parlois, leurs larmes prévinrent
» les miennes. J'avoue que je ne pus point
» alors me retenir. Après que nous eûmes
» pleuré ensemble, je commençai à es-
» pérer sur cette commune contrition.

Le lendemain, qui étoit le jour du festin, il apprit que quelques-uns murmuroient encore, & disoient : » De
» quoi s'avise-t-on maintenant ? Ceux qui
» ont souffert jusqu'ici cette coutume,
» n'étoient-ils pas chrétiens ? » S. Au-

Cum illuxisset dies, [illegible] quæ solebant, sanctæ ves- [illegible] trefque separare

» piété & la religion chrétienne demandéroient, les offenſes qu'on a commiſes » contre Dieu ; & je péche peutêtre moi-» même, en remettant trop facilement » les péchés des autres. J'embraſſe avec » l'ardeur & avec la tendreſſe d'une entiére charité ceux qui retournent avec » des ſentimens de pénitence, ceux qui » confeſſent leurs péchés, & en font ſatisfaction avec humilité & ſimplicité » de cœur. Que s'il y en a qui croient » pouvoir rentrer dans l'Egliſe par les » menaces, & non par les priéres ; & » qui ſongent à en forcer les portes par » la terreur, & non pas à ſe les ouvrir » par la ſatisfaction & par les larmes : » qu'ils ſachent que l'Egliſe demeure toujours fermée à des perſonnes de cette » ſorte, & que le camp invincible de » Jeſus-Chriſt, fortifié par la toute-» puiſſance de Dieu qui en eſt le protecteur, ne ſe force point par l'inſolence » des hommes. Le prêtre du Seigneur » qui ſuit la régle de l'Evangile, & qui » garde les préceptes de Jeſus-Chriſt, » peut être tué, mais il ne peut être » vaincu. « *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Chriſti præcepta cuſtodiens, occidi poteſt, non poteſt vinci.*

Il me ſemble que cet extrait, qui ne

reflent pas moins la douceur paternelle d'un saint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modele parfait de la plus sublime éloquence, qui ne le cede en rien à celle de Démosthene.

EXTRAITS
DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Contre les Sermens.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ses homélies au peuple d'Antioche, parle souvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter serment sur l'autel, & par là souvent leur donnoient lieu de se parjurer. » Que faites-» vous, malheureux, dit-il? Vous exigez » un serment sur la sainte table, & vous » immolez cruellement votre frere sur le » même autel où repose J. C. qui s'est im-» molé pour vous? Les voleurs commet-» tent des meurtres, mais c'est en secret: » & vous en présence de l'Eglise, notre » mere commune, vous égorgez un de » ses enfans, pire en cela que Caïn. Car » enfin il cacha son crime dans le désert, » & ne ravit à son frere qu'une vie de » peu de durée; & vous au milieu du *Homel. XV. ad pop. Antioch.*

» temple, & ſous les yeux de Dieu, » vous cauſez à votre prochain une mort » éternelle! Eſt-ce donc pour jurer que » la maiſon du Seigneur eſt établie, & » non pour prier? L'autel ſacré eſt-il » deſtiné à donner occaſion aux crimes, » & non à l'expier? Si tout autre ſenti- » ment de religion eſt étouffé en vous, » reſpectez au moins le livre ſacré que » vous préſentez à votre frere pour jurer. » Ouvrez le ſaint Evangile ſur lequel vous » êtes prêts de lui faire prêter ſerment, » & écoutant ce qu'y dit Jeſus-Chriſt ſur » les juremens, tremblez, & retirez-vous.

Matth. 5. 33. 34. » Et qu'y dit Jeſus-Chriſt? *Il a été dit* » *aux anciens: Vous ne vous parjurerez* » *point... Et moi je vous dis que vous* » *ne jurez en aucune ſorte.* Quoi! vous » faites jurer ſur ce même livre, qui vous » interdit les juremens? O impiété, ô » étrange ſacrilége! C'eſt comme ſi l'on » prenoit pour complice d'un meurtre le » Légiſlateur même qui le condamne.

» Je répans moins de larmes quand » j'apprens que quelqu'un a été aſſaſſiné » dans le grand chemin, que lorſque je » voi un homme approcher de l'autel, » porter ſa main ſur ce ſaint livre des » Evangiles, & prononcer à haute voix » le ſerment. Car pour lors je ne puis

» m'empêcher de pâlir, de trembler, de
» friſſonner, autant pour celui qui
» exige le ſerment que pour celui qui le
» prête. Miſérable! pour t'aſſurer quel-
» que ſomme d'argent douteuſe, tu perds
» ton ame? Le gain que tu fais peut-il
» entrer en comparaiſon avec la perte de
» ton frere & la tienne? Si tu ſais que
» celui dont tu exiges le ſerment eſt
» homme de bien, pourquoi ne te pas
» contenter de ſa parole? Et s'il ne l'eſt
» pas, pourquoi le forces-tu à faire un
» parjure?

» Mais ſans cela, dites-vous, votre
» preuve étoit imparfaite, & l'on ne vous
» croioit point. Hé! que vous importe?
» C'eſt en craignant d'exiger le ſerment
» que vous paroîtrez véritablement digne
» de foi, & que vous vous mettrez l'eſprit
» en repos. Car enfin, quand vous êtes
» de retour chez vous, votre conſcience
» ne vous fait-elle point de reproches?
» Ne dites-vous point en vous-même;
» Ai-je eu raiſon de lui faire prêter ſer-
» ment? N'a-t-il point fait un parjure?
» N'ai-je point donné lieu à un crime ſi
» horrible? Au contraire, quelle conſo-
» lation n'eſt-ce pas pour vous, quand de
» retour dans votre maiſon vous pouvez
» dire: Dieu ſoit beni, je me ſuis retenu,

» j'ai épargné à mon frere l'occasion d'un » crime, & lui ai peut-être sauvé un faux » serment? Que tout l'or, que toutes » les richesses de la terre périssent, plutôt » que de m'obliger à enfreindre la loi, » & à forcer les autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chrysostome, après avoir raconté à ses auditeurs comment le saint Précurseur avoit été mis à mort à cause du serment d'Hérode, les exhorte à conserver la mémoire d'un si tragique événement, & à profiter d'un si terrible exemple : & il emploie pour cela les figures les plus vives & les plus sublimes. » Je vous dis hier d'em- » porter chacun en votre maison la tête » de Jean-Baptiste encore toute sanglante, » & de vous représenter ses yeux animés » d'un saint zéle contre les sermens, & » sa voix qui s'élevant encore contre cette » habitude criminelle, semble vous dire: » Fuiez & détestez le jurement, qui a » été mon meurtrier, & qui est la cause » des plus grands crimes. En effet, con- » tinue S. Chrysostome, ce que ni la gé- » néreuse liberté du saint Précurseur, ni » la violente colére du Roi qui se voioit » repris publiquement, n'avoient pu faire, » la crainte mal entendue du parjure le » fit, & la mort de Jean-Baptiste fut l'ef-

» fet & la ſuite du jurement. Je vous ré-
» péte encore aujourd'hui la même choſe.
» Enviſagez toujours cette tête ſacrée,
» qui fait de continuels reproches aux
» blaſphémateurs : & cette ſeule penſée
» ſera comme un frein ſalutaire qui arré-
» tera votre langue, & la détournera du
» blaſphême. »

EXTRAIT

Du diſcours de ſaint Chryſoſtome, ſur la diſgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puiſſant auprès de l'Empereur Arcade, & qui gouvernoit abſolument l'eſprit de ſon Maître. Ce Prince, auſſi foible à ſoutenir ſes Miniſtres, qu'imprudent à les élever, ſe vit obligé malgré lui d'abandonner ſon favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la miſére. Il ne trouva de reſſource que dans la pieuſe généroſité de S. Jean Chryſoſtome qu'il avoit ſouvent maltraité, & dans l'aſyle ſacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverſes loix, & où il ſe réfugia dans ſon malheur. Le lendemain, jour deſtiné à la célébration des ſaints myſtéres, le peuple accourut en foule à l'Egliſe pour y voir

dans Eutrope une image éclatante de la foibleſſe des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le ſaint Evêque parla ſur ce ſujet d'une maniére ſi vive & ſi touchante, qu'il changea la haine & l'averſion qu'on avoit pour Eutrope en compaſſion, & fit fondre en larmes tout ſon auditoire. Il faut ſe ſouvenir que le caractére de S. Chryſoſtome étoit de parler aux Grands & aux Puiſſans, même dans le tems de leur plus grande proſpérité, avec une force & une liberté vraiment épiſcopale.

Eccleſ. 1. 2. » Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité* » *des vanités, & tout n'eſt que vanité*, » certainement c'eſt dans la conjoncture » préſente. Où eſt maintenant cet éclat » des plus hautes dignités? Où ſont ces » marques d'honneur & de diſtinction? » Qu'eſt devenu cet appareil des feſtins » & des jours de réjouiſſance? Où ſe ſont » terminées ces acclamations ſi fréquen- » tes & ces flateries ſi outrées de tout un » peuple aſſemblé dans le cirque pour » aſſiſter au ſpectacle? Un ſeul coup de » vent a dépouillé cet arbre ſuperbe de » toutes ſes feuilles, & après l'avoir » ébranlé juſques dans ſes racines, l'a ar- » raché en un moment de la terre? Où » ſont ces faux amis, ces vils adulateurs,

» ces parasites si empressés à faire leur
» cour, & à témoigner par leurs actions
» & leurs paroles un servile dévouement?
» tout cela a disparu & s'est évanouï
» comme un songe, comme une fleur,
» comme une ombre. Nous ne pouvons
» donc trop répéter cette sentence du
» Saint-Esprit: *Vanité des vanités, &*
» *tout n'est que vanité.* Elle devroit être
» écrite en caractéres éclatans dans toutes
» les places publiques, aux portes des
» maisons, dans toutes nos chambres:
» mais elle devroit encore bien plus être
» gravée dans nos cœurs, & faire le con-
» tinuel sujet de nos entretiens.

» N'avois-je pas raison, dit S. Chry-
» sostome en s'adressant à Eutrope, de
» vous représenter l'inconstance & la fra-
» gilité de vos richesses? Vous connois-
» sez maintenant par votre expérience
» que comme des esclaves fugitifs elles
» vous ont abandonné, & qu'elles sont
» même en quelque sorte devenues perfi-
» des & homicides à votre égard, puis-
» qu'elles sont la principale cause de vo-
» tre désastre. Je vous répétois souvent
» que vous deviez faire plus de cas de mes
» reproches, quelque amers qu'ils vous
» parussent, que de vos fades louanges
» dont vos flateurs ne cessoient de vous

Proverb. 27. 6. » accabler, parce que *les blessures que* » *fait celui qui aime, valent mieux que les* » *baisers trompeurs de celui qui hait.*

» Avois-je tort de vous parler ainsi? Que » sont devenus tous vos courtisans? Ils » se sont retirés: ils ont renoncé à votre » amitié: ils ne songent qu'à leur sureté, » à leurs intérêts; aux dépens même des » vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. » Nous avons souffert vos emportemens » dans votre élévation: & dans votre » chute nous vous soutenons de tout » notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez » fait la guerre, ouvre son sein pour » vous recevoir: & les théatres, objet » éternel de vos complaisances, qui nous » ont si souvent attiré votre indignation, » vous ont abandonné & trahi.

» Je ne parle pas ainsi pour insulter » au malheur de celui qui est tombé, ni » pour r'ouvrir & aigrir des plaies encore » toutes sanglantes; mais pour soutenir » ceux qui sont debout, & leur faire » éviter de pareils maux. Et le moien de » les éviter, c'est de se bien convaincre » de la fragilité & de la vanité des gran- » deurs humaines. De les appeller une » fleur, une herbe, une fumée, un songe, » ce n'est pas encore en dire assez, puis- » qu'elles sont au-dessous même du néant.

» Nous en avons une preuve bien ſenſible
» devant les yeux. Qui jamais eſt parvenu
» à une plus haute élévation ? N'avoit-il
» pas des biens immenſes ? Lui manquoit-
» il quelque dignité ? N'étoit-il pas craint
» & redouté de tout l'empire ? Et main-
» tenant plus abandonné & plus trem-
» blant que les derniers des malheureux,
» que les plus vils eſclaves, que les pri-
» ſonniers enfermés dans de noirs ca-
» chots ; n'aiant devant les yeux que les
» épées préparées contre lui, que les tour-
» mens & les bourreaux, privé de la lu-
» miére du jour au milieu du jour même,
» il attend à chaque moment la mort,
» & ne la perd point de vûe.

» Vous fûtes témoins hier, quand on
» vint du palais pour le tirer d'ici par
» force, comment il courut aux vaſes ſa-
» crés, tremblant de tout le corps, le
» viſage pâle & défait, faiſant à peine
» entendre une foible voix entrecoupée
» de ſanglots, & plus mort que vif. Je
» le répéte encore, ce n'eſt point pour
» inſulter à ſa chute que je dis tout ceci,
» mais pour vous attendrir ſur ſes maux,
» & pour vous inſpirer des ſentimens
» de clémence & de compaſſion à ſon
» égard.

» Mais, diſent quelques perſonnes du-

» le spectacle qui vous occupe maintenant, & combien le silence même de » cet homme réduit en l'état où vous le » voiez, est-il plus éloquent que tous » nos discours. Le riche en entrant ici » n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnoi-
Isai. 40. 6. » tre la vérité de cette parole : *Toute chair* » *n'est que de l'herbe, & toute sa gloire* » *est comme la fleur des champs. L'herbe* » *s'est séchée & la fleur est tombée, parce* » *que le Seigneur l'a frapée de son souffle.* » Et le pauvre apprend ici à juger de son » état tout autrement qu'il ne fait, & » loin de se plaindre, à savoir même » bon gré à sa pauvreté, qui lui tient » lieu d'asyle, de port, de citadelle, en » le mettant en repos & en sureté, & le » délivrant des craintes & des allarmes » dont il voit que les richesses sont la » cause & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chrysostome en tenant tout ce discours, n'étoit pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisoit une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raison comme l'auteur de tous les maux publics & parti-

culiers. Quand il s'en aperçut, il continua ainſi : » Ai-je calmé vos eſprits ? » Ai-je chaſſé la colére ? Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-je excité la compaſſion ? » Oui ſans doute : & l'état où je vous » voi, & ces larmes qui coulent de vos » yeux en ſont de bons garands. Puiſque » vos cœurs ſont attendris, & qu'une ardente charité en a fondu la glace, & » amolli la dureté, allons donc tous enſemble nous jetter aux piés de l'Empereur : ou plutôt prions le Dieu de miſéricorde de l'adoucir, en ſorte qu'il » nous accorde la grace entiére.

Ce diſcours eut ſon effet, & S. Chryſoſtome ſauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de ſortir de l'Egliſe pour ſe ſauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la ſuite pour lui faire ſon procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Baſile, qui lui avoit perſuadé de quitter la maiſon de ſa mere, pour mener avec lui une vie ſolitaire & retirée. Dès que cette mere déſolée eut ap-

pris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chryſoſtome, me mena dans ſa chambre, & m'aiant fait aſſeoir auprès d'elle ſur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, & à me parler en des termes qui me donnérent encore plus de pitié que ſes larmes. » Mon fils, me dit-elle, » Dieu n'a pas voulu que je jouiſſe long-» tems de la vertu de votre pere. Sa mort, » qui ſuivit de près les douleurs que j'a-» vois endurées pour vous mettre au » monde, vous rendit orphelin, & me » laiſſa veuve, plutôt qu'il n'eût été utile » à l'un & à l'autre. J'ai ſouffert toutes » les peines & toutes les incommodités » du veuvage, leſquelles certes ne peu-» vent être compriſes par les perſon-» nes qui ne les ont point éprouvées. Il » n'y a point de diſcours qui puiſſe repré-» ſenter le trouble & l'orage où ſe voit » une jeune femme, qui ne vient que de » ſortir de la maiſon de ſon pere, qui » ne ſait point les affaires, & qui étant » plongée dans l'affliction, doit prendre » de nouveaux ſoins, dont la foibleſſe » de ſon âge, & celle de ſon ſexe, ſont » peu capables. Il faut qu'elle ſupplée à » la négligence de ſes ſerviteurs, & ſe » garde de leur malice : qu'elle ſe défende

» des mauvais desseins de ses proches ;
» qu'elle souffre constamment les injures
» des partisans, & l'insolence & la barbarie
» qu'ils exercent dans la levée des impôts.

» Quand un pere en mourant laisse des
» enfans, si c'est une fille, je sai que c'est
» beaucoup de peine & de soin pour une
» veuve : ce soin néanmoins est supporta-
» ble, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte,
» ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'é-
» ducation en est bien plus difficile, &
» c'est un sujet continuel d'appréhensions
» & de soins, sans parler de ce qu'il coute
» pour le faire bien instruire. Tous ces
» maux pourtant ne m'ont point portée à
» me remarier. Je suis demeurée ferme
» parmi ces orages & ces tempêtes, &
» me confiant sur-tout en la grace de
» Dieu, je me suis résolue de souffrir
» tous ces troubles que le veuvage apporte
» avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces
» miseres, a été de vous voir sans cesse,
» & de contempler dans votre visage l'i-
» mage vivante & le portrait fidéle de
» mon mari mort. Consolation qui a
» commencé dès votre enfance, lorsque
» vous ne saviez pas encore parler, qui est
» le tems où les peres & les meres reçoi-
» vent plus de plaisir de leurs enfans,

» Je ne vous ai point auſſi donné ſujet
» de me dire, qu'à la vérité j'ai ſoutenu
» avec courage les maux de ma condition
» préſente, mais auſſi que j'ai diminué le
» bien de votre pere pour me tirer de ces
» incommodités; qui eſt un malheur que
» je ſai arriver ſouvent aux pupilles. Car
» je vous ai conſervé tout ce qu'il vous
» a laiſſé, quoique je n'aie rien épargné
» de tout ce qui vous a été néceſſaire pour
» votre éducation. J'ai pris ces dépenſes
» ſur mon bien, & ſur ce que j'ai eu de
» mon pere en mariage. Ce que je ne vous
» dis point, mon fils, dans la vûe de
» vous reprocher les obligations que vous
» m'avez. Pour tout cela je ne vous de-
» mande qu'une grace; ne me rendez pas
» veuve une ſeconde fois. Ne r'ouvrez pas
» une plaie qui commençoit à ſe fermer.
» Attendez au moins le jour de ma mort:
» peutêtre n'eſt-il pas éloigné. Ceux qui
» ſont jeunes peuvent eſpérer de vieillir:
» mais à mon âge je n'ai plus que la mort
» à attendre. Quand vous m'aurez enſe-
» velie dans le tombeau de votre pere, &
» que vous aurez réuni mes os à ſes cen-
» dres, entreprenez alors d'auſſi longs
» voiages, & navigez ſur telle mer que
» vous voudrez, perſonne ne vous en
» empéchera. Mais pendant que je reſpire
encore,

» encore, ſupportez ma préſence, & ne
» vous ennuiez point de vivre avec moi.
» N'attirez pas ſur vous l'indignation de
» Dieu, en cauſant une douleur ſi ſenſi-
» ble à une mere qui ne l'a point méritée.
» Si je ſonge à vous engager dans les ſoins
» du monde, & que je veuille vous obli-
» ger de prendre la conduite de mes af-
» faires qui ſont les vôtres, n'aiez plus
» d'égard, j'y conſens, ni aux loix de la
» nature, ni aux peines que j'ai eſſuiées
» pour vous élever, ni au reſpect que vous
» devez à une mere, ni à aucun autre mo-
» tif pareil : fuiez-moi comme l'ennemie
» de votre repos, & comme une perſonne
» qui vous tend des piéges dangereux.
» Mais ſi je fais tout ce qui dépend de
» moi, afin que vous puiſſiez vivre dans
» une parfaite tranquillité, que cette con-
» ſidération pour le moins vous retienne,
» ſi toutes les autres ſont inutiles. Quel-
» que grand nombre d'amis que vous
» aiez, nul ne vous laiſſera vivre avec
» autant de liberté que je fais. Auſſi n'y
» en a-t-il point qui ait la même paſſion
» que moi pour votre avancement &
» pour votre bien.

S. Chryſoſtome ne put réſiſter à un diſcours ſi touchant, & quelque ſollicitation que Baſile ſon ami continuât toujours

à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui, & si digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté? Ne voit-on pas que tout y coule de source, & que c'est la nature même qui l'a dicté? Mais, ce que j'admire le plus, c'est la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état si violent il n'échape pas un seul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ses peines & de ses allarmes, soit par respect pour la vertu de Basile, soit par la crainte d'irriter son fils, qu'elle ne songeoit qu'à gagner & attendrir.

ARTICLE SECOND.

Du fonds de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit juſqu'ici ne regarde encore que le ſtile & la maniére de parler dont l'orateur chrétien doit ſe ſervir, ce que S. Auguſtin appelle, *eloquenter dicere.* Il me reſte à traiter de ce qui fait la ſcience indiſpenſablement néceſſaire à un prédicateur, ce que le même ſaint appelle, *ſapienter dicere.*

Sans ce fonds de ſcience, [a] un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne ſeroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ſes auditeurs, qu'il leur ſeroit plus agréable, & qu'en les éblouiſſant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain ſon de paroles pour la vérité, qui ſeule eſt la nourriture ſolide de l'eſprit. On ſait, dit S. Auguſtin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumiéres de la ſageſſe divine, mais guidés par la ſeule

a Qui affluit inſipienti eloquentia, tanto magis cavendus eſt, quanto magis ab eo in iis quæ audire inutile eſt, delectatur auditor, & eum, quoniam diſerte dicere audit, etiam verè dicere exiſtimat. *S. Aug. lib. 4. de doctr. chriſt. cap. 5.*

raiſon & par le bon ſens, ont témoigné de mépris pour cette fauſſe éloquence: que devons-nous donc en penſer, nous qui ſommes les enfans & les miniſtres de cette même ſageſſe?

Il n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs de ceux qui ſe préparent à la prédication, d'être plus occupés du ſoin d'embellir leurs diſcours, que de celui de les remplir de vérités ſolides. Cependant c'eſt un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler eſt de bien penſer: & pour bien penſer, il faut être inſtruit, poſſéder bien ſon ſujet, avoir l'eſprit orné de beaucoup de connoiſſances.

Horat. de Art. poet. Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons.

C'étoit dans la philoſophie, & ſurtout dans celle de Platon, que les Anciens croioient qu'on pouvoit puiſer ce fonds de connoiſſances, ſeules capables de former un bon orateur:

Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de ſoin; [a] & il

a Fateor me oratorem, ſi modo ſim, aut etiam quicumque ſim, non ex rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe. *Orat. n.* 14.

avoue, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en eſt moins redevable à la rhétorique qu'à la philoſophie.

Les orateurs chrétiens ont des ſources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiſer ce fonds de ſciences. Ces ſources, ſont l'Ecriture & les Peres. Quelles richeſſes n'y trouve-t-on point! Et combien ſeroit-on condannable de négliger un ſi précieux tréſor? Quiconque ſera bien verſé dans cette lecture, ne ſera pas après cela beaucoup embarraſſé de l'élocution. Les penſées ſolides, & les grandes vérités dont il ſera plein, entraîneront après elles des expreſſions qui y répondent; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur:

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

§. I.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres ſaints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur: & S. Auguſtin avance comme un principe inconteſtable, que l'orateur chrétien eſt plus ou moins en état de parler

solidement, selon qu'il est plus ou moins
De doctrin. chr. lib. 4. c. 5. versé dans les Saintes Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minùs, quanto in scripturis sanctis magis minusve profecit.*

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il
Joan. 17. 3. a envoié : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes
Rom. 11. 34 & 35. Ecritures ? *Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ?*
Coloss. 2. 2. Qui peut se vanter *d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoitre le mystére de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ?* Il n'y a que ceux
Coloss. 1. 27. *à qui Dieu a bien voulu faire connoitre quelles sont les richesses de la gloire de ce* double *mystére*, c'est-à-dire les Evangélistes & les Apôtres, qui puissent dire,
1. Cor. 2. 12 & 16. *Nous avons reçu l'esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de J. C.* On sait que ce don a été accordé à

Saint Paul dans un degré éminent: *Il fait profession de ne savoir autre chose que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié... Tout* le reste *lui semble une perte au prix de cette haute & sublime connoissance.* Il déclare en plus d'un endroit que sa vocation est *d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richesses incompréhensibles du mystére de Jesus-Christ, dont il a reçu une intelligence particuliére, & de les éclairer* en leur découvrant *combien est admirable l'économie de ce mystére caché avant tous les siécles en Dieu.* 1. Cor. 2. 2. Philip. 3. 8. Coloss. 4. 3. & 4. Ephes. 3. 4. 8. & 9.

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'Evangile à proprement parler, sinon un député & un ambassadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de sa part, pour leur expliquer ses intentions, pour leur exposer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder; selon cette majestueuse parole de S. Paul: *pro Christo legatione fungimur.* 2. Cor. 5. 20. Or de qui un ambassadeur doit-il tirer ses instructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il est chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, sinon du maître qui l'envoie? C'est pour cela que saint Paul exhortoit les Ephésiens à offrir pour lui de continuelles priéres, *afin que le Dieu dont* Ephes. 6. 19. 20.

il exerçoit la légation & l'ambaſſade lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le myſtère de l'Evangile. Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'eſt Dieu lui-même qui a mis dans ſa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.* 2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent : *Nous faiſons la charge d'ambaſſadeurs pour Jeſus-Chriſt, & c'eſt Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en Jeſus-Chriſt,* ou plutôt, *c'eſt Jeſus-Chriſt qui parle en nous,* ſinon lorſque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, ſont tirées de l'Ecriture ſainte, & ont pour garand la parole de Dieu même ? Elle eſt d'ailleurs d'une fécondité infinie, ſoit qu'on veuille enſeigner le dogme, ou expliquer les myſtères : ſoit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui eſt inſpirée de Dieu eſt utile pour inſtruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la juſtice.* 2. Cor. 5. 20. Ibid. 12. 19. Ibid. 13. 3. 2. Timot. 3. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidéles ont toute une autre

force, & font toute une autre impreſſion, quand elles ſont ainſi revétues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité porte dans ſon cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les eſprits, lorſqu'elles ſont attachées à quelques paſſages de l'Ecriture ſainte, dont on a ſoin d'approfondir les ſens, & de faire ſentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif: du moins il le trouve chez lui, & en le liſant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une ſimple citation, ſouvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, paſſe rapidement, ne laiſſe aucune trace, & ſe confond avec le reſte du diſcours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'inſtructions qui ne ſont fondées que ſur des raiſonnemens humains.

» On ſuivroit, dit M. de Fénelon dans ſes dialogues ſur l'éloquence, où il établit d'excellentes régles ſur la maniére de prêcher, » On ſuivroit vingt ans bien des » prédicateurs, ſans apprendre la religion » comme on la doit ſavoir.... J'ai ſouvent » remarqué, ajoute-t-il dans un autre

» endroit, qu'il n'y a ni art ni ſcience
» dans le monde, que les maîtres n'en-
» ſeignent de ſuite par principes & avec
» méthode. Il n'y a que la religion qu'on
» n'enſeigne point de cette maniére aux
» fidéles. On leur donne dans l'enfance
» un petit catéchiſme ſec, & qu'ils ap-
» prennent par cœur, ſans en compren-
» dre le ſens : après quoi ils n'ont plus
» pour inſtruction que des ſermons vagues
» & détachés. Je voudrois qu'on enſeignât
» aux chrétiens les premiers élémens de
» leur religion, & qu'on les menât avec
» ordre juſqu'aux plus hauts myſtéres.
» C'eſt ce que l'on faiſoit autrefois. On
» commençoit par les catéchéſes, après
» quoi les paſteurs enſeignoient de ſuite
» l'Evangile par des homélies. Cela fai-
» ſoit des chrétiens très inſtruits de toute
» la parole de Dieu.

C'eſt ainſi que les paſteurs inſtruiſoient anciennement leurs peuples: & la principale préparation qu'ils croioient devoir apporter à cet important miniſtére qui leur paroiſſoit très redoutable, étoit l'étude de l'Ecriture ſainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Auguſtin. Valére ſon évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le deſſein principalement de lui faire exer-

cer le miniſtére de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Auguſtin à la vûe de cette fonction, que pluſieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faiſoit trembler ce grand homme? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par raport au fonds de ſcience néceſſaire à un prédicateur? Et c'eſt ce que lui repréſentoit ſon Evêque. Lui-même avoue qu'il ſavoit aſſez toutes les choſes qui regardent la religion : mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il faloit diſtribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur ſalut; & c'eſt pour cela qu'il demandoit avec tant d'inſtance qu'au moins on lui accordât quelque eſpace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture ſainte, par la priére, & par les larmes. » Que ſi, diſoit-il dans la belle requête qu'il préſenta à ſon Evêque, » après que j'ai connu par expérience ce qui eſt néceſſaire » à un homme chargé de la diſpenſation » des ſacremens & de la parole de Dieu, » vous ne voulez pas me donner le tems » d'acquérir ce que je voi qui me manque, vous voulez donc que je périſſe? » Valére mon cher pere, où eſt votre *Epiſt. 21. ad Valer.*

» charité ?... Car qu'aurai-je à répondre » au Seigneur quand il me jugera ? Lui » dirai-je qu'étant déja embarqué dans » les emplois eccléſiaſtiques, il ne m'a » plus été poſſible de m'inſtruire de ce » qui m'étoit néceſſaire pour m'en bien » acquitter ?

Ce que S. Auguſtin a penſé ſur ce ſujet, tous les Peres qui ont été chargés du miniſtére de la prédication l'ont penſé & l'ont pratiqué comme lui, ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Naziance, ſaint Chryſoſtome ; & ils ont marqué cette route à leurs ſucceſſeurs. Cette étude eſt donc néceſſaire à tous, & peut ſuffire à beaucoup. Il y a une infinité d'eccléſiaſtiques, peu habiles d'ailleurs, deſtinés cependant à inſtruire les enfans & les perſonnes du peuple ou de la campagne, que la ſeule lecture des Livres ſaints, & ſur tout du Nouveau Teſtament, mettra en état de s'acquitter avec ſuccès de leur emploi, & en qui cette lecture faite avec quelque ſoin ſuppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la ſcience & de la facilité de parler. [a] Saint Auguſtin veut que plus ils ſe ſentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richeſſes de l'E-

[a] Quanto ſe pauperiorem cernit in ſuis, tanto ditiorem : ut quod dicturus eum oportet in iſtis eſſe

criture ; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de son témoignage ; & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moien de croitre en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

§. II.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un ministére si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture sainte celle des docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interprétes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particuliérement de ses lumiéres.

L'éloquence de la Chaire a au-dessus de celle du Barreau un avantage & un secours qu'on n'estime pas assez, & dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la derniére l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques

rit suis verbis, probet ex illis ; & qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *De doctr. christ. l. 4. c. 5.*

penſées, de quelques tours, que lui fourniront les Anciens : mais il ne lui eſt pas permis de les copier ; & quand il le pourroit, ſon ſujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en eſt pas ainſi d'un prédicateur. Quelque matiére qu'il ait à traiter, il a un vaſte champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il eſt ſûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cette matiére; non ſeulement les principes & leurs conſéquences, les vérités & leurs preuves, les régles & leur application ; mais encore très ſouvent les penſées & les tours: en ſorte qu'un orateur aſſez médiocre par lui-même, ſe trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain ſens ſon propre bien par l'uſage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puiſſe lui faire un crime de ſe parer ainſi de ces précieuſes dépouilles, on devroit au contraire lui ſavoir très mauvais gré s'il oſoit préférer ſes propres penſées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilége particulier d'inſtruire après leur mort tous les pays & tous les ſiécles.

On ne prétend pas, quand on parle ainſi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la ſorte à leurs

auditeurs. Quand pourtant cela ſeroit ainſi, les peuples n'en ſeroient pas moins bien inſtruits, & ils ne ſeroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour paſteurs S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort ſuivi, dont les prônes n'étoient preſque compoſés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où ſoit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il ſoit excellent, & propre à l'inſtruire? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre ſon éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raiſonnement, & le tournant à ſa maniére, ſans s'en rendre eſclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les juſtes ſoient affligés dans cette vie, S. Chryſoſtome, dans ſa premiére homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raiſons différentes, toutes appuiées de paſſages de l'Ecriture ſainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres diſcours. S. Auguſtin dit auſſi des choſes merveilleuſes ſur cette matiére dont il parloit ſouvent, parce que de tout tems cette inſtruction & cette

conſolation ont été néceſſaires aux juſtes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'eſprit & du talent pour la parole, ſe trouvant au milieu de ces richeſſes immenſes, dont il lui eſt permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une maniére grande, noble, majeſtueuſe, & en même tems inſtructive & ſolide? Quand on eſt un peu verſé dans la lecture des Peres, on ſent bien ſi un diſcours eſt puiſé dans ces ſources, ſi les preuves & les principes en ſont tirés; & quelque éloquent, quelque ſolide même qu'il ſoit d'ailleurs, il lui manque quelque choſe d'eſſentiel, ſi cette partie lui manque.

Je le répéte encore, cet avantage eſt d'un prix ineſtimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite ſuffiroient pour cette étude, quelque vaſte qu'elle paroiſſe: & ſi un homme poſſédoit bien ſeulement les homélies de ſaint Jean Chryſoſtome & les ſermons de S. Auguſtin ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui eſt néceſſaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres ſuffiroient ſeuls pour lui apprendre comment il faut inſtruire les

peuples, en leur enſeignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais ſur tout en leur faiſant bien connoître Jeſus-Chriſt, ſa doctrine, ſes actions, ſes ſouffrances, ſes myſtéres ; & attachant toutes ces inſtructions ſur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication eſt à la portée & au goût des ignorans comme des ſavans, & fixe les vérités dans l'eſprit d'une maniére & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Auguſtin, la néceſſité où ils ſeront un jour, ſi Dieu les appelle au miniſtére eccléſiaſtique, de faire des études ſolides, d'apprendre la religion dans les ſources, de ſe rendre familiére l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres avant que d'entreprendre d'inſtruire les autres.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE L'ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propoſe ici de faire quelques réflexions ſur l'éloquence des livres ſacrés, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faiſant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'eſprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'eſt propoſé en parlant aux hommes dans ſes Ecritures, n'a pas été ſans doute de nourrir leur orgueil & leur curioſité, ni d'en faire des orateurs & des ſavans, mais de les rendre meilleurs. Son deſſein, dans ces livres ſacrés, n'eſt pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeller du dehors où nos ſens nous conduiſent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous inſtruit.

Il eſt vrai que la Sageſſe divine méne à ſa ſuite tous les biens, & qu'elle a dans

la main toutes les qualités que le siécle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne seroit-elle pas éloquente, elle [a] qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans? [b] *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moyse, qui croioit manquer du talent de la parole? *Qui a formé le muet & le sourd; celui qui voit, & celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi?*

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les enfans. De là vient que le caractére dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque partout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison,

a Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas. *Sap.* 10. 21.

b Obsecro, Domine: non sum eloquens ab heri & nudius tertius... Quis fecit os hominis? aut quis fabricatus est mutum & surdum, videntem & cæcum? Nonne ego? *Exod.* 4. 10. & 11.

& par la conſidération de la ſageſſe de ſes ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette premiére maniére d'enſeigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majeſté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit inſtruit. Le péché a renverſé cet ordre, & a fait
1 Cor. 1. 21. prendre une voie toute oppoſée. *Dieu voiant que le monde avec la ſageſſe humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la ſageſſe divine ; il lui a plu de ſauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* Or une partie de cette folie conſiſte dans la ſimplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la ſcience, & de l'eſprit des philoſophes, & rendre mépriſables le faſte & l'enflure de l'orgueil humain, en faiſant écrire les Livres ſaints, ſeuls deſtinés à convertir les hommes, d'un ſtile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroiſſent preſque occupés que du ſoin de relever leurs diſcours par des ornemens, les auteurs ſacrés ne ſongent jamais à faire paroitre de l'eſprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jeſus-Chriſt l'honneur de la converſion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'élo-

quence, ou à la force du raiſonnement humain.

Si donc, malgré cette ſimplicité, qui eſt le vrai caractére des Ecritures, on y trouve des endroits ſi beaux & ſi éclatans; il eſt très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fonds même des choſes qu'on y traite, qui ſont par elles-mêmes ſi grandes & ſi élevées, qu'elles entraînent néceſſairement la magnificence du ſtile.

D'ailleurs, il en eſt de la maniére dont la Sageſſe divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a converſé avec eux par l'incarnation, & dont elle a opéré leur ſalut. Elle étoit voilée à la vérité & obſcurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du ſilence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations, des ſouffrances: mais au travers de tous ces voiles elle laiſſoit toujours échaper des traits & des raions de majeſté & de puiſſance, qui annonçoient clairement ſa divinité. Ce double caractére de ſimplicité & de grandeur éclate auſſi par tout dans les livres ſacrés: & quand on examine avec attention & ce que cette Sageſſe a ſouffert pour notre ſalut, & ce qu'elle a fait écrire pour

notre inſtruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*, voila la ſource de ſa grandeur; mais qui s'eſt fait chair pour nous, & *Verbum caro factum eſt*; voila la cauſe de ſes foibleſſes.

Il étoit néceſſaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car ſans cela, en faiſant trop valoir ces ſortes de beautés, on expoſeroit les jeunes gens au péril de reſpecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle eſt plus acceſſible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle ſoit auſſi divine que dans les autres, & qu'elle y cache ſouvent de plus grandes profondeurs; ou on les expoſeroit à un autre danger non moins à craindre, qui eſt de négliger les choſes mêmes que nous dit la Sageſſe, & de n'être attentifs qu'à la maniére dont elle les dit; & ainſi d'eſtimer moins les avis ſalutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'eſt lui faire injure que d'admirer ſa ſuite & ſon cortége, & de ne la pas regarder; ou d'être plus touché des préſens qu'elle fait ſouvent à ſes en-

nemis, que des graces qu'elle réſerve pour ſes enfans & ſes diſciples.

Je parcourrai différentes matiéres, mais ſans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici ſur l'Ecriture ſainte ne ſont pas de moi, & la beauté du ſtile le fera aſſez remarquer.

§. I.

Simplicité des Ecritures myſtérieuſes.

Ibi crucifixerunt eum. » Là ils crucifiérent Jeſus-Chriſt. *Luc.* 23. 33.

PLUS on fait attention au caractére inimitable des Evangéliſtes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre eſprit que celui de l'homme. Ils ſe contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, ſans marquer ni étonnement, ni compaſſion, ni reconnoiſſance. Qui parleroit ainſi d'un ami qui auroit donné ſa vie pour lui? Quel fils raporteroit d'une maniére ſi courte & ſi ſimple comment ſon pere l'auroit exemté du dernier ſupplice, en le ſouffrant à ſa place? Mais c'eſt en cela que le doigt de Dieu eſt évident: & moins l'homme paroit dans une conduite ſi peu humaine, plus l'opération de Dieu eſt manifeſte.

* *David, Pſ. 21. & 68. Iſai. ch. 50. & 53. Jerem. ch. 11. &c.*

* Les Prophétes décrivent les ſouffrances de Jeſus-Chriſt d'une maniére vive, touchante, pathétique. Ils ſont pleins de ſentimens & de réflexions. Mais les Evangéliſtes les racontent d'une maniére ſimple, ſans mouvemens, ſans réflexions, ſans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoiſſance, ſans paroitre avoir aucun deſſein de changer leurs lecteurs en diſciples de Jeſus-Chriſt. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de ſiécles de celui du Meſſie, fuſſent ſi touchés de ſes ſouffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de ſa croix, & ſi zélés pour ſa gloire, parlaſſent d'une maniére ſi modérée du crime inoui commis contre ſa perſonne. Le zéle des Evangéliſtes eût été ſuſpect: celui des Prophétes ne pouvoit l'être. Mais ſi les Evangéliſtes & les Prophétes n'avoient été inſpirés, les premiers euſſent écrit d'une maniére plus animée, & les ſeconds d'une maniére plus indifférente. Les uns euſſent marqué un deſſein de perſuader, & les autres une timidité & une héſitation dans leurs conjectures qui n'eût touché perſonne. Tous les Prophétes ſont ardens, zélés, pleins de reſpect & de vénération pour les myſtéres qu'ils annoncent: tous les Evangéliſtes ſont tranquilles, & avec un

un zéle égal à celui des Prophétes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoitre la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus ſenſible de la divinité des Ecritures, que de ne reſſembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à reſpecter l'auguſte ſimplicité des Livres ſaints, qui ſouvent cache les plus ſublimes vérités, & les plus profonds myſtéres ?

C'eſt ainſi à peu près que l'Ecriture raporte qu'Iſaac fut mis par Abraham ſur le bois qui lui devoit ſervir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, ſans nous dire un ſeul mot ni des diſpoſitions de ce fils, ni du diſcours que ſon pere lui tint : ſans nous préparer à un tel ſacrifice par quelques réflexions, & ſans nous dire avec quels ſentimens le fils & le pere s'y étoient ſoumis. L'hiſtorien Joſephe met dans la bouche d'Abraham un diſcours aſſez long, qui eſt fort beau & fort touchant : Moyſe lui fait garder le ſilence, & le garde lui-même. C'eſt que l'un écrivoit en homme, & par ſon propre eſprit ; & que l'autre n'étoit que l'inſtrument & la plume de l'eſprit *Gen. ch. 22.*

de Dieu, qui lui dictoit toutes ſes paroles.

§. II. SIMPLICITÉ ET GRANDEUR.

Gen. 1. 1. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Quel homme aiant à parler de ſi grandes choſes, eût commencé comme Moyſe? Quelle majeſté, & en même tems quelle ſimplicité! Ne ſent-on pas que c'eſt Dieu lui-même qui nous inſtruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au deſſus de laquelle il eſt? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ſes expreſſions à la grandeur de ſon ſujet: & il n'auroit montré que ſa foibleſſe. La Sageſſe éternelle, qui [a] s'eſt jouée en faiſant le monde, en fait le récit ſans s'émouvoir.

Les Prophétes, dont le but eſt de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

Pſ. 92. 1. [b] *Le Seigneur prend poſſeſſion de ſon empire: il s'eſt revêtu de gloire. Le Seigneur s'eſt revêtu de force; il s'eſt armé de ſon pouvoir.*

a Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. 31.

b Dominus regnavit: decorem indutus eſt. Indutus eſt Dominus fortitudinem, & præcinxit ſe

Le saint Roi, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, sort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux! De quelle source partent tant de lumières, & tant de beautés! Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténébres? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect! Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques?

Le même Prophéte, dans un autre pseaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'ac-

Pſ. 103. 1. 2. cablent [a] *O mon ame, béniſſez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : Vous vous êtes couvert de la lumiére comme d'un manteau.* Ne ſemble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des ſiécles s'eſt revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en ſortant du ſecret de ſon palais, il s'eſt fait voir tout brillant de lumiére? Mais tout celà n'eſt que ſa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majeſté, ô mon Dieu, eſt bien au-deſſus de la lumiére qui l'environne. J'arrête mes regards ſur vos habits, ne pouvant les fixer ſur vous. Je puis diſcerner la riche broderie de votre pourpre : mais je ceſſerois de vous voir, ſi j'oſois élever mes yeux juſqu'à votre viſage.

Il n'eſt pas inutile de comparer ainſi la ſimplicité de l'hiſtorien, avec la ſublime magnificence des Prophétes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûës toutes différentes. Il en eſt ainſi de toutes les circonſtances de la création. J'en raporterai ſeulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

[a] Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confeſſionem & decorem induiſti, amictus lumine ſicut veſtimento.

2.[a] *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préſider au jour, & l'autre moindre pour préſider à la nuit : il fit auſſi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus ſimple ? Je ne parlerai que du ſoleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant ſpectacle dont il avoit orné l'univers : *Et ſtellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut ſonder la vaſte étendue de cette parole ? Faiſons-nous réflexion que ces étoiles ſont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planettes, une ſource inépuiſable de lumière ? Mais quel eſt l'ordre qui a fixé leurs rangs ? Et à qui obéit ſi ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les ſentinelles ſont ſi vigilantes ? Le firmament, parſemé de ce nombre infini d'étoiles, [c] eſt le premier pré-

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præeſſet diei : & luminare minus, ut præeſſet nocti ; & ſtellas. *Gen.* 1. 16.

b Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruch.* 3. 34. 35.

c Cœli enarrant gloriam

dicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractéres de lumiére.

Pour le soleil, qui peut l'enviſager fixement, & ſoutenir quelque tems l'éclat de ſes raions. [a] *C'eſt l'ouvrage admirable du Très-haut. Il brûle la terre en ſon midi : & qui peut ſupporter ſes vives ardeurs ? Il conſerve une fournaiſe de feu toujours agiſſante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme : il élance des raions de feu, & la vivacité de ſa lumiére éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait eſt grand, & il hâte ſa courſe pour lui obéir.* Eſt-ce donc là le même ſoleil, dont la Genéſe parle d'une maniére ſi ſimple : *Fecit luminare majus, ut præeſſet diei ?* Que de beautés renfermées & comme voilées ſous ce petit nombre de paroles ! Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profuſion le ſoleil commence ſa courſe, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle

Eccli. 43. 2. 5.

Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pſ.* 18. 1.

a Sol . . . vas admirabile, opus excelſi. In méridiano exurit terram, in conſpectu ardoris ejus quis poterit ſuſtinere ? Fornacem cuſtodiens in operibus ardoris : tripliciter ſol exurens montes, radios igneos exſufflans, & refulgens radiis ſuis obcæcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, & in ſermonibus ejus feſtinavit iter.

magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horison, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices ? *Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Mais voiez comme il allie avec la majesté & les graces d'un époux, la course rapide d'un géant, qui songe moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo cælo egressio ejus ; & occursus ejus usque ad summum ejus ; nec est qui se abscondat à calore ejus.* Sa lumiére est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts, ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophéte a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum !* Quelle est la majesté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élément aride paroisse.* Gen. 1. 9.

Si les Prophétes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la sur-

face de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le Prophéte. [a] *Les eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & fraieur.* Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante: elles se hâtérent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain: *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre [b] Prophéte, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.

Ps. 103. *v.* 7.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraiées paroissoient devoir porter le désordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gou-

a Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient: à voce tonitrui tui formidabunt.

b Numquid in fluminibus iratus es Domine? vel in mari indignatio tua? *Habac.* 3. 8.

verne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. [a] *Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes ? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barrières, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au delà ; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.* Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles : à qui ne se fait-elle pas sentir ? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. [b] Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au delà ; & l'élément qui paroit le plus indocile, fut également Job. 38. 8. 10.

[a] Quis conclusit ostiis mare, *dit il à Job*, (*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret ?) quando erumpebat, quasi de vulva procedens ? cùm ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantiæ, obvolverem ? Circumdedi illud terminis meis, (*Heb.* decrevi super eo decretum meum) & posui vectem & ostia. Et dixi : Usque hùc venies, & non procedes ampliùs, & hìc confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

[b] Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commove-

obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siécles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défense de Dieu les tient en respect, & les arrête tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choses.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, soit grecs, soit latins, perdent presque toutes leurs graces lorsqu'ils sont traduits littéralement, parce que l'expression fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres saints consiste plus dans les choses mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle subsiste & se fait sentir dans les traductions les plus simples & les plus littérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture sainte pour se convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en raporter deux ou trois passages.

Isai. 5. 8. 9. 1. [a] *Malheur à vous qui joignez maison à maison, qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur*

buntur, & non poterunt, & intumescent fluctus ejus, & non transibunt illud. *Jerem. 5. 22.*

[a] Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis usque ad terminum loci. (*Heb.* Donec deficiat locus.) Numquid habitabitis vos

la terre ? J'entens le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Je vous déclare, dit-il,* *que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes & si embellies seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite.*

L'éloquence profane n'a rien qu'on puisse comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophéte aux riches de son tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à chaque particulier une portion de la terre promise avec défense de l'aliéner pour toujours, engloutissoient dans leurs vastes parcs la vigne, le champ, la maison de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophéte, ne me semble pas moins éloquente, quelque simple qu'elle paroisse. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur : sa voix est à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'est attentif qu'à ses plaisirs, & que personne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déja gronder son tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne pensent qu'à bâtir, & qu'à s'établir

soli in medio terræ ? In auribus meis * Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint grandes & pulcræ absque habitatore.

* *C'est ainsi que porte l'hébreu : au lieu que la version latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophéte.* In auribus meis sunt hæc : dicit Dominus exercituum.

sur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entrepriſes, & une eſpéce de jurement plus effraiant encore que la menace, parce qu'il eſt une preuve qu'elle eſt prête à éclater & qu'elle eſt irrévocable : *Si non domus multæ deſertæ fuerint, &c.*

2. Le même Prophéte dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractére du Meſſie. [a] *Un petit enfant nous eſt né, & un fils nous a été donné. Sa principauté ſera ſur ſon épaule ; & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort, le Prince du ſiécle futur, le Prince de la paix.* *Iſai. 9. 6.*

Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion : *Et erit principatus ſuper humerum ejus ;* » Sa principauté ſera ſur ſon épaule ; » qui a un ſens merveilleux, & une énergie toute particuliére quand on l'approfondit.

Jeſus-Chriſt naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura beſoin ni d'être reconnu par ſes ſujets, ni d'être aidé par ſes armées à ſoumettre les rebelles. Il ſera lui-même ſa

a Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis : & factus eſt (*Heb.* & erit) principatus ſuper humerum ejus ; & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Conſiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri ſeculi, Princeps pacis.

force, sa puissance, sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoisse; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux: elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paroitra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté. [a] Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidairement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. » Sa principauté sera sur son épaule.

a Portans omnia verbo virtutis suæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus vester: ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, & brachium suum dominabitur. *Isai.* 40. 10.

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoit que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

§. IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avertit que c'est lui qui lui mettra la couronne sur la tête, & l'épée en main pour le rendre le libérateur de son peuple.

Isai. 45. 1. 2. 3. a *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je briserai les portes d'airain & de bronze... Je*

a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas

suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perses, appellés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le siége, & Babylone tombe. [a] *Marche, Elam ; Méde, assiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'unisse aux Médes. Qu'il assiége une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître : qu'il me suive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens, des volontés mêmes, puisque je me fais également obéir par les rois, & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moiens que ma volonté, qui est aussi ma puissance. Isai. 21. 2.

ærea conteram, & vectes ferreos confringam... Ego Dóminus, & non est amplius : extra me non est Deus. Accinxi te : & non cognovisti me.

a Ascende, Ælam : obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci.

Iſai. 45. 6. *Ut ſciant hi qui ab ortu ſolis, & qui ab occidente, quoniam abſque me non eſt. Ego Dominus, & non eſt alter.*

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Aſcende, Elam :* Prince des Perſes, partez. *Obſide, Mede :* Et vous Prince des Médes, formez le ſiége. *Omnem gemitum ejus ceſſare feci :* Babylone eſt priſe & pillée. Elle eſt ſans pouvoir. Sa tyrannie eſt finie.

2. Comme Dieu eſt extrémement ſenſible à l'oppreſſion des pauvres & des foibles, auſſi bien qu'à l'injuſtice des Juges & des grands de la terre, c'eſt ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Iſai. 59. 14-16. [a] Iſaïe nous repréſente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain le ſecours des Juges, & qui ſe préſente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui eſt fermé. Par tout elle eſt rebutée, miſe en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte ſur le bon droit. L'homme de bien eſt livré en proie à l'injuſte. *Le Seigneur l'a vû*, dit le Prophéte, *& ſes*

a Converſum eſt retrorſum judicium, & juſtitia longè ſtetit : quia corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi... Et facta eſt veritas in oblivionem : & qui receſſit à malo, prædæ patuit : & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non eſt judicium. Et vidit quia non eſt vir : & aporiatus eſt, quia non eſt qui occurrat.

yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. *Il a vû qu'il ne restoit plus d'homme* sur la terre, *& il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophéte dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. [a] Le Juge invisible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre; & pour prononcer contre les injustes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens & les princes de son peuple. Quoi! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroit dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple? pourquoi brisez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées?* Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que *Isai.* 3. 13. 15.

a Stat ad judicandum (*Heb.* concertandum) Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, & principibus ejus. Vos enim (*Heb.* & vos) depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum.

Dieu fait ici aux juges & aux princes de ſon peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui ſervir de haie & de rempart : c'eſt vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme ſi le * feu y avoit paſſé. *Et vos depaſti eſtis vineam.* Encore ſi vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entiérement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez ſous le preſſoir, pour tirer de ſes os quelque ſuc, *atteritis* ; & vous le briſez ſous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-être me déguiſer vos vols & vos rapines, en les convertiſſant en de ſuperbes ameublemens dont vous ornez vos maiſons. J'ai ſuivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo veſtra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera ſur vous & ſur vos enfans ; & le fils d'un pere injuſte, en héritant de ſon crime, héritera auſſi de ma colére.

* *C'eſt la force du texte original.*

[a] *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, *qui bâtiſſez vos maiſons du ſang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille : & le bois qui ſert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.* Habac. 2. 11. 12.

On voit un caractère tout oppoſé dans la perſonne de Job, qui étoit le modèle d'un bon Juge & d'un bon Prince. [b] *La compaſſion*, dit-il, *m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le ſein de ma mere... Mon vêtement étoit la juſtice ; & elle me ſervoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadême. Je délivrois le pauvre qui demande juſtice par ſes cris, & l'orphelin qui étoit ſans protecteur. Celui qui étoit près de périr, me combloit de bénédictions ; & je conſolois le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je briſois les machoires de l'injuſte, & je lui arrachois ſa proie d'entre les dents.* Job. cap. 31. 18. & cap. 29. 12-17.

a Væ qui ædificat civitatem in ſanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit : & lignum, quod inter juncturas ædificiorum eſt, reſpondebit.

b Ab infantia mea crevit mecum miſeratio, (*Heb.* educavit me) & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem & pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri ſuper me veniebat, & cor viduæ conſolatus ſum. Juſtitia indutus ſum : & veſtivi me, ſicut veſtimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.

3. Je finirai par une deſcription d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'eſt pas moins remarquable : c'eſt celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39. 19-25. [a] *Eſt-ce vous*, dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force & le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémiſſement ſemblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une ſauterelle, dans le tems que la fierté qui paroit dans le mouvement de ſes narines inſpire la terreur ? Il creuſe du pié la terre : il eſt plein de confiance en ſa force : il va au devant des hommes armés. Il ſe rit de la peur, & il en eſt incapable, & la vûe de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir ſon inquiétude & ſon ardeur, il frape la terre & l'enfonce ; & il ne devient point tranquille par les premiers ſignaux de la trompette. Mais lorſqu'elle donne un ſignal déciſif, alors il dit : Cou-*

a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ? Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas ? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audaciter : in occurſum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus. Fervens & fremens ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.

rage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des Généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire sentir la beauté: je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espéce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées sont lontems à se mettre en ordre de bataille, & elles sont quelquefois lontems en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en sa maniére qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est

point occupé : *nec reputat tubæ sonum clangorem.* Mais quand c'eſt tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, & qu'il a entendu diſtinctement l'ordre du Général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémiſſement qui marque ſon allégreſſe & ſon courage. *Ubi audierit buccinam, dixit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables deſcriptions qu'Homère & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci eſt ſupérieure.

§. V. FIGURES.

CE SEROIT une choſe infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes eſpéces de figures qui ſe rencontrent dans l'Ecriture. Les paſſages que j'ai déja cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes ; ſur-tout de celles qui ſont les plus communes, telles que ſont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apoſtrophe, la Proſopopée.

1. *Métaphore & Similitude.*

[a] *J'ai toujours craint la colére de Dieu, comme des flots ſuſpendus ſur ma tête, & je n'en ai pu ſupporter le poids.* Quelle idée de la colére de Dieu ! des flots qui engloutiſſent tout, un poids qui accable & qui briſe. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ? *Job.* 31. 23. *Mich.* 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ſes élus n'eſt pas moins difficile à comprendre & à exprimer. [b] *Il les enivrera de ſes biens, il les inondera d'un torrent de délices.* *Pſal.* 35. 9.

Il eſt une autre ivreſſe bien terrible, réſervée aux impies. [c] *Tu ſeras enivrée de douleurs*, dit un Prophéte à Jéruſalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta ſœur Samarie a bue, qui n'eſt pleine que de déſolation & de triſteſſe. Tu la boiras juſqu'à la lie. Tu ſeras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton déſeſpoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'eſt moi qui l'ai ainſi ordonné, dit* *Ezech.* 23. 33. & 34.

a Semper quaſi tumentes ſuper me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

b Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

c Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis uſque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus ſum, ait Dominus Deus.

le Seigneur. Voilà une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-dessous de la vérité.

2. *Répétition.*

Jer. 31. 28. [a] *Comme je me suis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les dissiper, & à les perdre, & à les affliger : ainsi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colére de Dieu.

Apoc. 14. 8. [b] *Babylone est tombée, elle est tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution.* Cette répétition, qui est aussi dans Isaïe, marque que la chute de cette grande ville paroitra incroiable, & que pour y ajouter foi, on se fera répéter plusieurs fois cette étonnante nouvelle.

Isai. 21. 9.

Isai. 33. 10. [c] *C'est maintenant, dit le Seigneur, que je me léverai : c'est maintenant que je signalerai ma grandeur : c'est maintenant que je ferai éclater ma puissance.* C'est-à-dire, qu'après avoir lontems paru endormi, il

a Sicut vigilavi super eos ut evellerem, & demoliter, & dissiparem, & disperderem, & affligerem : sic vigilabo super eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

b Cecidit, cecidit Babylon illa magna ; quæ à vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.

c Nunc consurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc sublevabor.

sortira

ſortira enfin de ſon ſommeil, pour prendre avec éclat la défenſe de ſon peuple; & que le moment en eſt venu: *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une maniére plus vive dans le même Prophéte: [a] *Je me ſuis tû juſqu'à cette heure, je ſuis demeuré dans le ſilence, j'ai été patient: mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement: je détruirai tout, j'abîmerai tout.* Iſai. 42. 14.

3. *Apoſtrophe. Proſopopée.*

Ces deux figures ſont ſouvent mêlées enſemble. La derniére conſiſte principalement à perſonifier des choſes inanimées, à leur donner du ſentiment & de la parole, ou bien à leur adreſſer ſon diſcours.

Dans le Pſeaume 136, c'eſt un citoien de Jéruſalem relegué à Babylone, qui triſtement aſſis ſur les bords du fleuve qui arroſoit cette ville, exhale ſa douleur & ſes plaintes, en tournant les yeux vers ſa chére patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le preſſoient de chanter pour les réjouir quelques airs de muſique ſur ſes inſtrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie: [b] *Comment chante-* Pſ. 136. 4. 5.

[a] Tacui ſemper, ſiluí, patiens fui: ſicut parturiens loquar: diſſipabo & abſorbebo ſimul.

[b] Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? Si oblitus fuero tui, Jeruſalem, oblivio-

nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère ? Si je viens à t'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ? il croit la voir, l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue aussi bien que de ses instrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée, & Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple tiré de Baruch, où ce Prophète décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mere désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu, quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil ; qui déplore sa solitude & leurs miseres ; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur ingratitude ; qui leur donne des avis salutaires pour leur apprendre à

Baruch. c. 4. & 5.

si detur (*Heb.* obliviscatur dextera mea sapientiæ sue) dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

faire un saint usage de leur dure captivité ; & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promesse de Dieu, les assure de leur retour glorieux. Le Prophète ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem, & la console par la vûe du rappel de ses enfans ; & de tous les avantages qui le suivront. *Excute te, Jerusalem, stola luctus, & vexationis tuæ, & indue te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi est, sempiternæ gloriæ... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum : Pax justitiæ : & honor pietatis.*

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures, que de personifier l'épée du Seigneur. [a] Dieu lui commande : elle s'éguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échauffe dans le carnage ; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophète Jérémie réunit presque toutes ces

[a] Mucro, mucro, evagina te ad occidendum : lima te ut fulgeas... Gladius exactus est, & limatus. Ut cædat victimas, exactus est : ut splendeat, limatus est. *Ezech.* 21. *v.* 28. *& v.* 16. Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. *Isai.* 34. 5.

Devorabit gladius, & saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. *Jerem.* 46. 10.

idées dans un seul endroit, & il y en ajou

Jerem. 47. 6. 7. encore de plus vives. [a] *O épée du Seigneu ne te reposeras-tu jamais ? Rentre en to fourreau, refroidis-toi, & demeure en si lence. Comment se reposeroit-elle*, répli que le Prophète, *puisque le Seigneur la a commandé d'attaquer Ascalon, & qu c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre ?*

§. VI. *Endroits sublimes.*

Dixit Deus, fiat lux; & facta est lux.

Gen. 1. 3. L'original porte: *Dixit Deus, Sit lux, & fuit lux :* ce qui est bien plus vif. *Dieu dit : Que la lumière soit, & la lumière fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant ? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténébres ? Avec la lumiére, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voila ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même

Longin. aux infidéles, qui ont admiré que Moyse eût fait parler Dieu en maître ; & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un pe-

a O mucro Domini usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & sile. Quomodo quiescet, cùm Dominus præceperit ei adversus Ascalonem, . . . ibique condixerit illi ?

rit esprit auroit trouvé magnifiques ; il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit, Que la lumière soit ; & la lumière fut.*

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette maniére de penser. Pour créer la lumière, (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'est encore trop dire, il n'a eu qu'à vouloir. La voix de Dieu, est sa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : *Dieu dit, Que la lumière soit faite ; & la lumière fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, & suppose une succession de tems, semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même stile que le Prophéte Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. [b] *Je suis le Seigneur qui fais toutes choses ; c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; & personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la*

a Dicere Dei, voluisse est. *S. Euchen.* Natura opifex lucem locutus est, & creavit. Sermo Dei, voluntas est. *S. Ambros.*

b Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cœlos solus, stabiliens terram, & nullus mecum.

*turne... C'est moi qui dis à l'abyme * : Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, & celui d'Israel, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce roiaume paroissoient immanquables. Un seul mot les dissipe. [a] *Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophète qui sait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'au tems du Messie qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. [b] *Assemblez-vous, peuples, & vous serez vaincus. Peuples éloignés, peu-*

Qui dico profundo : Desolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Ædificaberis, & templo : Fundaberis. *Isai.* 44. 24. 27. 28.

(* *Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessécha pour prendre Babylone.*)

a Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit & non erit istud. *Is.* 7. 7.

b. Congregamini, populi, & vincimini : & audite universæ procul terræ : confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini ; inite consilium, & dissipabitur ; loquimini verbum, & non fiet : quia nobiscum Deus. *Isai.* 8. 8. v. 9. 10.

plés de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, & vous serez vaincus ; prenez vos armes, & vous serez vaincus ; formez des desseins, & ils seront dissipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point ; parce que Dieu est avec nous. Isaïe prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible roiaume de Juda, seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible, c'est que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur & son roi, & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; & ces obstacles, comme une montagne, étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la montagne disparoit. [a] *Quis*

a *Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel ? fois applanie.* Zach. 4. 7.

tu, mons magne, coram Zorobabel? In planum.

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Ecriture fait disparoitre par une ruine subite l'impie, qui un moment auparavant, semblable au cédre, portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani: & transivi, & ecce non erat; & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit:

Ps. 36. v. 35. 36.

Esther Act. v. *scene dernière.*

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cédre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Voila ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu; une fumée, une vapeur, une ombre, un songe, une vaine image. *In imagine pertransit homo.*

Ps. 38. 7.

Quelle noble idée au contraire l'Ecriture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu! [a] Il est celui qui est. Son nom est

[a] Ego sum, qui sum. *Exod.* 3. 14.

Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum

n tempérent l'éclat ? s'il vouloit nous dire out ce qu'il eſt ? Quelles oreilles ſeroient l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne ſeroient point aveuglés par une lumiére ſi diſproportionnée à leur foibleſſe ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

§. VII.

Endroits tendres & touchants.

ON NE pourroit croire qu'une telle majeſté fût capable de ſe rabaiſſer comme elle fait en parlant aux hommes, ſi l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves preſque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'eſt pas encore aſſez pour ſon amour.

[a] *J'ai nourri des enfans*, dit-il par la bouche d'Iſaïe, *& je les ai élevés ; & après cela ils m'ont mépriſé. Le bœuf connoit celui à qui il eſt, & l'âne l'étable de ſon maître : mais Iſrael ne m'a point connu.* *Iſai.* 1. 7. 2 3.

[b] *Maintenant donc, vous habitans de Jéruſalem, & vous hommes de Juda, ſoiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point* *Iſai.* 5. 3. 4.

a Filios enutrivi, & exaltavi : ipſi autem ſpreverunt me. Cognovit bos poſſeſſorem ſuum, & aſinus præſepe dominî ſui : Iſrael autem me non cognovit.

b Nunc ergo, habitatores Jeruſalem, & viri Juda, judicate inter me &

fait ? Eſt-ce que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle portât de bons raiſins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ?*

Jerém. 3. 1. [a] *On dit d'ordinaire : ſi une femme, après avoir été répudiée par ſon mari, & l'avoir quitté, en épouſe un autre, ſon mari la reprendra-t-il encore : & cette femme n'eſt-elle pas conſidérée comme impure & comme deshonorée ? Mais pour vous*, ô fille d'Iſrael, *vous vous êtes corrompue avec pluſieurs qui vous aimoient : & néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, & je vous recevrai.*

Iſai. 46. 3. 4. [b] *Ecoutez-moi, maiſon de Jacob, & vous tous qui êtes reſtés de la maiſon d'Iſrael, vous que je porte dans mon ſein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore juſqu'à la vieilleſſe, je vous porterai juſqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous ſoutiendrai : je vous porterai, & je vous ſauverai.*

vineam meam. Quid eſt quod debui ultrà facere vineæ meæ, & non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruſcas ?

a Vulgò dicitur : ſi dimiſerit vir uxorem ſuam, & recedens ab eo duxerit virum alterum ; numquid revertetur ad eam ultrà ? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego ſuſcipiam te.

b Audite me, domus Jacob, & omne reſiduum domûs Iſrael, qui portamini à meo utero, qui geſtamini à mea vulva. Uſque ad ſenectam ego ipſe, & uſque ad canos ego portabo. Ego feci, & ego feram ; ego portabo, & ſalvabo.

[a] *Comme une mere careſſe ſon petit enfant, ainſi je vous conſolerai, & vous trouverez votre paix dans Jéruſalem.* Iſai. 66. 13.

[b] *Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier ſon enfant, & n'avoir point de compaſſion du fils qu'elle a porté dans ſes entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.* Iſai. 49. 14. 15.

Toutes ces comparaiſons, quelque tendres qu'elles ſoient, ne ſuffiſent pas encore à Dieu, pour nous témoigner juſqu'où va ſa tendreſſe & ſa ſolicitude pour des hommes qui le méritent ſi peu. Ce ſouverain maître de l'univers ne dédaigne pas de ſe comparer à une poule, qui tient toujours ſes ailes étendues pour y recevoir ſes petits, & il déclare que le plus petit des ſes ſerviteurs lui eſt auſſi cher & auſſi précieux que nous l'eſt la prunelle de l'œil. [c] *Jéruſalem, Jéruſalem, qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui ſont envoiés vers toi ; combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans,* Mat. 23. 37.

a Quomodo ſi cui mater blandiatur, ita ego conſolabor vos ; & in Jeruſalem conſolabimini.

b Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus eſt meî. Numquid obliviſci poteſt mulier infantem ſuum, ut non miſereatur filio uteri ſui ? Et ſi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviſcar tui.

c Jeruſalem, Jeruſalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te miſſi ſunt : quoties voluî congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas, & noluiſti ?

comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, & tu ne l'as pas voulu ? Il dit lui-
Zach. 2. 8. même en parlant de son peuple ; [a] *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.*

De là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture, dont il est étonnant que des créatures osent se servir à l'égard
Ps. 16. 8. de Dieu : [b] *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil : Couvrez-moi sous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oserois-je parler de la sorte, & à qui pourrois-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez & me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle est mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans tout le reste, & multipliez les secours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle, en l'environnant de paupiéres & de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, & je ne puis leur échaper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore foibles à se retirer sous les ailes de leurs meres, & vous

a Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.

b Custodi me ut pupillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege me.

avez donné aux meres cette solicitude & cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph; & il est difficile de retenir ses larmes, [a] lorsqu'on le voit obligé de se détourner ou de se retirer pour essuier les siennes, parce que ses entrailles étoient attendries par la présence de Benjamin; ou lorsqu'après s'être fait connoitre, il se jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embrassé, mêle ses larmes aux siennes, & en fait autant à l'égard de ses autres freres, sur chacun desquels il est dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle;

a Festinavitque, quia commota fuerunt viscera ejus super fratre suo, & erumpebant lacrymæ. *Gen.* 43. 30.

En oculi vestri, & oculi fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos... Cùmque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit, illo quoque similiter flente super collum ejus. Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, & ploravit super singulos. Post quæ ausi sunt loqui ad eum. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

& ce silence est infiniment plus éloquent que tous les discours. La surprise, la douleur, le souvenir du passé, la joie, la reconnoissance, étoufent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui signifient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

[a] Quand on lit les tristes lamentations de Jérémie sur la ruine de Jérusalem; qu'on voit cette ville, autrefois si peuplée, réduite en une affreuse solitude; la maîtresse des nations, devenue comme une veuve désolée; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus personne qui aille à ses solennités; ses prêtres & ses vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit; ses vieillards couverts de cendre & de cilices, soupirer sur les tristes ruines de leur patrie; ses enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir: on est prêt à s'écrier avec le Prophète: [b] *Qui fournira à mes yeux une fontaine de lar-*

Jerem. 9. 1.

[a] Quomodo sedet sola civitas plena populo? facta est quasi vidua domina gentium.... Viæ Sion lugent, eo quòd non sunt qui veniant ad solemnitatem... Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus squalidæ.. Sederunt in terra, conticuerunt senes filiæ Sion: conspersérunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis. . . Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lament. c. 1. v. 1. 4. c. 2. v. 10. c. 4. v. 4.*

[b] Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum? & plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

mes, pour pleurer les malheurs de Jéru-salem ?

C'eſt cet état de Jéruſalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophétes des plaintes ſi tendres, & des priéres ſi vives. [a] *Seigneur, regardez-nous du ciel : jettez les yeux ſur nous de votre demeure ſainte, & du trône de votre gloire. Où eſt maintenant votre zéle & votre force ? Où eſt la tendreſſe de vos entrailles & de vos miſéricordes ? Elle ne ſe répand plus ſur moi... [b] Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'eſt vous qui nous avez formés, & nous ſommes les ouvrages de vos mains... Jettez les yeux ſur nous, conſidérez que nous ſommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un deſert ; Sion eſt deſerte : Jéruſalem eſt déſolée. Le temple de notre ſanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus ſomptueux ne ſont* Iſai. 63. 15. Iſai. 64. 8 - 11.

a Attende de cœlo, & vide de habitaculo ſanctitui, & gloriæ tuæ. Ubi eſt zelus tuus, & fortitudo tua : multitudo viſcerum tuorum & miſerationum tuarum ? ſuper me continuerunt ſe.

b Et nunc, Domine, pater noſter es tu..... & fictor noſter tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce reſpice, populus tuus omnes nos. Civitas ſancti tui facta eſt deſerta : Sion deſerta facta eſt : Jeruſalem deſolata eſt. Domus ſanctificationis & gloriæ noſtræ, ubi laudaverunt te patres noſtri, facta eſt in exuſtionem ignis ; & omnia deſideræ-

plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore ? Demeurerez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité ?

§. VIII. CARACTÉRES.

IL N'EST pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractéres des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent ; & il connoit mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoît pas la candeur ingénue, & l'innocente simplicité de l'enfance, dans le [a] récit que fait Joseph à ses freres de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui, & qui l'allumérent en effet ?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : [b] *Je suis Joseph. Mon pere vit-il en-*

bitia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine ? tacebis, & affliges nos vehementer ?

a Hæc ergo causa somniorum atque sermonum, invidiæ & odii fomitem administravit. *Gen.* 37. 8.

b Elevavit vocem cum fletu. . . & dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit ? *Gen.* 45. 2. 3.

core? Voila de ces traits d'éloquence qui ſont inimitables. L'hiſtorien Joſephe n'a pas ſenti cette beauté : du moins il ne la pas conſervée dans ſon récit. Le long diſcours qu'il y ſubſtitue, quoique beau en lui-même, n'eſt pas en ſa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractére d'une joie ſubite & impétueuſe. S. Pierre avoit été mis en priſon. En aiant été tiré miraculeuſement, il vint à la maiſon de Marie mere de Jean, où les fidéles étoient aſſemblés & en priéres. [a] Quand il eut frapé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu ſa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le tranſport où elle étoit, courut vers les fidéles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & ſur-tout d'une mere, a auſſi un langage & un caractére qui ſont particuliers. Je ne ſai s'il eſt poſſible de les mieux repréſenter qu'ils le ſont dans l'hiſtoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour ſon voiage, ſa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconſolable ; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais ſa douleur augmenta infiniment,

a Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam ; ſed introcurrens nuntiavit ſtare Petrum ante januam. Act. 12. 14.

lorſqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au
Tob. 10. 4. 5. 7. jour marqué. [a] *Ah, mon fils, mon fils, s'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoié ſi loin, vous qui étiez la lumiére de nos yeux, le bâton de notre vieilleſſe, le ſoulagement de notre vie, & l'eſpérance de notre poſtérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puiſque vous ſeul nous teniez lieu de toutes choſes. Rien ne la pouvoit conſoler, & ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendroit.* On peut juger de l'effet que produiſit le retour de Tobie & de Raphael. *Le chien qui les avoit ſuivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il ſembloit témoigner ſa joie par le mouvement de ſa queue, & par ſes careſſes. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, ſe leva & ſe mit à courir, s'expoſant à*

[a] Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te miſimus peregrinari, lumen oculorum noſtrorum, baculum ſenectutis noſtræ, ſolatium vitæ noſtræ, ſpem poſteritatis noſtræ? Omnia ſimul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis.... Illa autem nullo modo conſolari poterat, ſed quotidie exiliens circumſpiciebat, & circuibat vias omnes per quas ſpes remeandi videbatur, ut procul videret eum, ſi ſieri poſſet, venientem.

tomber à chaque pas, & donnant la main à un ſerviteur, il s'en alla au devant de ſon fils. L'aiant rencontré, il l'embraſſa & ſa mere enſuite, ils commencérent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu, & lui aiant rendu graces, ils s'aſſirent. Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonſtance même du chien, qui eſt tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui ſe paſſe dans l'ame de ceux qui ſont livrés à l'inſatiable deſir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puiſſe parvenir un mortel, & tout le monde fléchiſſoit le genou devant lui, à l'exception du ſeul Mardochée. [a] *Mais*, dit-il en confidence à ſes amis en leur ouvrant ſon cœur, *quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer aſſis devant la porte du palais du roi quand je paſſe.* Ce trait n'eſt pas échapé à M. Racine, & il a bien ſu en profiter. *Eſth.* 5, 13.

Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

[a] Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum ſedentem ante fores regias.

elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les Psaumes seuls fournissent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le stile simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet, Evêque de Meaux, dans le second chapitre de sa préface sur les Psaumes, qui a pour titre : *De grandiloquentia & suavitate Psalmorum.* On y reconnoît par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en raporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Ecriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

Ps. 106. 84. &c.

» Sit exempli loco illa tempestas : *Dixit,* » *& adstitit spiritus procellæ : intumuerunt* » *fluctus : ascendunt usque ad cœlos, &* » *descendunt usque ad abyssos.* Sic undæ » susque deque volvuntur. Quid homines? » *Turbati sunt, & moti sunt sicut ebrius :* » *& omnis eorum sapientia absorpta est ;* » quam profectò fluctuum animorumque » agitationem non Virgilius, non Home- » rus, tanta verborum copia æquare potue- » runt. Jam tranquillitas quanta ; *statuit*

procellam

» *procellam ejus in auram, & siluerunt* » *fluctus ejus.* Quid enim suavius, quàm » mitem in auram desinens gravis procel- » larum tumultus, ac mox silentes fluctus » post fragorem tantum? Jam, quod nos- » tris est proprium, majestas Dei quanta » in hac voce: *Dixit, & procella adstitit?* » Non hîc Juno Æolo supplex: non hîc » Neptunus in ventos tumidis exaggeratis- » que vocibus sæviens, atque æstus iræ » suæ vix ipse interim premens. Uno ac » simplici jussu statim omnia peraguntur.

Dieu commande, & la mer s'enfle & s'agite, les flots s'élevent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux zéphyre, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images!

§. IX.

Cantique de Moyse, après le passage de la mer rouge, expliqué selon les régles de la Rhétorique.

L'explication de ce Cantique est de M. HERSAN, ancien professeur de Rhétorique au Collége du Plessis. Son nom & sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit sans peine, s'il étoit encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣. 1.[a] *CANTEMUS Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.*

a Heb. Cantabo.

℣. 2. *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus est mihi in salutem. Iste Deus meus, & glorificabo eum : Deus patris mei, & exaltabo eum.*

℣. 3. *Dominus quasi vir pugnator ; Omnipotens, nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.

℣. 4. *Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare ; electi principes ejus submersi sunt in mari rubro.*

℣. 5. *Abyssi operuerunt eos : descenderunt in profundum quasi lapis.*

℣. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata est in fortitudine ; dextera tua, Domine, percussit inimicum.*

℣. 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos. Misisti iram tuam, quæ devoravit eos sicut stipulam.*

a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni &, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater ſa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, parce qu'il eſt devenu mon ſalut (*ou*, mon Sauveur.) C'eſt lui qui eſt mon Dieu, & je publierai ſa gloire. Il eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : ſon nom eſt Jéhova.

Il a renverſé dans la mer les chariots de Pharaon, & ſon armée : les plus diſtingués d'entre ſes officiers ont été ſubmergés dans la mer rouge.

Ils ont été enſevelis dans les abymes : ils ſont deſcendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater ſa force : votre droite, Seigneur, a briſé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puiſſance & de votre gloire, vous avez terraſſé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colére : elle les a dévorés comme une paille.

℣. 8. *Et in ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ : [a] ſtetit unda fluens ; [b] congregatæ ſunt abyſſi in medio mari.*

a *Heb.* Steterunt, ſicut acervus, fluenta.
b *Heb.* Coagulatæ ſunt.

℣. 9. *Dixit inimicus : Perſequar, & comprehendam ; dividam ſpolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ; [c] interficiet eos manus mea.*

c *Heb.* Poſſidebit, ou poſſidere faciet.

℣. 10. [d] *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare. Submerſi ſunt quaſi plumbum in aquis vehementibus.*

d *Heb.* Sufflaſti ſpiritu tuo.

℣. 11. [e] *Quis ſimilis tui in [e] fortibus, Domine, quis ſimilis tui, magnificus in ſanctitate, [f] terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?*

e Le mot hébreu ſignifie également *Dieux* & *forts.*
f *Heb.* Terribilis laudibus.

℣. 12. *Extendiſti manum tuam, [g] & devoravit eos terra.*

g & n'eſt point dans l'hébreu.

℣. 13. *Dux fuiſti in miſericordia tua populo quem redemiſti : & [h] portaſti eum in fortitudine tua ad habitaculum ſanctum tuum.*

h *Heb.* deduces.

℣. 14. [i] *Aſcenderunt populi, & irati ſunt : dolores obtinuerunt habitatores Philiſthiim.*

i *Heb.* Audient populi.

Au souffle de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs (*ou* je satisferai ma vengeance) je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira [de nouveau.]

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les Dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroitre avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront, & en seront consternés : les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

℣. 15. *Tunc conturbati ſunt principes Edom: robuſtos Moab obtinuit tremor:* [a] *obrigue-runt omnes habitatores Chanaan.*

a *Heb.* diſſolventur.

℣. 16. *Irruat ſuper eos formido & pavor: in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quaſi lapis, donec pertranſeat populus tuus, Domine, donec pertranſeat populus tuus iſte, quem poſſediſti.*

℣. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmiſſimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

℣. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

℣. 19. *Ingreſſus eſt enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare; & reduxit ſuper eos Dominus aquas maris: filii autem Iſrael ambulaverunt per ſiccum in medio ejus.*

Les Princes de l'Idumée seront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de frayeur ; tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront sur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur, jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les établirez sur la montagne de votre héritage, dans le lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a Lat. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au delà de tous les siécles.

Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer : mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.

CANTIQUE DE MOYSE

Expliqué selon les régles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes piéces de l'antiquité. Le tour en est grand, les penſées nobles: le ſtile ſublime & magnifique, les expreſſions fortes, les figures hardies: tout y eſt plein de choſes & d'idées qui frapent l'eſprit, & ſaiſiſſent l'imagination. Cette piéce, qui, ſelon le ſentiment de quelques perſonnes, a été compoſée par Moyſe en vers hébreux, ſurpaſſe tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modéles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Perſonne n'a plus d'eſtime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaiſir pendant pluſieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la
p. 16-39 louange d'Auguſte au commencement du troiſiéme livre des Géorgiques, & à la

in du huitiéme de l'Enéide ; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : quoique ces endroits ſoient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroit tout de glace, & Moyſe tout de feu. Il en eſt de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatriéme livre, & dans la derniére des Epodes. v. 675 - 718 v. 287 - 362.

Ce qui ſemble favoriſer ces deux poétes & les autres profanes, c'eſt qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du ſtile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture ſainte. Mais auſſi l'Ecriture ſainte que nous avons, n'eſt qu'une traduction : & l'on ſait combien les meilleures traductions françoiſes de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puiſqu'il nous en reſte encore plus dans ſes copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athénes. Elle eſt ſerrée, conciſe, dégagée des ornemens étrangers, qui ne ſerviroient qu'à rallentir ſon impétuoſité & ſon feu. Ennemie des longs circuits, elle va à ſon but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer

beaucoup de penſées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre ſenſibles les objets les plus éloignés des ſens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majeſtueuſe ſimplicité, qui la mettent au deſſus de toute l'éloquence payenne. Que l'on prenne ſeulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on ſera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au paſſage de la mer rouge eſt l'occaſion de ce Cantique. Le deſſein du Prophéte eſt de s'abandonner aux tranſports de joie, d'admiration, de reconnoiſſance ſur ce grand miracle : de chanter les louanges du Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de graces publiques & ſolennelles, & d'inſpirer au peuple les mêmes ſentimens.

EXPLICATION
DU CANTIQUE.

CAntemus (Heb. *cantabo*) *Domino:* ℣. 1.
gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare. » Je chan-
» terai des hymnes en l'honneur du Sei-
» gneur, parce qu'il a fait éclater sa gran-
» deur. Il a précipité dans la mer le che-
» val & le cavalier.

Moyse plein d'admiration, de reconnoissance, & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe, où toutes les parties du tableau se raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophéte tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroit si simple & si stérile.

Cantabo, eſt bien plus énergique, plus intéreſſant, plus tendre, que ne ſeroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux ſur les Egyptiens ne reſſemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte ſur un autre peuple, & dont le fruit eſt général, vague, commun, preſque imperceptible à chaque particulier. Ici tout eſt propre à chaque Iſraélite; tout eſt perſonnel. Dans ce premier moment chacun penſe à ſes propres fers rompus, chacun croit voir ſon cruel maître noié, chacun ſent le prix de ſa propre liberté qui lui eſt aſſurée pour toujours. Car il eſt naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeller tout à ſoi, & de ſe compter ſeul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce ſingulier, *le cheval*, *le cavalier*, qui embraſſe la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, eſt bien plus énergique qu'un n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce ſingulier eſt bien plus propre à marquer la facilité & la promtitude de la ſubmerſion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuſe, formidable, & couvroit des plaines entières. Il auroit fallu une victoire continuée pendant pluſieurs jours pour la défaire & pour

la mettre en piéces. Mais à Dieu ſa défaite n'a couté qu'un inſtant, qu'un effort, qu'un ſeul coup. Il l'a toute renverſée, noiée, abymée, comme ſi ce n'avoit été qu'un ſeul cheval, & qu'un ſeul cavalier. *Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, &c. Voila l'amplification du premier mot du Cantique : *cantabo.* Voions comment cela eſt dévelopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'eſt par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure eſt énergique, pour *cauſa fortitudinis*, qui eſt plat & languiſſant : outre que *fortitudo mea* fait ſentir que Dieu tint ſeul lieu de courage aux Iſraélites, & les diſpenſa de faire aucun uſage du leur.

Laus mea. Le ſujet de mes louanges. Même figure, & de même énergie. Il eſt l'unique ſujet de mes louanges. Aucun inſtrument ne les partage avec lui. La puiſſance, la ſageſſe, l'induſtrie humaine n'y peuvent être aſſociées. Il mérite ſeul toute ma reconnoiſſance, puiſqu'il a ſeul tout fait, tout ordonné, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus eſt mihi in ſalutem. Le ſiécle d'Auguſte auroit dit, *me ſervavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'eſt chargé de faire lui-même tout ce qu'il faloit pour me ſauver, il a fait de mon ſalut ſon affaire propre & perſonnelle : & ce qui eſt bien plus expreſſif, *il eſt devenu mon ſalut.*

Iſte Deus meus. Iſte, eſt emphatique, & ſignifie beaucoup plus qu'il ne paroit. *Iſte*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations : des dieux ſans force, ſans parole, ſans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre paſſage, celui-là eſt mon Dieu : c'eſt lui ſeul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double raport : l'un à Dieu, l'autre à l'Iſraélite. Dans le premier : Dieu paroit n'être grand, n'être puiſſant, n'être Dieu que pour moi. Diſtrait ſur le reſte de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma ſureté ; & il eſt prêt à ſacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le ſecond raport : *Iſte Deus meus. C'eſt lui qui eſt mon Dieu :* Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui ſeul tous mes vœux, tous mes deſirs, toute ma confiance. Il eſt ſeul digne de mon culte & de mon amour.

Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur. Cette répétition eſt la choſe du monde la plus tendre. Celui dont je releve la grandeur, n'eſt point un Dieu étranger, inconnu juſqu'à ce jour, protecteur pour une occaſion paſſagére, & prêt à accorder le même ſecours à tout autre. Non : c'eſt l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté eſt héréditaire. J'ai mille preuves domeſtiques de ſon amour conſtant, perpétué de race en race juſqu'à moi. Ses anciens bienfaits étoient des titres & des gages qui m'en aſſuroient de pareils. C'eſt le Dieu de mon pere. C'eſt le Dieu qui s'eſt montré tant de fois à Abraham, à Iſaac, à Jacob. C'eſt le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promeſſes qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quaſi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire : comme il eſt le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde ſon Dieu comme un ſoldat, comme un capitaine : il lui met, pour parler ainſi, les armes à

les plus grands d'entre les Princes de Pharaon : c'eſt-à-dire, les plus ſuperbes, & peutêtre les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Iſrael : enfin les plus capables de ſe ſauver du naufrage, ſont ſubmergés comme les moindres ſoldats. 4. *Abyſſi operuerunt eos.* Quelle image! Ils ſont couverts, abymés, diſparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une ſimilitude, qui eſt comme le gros trait qui figure la choſe : *deſcenderunt in profundum quaſi lapis.* Tout fiers qu'ils ſont, ils ne ſont pas plus de réſiſtance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devoit penſer Moyſe? que devoit-il dire? C'eſt une des plus importantes régles de Rhétorique, & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action ſurprenante, ou même d'une circonſtance extraordinaire, il faut ſortir de l'air tranquille & paiſible de la narration, pour ſe répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux ſelon la nature du ſujet : ce qui ſe fait preſque toujours par des apoſtrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le diſcours & l'auditeur. C'eſt ce que

Moyſe fait dans tout ce Cantique d'une maniére inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata V. 6. *eſt in fortitudine : dextera tua, Domine, percuſſit inimicum ; & in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.*

Il y a ici pluſieurs choſes à remarquer.

1. Moyſe pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem ſuam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela ſeroit foible & languiſſant, pour exprimer une ſi grande action ! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une eſpéce d'enthouſiaſme : *Dextera tua, Domine, magnificata eſt, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificaſti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point aſſez d'idée, & n'a rien de ſenſible : au lieu que dans l'expreſſion de Moyſe, vous voiez, vous diſtinguez pour ainſi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écraſe les Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois, que la véritable éloquence eſt celle qui perſuade : qu'elle ne perſuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choſes & par des idées palpables ;

& que par toutes ces raiſons l'éloquence de l'Ecriture Sainte eſt la plus parfaite de toutes, puiſque les choſes les plus ſpirituelles & les plus métaphyſiques y ſont repréſentées ſous des images vives & ſenſibles.

3. *Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Belle répétition, & néceſſaire pour mieux faire ſentir la puiſſance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater ſa force*, n'aiant déſigné l'événement qu'en général & confuſément, le Prophète croit n'en avoir pas aſſez dit; & pour marquer la maniére de cette action, il répéte auſſitôt: *Votre droite a briſé l'ennemi.* C'eſt le génie des grandes paſſions, de répéter ce qui ſert à les entretenir. Nous voions cela dans tous les endroits paſſionnés des meilleurs auteurs. Et c'eſt ce qui régne particuliérement dans l'Ecriture, ſurtout dans les Pſeaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.* L'hébreu porte: *In multitudine elationis (celſitudinis) tuæ deſtruxiſti inſurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu dévelopées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'éleve à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plait à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fiérement, *Quel est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevoit aussi, & prenoit contre eux toute l'élévation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longé cognoscit.* Et c'est de là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabaissés non-seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer. *Exod.* 5, 2. *Ps.* 137. 6.

2. *Insurgentes contra* TE. Ce n'est pas contre Israel que les Egyptiens se sont déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te.* Ce tour est délicat & touchant,

pour intéreſſer Dieu même dans la cauſe d'Iſrael.

7. *Vous avez envoié votre colére : elle les*
8. *a dévorés comme une paille. Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées : l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la*
9. *mer. L'ennemi diſoit : Je les pourſuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'aſſouvirai mes deſirs ;* ou, *je ſatisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma main me les aſſujettira* de nou-
10. veau. *Vous avez ſouffle, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb.*

Moyſe revient à ſa narration, non pas comme aux verſets 4 & 5, par une deſcription toute pure, mais en continuant ſon apoſtrophe à Dieu ; ce qui paſſionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroit au deſſus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la propoſition ſimple qui lui ſert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ſes amplifications.

Miſiſti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expreſſion ! Le Prophéte donne à la colére divine de l'action & de la

vie. Il la transforme en un miniſtre ardent & zélé, que le Juge tranquille envoie du haut de ſon trône exécuter les arrêts de ſa vengeance. Les rois ont beſoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, ſa colére ſeule lui ſuffit pour punir des coupables. *Vous avez envoié votre colére.* Que de choſes renfermées dans un ſeul mot, qui laiſſe au lecteur le plaiſir de compter lui-même dans ſon imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres inſtrumens de cette colére ! On ſent mieux la beauté de cette expreſſion, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne ſai quoi, qui occupe & qui remplit l'eſprit. Horace a eu en vûe cette figure par ſon *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuſe compoſition de la foudre qu'il décrit au huitiéme livre de l'Enéide ; *Od. 5. liv. 1.*

Sonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras,

Qu'a donc fait cette terrible colére *Elle les a dévorés comme une paille* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette penſée. Nous verrons la colére de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela eſt broié, conſumé, abymé : foibles ſynonymes. Tout cela eſt dévoré : ce ſeroit tout dire. Mais la ſimilitude qui vient après, acheve le portrait. Car dans le mot de *dévora*, vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *ſicut ſtipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée ſi nombreuſe eſt dévorée comme une paille ! Peſez bien ces idées.

Mais comment cela s'eſt-il fait? Dieu par un vent furieux a raſſemblé les eaux, qui ſe ſont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Iſrael y ont paſſé à ſec. Les Egyptiens les y ont pourſuivis, & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit ſimple & ſans ornement. Mais que de beautés, que de richeſſes dans le tour de l'Ecriture ! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois les examiner en détail. Tout le

le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ. Le Prophéte annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les repréſentant ſuſceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ſes effets, il emprunte l'image de la colére humaine, dont les vifs tranſports ſont accompagnés d'une reſpiration précipitée, qui cauſe un ſouffle impétueux & violent. Et lorſque cette colére, dans une perſonne puiſſante, ſe tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de ſe renverſer tumultuairement les uns ſur les autres. C'eſt ainſi qu'*au ſouffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées ſe ſont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & ſe ſont entaſſées à la hâte les unes ſur les autres, pour laiſſer paſſer cette colére ſans y mettre obſtacle : au lieu que les Egyptiens, qui ſe ſont préſentés ſur ſon chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colére divine ſe trouve ſouvent dans les Ecritures.

Pſ. 113. 3. [a] *La mer l'a vû, & a pris la fuite.*
Pſ. 17. 16. *On a vû les abymes des eaux s'entr'ouvrir . . . par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la reſpiration du ſouffle*
Ibid. v. 9. *de votre colére. La fumée de ſa colére s'eſt élevée ; un feu dévorant eſt ſorti de ſa bouche ; les charbons en ont été allumés.* Faut-il s'étonner qu'une telle colére renverſe & abîme tout ?

Congregatæ ſunt abyſſi in medio mari. C'eſt la répétition, & tout enſemble l'amplification de *congregatæ ſunt aquæ.* 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'eſt-à-dire, les eaux ſe ſont priſes & épaiſſies comme de la glace. 2. *Abyſſi* donne une idée beaucoup plus affreuſe que *aquæ.* 3. *In medio mari.* Cette circonſtance a beaucoup d'emphaſe. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau ſolides dans le centre des choſes liquides.

Les deux verſets ſuivans ſont d'une beauté qu'on ne peut aſſez admirer. Au lieu de dire ſimplement, comme

[a] Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab inſpiratione ſpiritus iræ tuæ. . . Aſcendit fumus in ira ejus, & ignis à facie [*Hëb.* ex ore] ejus exarſit : carbones ſuccenſi ſunt ab eo.

nous l'avons déja remarqué, les Egyptiens ſont entrés dans la mer, en pourſuivant les Iſraélites : le Prophéte entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il ſe met à leur place, il prend leurs paſſions, & les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le deſir de vengeance, & la chaleur à pourſuivre les Iſraélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moyſe leur a mis dans la bouche pour varier & paſſionner ſa narration.

Dixit inimicus, pour, *dixerunt Ægyptii.* Ce ſingulier, cet *inimicus*, tout cela eſt de ſi bon goût!

Perſequar... comprehendam... dividam ſpolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on ſe ſent preſque animé en liſant. L'auteur ſacré n'a point mis de conjonction à aucun des ſix verbes qui compoſent le diſcours du ſoldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la diſpoſition d'un homme plein de paſſion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne ſe met pas en peine de mettre des liaiſons & des conjonctions dans ſes penſées, qui demandent de la liberté.

ciens, n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Iſraélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils ſongeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'eſclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne ſervitude.

Il y a auſſi, ce me ſemble, une grande beauté dans cette expreſſion : *Ma main me les aſſujettira de nouveau.* Le Dieu des Iſraélites s'étoit vanté de tirer ſon peuple de la priſon des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure ſervitude par la force de ſon bras : *Educam vos de exaſtulo Ægyptiorum, & eruam de ſervitute, ac redimam in brachio excelſo.* Exod. 6. 6. Il avoit fait dire pluſieurs fois à Pharaon qu'il étendroit ſa main ſur lui, ſur ſes ſerviteurs, ſur ſes campagnes, ſur ſes beſtiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant ſa main ſur toute l'Egypte, & en tirant ſon peuple de l'eſclavage : *Sciant Ægyptii quia ego ſum Dominus, qui extenderim manum meam ſuper Ægyptum, & eduxerim filios Iſrael de medio eorum.* Ibid. 9. 3. & 15. Exod. 7. 5. Ici l'Egyptien, qui ſe croit déja vainqueur, inſulte au Dieu des Hébreux. Il ſemble lui reprocher la foibleſſe de ſon bras, & la vanité de ſes menaces.

Il oppose sa main à celle de Dieu ; il se dit à lui même, dans l'enivrement d'une joie insolente, & dans les transports d'une folle confiance : Quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujettira de nouveau.*

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes, comme une masse de plomb. ℣. 10.

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Moyse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voila ce qu'on appelle le véritable sublime. Le *fiat lux*, & *facta est lux* a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur . . . ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit épuisé tout le sujet, & avec un pompeux ver-

biage, & une ſtérile abondance, *il auroit* appauvri ſa matiére, & fatigué *ſon* lecteur. Mais ici Dieu ſouffle, la mer obéit, elle tombe ſur les Egyptiens : les voila tous engloutis. Y eut-il jamais rien de ſi plein, de ſi vif, ni de ſi animé ? Vous ne voiez point d'eſpace entre le ſouffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour ſauver ſon peuple. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb. Conſidérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

℣. 11. *Qui d'entre les dieux eſt ſemblable à vous ? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroître avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont*
℣. 12. *autant de merveilles ? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit eſt ſuivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de ſentiment & de reconnoiſſance. Et quel moien de ne pas ſe récrier & de ne pas ſortir comme hors de ſoi-même à la vûe d'une telle merveille ? Interrogation, comparaiſon, répétition : tou-

tes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile d'en rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version, ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante, au lieu que l'Hébreu est plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple... & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu, &c. ℣. 13. 17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple après l'avoir tiré de l'Egypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conservant pendant tout le voiage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la *Deut.* 32. 10. 11.

prunelle de ſon œil, & le portant ſur ſes épaules, comme l'aigle ſe charge de ſes aiglons : ou ſa formidable puiſſance, qui faiſant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'oppoſer au paſſage des Iſraélites, & les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuſe de Dieu à les établir d'une maniére fixe & permanente dans la terre promiſe, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tuæ ;* expreſſion énergique, & qui ſeule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du ſoin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroſer, de la faire croître, de l'environner de foſſés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ſes branches fécondes.

℣. 18. 19. *Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les ſiécles. Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie, & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.*

C'eſt ici la concluſion de tout le Cantique, par lequel Moyſe promet à

Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoiſſance pour le ſignalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette concluſion paroitra peut-être trop ſimple, en comparaiſon de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette ſimplicité, que dans tout le reſte. En effet, après avoir remué & enlevé les eſprits par tant de grandes expreſſions, & de ſi violentes figures, la juſteſſe de l'art vouloit qu'il terminât ſon Cantique, par une expoſition ſimple & naïve, tant pour délaſſer les eſprits, que pour leur faire comprendre ſans figures, ſans détours, & ſans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La ſortie du peuple Juif de l'Egypte eſt le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Teſtament. Il le rappelle en mille occaſions: il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, avec une eſpéce de complaiſance: il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puiſſante de ſon bras. En effet, ce n'eſt pas un ſeul prodige, mais une longue ſuite de pro-

diges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juſte que la beauté du Cantique, deſtiné à conſerver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement : & cela ne pouvoit pas n'être point de la ſorte, puiſque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit auſſi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans le ſens myſtérieux cachés ſous le voile & ſous l'écorce de ce grand événement ? Car on ne peut diſconvenir, que la ſortie de l'Egypte ne couvre & ne repréſente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la tradition, & les priéres de l'Egliſe, nous obligent d'y voir la liberté que le Chrétien acquiert par les eaux du batême, & ſon affranchiſſement du joug du Prince du monde. L'Apocalypſe fait un autre uſage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & le Cantique de Moyſe ſerviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en diſant : Seigneur Dieu, vos œuvres ſont grandes & mer-

2 Cor. c. 10.

Apoc. 15. 2. 4.

Cantantes Cantic. Moyſi ſervi Dei.

veilleuſes, &c. Or comme, ſelon l'Ecriture, les merveilles de la ſeconde délivrance ſurpaſſeront infiniment celles de la premiére, & en aboliront entiérement la mémoire : ainſi l'on peut juger que les beautés du ſens ſpirituel de ce Cantique effaceroient celles du ſens hiſtorique.

De telles merveilles paſſent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le deſſein de cet ouvrage, où je me ſuis propoſé de former le goût des jeunes gens par raport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moyſe peut y contribuer plus que toute autre choſe. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un préſent qui lui ſeroit agréable. La modeſtie de l'auteur l'avoit tenu juſqu'ici comme enſeveli dans les ténébres : on ne ſera point fâché que la juſte reconnoiſſance d'un diſciple plein de reſpect pour la mémoire de ſon maître, le faſſe paroitre au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'aiant toujours aimé comme ſon enfant. Il avoit pris dans les claſſes un ſoin particulier de me former, me deſtinant dès-lors pour ſon ſucceſſeur : & je l'ai été en effet en Seconde, en Rhé-

torique, & au Collége Roial. Je puis dire ſans flaterie que jamais perſonne n'a eu plus de talent que lui pour faire ſentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraiſon funébre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui eſt la ſeule piéce de proſe qu'il ait permis qu'on imprimât, ſuffit pour montrer juſqu'où il avoit porté la délicateſſe du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent paſſer pour un modéle en ce genre. Mais il étoit encore plus eſtimable par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit. Bonté, ſimplicité, * modeſtie, déſintéreſſement, mépris des richeſſes, généroſité portée preſque juſqu'à l'excès, c'étoit-là ſon caractére. Il ne profita de la confiance entiére qu'un puiſſant * Miniſtre avoit en lui, que pour faire plaiſir aux autres. Quand il me vit Principal au Collége de Beauvais, il ſacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embelliſſemens néceſſaires. Mais les demiéres années de ſa vie, quoique paſſées dans la retraite & l'obſcurité, ont effacé tout

* *Il n'a jamais voulu conſentir à être du Recteur dans l'Univerſité.*

* *M. de Louvois.*

le reste. Il s'étoit retiré à Compiégne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture Sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la mort * & de l'éternité, il se consacra entiérement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peutêtre la plus belle qui soit dans le roiaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même; il assistoit très souvent à leurs leçons: en avoit presque toujours quelques-uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer; & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même priére que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit pris soin: *Mon Dieu, mon Créateur, aiez pitié de votre pauvre*

* *Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé*, Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des saints Peres.

ſerviteur Jean Gerſon. Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque ſorte au milieu des pauvres, ce qui lui reſtoit de bien aiant à peine ſuffi pour une derniére fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour inſtruire les filles, & pour prendre ſoin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digreſſion, que ma tendre reconnoiſſance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excuſable.

FIN.

TABLE

TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RHETORIQUE. pag. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. p. 5

CHAPITRE SECOND.

De la Compoſition. 12

ART. I. *DES matières de Compoſition.* 13

ART. II. *Eſſai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la Compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit; où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens & modernes.* 25

CHAPITRE TROISIÈME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 70

ART. I. *DES trois différens genres ou caractères d'éloquence.* 75

§. I. *Du genre ſimple.* 79

§. II. *Du genre ſublime.* 94

§. III. *Du genre tempéré.* 109

§. IV. *Réflexions générales sur les trois genres d'Eloquence.* 121
ART. II. *De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.* 134
§. I. *Du Raisonnement & des Preuves.* 134
Explication d'une Harangue de Tite-Live. 147
§. II. *Des Pensées.* 154
Combat des Horaces & des Curiaces. 156
Différentes réflexions du P. Bouhours sur les Pensées. 166
Des pensées brillantes : où l'on examine quelques endroits de Sénéque. 184
§. III. *Du choix des Mots.* 204
§. IV. *De l'arrangement des Mots.* 217
§. V. *Des Figures.* 235
§. VI. *Des Précautions oratoires.* 285
§. VII. *Des Passions.* 297

LIVRE QUATRIÉME.

Des trois genres d'Eloquence. 319

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eloquence du Barreau. 319
ART. I. *DES modèles d'Eloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.* 320
§. I. *Démosthène & Cicéron modèles d'Eloquence les plus parfaits.* 321

§. II. *Extraits de Démosthéne & d'Eschine.* 325
§. III. *Jugement des Anciens sur Démosthéne & sur Eschine.* 359
§. IV. *De l'éloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démosthéne.* 370
§. V. *De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athénes & à Rome.* 382
§. VI. *Courtes réflexions sur la maniére de faire des Rapports.* 392
ART. II. *Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.* 397
Court récit de ce que Démosthéne & Cicéron ont fait pour s'y préparer. 398
ART. III. *Des mœurs de l'Avocat.* 424

CHAPITRE SECOND.

De l'Eloquence de la Chaire. 443
ART. I. *DE la maniére dont un Prédicateur doit parler.* 443
I. *Devoir du Prédicateur : Instruire, & pour cela parler avec clarté.* 444
Combien la clarté est nécessaire pour ceux qui sont chargés de faire des Catéchismes. 448
II. *Devoir du Prédicateur : Plaire, & pour cela parler d'une maniére ornée & polie.* 455
1. *Défaut à éviter : Trop rechercher les ornemens du discours.* 463
2. *Défaut : Trop négliger les ornemens du discours.* 466

III. *Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.* 479
Extrait de S. Augustin. 483
Extrait de S. Cyprien. 487
Extraits de S. Jean Chrysostome. 489
ART. II. *Du fonds de science nécessaire à l'Orateur chrétien.* 507
§. I. *De l'étude de l'Ecriture Sainte.* 509
§. II. *De l'étude des Peres.* 517

CHAPITRE TROISIÉME.

De l'Eloquence de l'Ecriture Sainte. 522
§. I. *Simplicité des Ecritures mystérieuses.* 527
§. II. *Simplicité & grandeur.* 530
§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choses.* 538
§. IV. *Descriptions.* 542
§. V. *Figures.* 550
§. VI. *Endroits sublimes.* 556
§. VII. *Endroits tendres & touchans.* 563
§. VIII. *Caractéres.* 570
§. IX. *Cantique de Moyse expliqué selon les régles de la Rhétorique.* 575

FIN.

De l'Imprimerie de QUILLAU.

77780765

Vet. Fr T. B 12.01